



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

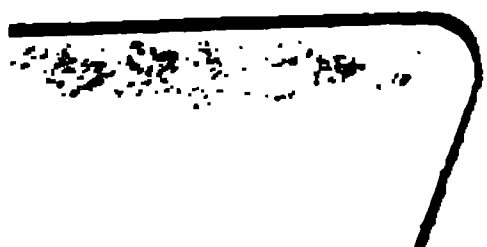
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 1,083,255





INSCRIPTIONS DE L'ORKHON

DÉCHIFFRÉES

PAR

VILH. THOMSEN,

PROFESSEUR DE PHILOGOIE COMPARÉE A L'UNIVERSITÉ DE COPENHAGUE.

Suomalais-ugrilaisen seuran toimituksia. V. — Mémoires de la Société Finno-Ougrienne. V.



HELSINGFORS.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ DE LITTÉRATURE FINNOISE.

1896.

Table des matières.

	Pages.
I. L'alphabet	5.
Voyelles	10.
Consonnes	16.
𐎠, 𐎡, 𐎢	18.
𐎣, 𐎤	19.
𐎥, 𐎦	20.
𐎧, 𐎨	22.
𐎩, 𐎪	23.
1	—
𐎬, 𐎭 (𐎮)	24.
𐎯, 𐎰, 𐎱	26.
𐎲, 𐎳, 𐎴, 𐎵	28.
𐎶, 𐎷	31.
𐎸, 𐎹	33.
𐎺, 𐎻	34.
𐎼, 𐎽, 𐎾, 𐎿	36.
𐏀, 𐏁, 𐏂	40.
Double point	43.
Remarques sur l'origine de l'alphabet	44.
II. Transcription et traduction des textes (monuments I et II)	55.
Introduction	57.
Monument I. Côté de l'Est, avec II, Côté de l'Est,	
2—24	97.
— Côté du Nord	111.

	Pages.
Monument I. Côté du Sud, avec II, Côté du Nord 1—8	114.
— Côté du Nord-Est	119.
— Côté du Sud-Est	120.
— Côté du Sud-Ouest	—
— Côté de l'Ouest	121.
Monument II. Côté de l'Est	122.
— Côté du Sud-Est	128.
— Côté du Sud	129.
— Côté du Nord	131.
— Côté de l'Ouest, Fronton	133.
— Côté du Sud-Ouest	134.
Notes	135.
Additions et rectifications	188.
I. Index analytique des matières	199.
II. Index turc. a. Lexique	201.
b. Grammaire	209.
Appendice. L'inscription chinoise du monument I. Nouvelle traduction anglaise par M. E.-H. Parker	212.
Remarques finales	217.

Je dois tout d'abord faire remarquer que, si les langues turques ne me sont point étrangères, il s'en faut pourtant bien que je puisse me vanter d'en faire une spécialité. Si donc on veut considérer la difficulté particulière du sujet, l'on s'étonnera d'autant moins d'y voir que j'ai dû renoncer à expliquer divers détails ou qu'il y en a qui ne me font que trop bien sentir l'insuccès de ma tentative pour aller jusqu'au fond. En général je ne doute point que le langage et le texte des inscriptions ne renferment un grand nombre de choses susceptibles d'être modifiées dans l'avenir par les recherches de savants plus versés que moi dans les langues turques et dans l'histoire de l'Asie orientale. Néanmoins j'ai l'espoir que mon travail pourra en tout cas servir de base à des études ultérieures sur les remarquables monuments devenus aujourd'hui abordables à la science ¹⁾.

¹⁾ A l'égard du premier monument de l'Orkhon, l'éminent turcologue M. RADLOFF, a déjà pris les devants sur moi en publiant une nouvelle reproduction typographiée de l'inscription de ce monument, suivie d'une transcription et d'une traduction allemande et en se servant de la clef trouvée et communiquée par moi (*Die alttürkischen Inschriften der Mongolei. I. Das Denkmal zu Ehren des Prinzen Kül Tegin. Von W. Radloff. St. Petersburg, 1894, 35 pages. Dans ce qui suit, je désigne cet ouvrage par *Denkm. Kül T.**). Mon travail était déjà à peu près terminé, quand je reçus ce mémoire de M. Radloff; mais après l'avoir reçu j'ai pensé devoir faire subir une revision à mon travail avant qu'on l'imprimât. C'est pour moi une grande satisfaction que non seulement M. Radloff ait accepté mon déchiffrement de l'alphabet — quant à un très petit nombre d'additions qu'il a cru devoir faire, j'en parlerai dans la suite — mais encore qu'à l'égard du déchiffrement des inscriptions, la grande majorité de ses résultats concordent parfaitement avec ceux auxquels j'étais déjà arrivé, tandis qu'il y a également des points dont l'intelligence lui a aussi peu réussi qu'à moi. Si, d'autre part, pour être juste, je dois reconnaître l'appui que m'a procuré le travail de M. Radloff en ce qui concerne l'intelligence de divers détails difficiles ou douteux, il y a aussi, soit pour fixer les leçons du texte, soit relativement aux principes de la transcription et à la manière de concevoir les formes de la langue en question, soit enfin concernant l'interprétation, un assez grand nombre de détails où je suis arrivé à des résultats différents et, j'ose le croire, plus exacts que les siens. Il y a même certains points où son travail — je ne puis pas me dispenser de le dire, — me paraît dénoter une exécution trop précipitée. Pour cette raison je n'ai pas non plus pensé que le travail de M. Radloff devrait me détourner de publier celui que j'avais annoncé dans ma *Notice préliminaire*. J'ai l'espoir qu'au moins dans une partie des points où je m'écarte de M. Radloff, j'ai réussi à approcher plus que lui de la vérité.

que les fragments peu nombreux nous permettent d'en juger, le dialecte de cette inscription n'est pas „turc“ proprement dit, mais ouïgour.

D'autre part j'ajoute les variantes les plus importantes et les moins douteuses qu'offrent les inscriptions de l'Iénisséi¹⁾. Du reste, quant à ces dernières inscriptions, je n'y toucherai que rarement: elles présentent tant de particularités qu'on doit en faire l'objet d'un travail à part. Ces particularités se révèlent, non seulement par les formes des lettres, mais encore par la négligence qui y règne souvent, soit dans l'épellation des mots, soit dans la manière dont les inscriptions ont été taillées. On ne peut donc pas s'étonner qu'évidemment l'édition imprimée n'ait pas réussi à surmonter toutes les difficultés que présentent l'identification des signes et la reproduction typographique de ces inscriptions, et qu'il y ait beaucoup de détails qui suscitent de grands doutes (nous en verrons des exemples plus loin): je suis convaincu que sans pouvoir consulter les originaux ou des estampages exacts, ce serait peine perdue que de vouloir en tenter le déchiffrement ou l'interprétation en totalité. Même le dialecte paraît différer un peu de celui des inscriptions de l'Orkhon: on peut supposer que c'est une forme ancienne du kirghiz²⁾. (Parmi les variantes, j'exclus les formes à rebours employées dans les cas où exceptionnellement on a écrit de gauche à droite. Je désigne par " qu'on emploie aussi la forme des inscriptions de l'Orkhon, et par — que telle lettre fait défaut, excepté les inscriptions dont le numéro est ajouté entre parenthèses.)

Dans le tableau j'exprime par un ¹ les signes de consonnes qui ne s'emploient qu'en combinaison avec les voyelles vélaires (*a*, *o*, *u* et, en général, *y*), et par ² les consonnes dont l'emploi est restreint aux voyelles palatales.

¹⁾ *Inscriptions de l'Iénisséi recueillies et publiées par la société finlandaise d'archéologie*. Helsingfors 1889. — O. DONNER, *Wörterverzeichnis zu den Inscriptions de l'Iénisséi*. Ibid. 1892.

²⁾ Comp. Klaproth, *Journal asiatique* II, 1823, p. 5 et suiv. = *Mémoires relatifs à l'Asie* I, 1824, p. 160 et suiv. — *Inscr. de l'Iénisséi* p. 7.

	Orkh. III.	Iénisséi.		Orkh. III.	Iénisséi.
↓ a, ä		" 1 X	9 j ²		" ρ (P)
↑ y, i		" 卜	3 i		— (ξ XXXVII)
> ʔ o, u	ʔ	"	↓ ñ (ng)		" 卜
↑ ö, ü	μ	" μ) n ¹		"
h q (k ¹)		"	μ n ²		" h h
q devant ou après y		— (▷ XXXVII)	⇒ m		"
↓ q devant ou après o, u		↑	4 r ¹		" 4 4
			γ r ²		"
γ (y ¹)		γ ʔ, (X X) γ	↓ t (l ¹)		" √
ʔ k (k ²)	ʔ	" ʔ γ			
k devant ou après ö, ü		B	γ l (l ²)		"
			λ č		" λ
g (g ²)		" € € Ł	γ ič		?
t ¹	ô ô	^			
h t ²		"	γ s ¹		— (comp. š)
d ¹		" » » (○? ◇?)	s ² (š)		"
d ²		"	γ š	γ	γ γ γ ^ ∩ □ ▣ ◇?
p		"	μ μ z	4	" 4 8 + 8 8
b ¹		" ɔ etc. ɔ ɔ	ω nd	○	○ ?
b ²	8	8 8	3 nč		" 2 } { }
j ¹		" ○ ○	M ld		— (XXXIII, XXXVII)

Ajoutez encore le double point : qu'on emploie pour séparer les mots.

En allant faire plus ample mention des divers signes, je ferai encore remarquer une fois pour toutes que dans la transcription j'exprime des voyelles qui, dans le texte original, ne sont pas écrites, mais qu'il faut sous-entendre, à l'aide de petits caractères, par exemple ^at^yp 1 ↓, et que j'emploie ˘ entre deux mots qui dans l'original ne sont pas écrits séparément. Dans les exemples que je cite en cette partie de mon ouvrage, avec renvoi aux inscriptions I

ou II, je suis la (fausse) indication des lignes ¹⁾ donnée par les *Inscriptions de l'Orkhon*. Mais en général je n'ajoute point de renvois aux exemples, ces derniers étant aisés à retrouver à l'aide du vocabulaire joint à l'édition mentionnée. De même, je regarde en général comme superflu que les exemples cités par moi soient additionnés de parallèles avec les autres langues turques: je crois pouvoir supposer que, grâce au conservatisme phénoménal de cette famille de langues, la plupart de ces exemples seront d'emblée intelligibles pour quiconque a de simples connaissances d'une langue turque.

Voyelles.

Pour désigner les voyelles, on a les quatre signes que voici:

↙ *a, ä* ↗ *y, i* > *o, u* ʼ *ö, ü*.

Le premier de ces signes, ↙, s'emploie presque exclusivement à la fin des mots, et y revient aussi avec une fréquence extraordinaire; d'autre part, je ne saurais citer aucun exemple sûr dans lequel un *a, ä* final des inscriptions de l'Orkhon eût été laissé sans indice ²⁾. Au contraire, tant au commencement des mots qu'à l'intérieur, les voyelles *a, ä* restent presque toujours sans indice. S'il faut lire *a* ou *ä*, soit que la voyelle figure dans l'écriture, soit qu'on l'y omette, cela dépend des consonnes du mot. Il est très rare de rencontrer un mot où aucune consonne ne fournisse de renseignement décisif sur la nature des voyelles. Je cite comme exemples: ↙ ʁ > ʁ *tuta*, tenant (gérundium), ↙ ʁ ʁ ʁ ʁ *tʰyda*, sur la montagne, ↙ × ↗ ↗ ↗ ʁ *tʰiridä*, au ciel, ↙ ʁ) ʁ ʁ *qʰrʰnqa*, au khan, ↙ ʁ ↗ ↗ ↗ ʁ *jirkä*, au pays, ↗) *ʰny*, acc., ʁ ↗ *ʰnʰr*, dat., ↙ ʁ ʁ *ʰnda*, là (locatif, de ↙ > *ol*, il), ʁ ↗ ʁ ʁ *ʰqʰʰtyn*, son cheval blanc, ↙ ↗ ʁ, à moi, sans doute comme dans la plupart des autres langues turques *maña*, non *mʰñä*, en dépit du nominatif ʁ ʁ *mʰn*. Comme exemples de l'emploi exceptionnel de ↙ dans d'autres positions, l'on peut citer ʁ ↗ ʁ ↙ I,₃₄ = ʁ ↗ ʁ II,₃₅ *atyn*, son nom; ↙ ʁ ʁ ↙ ʁ > ʁ I,₄₁

¹⁾ Voir ma *Notice préliminaire* p. 5—6 = 289—290.

²⁾ M. Radloff l'admet assez souvent. A mon sens, il a tort.

bu_tamqa, ces signes; | ⋈ ↓ ↓ ʔ > ɖ : | ⋈ ↓ ⋈ ʔ ʔ I,³⁷ *syrtam's jurtam's*, ils se lamentaient et pleuraient (comp. la traduction).

Parmi les autres signes de voyelles, le signe ʔ est, à proprement parler, la voyelle *i*; mais, employé en combinaison avec les signes de consonnes qui caractérisent les voyelles vélaires, ce même ʔ représente certainement un autre son, savoir la variation *mixte* qui se retrouve encore dans la plupart des langues turques, et ressemble à l'*y* polonais. Dans ce sens, par conséquent avec les consonnes du premier groupe (celles qui se combinent avec les voyelles vélaires), nous transcrivons ʔ par *y*, et n'employons *i* qu'avec les consonnes du second groupe (avec les voyelles palatales). La possibilité d'une troisième signification de ʔ n'est peut-être pas exclue: j'y reviens tout de suite. — > est à la fois *u* (*ou* français) et *o*, ʔ sert et d'*ü* (*u* français) et d'*ö* (*eu* français). Quant à décider laquelle des deux valeurs assumables pour chacun de ces signes on doit choisir pour les divers cas, l'unique règle pour nous est de suivre les dialectes turcs encore en usage. Il faut certainement admettre que la place des sons *o*, *ö* a été, comme dans la grande majorité de ces dialectes, limitée à la première syllabe du mot. C'est donc seulement pour la part de cette syllabe qu'il peut quelquefois y avoir doute sur ce point, et cela dans les seuls cas où les dialectes actuels sont incertains, ou dans les mots qu'on ne retrouve dans aucun de ces dialectes.

Ces trois signes de voyelles s'écrivent toujours, ainsi que ↓, à la fin des mots, par exemple ʔ ⋈ ↓ *ⁿtṭy*, six, ʔ ʔ ʔ 9 *jiti*, sept, ʔ ʔ ʔ ʔ *törü*, loi; les assez nombreux dérivés adverbiaux en > ʔ ʔ -*ṛru*, ʔ ʔ ⋈ -*ḡrü* comme > ʔ ʔ ʔ ʔ > ↓ *quryṛru*, en arrière, ʔ ʔ ⋈ ʔ ʔ *ilḡrü*, en avant; les gérundiums à terminaison vocalique (égaux au thème du présent, moins *r*?) comme | ⋈ ʔ ʔ ⋈ ʔ ↓ *ⁿty_birm's*, littéralement: en prenant il donna, ʔ ʔ ʔ *iti*, faisant, ʔ ʔ ʔ *ölü*, mourant, > ɖ ↓ ʔ ɖ *bⁿštⁿju*, commençant, ʔ 9 ʔ ʔ | *sülⁿjü*, entrant en campagne, faisant une expédition, etc.

Au contraire, dans les affixes, en dehors de la fin du mot, ces trois voyelles s'omettent plus souvent qu'elles ne s'écrivent, par exemple ʔ ʔ) ↓ ʔ > *oytⁿnⁿz*, vos garçons (soldats?), ʔ ⋈ ⋈ ↓

bołdy, il devint, 𐰚 𐰢 𐰚 > 𐰚 *buzdy*, il détruisit, 𐰚 𐰢 𐰚 𐰚 *ölti*, il mourut. D'après quoi, l'on a bien aussi 𐰚 𐰢 > 𐰚 *buzdym*, je détruisis (c'est indubitablement ainsi qu'on doit lire II, 5, au lieu de > 𐰢 𐰚 > 𐰚), 𐰚 𐰢 𐰢 > 𐰚 *buzdymz*, 1^{re} personne du pluriel, etc. — La terminaison *-mys*, *-miş* du (participe du) prétérit garde également partout *y*, *i*, comme le montre l'épellation fréquente par |, car ce signe, en tant qu'il remplace 𐰚 𐰚, ne peut s'employer qu'après *y*, *i* (voir plus bas), par exemple | 𐰢 > 𐰚 *bołmys*, *-mys*. — Quand à côté de 𐰚 𐰚 -*tyγ*, 𐰚 𐰚 -*lig* on trouve des formes sans *γ*, *g*, comme 𐰚 𐰚 𐰚 𐰚 *bökli*, fort, puissant, cela montre que la voyelle de l'affixe n'a pas été labialisée. D'autre part, la transcription chinoise de *Kout-tho-louk* (nom du père de Kül-téghin) suppose une forme telle que *quttyγ*, heureux (formé du thème monosyllabique *qut* + *tyγ*), qui concorde avec 𐰚 < 𐰚 𐰚 < 𐰚 (à lire de gauche à droite) Ién. X, 1; nous trouvons également, Orkh. III, 4, 5, 𐰚 𐰚 𐰚 𐰚 *küclüg*, fort (comp. aussi 𐰚 > 𐰚 > III, 2, 10 *uttyγ*, grand = 𐰚 𐰚 > ailleurs).

En fait d'affixes commençant par une voyelle (ou ajoutés à l'aide d'une voyelle insérée), l'influence labiale a manifestement été un peu plus forte, surtout quand l'affixe se termine par une consonne; mais c'est à peine si cette influence s'est exercée dans toute sa portée. Dans l'affixe pronominal de la 3^e personne, nous trouvons toujours 𐰚 *y*, *i*, même après les voyelles labiales, par exemple 𐰚 𐰚 𐰚 > *orty*, acc. 𐰚 𐰚 𐰚 𐰚 𐰚 > *ortyn*, son fils; 𐰚) 𐰢 > 𐰚 *budny*, acc. 𐰚 𐰚)^o *-nyn*, son peuple; 𐰚 | 𐰚 | *süsi*, acc. 𐰚 𐰚 | 𐰚 | *süsin*, son armée (*sü*). Il est donc vraisemblable qu'on a également eu, avec *y*, *i*, 𐰢 𐰚 𐰚 > *ortym*, mon fils, 𐰢) 𐰢 > 𐰚 *budnym*, mon peuple, 𐰢 𐰚 𐰚 *öz'm*, moi-même. C'est seulement dans I, 17 qu'apparaît 𐰚 𐰚 𐰚 𐰚 *sönükün*, tes ossements (𐰚 𐰚 𐰚 𐰚 𐰚 *törün*? II, 68), et III, 5, 4, 𐰢 𐰚 𐰚 *öziim*, qui dénote au moins un certain degré d'influence labiale. — Devant la marque d'accusatif 𐰚 *γ* (après les voyelles palatales, 𐰚 *g*; comp. plus bas) nous trouvons > *u* en 𐰚 > 𐰚 𐰚 𐰚 (c'est ainsi qu'il faut lire I, 68) *qartuquγ*, le(s) Karlouk(s) (nom de peuple), 𐰚 > 𐰚 𐰚 > 𐰚 *qončjuγ* I, 21 = 𐰚 𐰚^o II, 25, sens douteux, vraisemblablement épouse¹⁾. Mais est-ce qu'alors, par exemple

¹⁾ Non pas *qunčaj-* avec *a*, comme le transcrit Radloff, *Denkm. Kül T.*,

ʔ¹) » > ∅ désigne *budunyy*, ou forcément rien que *budunuy*? Je n'ose en décider, mais en transcrivant je préfère employer les formes non labialisées *ʔy*, *ʔg*. — Devant le suffixe du gérundium ʔ -p, on n'écrit jamais la voyelle (excepté dans ʔ ʔ ʔ > ∅ I,₆ = ʔ ʔ > ∅ I,₁ *joryp*, du thème dissyllabique *jory-*, aller); on ne peut donc pas démontrer rigoureusement quelle a été la voyelle de la dernière syllabe dans des mots tels que ʔ ↓ > ∅, étant, devenant, *botʔp* ou — comme dans presque toutes les langues turques modernes — *botʔp*? ʔ ʔ ↓ >, étant assis, *otʔrʔp* ou *otʔrʔp*?

A l'égard de ce point tout entier, il faut donc renoncer à acquérir certitude parfaite ou conséquence dans la transcription.

Dans la première syllabe d'un mot, et plus encore au commencement des mots, il est assez rare qu'on omette > et ʔ, et on les omet presque uniquement lorsque la présence d'une de ces voyelles est appelée par d'autres conditions, surtout quand elle est indiquée par l'une des consonnes ↓ ou ʔ, par exemple ↓ ∅ = ↓ > ∅ *joq*, non, ʔ > ↓ ʔ *passim*, ʔ ↓ ʔ II,₈ (ʔ ʔ > ʔ II 41, 49, Ién. XXV,₆, 324) *toquz*, neuf (nom de nombre) (ʔ ↓ ∅ II, 39, abusivement pour ʔ ↓ > ∅ *ibid.* *butʔn*, coin [du monde]); ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ I,₃₉ (23) = ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ *jükündʔrmʔs*, il fit se baisser, il courba; ʔ ʔ ʔ >) > ↓ I,₅, 8, ce qu'à mon avis il faut lire *oqun-urty* (*oqun*, cas instrumental de *oq*, flèche), il frappa de flèches, tua de coups de flèches; ʔ ʔ ʔ I,₄₅ = ʔ ʔ ʔ II,₇₁ et ailleurs, *öküş*, nombreux. Bien qu'on pût être porté à le soupçonner, la combinaison ʔ ʔ ʔ ʔ ʔ, par exemple, dont le sens doit être „son nom et sa renommée“, ne peut donc pas représenter *ʔty-ʔküsi*, (racine *ök*, louer), mais il faut supposer un mot *kü* (ou *ʔkü*?). (Est-ce que nous avons ce même mot dans ʔ × ʔ ʔ I,₂₉, peut-être *kü-ʔsʔdʔp*, en entendant le bruit?)

Dans la première syllabe il en est autrement de ʔ. On doit ici, à ce qu'il semble, faire une distinction de deux séries différentes de mots, à l'égard desquelles on constate une concordance remarquable avec les relations phonétiques des langues apparentées.

K20, Kb9, comp. ∅ > { > ʔ Ién. I,₉, ∅ > } > ʔ XX,₁₂. XV,₉ il faut sans doute lire ʔ ∅ > } > ʔ ou ʔ ∅ > }⁰ au lieu de ʔ ∅ (ʔ ʔ ʔ, leçon de l'édition imprimée. (Comp. turc orient., osm. *qonşu*, voisin?)

D'un côté se trouvent les mots qui, dans tous les idiomes turcs, ont l'*i* pur. Dans ces mots-là, nos inscriptions ne comportent jamais l'omission de ʮ; en tout cas c'est tellement exceptionnel, qu'il faut y voir une erreur, par exemple ʮ ʮʮ ʮ *ini-*, frère cadet; ʮ ʮʮ ʮ ʮʮ ʮ *ilg^arü*, en avant (très souvent; une seule fois ʮ ʮʮ ʮ ʮʮ I,20); ʮ ʮ ʮ ʮʮ, ʮ ʮʮ ʮ ʮʮ *kiši*, homme; ʮʮ ʮʮ ʮʮ, *bir*, un; toutes les formes de la racine ʮʮ ʮʮ *bil-*, savoir, par exemple, très souvent ʮʮ ʮʮ ʮʮ ʮʮ *bilgä*, sage (seulement ʮʮ ʮʮ ʮʮ ʮʮ ʮʮ II,32 = ʮʮ ʮʮ ʮʮ ʮʮ ʮʮ I,30 *ilbilgä*, etc.).

Il y a, au contraire, d'autres mots où ʮ tantôt s'écrit, tantôt s'omet: dans le sens d'*y*, le cas est pourtant assez rare, par exemple ʮʮ ʮʮ ʮʮ = ʮʮ ʮʮ ʮʮ ʮʮ *jymš^aq*, mou, tendre (turc orient., etc. *jumšaq*), tandis que, pour l'*i* palatal, la fréquence est d'autant plus grande, par exemple ʮʮ ʮʮ = ʮʮ ʮʮ ʮʮ *jir*, terre, pays; ʮʮ ʮʮ ʮʮ = ʮʮ ʮʮ ʮʮ *birt'm*, je donnai, et autres formes de la même racine; ʮʮ ʮʮ *bis*, cinq, mais ʮʮ ʮʮ ʮʮ ʮʮ II,14 *b'sb^atyq*, Bichbalik („Cinq-ville“), nom propre; ʮʮ ʮʮ ʮʮ = ʮʮ ʮʮ ʮʮ *jiti*, sept; ʮʮ ʮʮ ʮʮ ʮʮ = ʮʮ ʮʮ ʮʮ *jig'rmī*, vingt; formes du thème ʮʮ = ʮʮ ʮʮ *il-*, peuplade, empire; ʮʮ ʮʮ toujours dans les inscriptions de l'Orkhon = ʮʮ ʮʮ ʮʮ *iki* Ién. XXIV,74, deux; de même, sans doute ʮʮ ʮʮ × ʮʮ I,20, à côté de ʮʮ ʮʮ × ʮʮ ʮʮ *itd'm'z*, nous fîmes; ʮʮ ʮʮ ʮʮ ʮʮ I,62, autrement c'est toujours ʮʮ ʮʮ ʮʮ ʮʮ, *kiil-tig'n*, etc. Dans ces cas, les langues apparentées ont en majeure partie *ä* (*e*), parfois *i*, par exemple, *äl*, *el*, *il*, peuplade. Sans doute il est tout à fait invraisemblable que dans le dialecte même de nos inscriptions l'on ait fait indistinctement usage des deux formes, en sorte que, par exemple, ʮʮ ʮʮ indique la prononciation *jär*, et ʮʮ ʮʮ ʮʮ la prononciation *jir*. Je suis plutôt porté à admettre qu'ici — comme aussi dans certains autres mots, qui ne figurent accidentellement que, soit avec ʮ, comme ʮʮ ʮʮ *ti*, dire, soit sans ʮ, comme la première syllabe de × ʮʮ ʮʮ *sid*, écoute, — le dialecte n'a eu ni *ä* ni *i*, mais un troisième son intermédiaire à *ü* (qui doit avoir été à peu près l'*a* dans l'anglais *fat*) et *i*, de même que (d'après l'échelle phonétique des idiomes turcs) *o* intermédiaire à *a* et *u*, les rapports avec *i* devenant par conséquent ceux de *o* à *u*, d'*ö* à *ü*: ce serait donc telle ou telle espèce de *e* (é) (et de même un *e* mixte correspondant à *y*?). F'aute de

signe propre, on pourrait très bien concevoir ce son comme ayant été exprimé tantôt par *ä*, tantôt par *i*¹⁾. En attendant je n'ose point, quand je transcris, tenir compte de cette hypothèse, d'autant moins que l'*e* présumé ne pourrait guère être appliqué d'une manière conséquente; mais, comme je n'en regarde pas moins comme irréalisable la restitution phonétique exacte en dehors de ce que fournissent les inscriptions, je maintiens *i* lorsque, d'un mot donné, on trouve des formes ayant *ᵀ* ou ne l'ayant pas, telles que *jir*, *j'r*. Si, au contraire, il ne se trouve pas de formes latérales avec *ᵀ*, j'emploie *ä*, par exemple *sid*²⁾.

Quant à la figuration des diphtongues, comparez ce qui vient plus loin sous les titres *j* (*ᵀ*, *ᵑ*, *ᵑ*) et *b* (*ᵀ*, *ᵑ*).

Consonnes.

Relativement aux consonnes, il faut d'abord rappeler de nouveau que, pour la plupart d'entre elles, il y a deux signes différents, dont

¹⁾ En somme, les idiomes turcs auraient-ils eu dès l'origine un pareil son, capable de se fusionner plus tard soit avec *ä*, soit avec *i*? Quant à la possibilité de retrouver, dans la langue comane, un *e* différent de *ä* et de *i*, voir *Codex Cumanicus*, ed. Comes Géza Kuun (Budapestini 1880), p. XC et suiv. Comp. d'autre part Radloff dans l'*Internationale Zeitschr.* II, p. 23 et suiv.; là, cependant, la possibilité d'un *e* n'est pas mentionnée directement.

²⁾ Dans son ouvrage plusieurs fois cité, *Denkm. Kül T.*, p. 1 et suiv., M. Radloff a aussi mentionné le même phénomène et avancé l'opinion que voici: le signe *ᵀ* ne représente pas seulement *y*, *i*, mais au commencement d'un mot et dans la 1^{re} syllabe il peut aussi être tout simplement l'expression du son *ä*. M. Radloff transcrit donc partout *jär*, *äl*, etc. (mais *bilgä*, etc.). Toutefois je doute fort que ce soit fondé. On doit entre autres faire ressortir que cet alternat entre *ᵀ* et un *ä* non figuré ne peut généralement se présenter que dans une certaine série de mots, tandis qu'il y a beaucoup de mots qui de fait ont *ä* à la première syllabe et dans lesquels la figuration de ce son pourrait paraître aussi nécessaire, sinon plus nécessaire que dans beaucoup de ces mots-là, mais où l'on ne trouvera jamais tracé le *ᵀ*. Et, en somme, pourquoi écrire, par exemple, *ᵀ ᵑ*, si la prononciation était *jär* tout simplement? C'est bien *ᵀ ᵑ* qui en serait l'expression adéquate, ne pouvant signifier autre chose que *jär*, tandis que le *ᵀ* rendrait seulement équivoque la lecture.

l'un ne sert qu'en combinaison avec les voyelles vélaires (*a, o, u* et en général *y*), l'autre ne servant que combinée avec les voyelles palatales (*ä, ö, ü, i*). Le son propre de la consonne a été sans doute dans la plupart des cas tout à fait le même; ᠠ *t'*, par exemple, n'a pas été différent de ᠠ *t'*; ᠢ *b'* n'a pas différé de ᠢ *b'*, etc. Toutefois il est indubitable que, tout comme aujourd'hui encore dans la plupart des idiomes turcs, il a existé une différence déterminée entre les sons vélaires ᠠ (avec les formes latérales ᠠ et ᠠ), ᠢ et les sons palataux ᠢ (et ᠢ), ᠢ . C'est pourquoi en transcrivant j'emploie différents signes: pour les premiers sons, *q* et *γ*, pour les derniers, *k* et *g*. Eux aussi, les deux signes de *l*, savoir ᠠ et ᠠ , ont pu désigner deux sons différents, *t* et *l*, que nous trouvons aujourd'hui encore dans la plupart des langues turques; j'ai cru utile de les distinguer dans la transcription¹⁾. Il est fort rare de voir confondues les deux séries de consonnes dans les inscriptions de l'Orkhon, surtout dans celles du monument I, où la taille est très soignée (on doit ici faire abstraction de certaines particularités qui marquent constamment l'emploi de ᠠ *s*² et de ᠠ *n*²; à ce sujet, voir plus bas). En voici des exemples: $\text{ᠠ} \times \text{ᠠ} \gg \text{ᠠ}$ I,63 au lieu de $\text{ᠠ} \gg \text{ᠠ} \gg \text{ᠠ}$ II,11, $\text{ᠠ} \times \text{ᠢ} \text{ᠠ} \text{ᠠ}$ I,59 au lieu de $\text{ᠠ} \gg \text{ᠢ} \text{ᠠ} \text{ᠠ}$ I,53, tandis que, dans la reproduction typographique des *Inscr. de l'Orkhon*, les formes $\text{ᠠ} \text{ᠠ} \text{ᠠ} \text{ᠢ} \text{ᠠ}$ I,59, $\text{ᠠ} \text{ᠠ} \text{ᠠ} \text{ᠠ}$ I,68, $\text{ᠠ} \text{ᠢ} \text{ᠠ} \text{ᠠ} \text{ᠠ}$ I,70, par exemple, sont dues à une faute de lecture: il faudrait lire $\text{ᠢ} \text{ᠠ} \text{ᠠ}$, $\text{ᠠ} \gg \text{ᠠ} \text{ᠠ}$, $\text{ᠢ} \text{ᠠ} \text{ᠠ}$.

Il est beaucoup plus fréquent de rencontrer de pareilles confusions dans les inscriptions de l'Iénisséi, dans des formes telles que $\text{ᠠ} \text{ᠠ} \text{ᠠ}$ pour $\text{ᠠ} \text{ᠠ} \text{ᠠ}$ *artim* et une foule d'autres semblables.

On peut encore remarquer que les consonnes qui peuvent se présenter au commencement des mots sont *q, k, t, b, j, s, č*, plus rarement, *n, m, š* et, seulement dans des mots empruntés au chinois, *l*, jamais *γ, g, d, ñ, r, z* et, paraît-il, *p*. Quand, au commencement d'un mot écrit, on trouve un signe représentant un de ces sons (ou les groupes *nd, nč, ld*), on doit toujours considérer ce signe comme précédé d'une voyelle sous-entendue (comp. plus haut), tandis

¹⁾ Concernant ces sons-là, comp. Radloff, *Phonetik*, p. XVI—XVII et § 148 et suiv.

que le reste des consonnes est équivoque à cet égard. On doit au contraire, faire ressortir que toutes les consonnes simples, entre autres aussi *γ*, *g*, *d*, peuvent figurer aussi bien à la fin de mots ou de thèmes que dans le corps.

Plusieurs difficultés se rattachent à la question de la répartition de *t* et de *d* au commencement d'affixes, cas où dans certaines occurrences (comp. plus bas) il paraît y avoir quelque chose de conventionnel, sans que cependant j'ose nier qu'en tout ce qu'il y a d'essentiel, l'écriture n'ait tout de même reproduit les formes de la langue parlée¹⁾.

Comme exemple de redoublement de consonnes pourrait servir ᠶ ᠶ ᠰ ill'g (de *il*, peuplade, empire + *-lig*). Toutefois on omet souvent de redoubler les consonnes en de pareils cas.

Nous allons maintenant examiner de plus près les divers signes de consonnes.

ᠨ, ᠭ, ᠳ.

ᠨ est le signe ordinaire de la vélaire explosive soufflée *q* (voir plus haut, p. 17), qui peut figurer en combinaison avec chacune des voyelles vélaires *a*, *o*, *u* et *y*, par exemple, ᠬ ᠬ ᠨ ᠭᠠᠷᠠᠨ , khan²⁾, ᠳ ᠬ ᠨ ᠭᠤᠲ , esclave, ᠳ ᠬ ᠨ ᠭᠢᠲᠮᠤᠰ , fit; ᠳ ᠨ ᠭᠠ , terminaison du datif (= ouig.) comme ᠳ ᠨ ᠭᠠᠷᠠᠨᠭᠠ , au khan, ᠳ ᠨ ᠬ ᠳ ᠵᠢᠵᠢᠭᠠ , à la plaine; ᠨ ᠨ ᠳ ᠬ ᠳ ᠭᠤᠲᠭᠠᠭ , oreille (ouig. id.), ᠨ ᠳ ᠳ ᠵᠠᠪᠲᠠᠭ , lâche, méchant (= ouig.).

A côté de ᠨ et alternant avec ce signe figurent cependant deux autres signes, plus limités dans leur emploi et qui ont manifestement tout à fait la même valeur phonétique, savoir ᠭ, dont

¹⁾ Dans *Denkm. Kül T.*, M. Radloff suppose une vaste confusion de consonnes soufflées (sourdes) et de consonnes vocaliques (sonores), surtout *t* et *d*, partiellement aussi *q* et *γ*, *k* et *g*; par conséquent il introduit, dans la transcription, de nombreux changements motivés par la théorie ou réglés sur les formes des idiomes turcs modernes. Je considère un pareil procédé comme mal fondé et, sous ce rapport aussi, je m'en tiens ponctuellement à la désignation telle que la donne l'original.

²⁾ Le signe qui figure, par exemple, sur le fronton du mon. I, côté de l'Est, „marque du khan“, est évidemment dû à un entrelacement des lettres de ce mot.

l'emploi n'a lieu que devant ou après la voyelle *y* (𐰢), et ↓ (Ién. ↑), celui-ci ne s'employant que devant ou après les voyelles *o*, *u* (>) ¹⁾, par exemple, 𐰢 𐰣 𐰢 𐰤 II,28 = 𐰢 𐰣 𐰢 𐰤 ibd. *qyṭdy*, il fit, 𐰤 𐰣 𐰢 𐰤 I,70 = 𐰤 𐰣 𐰢 𐰤 I,68 *qyrq*, quarante; 𐰤 𐰤 𐰣 𐰢 𐰤 II,25 et ailleurs = 𐰤 𐰤 𐰣 𐰢 𐰤 I,21 *qyrqʷz*, Kirghiz; 𐰤 𐰢 𐰤 *qyz*, fille, 𐰢 𐰤 𐰢 𐰤 *bʰtyqda*, dans la ville; — ↓ > ↓ = ↓ > 𐰤 *quṭ*, un esclave; 𐰢 > ↓ II,39 et ailleurs = 𐰢 > 𐰤 I,39 *qop*, beaucoup ²⁾; 𐰤 > ↓ 𐰤 souvent = 𐰤 𐰤 > 𐰤 II,41, 49, 𐰣 𐰤 > 𐰤 Ién. XXV,8, 324, *toquz*, neuf (nom de nombre); 𐰤 𐰤 𐰤 𐰢 ↓ 𐰤 I,42 = 𐰢 𐰤 > 𐰤 I,43 *toqytdʷm*, j'ai fait tailler; 𐰢 ↓ 𐰣 𐰤 > 𐰤 *bujʷruqy*, son commandement.

𐰢, 𐰤.

𐰢 est l'explosive palatale *k*, et peut figurer combinée avec chacune des voyelles palatales *ā*, *i*, *ö*, *ü*, par exemple, 𐰢 𐰤 𐰢 𐰢 *kʰlti*, il vint, 𐰢 𐰢 𐰢 𐰢 *kiši*, 𐰢 𐰢 𐰢 𐰢 *kisi*, homme, 𐰤 𐰤 𐰢 𐰤 𐰢 𐰢 𐰢 𐰢 *kül-tigʷn*, n. pr., 𐰢 𐰢 𐰢 *kök*, bleu, 𐰢 𐰢 𐰢 *kün*, une esclave, 𐰢 𐰢 𐰢 𐰢 𐰢 *jirkä*, au pays, 𐰢 𐰢 𐰤 𐰤 *bʰglʰk*, principauté, noblesse.

¹⁾ Lorsque, devant ou après ces deux signes, la voyelle, soit 𐰢, soit >, est omise dans l'écriture, j'emploie pour 𐰤 dans la transcription *qy*, *yq* et pour ↓, *uq*, etc., au lieu d'écrire la voyelle avec un petit caractère.

²⁾ Il est possible que ce mot qui revient si fréquemment, n'ait pas partout la même signification. Toutefois, dans la grande majorité des passages, il signifie évidemment *beaucoup* et correspond au *köp* à voyelle palatale des autres dialectes. L'alternat des vocalisations palatale et vélaire n'est, bien que rare, pourtant pas impossible à rencontrer dans les idiomes turcs (comp. p. ex. 𐰢 𐰢 𐰤 𐰢 𐰢 *jögärü* I,30, 50 = turc or., osm. *joqary*, la partie supérieure, en haut). En combinaison avec un substantif, *qop* prend le plus souvent place après lui (de même que, par exemple, *jimā*, *qamy*, tous) et fréquemment il semble presque remplacer le pluriel formé par la terminaison *-tar*, *-lär*, dont l'emploi dans nos inscriptions est très restreint. M. Radloff, dans *Denkm. Kül T.*, traduit ordinairement *qop* par „sich erhebend“ (en s'élevant), qu'il considère par conséquent comme gérundium au lieu de **qopup*, et fait allusion (loc. cit., p. 8, note) à la possibilité d'une autre explication comme répondant au persan *xūb* „gut gewirkt“ (bien travaillé). Je ne puis adhérer à aucune de ces explications: même abstraction faite des difficultés de forme, la première n'est applicable au contexte que dans le plus petit nombre des passages, et il en est également ainsi de l'autre: en outre, à ce qu'il paraît, on ne trouve pas, dans nos textes, des mots empruntés au persan.

A côté de ʒ, et tout à fait avec la même valeur phonétique, figure 𐰤 (Ién. 𐰤; comp. Donner, *Wörterverzeichnis*, p. 24), mais seulement avant ou après ö, ü (𐰤), par conséquent parallèle à la consonne vélaire ʒ¹⁾, par exemple ʒ 𐰤 𐰤 I,38 (𐰤 𐰤 ʒ Ién. V,81; comp. Donner, l. c. p. 18) = ʒ 𐰤 ʒ *kök*, bleu; 𐰤 𐰤 𐰤 𐰤 𐰤 I,15, 56 = 𐰤 𐰤 ʒ *kül-tig'in*, n. pr.; 𐰤 𐰤 𐰤 I,33, 37 = 𐰤 𐰤 ʒ II,34, 37 *kün*, soleil, jour; 𐰤 𐰤 𐰤 I,45 *öküş* = 𐰤 ʒ 𐰤 II,71 *öküş*, nombreux; 𐰤 𐰤 𐰤 I,47 = 𐰤 ʒ 𐰤 𐰤 ibd., *ötükän*, épithète ou nom propre de la „forêt natale“ des Turcs (voir la traduction); | 𐰤 𐰤 𐰤 I,39 = | 𐰤 𐰤 𐰤 ʒ [𐰤 𐰤] II,39 *jükändärmis*, il fit se baisser; 𐰤 𐰤 𐰤 *türk*²⁾, turc; 𐰤 𐰤 𐰤 𐰤 *bilmädük*, ignorance.

ʒ²⁾, 𐰤.

Parallèlement aux sons soufflés *q* et *k* dont on vient de parler, nous avons pour les sons en *g* correspondants les deux signes ʒ³⁾, que je transcris *γ* et qui ne s'emploie qu'avec les voyelles vélaires, et 𐰤, *g*, en combinaison avec des voyelles palatales. Aucun de ces sons ne peut figurer au commencement des mots, tandis que, dans d'autres positions, ces sons reparaissent très fréquemment et correspondent souvent aux *q*, *k* des langues apparentées; mais, d'autre part, à un seul phénomène près, ils se sont conservés là où les langues modernes les ont modifiés ou rejetés³⁾; par exemple, 𐰤 ʒ²⁾ 𐰤 *q^aγ^an*, khan, 𐰤 ʒ²⁾ 𐰤 *γγ*, richesse, 𐰤 ʒ²⁾ 𐰤 *j^aγγ*, ennemi; 𐰤 𐰤 𐰤 *tigin*, prince, 𐰤 𐰤 𐰤 *bilgä*, sage, 𐰤 𐰤 𐰤 *t^agi* (après un datif) jusque; ʒ²⁾ 𐰤 *t^aγ*, montagne, ʒ²⁾ 𐰤 𐰤 *q^ap^γγ*, porte (ouïg. *qapuq*, osm. *qapu*); 𐰤 𐰤 *b^ag*, prince, chef, 𐰤 𐰤 𐰤 *bit'g*, écrit (ouïg. *bitik*), 𐰤 𐰤 𐰤 *bil'g*, savoir, sagesse (ouïg. *bilik*); de même 𐰤 𐰤 *-t^ag*, tout comme, particule affixe qui n'est pas soumise à l'harmonie des voyelles, par exemple, 𐰤 𐰤 𐰤 𐰤 *bürit_ag*, comme un loup, des loups, 𐰤 𐰤 𐰤 𐰤 *qoit_ag*, comme un mouton, des moutons.

¹⁾ En transcrivant j'emploie pour 𐰤, sans 𐰤, *ük*, *kü*, etc.; comp. p. 19, note 1.

²⁾ Le *r* intermédiaire n'empêche donc point que dans ce seul mot *ü* influe sur la figuration de *k*. Il serait certainement inadmissible de songer ici à une prononciation dissyllabique: **türük*.

³⁾ Comp. Radloff, *Phonetik* §§ 269, 363—364.

Entre d'autres terminaisons qui contiennent ces sons, on peut signaler l'affixe adjectif extrêmement fréquent $\gamma^c \downarrow -ty\gamma$, $\text{E } \Upsilon -lig$, comme $\gamma^c \downarrow) \gamma^c \uparrow q^a\gamma^a n^t\gamma$, ayant un khan, $\gamma^c \downarrow \forall \Delta b^a s^t\gamma$, ayant une tête, chef, $\text{E } \Upsilon \gamma \Upsilon \text{ }^a rkl'g$, mâle. Parfois il se peut que dans cet affixe, comme cela arrive plus ou moins dans les idiomes turcs modernes, γ , g fasse défaut, cas auquel on doit naturellement écrire la voyelle \uparrow , par exemple, $\uparrow \Upsilon \gamma \Upsilon \text{ }^a rkli$, $\uparrow \Upsilon \gamma \uparrow \text{ }^b ökli$, fort, puissant. — Une particularité du dialecte de nos inscriptions c'est la terminaison γ , g à l'accusatif, comme $\text{E } \uparrow \mid süg$, acc. de $sü$, armée, $\gamma^c) \gamma^c \uparrow q^a\gamma^a n^t\gamma$, $\text{E } \uparrow \text{E } \uparrow \uparrow tig'n'g$, $\text{E } \Upsilon \text{ }^a r'g$, homme (de même, par ex., Ién. XXV,₂₈), etc. Sans oser faire l'historique de cette terminaison, j'incline à y voir une ancienne forme latérale de la terminaison $-i$ en turc-osman, dans le dialecte de l'Aderbeïdjan et en yakout ¹⁾; la terminaison $-ni$, au contraire, qui est répandue dans les autres idiomes turcs, ne figure ici que dans les pronoms tels que $\uparrow) > \Delta buny$, acc. de bu , celui-ci, (proprement $bun-y$), et l'on peut très bien penser que cette terminaison a pu, dès le commencement, être limitée aux pronoms et qu'elle a pu plus tard être étendue aux substantifs par voie d'analogie (obs. encore, dans les affixes pronominaux, les formes d'accusatif en n extraordinairement nombreuses telles que $\uparrow \uparrow \uparrow \gamma^c > o\gamma tyn$, acc. de $\uparrow \downarrow \gamma^c > o\gamma ty$, son fils). — Une autre particularité de la langue des inscriptions, est l'usage de γ , g dans les affixes de la 2^e personne du sing. et du plur. du prétérit des verbes, au lieu de i que nous rencontrons dans toutes les langues apparentées, par exemple, $\gamma^c \gg \forall \Delta b^a rd^t\gamma$, tu allas, $\gamma^c \uparrow \uparrow \uparrow \uparrow qy\dot{t}d^t\gamma$, tu fis, $\text{E } \uparrow \Upsilon \uparrow \text{ }^ö lt'g$, tu mourus; $\uparrow \gamma^c \gg \forall \Delta b^a rd^t\gamma^z$, I,₄₁, vous allâtes (mais $\forall \gamma \gg \forall \Delta b^a rd^t\dot{n}^z$, Atlas Radl. pl. XXVI, 4, tombeau à Askhete), $\uparrow \text{E } \uparrow \Upsilon \text{ }^a rt'g^z$, vous fûtes (mais $\forall \gamma \gamma \uparrow \text{ }^a rt'\dot{n}^z$, Ién. XXI,₃₄₀). Mais, adapté aux substantifs, l'affixe de la 2^e personne a en général i (comp. plus bas γ), et c'est pure exception, à peine même dans le mon. I, si γ , g a pénétré jusqu'ici, comme $\text{E } \uparrow \gamma \uparrow [\uparrow \mid] [sü]n\ddot{ü}k'g$, II,₂₂ = $\gamma \uparrow \uparrow \uparrow \uparrow \uparrow s\ddot{ü}n\ddot{ü}k\ddot{ü}n$, I,₁₇, tes ossements; $\uparrow \text{E } \Upsilon \uparrow \uparrow \text{ }^t ör^g'n$, II,₂₃ = $\uparrow \gamma \uparrow \uparrow \uparrow \text{ }^t ör\ddot{ü}n'n$, I,₁₉, tes lois (acc.).

¹⁾ Est-ce que γ , g a pu d'abord se développer comme remplaçant de y , i après les thèmes en voyelle, (comp. le mongol, où en ce cas on a $-gi$ au lieu de $-i$)?

à côté de *-duq*, *-dük*, comme $\downarrow \cup \uparrow \downarrow \hat{\downarrow} \downarrow > \downarrow$ *bołtuqynda*, lorsqu'il était devenu; $\text{H} \text{h} \Upsilon \uparrow \text{X}$ *birtük*, donné, don.

», ×.

Les signes de *d* sont » avec les voyelles vélaires, × avec les palatales. Le son même ne figure point au commencement des mots, mais souvent dans le corps, plus rarement à la fin, par exemple, H » *ad^aq*, pied (ouig. *adaq*, t. or., osm., etc. *ajaq*), $\text{P} \text{E} \times$ *adgü*, bon (ouig. *ätkü* ou *ädgü*); P^{c} » D *j^ad^aγ*, qui marche à pied, fantassin (ouig. *jadaq*, t. or. *jajaq*, osm. *jaja*), $\text{}$ » $> \downarrow$ *budⁿ*, peuple (ouig. *budun* ou *pudun*), $\uparrow \times \uparrow$ *idi*, maître; » Y *š^ad*, I, 27, 24, 14, etc., un titre (voir la traduction), $\times \uparrow \mid$ *asid*, écoute, $\times \text{P}$ *öd*, 1^o temps, 2^o bile.

Le sens de ces signes ressort le plus manifestement de certains affixes (comp. plus haut, *t*) comme locatif (et ablatif) \downarrow » *-da*, $\downarrow \times$ *-dä*, par exemple, \downarrow » $\text{P}^{\text{c}} \hat{\downarrow}$ *t^aγda*, sur la montagne, \downarrow » $\text{Y} \downarrow$ *b^ašda*, à la tête (sur le sommet, etc.), \downarrow » $\hat{\downarrow} \text{H} > \text{D}$ *jurtda*, à la yourte, \downarrow » $\downarrow \downarrow \downarrow$ *b^at^yqda*, dans la ville, $\downarrow \times \uparrow \Upsilon \downarrow \text{H}$ *t^aniridä*, au ciel, $\downarrow \times \Upsilon \uparrow \text{Y}$ *jirdä*, dans le pays (= $\downarrow \text{H} \Upsilon \text{Y}$ *jⁱrtä*, p. 22); ou le préterit (l'imparfait) \uparrow » *-dy*, $\uparrow \times$ *-di*, par exemple, \uparrow » $\hat{\downarrow} > \hat{\downarrow}$ *tutdy*, il tint, $\uparrow \times \text{H} \uparrow$ *itdi*, il fit, \uparrow » $\text{A} >$ *učdy*, il s'envola, $\text{X} \text{Y} \downarrow$ *b^asd^m*, je comprimai, attaqua, $\text{X} \text{Y} \text{P} > \downarrow$ *buzd^m*, je dévastai, $\uparrow \times \text{E} \text{H}$ *t^agdi*, il atteignit, attaqua, \uparrow » $\text{H} \downarrow$ *b^ardy*, il alla (après *r* autrement en général *t*), $\text{X} \text{Y} \text{X} \uparrow$ » $>$ *udym^ad^m*, je ne dormais pas, $\text{X} \times \uparrow \text{H} \uparrow \text{X}$ *bitid^m*, j'ai écrit; en outre le nom verbal en *-duq*, *-dük*, par exemple, \downarrow » \downarrow » $\text{A} >$ *učduqda*, quand il s'envola, $\text{H} \times \text{E} \text{H}$ *t^agdük*, assaut, $\text{H} \times \text{X} \text{Y} \uparrow \text{X}$ *bilm^adük*, ignorance.

Comp. avec *t* et *d* plus bas M , \cup .

1.

Il ne peut y avoir aucun doute que ce signe ne signifie *p*, sans distinction aucune suivant la sorte de voyelles que contiennent les mots en question. 1 figure le plus souvent comme finale, surtout dans les gérundiums en *-p* (et aussi *-pan*, *-pän*) si extraordinaire-

ment fréquents ici comme dans tous les idiomes turcs ¹⁾, par exemple, 1 > > tut^yp,) 1 > > tut^yp^an, tenant, ayant tenu, 1 ↓ ^at^yp, prenant (^at^y dans la locution | > 1 1 > 1 ↓ ^at^y birmⁱs est une autre formation du gérundium, voir p. 11), 1 ↓ > > bot^yp ou -^ap (voir p. 14), étant devenu, 1 1 > > k^alⁱp, 1 1 1 > > k^alⁱp^an, venant, étant venu, 1 1 h tip, disant, etc. De même 1 ↓ ^at^yp, vaillant, 1 > ↓ qop, beaucoup (voir p. 19).

Dans le corps des mots aussi, 1 figure assez souvent, par exemple, 1 1 1 1 1 1 > h t^amⁱr q^ap^yq^a, à la porte de fer, 1 1 > t^apa, contre, h 1 1 h tüpüt, le Thibet.

Au contraire, le son p, ici comme dans la plupart des idiomes turcs et mongols, semble ne pas figurer au commencement des mots, où il est remplacé par b (si surtout certaines langues turques du Nord ont aujourd'hui le p dans cette position, c'est que très certainement il n'y faut pas voir un trait primitif, mais au contraire une évolution postérieure). Les seuls exemples qu'on ait de 1 écrit au commencement des mots, sont les noms de peuple > 1 : 1 1 I,37, II,37, noms inconnus, et 1 > 1 I,22 (comp. > 1 > 1 1 I,28, 40, II,30, 39), ainsi que [)] 1 1 > 1 II,45, qui doit être apparenté avec le mot précédent. Il est indubitable que partout ici l'on a une voyelle a précédant p: ^ap^ar-^apur^ym, ^ap^am^yz ²⁾, ^apa- t^arq^a[n].

Δ, & (Ǻ).

Pour b l'on a deux signes: avec les voyelles vélaires, Δ (avec diverses variantes dans les inscriptions de l'Iénisséi, voir p. 9); avec les voyelles palatales, & (I,70 Ǻ, mon. III Ǻ, Ongin Ǻ, Ǻ; de même Ién. Ǻ et Ǻ, sans qu'il me soit clair s'il y a quelque différence dans la signification spéciale des deux signes; quelquefois même ils

¹⁾ Voir par ex. Mirza Kasem-Beg, *Gramm. d. türk.-tatar. Sprache*, Leipzig 1848, p. 140 et suiv., § 312—317.

²⁾ Ce thème ^apa- figure seulement combiné avec le thème 1 1 čü- ou plutôt ^ačü-, dans les formes ^ačüm-^apam et ^ačümⁱz ^apam^yz, où -m et -mⁱz, -m^yz doivent être les affixes pronominaux de la 1^{re} personne, sing. et plur. Le sens exact de chacun de ces mots m'est inconnu, mais le tout signifie évidemment quelque chose comme mes, nos ancêtres, aïeux. (M. Radloff, dans *Denkm. Kül T.*, ne traduit pas ces mots.)

paraissent combinés, comme \wedge X XVIII_{73} , $b^i\text{š}$ ou $b^a\text{š}$, cinq; comp. Donner, *Wörterverz.* p. 7 et suiv.). Par opposition aux sons mentionnés dans ce qui précède, b a sa place spéciale au commencement des mots, tandis que p semble y faire défaut, par exemple, $\text{> } \text{D}$ bu , celui-ci, $\text{) } \text{X}$ $\text{> } \text{D}$ bud^n , peuple, $\text{| } \text{X}$ J $\text{> } \text{D}$ $botm^s$, fut, et autres formes de la même racine, $\text{! } \text{X}$ D $b^a rdy$, il alla, $\text{Y } \text{D}$ $b^a\text{š}$, tête; $\text{E } \text{X}$ $b^a g$, prince, $\text{Y } \text{! } \text{X}$ bir , un, $\text{J } \text{Y } \text{Y } \text{! } \text{X}$ $birlä$, avec, X $\text{h } \text{Y } \text{! } \text{X}$ $birt^m$, je donnai, $\text{E } \text{h } \text{! } \text{X}$ bit^g , écrit, $\text{! } \text{Y } \text{! } \text{X}$ $büri$, loup.

On doit remarquer spécialement qu'ici nous trouvons b dans les cas où la syllabe thématique se termine par une nasale et où autrement tous les idiomes turcs (même l'ouïgour), à la seule exception des langues méridionales telles que l'osmanli, ont permuté b en m . Ce point est donc un témoignage remarquable de l'ancienneté de notre langue, mais ne saurait servir de preuve péremptoire d'une plus proche parenté avec les idiomes turcs méridionaux¹⁾. Ainsi nous trouvons $\text{! } \text{) } \text{> } \text{D}$ $buny$, accusatif, et $\text{J } \text{w } \text{> } \text{D}$ $bunda$, locatif et adverbe, ici, de $\text{> } \text{D}$ bu , celui-ci (ouïg., djag., etc. *mun*, *munda*, osm. *buny*, *bunda*); $\text{! } \text{H } \text{! } \text{X}$ bin^p , en montant (à cheval) (ouïg., djag., etc. *min-*, osm. *bin-*); $\text{Y } \text{! } \text{X}$ ($\text{! } \text{! } \text{X}$ Ién. III,187, $\text{Y } \text{! } \text{X}$ XIX,10) bin , mille (ouïg., djag., etc. *min*, osm. *bin*); de même $\text{! } \text{E } \text{Y } \text{X}$ $b^a ngü$, éternel, $\text{Y } \text{X } \text{! } \text{E } \text{Y } \text{X}$ $b^a ngü-t^s$, „Pierre éternelle“, monument, et dans les inscriptions de l'Iénisséi ($\text{J } \text{X}$ $\text{! } \text{E } \text{Y } \text{X}$ XXI,166?, $\text{> } \text{E } \text{Y } \text{X}$ XXIX,29, avec > au lieu de $\text{! } \text{?}$) $\text{J } \text{O } \text{H } \text{! } \text{Y } \text{Y } \text{X}$ $b^a nkü-q^a ja$, XXXII,1, Tötterman, *Fünf Suljkinschriften*, Helsingfors 1891, pl. IX en haut, = $\text{J } \text{O } \text{H } \text{! } \text{Y } \text{Y } \text{Y } \text{X}$ $m^a nkü-q^a ja$, XXXII,37, Tötterman, l. c., pl. V, VIII,3, rocher éternel, commémoratif, monumental (ce mot ne figure d'ailleurs que dans les langues ayant m , telles que ouïg., djag. *mängi*, altaï *mönkü*, comp. mongol *möngke*); de plus $\text{Y } \text{> } \text{D}$ $buñ$, peine, chagrin, I,52, $\text{H } \text{Y } \text{Y } \text{> } \text{D}$ $buñs^z$, I,50, II,13, 64, 66, $\text{X } \text{! } \text{! } \text{Y } \text{> } \text{D}$ $buñsyz$, Ién. XIX,213, sans peine (ouïg. *munq*, *munqsuz*, djag., yakout *mung*, comp. osm. *buñal-* être asphyxié, anxieux)²⁾. Le seul mot

¹⁾ Comp., par exemple, J. Schmidt: *Die Verwandtschaftsverhältnisse der indogerm. Sprachen*, Weimar 1872, p. 19 et suiv.

²⁾ M. Radloff, *Denkm. Kül T.*, p. 8, note 3, explique *buñ* et *buñsaz* (c'est là sa leçon) par „eine aus China zuerhaltende kostbare Waare“ (marchandise précieuse qu'on peut tenir de la Chine). L'impossibilité de cette explication

qui paraisse faire exception à cette règle, est $\text{𐰚} \gg m^{\text{ä}}n$, je, $\text{𐰚} \text{𐰚} \gg m^{\text{ä}}na$, à moi, mais Ién. $\text{𐰚} \text{𐰚} b^{\text{ä}}n$, voir les citations dans Donner, *Wörterverz.* p. 12 (comp. osm. *bän, baña*). Comp. $\text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} k^{\text{ä}}nüt^{\text{ä}}rb^{\text{ä}}n$, II,24 = $\text{𐰚} \gg \text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚}^0 -t^{\text{ä}}rm^{\text{ä}}n$ I,20, nom de lieu.

Comme exemples de *b* dans le corps des mots ou à la fin je cite $\text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} t^{\text{ä}}b\gamma^{\text{ä}}\check{c}$ (ouig. *tapqač*), auguste, chinois, $\text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} j^{\text{ä}}b^{\text{ä}}t^{\text{ä}}q$, lâche (ouig. *jabtaq, javtaq*), $\text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} j^{\text{ä}}b^{\text{ä}}z$, faible, vilain (ouig. *jabuz, javus*, turc or. $\text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} javuz$, osm. $\text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} jauz$), $\text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} s^{\text{ä}}by$, son message, son édit (pas sa renommée) (ouig. *sab, sav, sau*), $\text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} sub$, eau (ouig. *sub, suv*), $\text{𐰚} \times \text{𐰚} bdä$, à la maison, $\text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} \text{ä}bin$, sa maison (acc.) (donc *äb* maison = ouig. *äp, äb, äv*, osm. *äv*), $\text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} | s^{\text{ä}}b^{\text{ä}}n^{\text{ä}}p$, se réjouissant (ouig. *säbin-, sävin-, osm. sävin-*). Concernant quelques-uns de ces mots on pourrait peut-être demander si *b* après une voyelle eût pu servir à exprimer *v* (*w*); mais il est plus probable que partout le vrai sens est *b*, ancienne forme qui représente le *v* des dialectes plus récents ¹⁾.

𐰚, 𐰚, 𐰚.

Parmi ces trois signes 𐰚 représente *j* (*i* consonne) avec les voyelles vélaires, 𐰚 (Ién. XXXVII 𐰚?) avec les palatales; toutefois, au moins au commencement des mots, 𐰚 s'emploie aussi toujours devant la voyelle mixte *y*. Au commencement des mots ou des syllabes, ces deux caractères sont très communs, par exemple, $\text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} j^{\text{ä}}\gamma y$, ennemi, $\text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} j^{\text{ä}}\gamma^{\text{ä}}z$, brun, sombre, $\text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} j^{\text{ä}}zy$, plaine, 𐰚 1^o

ressort clairement de II,13, 64 et de Ién. XIX,213, ce dernier passage montrant de plus qu'on doit lire *buñsyz*, par conséquent avec l'affixe ordinaire *-syz*, sans, privé de.

¹⁾ Quant aux formes ouigoures, comp. Radloff, *Das Kudatku Bilik*, I, St.-Petersb. 1891, p. LXXXIX. Se pourrait-il que $\text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚}$ Ién. XXXII,40, Tötterman, loc. cit., pl. I, 6—9, VII, doive se lire *äbtäjyp*, en chassant? En ce cas, notre *ab* signifierait nécessairement *au*, car originairement, paraît-il, ce thème ne contient pas *b*, mais *n* ou *γ*. Les cinq lettres précédentes $\text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚} \text{𐰚}$ devraient donc, à mon avis, se lire *äñčäγstäp*, „en persécutant comme cela (et chassant)“. Le reste de cette inscription est gravé d'une manière si désordonnée qu'il est impossible de le déchiffrer avec certitude.

âge, an, 2^o larme, | ✕ ⚡ 4 ɗ *j^ar^atm^ys*, (qui) a organisé ¹⁾, ↓ > ɗ, ↓ ɗ (Ién. ↑ ɗ) *joq*, non, ↓ ✕ ⚡ 4 > ɗ *jurtda*, à la yourte; ʁ ʁ 9, ʁ 9 *jir*, terre, pays, ʁ ✕ ʁ ʁ 9, °ʁ 9 *jigirmi*, vingt, ʁ h ʁ 9, ʁ h 9 (ʁ h ʁ Ién. XXXVII, 43?) *jiti*, sept, ʁ ʁ 9 (ʁ ʁ ibd. 110?) *jüz*, cent; (↓ h) ↓ ʁ 9 *jyt(qa)*, (dans l')année, ʁ h ↓ ʁ 9 (ʁ ɗ ʁ ʁ ibd. 172?) *jytqy*, (troupeau de) chevaux, (↓ h) ʁ ʁ 9 *jyš(qa)*, (à la) forêt, h ʁ ✕ ʁ 9, °✕ 9 *jymš^aq*, mou, tendre. Il est très rare que *j* soit tombé au commencement des mots devant *y*, *i*, ce qui est souvent le cas dans les dialectes modernes ²⁾, par exemple, h 4 ʁ *yr^aq*, lointain, pas *jyraq*. Comme exemples des deux signes à l'intérieur des mots, je cite: ↓ 4 ɗ > ɗ *buj^aruq*, commandement, officier, > ɗ ↓ ʁ ɗ *b^ašt^aju*, commençant, ʁ ʁ ɗ ✕ ✕ ʁ *ydm^aj^yn*, je n'enverrai pas, ʁ 9 ʁ h *tijⁱn*, en disant (afin que).

A la fin d'une syllabe, ɗ figure comme formant le dernier élément d'une diphtongue en *i*, par exemple, ɗ *aj* (*aĩ*), mois (accolé toujours, dans l'écriture, à d'autres mots, comme ʁ ↓ ⚡ 4 ɗ I, 57, *ʁ^artuqy*, un mois plus (quatre jours), ɗ ʒ | ʁ ʁ II, 48 *bisⁱnč^aj*, le cinquième mois, ɗ ɗ *baj*, riche, 4 ʁ^c ɗ > II, 5, 4 > ʁ^c ɗ > III, 1, 5, *ujyur*, ouïgour. (En fait de diphtongues palatales, il n'y a pas d'exemples; 9 semble donc ne jamais servir de cette manière à la fin d'une syllabe.)

Toutefois, en ce même sens, on emploie aussi, dans les inscriptions de l'Orkhon, ʒ, que je transcris *i* et qui ne figure qu'à la fin d'une syllabe, le plus souvent dans le sens de *ai*: ʁ^c ʒ *ʁⁱy*, vertueux, civilisé (?), civilisation (?), ✕ ✕ ʒ ɗ *j^aid^ym*, II, 9, j'étendis, je dispersai, ʒ ʁ^c ʁ ʁ *čyr^ai*, pauvre, ʒ ⚡ ʁ ʁ *qyt^ai*, nom propre de peuple ³⁾.

¹⁾ C'est sans doute ainsi qu'il faut lire aussi II, 41, dans le titre du khan: *t^anri j^ar^atm^yš*, à sens passif, „institué par le ciel“ (non pas *j^ar^ytm^yš*, „qui a illuminé le ciel“, comme je l'avais interprété dans ma *Notice prélim.* p. 13 = 297).

²⁾ Comp. Radloff, *Phonetik* §§ 244, 247.

³⁾ Radloff, *Denkm. Kül T.*, lit *aiduq* pour le mot ↓ ✕ ʁ, qui reparait plusieurs fois, et le traduit par „nommé“. Ceci étant correct, nous aurions donc ici *ai* exprimé par ʁ. Mais il est très étonnant que dans ce seul mot on ait été conséquent en faisant usage de cette désignation-là, qui autrement ne figure jamais, et de plus, l'ordre des mots dans certains passages me paraît susciter des difficultés contre cette interprétation. Il m'est impossible de lire ce mot

De la même manière on trouve aussi 3 après *o* dans 𐰽 𐰺 3 > ↓ *qoit^ag*, comme un mouton, et après *y* dans 𐰽 3 𐰺 𐰽 *azqyia*, I,7, très peu, à moins que ce ne soit une faute pour 𐰽)^o *azqyna*, = *az*, peu, + l'affixe diminutif *-qyna* (*-γyna*)¹). Les inscriptions de l'Iénis-séi, au contraire, n'emploient pas ce signe. Seulement dans celle de Kemtchik, Djirgak (XXXVII), qui présente beaucoup de particularités, on trouve 𐰽, par ex., 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 31 *taitarm*, mes poulains (?).

𐰽,), 𐰽, 𐰽.

Ces caractères représentent les diverses nasales. Je considère aussi comme appartenant à cette catégorie le son figuré par 𐰽, la nasale vélaire-palatale *ɨ* (ou *ɨ*), bien que ceux qui ont inventé l'alphabet et ceux qui l'ont employé, aient pu y pressentir plutôt un symbole de la combinaison *ng*, parallèle à 𐰽 *nd*, 3 *nč*. Ce même signe est commun à toutes les voyelles.

Le son *ɨ* ne peut jamais figurer au commencement d'un mot. Quand nous trouvons 𐰽 écrit en pareil lieu, il y a toujours de sous-entendu une voyelle qui précède 𐰽, par exemple 𐰽 𐰽 *aiar* (égal à l'ouïg.), à lui, lui (datif), 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 *aiilki*, 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 *aiilik*, le premier, premièrement (*ai*, particule devant le superlatif et semblables). Voici d'autres exemples: 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 *tairi*, ciel, 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 *langü*, éternel (voir plus haut p. 25), 𐰽 𐰽 𐰽 *kün*, (une) esclave (à côté de ↓ > ↓ *qut*, (un) esclave), 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 *könal*, cœur, esprit, 𐰽 > 𐰽 *aiut*, Tangout, nom propre, 𐰽 ↓ > 𐰽 *butai*, coin, point cardinal (ouïg., koïbal, kara-gasse, mongol, bouriate id.), 𐰽 𐰽 𐰽 | *saiün*, titre d'un haut fonctionnaire, emprunté, selon moi, au chinois *siang-* ou *tsiang-kün*, général ou un titre analogue. En fait d'affixes on peut remarquer *ɨ* comme désinence du génitif, par exemple 𐰽 𐰽 𐰽 *manai*, mon, à moi, 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 *bizai*, notre, à nous, 𐰽) 𐰽 > 𐰽 *budnai*, II,40, du peuple,

autrement que *yduq*, envoyé, donné par le destin, bienheureux, béni (venant de *yd*, envoyer; comp. Radloff, *Wörterbuch d. Türk-Dialecte*, I, p. 1383 et 1381). En tant que ce mot est joint à des noms de montagnes ou de sources, cela pourrait bien avoir rapport à la foi des Turcs païens, dont comp. Radloff, *Aus Sibirien*, Leipzig 1884, II, p. 7.

¹) Comp. *azyyna*, Radloff, *Wörterb.* I, p. 575; *Phonetik* p. 239 § 399; p. 83.

ʎ ɥ ɛ ɪ ɫ ʏ ɮ ʔ *kül-tig'nin* (cette formation est assez rare dans les substantifs, car le génitif s'exprime presque toujours sans désinence particulière, et par l'affixe possessif ajouté au mot régissant, par ex. ɪ ʔ :) ʔ > ɔ *bud'n aty*, le nom [at] du peuple); ʎ -*n* sert également d'affixe possessif pour la 2^e personne du singulier; pluriel ɥ ʎ -*niz*, -*niz* (comp. sous ʔ^c, ɛ, p. 21), par exemple ʎ ʎ ʔ^c > *oyt'nin*, I,17, ton fils,) ʎ ʎ ʔ^c > *oyt'nin*, acc., II,22, etc.; en outre ʎ -*n* constitue la désinence du pluriel pour la 2^e personne de l'impératif, par exemple ʎ ʏ ɪ ʔ *bil'n*, I,42, 43, II,9, sachez, ʎ × | *as'd'n*, I,19, écoutez. ʎ ʎ -*na* forme le datif des pronoms et de l'affixe pronominal de la 3^e personne, par exemple ʎ ʎ ʔ *ma'na*, à moi, ʎ ʎ ɪ ʔ *jašyna*, dans sa (n^e) année, ʎ ʎ ʔ ɪ ʔ *jir'nä*, à son pays.

Le son *n* a les deux signes) pour les voyelles vélaires et ɥ (qu'il faut bien distinguer de ɥ *z*) pour les voyelles palatales. Après *y*, ɪ, cependant, l'emploi de ɥ est plus fréquent que celui de). Il n'y a que très peu de mots commençant par le son *n*, à peine d'autres que ʎ ɥ *nä*, quoi, quel, et ses dérivés ʎ ʔ ɥ *nänčä*, combien, et ʎ ɥ *nän*, quelque chose, chose, bien¹⁾. Au contraire nous avons *n*, par exemple dans ɪ) *any*, le (acc.), ɪ) ɪ *qany*, où,) > *on*, dix,) ʔ^c ɪ *qan*, khan; ɥ | *san* I,47, tu, ɥ ɛ ɪ ɫ *tig'n*, prince, ʔ ɥ ɪ *in'm*, mon frère cadet (*ini*), ɥ ʏ ʔ *kün*, jour;) ʔ ɪ ʔ *qyšyn*, en hiver,) ɥ ʔ *jazyn*, au printemps (II,56; cas instrumental; ici, après *y*, on écrit toujours), | ʔ) ʎ ɪ ɪ *qyt'nms*, fut fait

¹⁾ I,44 = II,70 je trouve ce mot redoublé en ʎ ɥ ʎ ɥ, avec le sens de „quicquid“, dans la phrase *nän'nän sabym ärsär* que j'interprète, mot à mot, „quoi que soit mon message, mon édit“ (comp. turc or. *nämä*, *nimä*, quoi, *nämärsä*, *nimärsä*, quoi que ce soit, dont l'*m* [pour *n*?] semble être due à l'influence de *kim*, *kimärsä*). D'après les photographies, les deux ɥ sont très nets dans les deux inscriptions et ne peuvent être confondus avec ɥ; la quatrième lettre seulement est douteuse: on ne voit distinctement que |, mais il y a des traces d'une barre transversale dans l'intervalle assez grand entre | et le double point. M. Radloff lit *nänzs*, ce qu'il corrige en *nänsiz* („sans richesse“), et il traduit: „wie mein Ruhm sich nicht auf Reichthum gründet“ (que ma renommée n'est pas fondée sur la richesse). A mon avis, non seulement la leçon *nänsiz*, mais encore cette interprétation sont, à plusieurs titres, inadmissibles. En tout cas on aurait dû dire *sabym nänsiz ärsär*.

(*qyt* + *yn*, signe du passif),) 1) ʾ^c 1 I,34 = 1 1)^o II,35 et ailleurs, *q^aγ^anyn*, son, leur khan (acc.), 1 1 ʾ^c > *oytyn*, son, leur fils, etc.;) 1 ʾ > ʾ *tut^yp^an*, ayant tenu, 1 1 ʾ ʾ *k^alⁱp^an*, étant venu (comp. p. 23—24).

⊗ est *m*, sans égard à la nature des voyelles. Au commencement du mot, on trouve *m* dans 1 ⊗ *m^an*, je (comp. p. 26 sous ʾ et p. 28 sous ʾ); en outre, par exemple, ʾ ʾ ⊗ *āmg^ak*, peine, fatigue, ʾ ⊗ 1 9, ʾ ⊗ 9 *jimä*, tous (ouïg. id.), 1 ⊗ ʾ ʾ 1 9 *jigⁱrmi*, vingt. ⊗ est très fréquent comme affixe de la 1^{re} personne du singulier, par exemple ⊗ 1 1 *inⁱm*, mon frère cadet (*ini*), ⊗ ʾ^c > *oyt^ym*, mon fils, au datif ʾ ⊗ 1 1 *inⁱmä*, à mon frère cadet, ʾ ⊗ ʾ 1 *j^aš^yma* (ʾ 1 ⊗^o *j^aš^ymqa* II,27), dans ma (*n^o*) année; au plur. 1 ⊗ -*m^yz*, -*mⁱz*, comme 1 ⊗ ʾ ʾ ʾ *törümⁱz*, notre loi. Également dans les verbes, tels que ⊗ ʾ ʾ *āt^ym*, je pris, ⊗ ʾ ʾ ʾ *birtⁱm*, je donnai, au pluriel 1 ⊗ ʾ ʾ *āt^ym^yz*, 1 ⊗ ʾ ʾ ʾ *birtⁱmⁱz*, et bien d'autres (remarquer cette dernière forme de la 1^{re} personne du pluriel, différente de la forme ordinaire des langues turques: -*dyq*, etc.). — Concernant l'affixe du participe (et de l'indicatif) du préterit ʾ ⊗, 1 ⊗ -*m^yš*, -*mⁱš*, voir plus bas, sous ʾ. A peu près dans le même sens, mais seulement comme une sorte de participe pur, se présente un affixe ʾ ⊗ ʾ^c, ʾ ⊗ ʾ, dont la vocalisation est douteuse devant le *m*, -*γma*, -*γ^yma* ou -*γ^ama*? etc., et auquel je ne connais pas de parallèle exact dans les langues apparentées, par exemple ʾ ⊗ ʾ ʾ ʾ ʾ ʾ *köt^argⁱmä*? II,21 = ʾ ⊗ ʾ ʾ ʾ ʾ *köt^armⁱš* I,16, qui a élevé, ʾ ⊗ ʾ ʾ ʾ ʾ, qui a donné, I,16, ʾ ⊗ ʾ ʾ ʾ ʾ, qui a écrit, I,41, 42, ʾ ⊗ ʾ^c ʾ ʾ, qui est allé, I,17, II,22. — Avec ⊗ -*ma*-, -*mä*-, on obtient, comme dans les autres langues turques, la forme négative des verbes, par exemple, ⊗ ʾ ⊗ ʾ ʾ > *udym^ad^ym*, je ne dormais pas, ⊗ ʾ ⊗ ʾ ʾ ʾ ʾ *qyt^md^ym*, je n'ai pas fait, 1 ⊗ ʾ ʾ ʾ *bilm^az* (qui) ne sait pas,) > 1 ⊗ ʾ > ʾ *bot^mazun*, qu'il ne soit pas. (Je dois mentionner ici que dans les deux inscriptions I et II, en turc proprement dit, il n'y a aucun exemple de cet affixe de l'infinitif, qui dans les langues turques est d'ailleurs général -*maq*, -*mäk* [1 1 1 ʾ ʾ ⊗ ʾ I,35]?, tandis que nous trouvons dans III, 4, 9: 1 ⊗ ʾ >) > 1 : 1 ⊗ ʾ ʾ ʾ *gonuš^mq t^art^yš^mq*.)

4, ʏ

représentent *r*, 4 avec les voyelles vélaires, ʏ auprès des palatales. La confusion des deux signes, dont les inscriptions de l'Ié-nisséi présentent beaucoup d'exemples, est rare dans celles de l'Orkhon, comme | ʔ 4 ʊ ʔ [ʏ 9] [jü]k^und^urmⁱs II,39, au lieu de | ʔ ʏ^o I,39 et ailleurs. Le son *r* ne figure jamais au commencement des mots; là où il paraît avoir cette position, il y a toujours une voyelle sous-entendue. En voici des exemples: ʏ 4 (ʏ ʔ ʔ) (*kin*)^ara, I,40, entre (les deux), ʏ ʔ 4 *artuq*, plus, surplus; ʔ ʔ 4 > *urty*, il frappa, battit, ʔ ʔ 4 ʔ *bardy*, il alla, ʏ 4 ʏ *qara*, noir; ʔ ʏ () > (*on*)^arig, (dix) hommes (acc.), ʔ ʏ ʏ *arti*, il fut, ʏ ʔ ʔ *bir*, un, ʏ ʏ ʏ ʔ ʔ *birlä*, avec, ʔ ʏ ʏ ʏ *täiri*, ciel, ʏ ʏ ʏ ʏ *türk*, turc.

Exemples de *r* en affixes: pluriel en -*tar*, -*lär* comme ʏ ʏ ʔ ʔ *bäglär*, plur. de ʔ ʔ, *bäg*, prince, chef, dignitaire, ʔ 4 ʏ ʔ ʔ > ʏ *qonč^uj^ut^uarm*, mes femmes (? comp. p. 13) (le plus souvent le pluriel n'a pas d'expression spéciale; surtout cette désinence ne figure jamais dans aucune forme verbale, ou la 3^e personne du pluriel est toujours la même qu'au singulier); > 4 ʏⁱ ʔ 4 > ʏ *qury^aru*, en arrière, ʏ ʏ ʔ ʏ ʔ *ilgärü*, en avant; le présent des verbes en *r* (participe et indicatif) comme 4 ʔ 4 ʔ *baryr* et 4 > 4 ʔ *barur*, allant, il va, ʏ ʏ ʔ ʔ *bilⁱr*, sachant, il sait, 4 > ʔ ʏ ʔ *jaš^ajur*, étant âgé, ʏ | ʏ *ärsär*, étant (osm. *isär*)¹⁾; des dérivations transitives telles que ʔ ʔ 4 > ʔ 4 > *urturt^um*, j'ai fait frapper, graver (*ur* + -*tur*), ʔ ʏ ʏ ʏ *ölürtⁱm*, je tuai (*öl* mourir + -[*t*]*ur*), ʔ ʏ ʏ ʏ ʏ *kälürti*, il fit venir, apporta (*käl* venir)²⁾.

Je mentionne encore ici le singulier affixe verbal 4 ʏ, ʏ | et, avec le *t* transitif, ʔ 4 ʏ, ʏ ʏ |, qui sans doute doit se vocaliser -*s^yra-t*-, -*sⁱrä-t*- et se rapprocher du kirghiz *qan-syra*-, perdre son sang („sich verbluten“)³⁾; par exemple | ʔ 4 ʏ) ʏⁱ ʏ : | ʔ ʏ | ʏ

¹⁾ Les formes en -*sar*, -*sär*, à ce qu'il paraît, ne sont pas seulement des participes, mais aussi des subjonctifs, correspondant à -*sa*, -*sä* (3^e personne) dans tous les autres dialectes turcs; voir par exemple I,19, 59, 44, etc.

²⁾ Comp. par exemple Mirza Kasem-Beg, *Gramm.* §§ 218, 363.

³⁾ Cité dans Radloff, *Phonetik*, p. 258 et 428. Dans les assez grandes portions de Radloff, *Proben der Volksliteratur der türk. Stämme Süd-Sibiriens*, que j'ai lues, je n'ai accidentellement noté aucun exemple de cette formation.

ʼlsʼr^āmʼs q^aγ^ans^yr^amʼs, I, 28, | ⌘ h γ | Y *ʼlsʼr^ātmʼs*, | ⌘ ⚡ 4 5) γ^c h
q^aγ^ans^yr^atmʼs I, 26, II, 29. Cet affixe, j'en suis convaincu, a ici, tout
comme dans le mot kirghiz, un sens privatif, en sorte que, par
exemple, *qayan-syra-* signifie perdre le khan (déposer le khan, par
opposition à *qayan-ta-* I, 34, créer un khan?) et la forme transitive,
faire perdre à qn son khan, priver de son khan („dékhaniser“ pour
ainsi dire (*sit venia verbo!*)) ¹⁾. Je suis porté à relier cette forma-
tion à l'affixe *-syz, -siz*, privé de, sans, soit que *-syra-* représente
-syz-ra-, ou que *r* puisse être un simple changement de *z* ²⁾.

¹⁾ Voici les exemples des susdites formations qui se présentent dans nos
inscriptions: I, 28 (I E 13) *ʼlsʼr^āmʼs q^aγ^ans^yr^amʼs budⁿγ kün^ādmʼs qut^admʼs*,
ils dépossédèrent des peuples (indépendants), ils déposèrent des khans et réduisi-
rent en servitude les peuples (hommes et femmes), ou peut-être: ils réduisirent
en servitude les peuples qui avaient perdu leur indépendance et leur khan
(Radloff, qui vocalise également cet affixe comme *-syra-*, *-sirā-*, traduit, mais à
tort selon moi: „sie bildeten einen Stamm und er nahm die Chanswürde an, das
Volk diente ihm als Knechte und Mägde“). D'après le contexte, ce passage et
les deux passages cités plus bas, parlent seulement des relations des Turcs aux
autres peuples sur lesquels ils étendent leur domination, et non point de leur
évolution intérieure propre. I, 26 (I E 15) = II, 29 (II E 13) *illʼgʼg ʼlsʼr^ātmʼs*,
q^aγ^ant^yγ^y q^aγ^ans^yr^atmʼs, *j^aγ^yγ b^az-qy^tmʼs*, etc., à ceux qui formaient un peuple
(indépendant), il enleva leur peuple (c.-à-d. leur indépendance); ceux qui avaient
un khan, il les priva de leur khan; il pacifia les ennemis, etc. (Radloff: „er
fügte die in Stämmen lebenden wieder stammweise zusammen, brachte die Chans-
würde [ici *qayant^yγ* est absolument adjectif, comp. plus haut p. 21; **qayant^yq*
serait le substantif] wieder zu ihrer Geltung“ [?], etc.); de même I, 23 [I E 15]
illʼgʼg ʼlsʼr^ātdʼmʼz, *q^aγ^ant^yγ^y q^aγ^ans^yr^atdʼmʼz*; I, 31 (I E 10) *türk budⁿ olʼr^ājⁿ*
ur^ys^yr^at^jn, je veux tuer le peuple turc et le rendrai sans postérité (ici Rad-
loff lit *uruy asratajyn*, et traduit: „wir wollen das [Fürsten-, lire:] Türkenvolk
tödteten und die Nachkommen ernähren“, interprétation qui, d'après le contexte,
est tout à fait invraisemblable).

²⁾ Comp. Radloff, *Phonetik*, § 286, où sont cités quelques exemples de
cette permutation, fort rare à la vérité, de *z* en *r*. (Au moment d'envoyer mon
manuscrit tout prêt, je tombe par hasard, dans Radloff, *Wörterbuch der Türk-
Dialecte*, I, p. 829 et suiv., sur le mot *ālsirā*, dialecte de Kasan, „kraftlos wer-
den, schwach werden, ermüden“ (devenir sans force, s'affaiblir, se fatiguer) et
ālsirāt, „schwächen, schwach machen“, (affaiblir, rendre faible) [en kirghiz *elžirā*
„zerfallen, aus einander gehen“ (se disloquer, se disjoindre)], avec l'explication
que voici: de *āl* [(kas., kirgh., = arab. *ḥāl*) „Kraft, Macht“ (force, pouvoir)]
+ *siz* + *rā*, — ce qui forme un important et intéressant parallèle à l'interpré-
tation de cet affixe telle que je l'ai avancée plus haut.)

↓, Υ

sont les signes de *l*: le premier, ↓, avec les voyelles vélaires, *t*, (comp. plus haut, p. 17); l'autre, Υ, *l* avec les palatales. Au commencement des mots turcs purs, *t*, *l* se comporte tout à fait comme *r*. Voici quelques exemples: 1 ↓ 1° *atp*, vaillant, 2° *atp*, en prenant, 1 ⋈ ↓ *atly* 1° six, 2° il prit,) > ⋈ ↓ *attun*, or, ⋈ ⋈ ↓ 1 *qaltm*, je restai, ↓ > ↓ *qut*, un esclave, 1 4 ↓ > *oturp*, étant assis¹⁾, ↓ 1 9 *iyt*, an, 1 ⋈ ↓ 1 1 *qytms*, il fit, ⋈ ↓ 1 > *oytm*, mon fils; — ⋈ Υ *alg* (proprement *ällig*?), cinquante, Υ 1, *il*, peuplade, empire,

¹⁾ Le thème *otur-* remplace une forme primitive **oltur-*, de même que les formes transitives *ölür-*, tuer, *kälür-*, apporter, remplacent **öltür-*, **kältür-*; voir p. 31 sous le titre 4, Υ. Du reste, M. Radloff transcrit partout ce thème verbal 4 ↓ >, qui figure avec différents affixes, non par *otur-*, mais par *utar-*, et en général il le traduit par „sich erheben“ ou „erstarken“ (s'élever, devenir fort). Toutefois je doute fort de la justesse de ce procédé, quoique, naturellement, en face d'une autorité comme M. Radloff, je n'ose nier la possibilité d'une telle formation par *r*, si surprenante qu'elle puisse paraître: moi-même je ne connais que le turc oriental *ulal-*, yakout *ulat-* (*t* pour *t*), grandir (ouïgour *utqa-*, *utla-* id., Vámbéry, *Uigurische Sprachmonumente*, p. 201, 202, turc or. ~~*ulya-*~~, *-yan-*, *-yaj-*, grandir, vieillir; comp. *utuq*, *utuy*, *utu*, grand). Il y a toute une suite de passages où le sens de s'asseoir, être assis, rester, demeurer, semble être la seule acception convenable et où, par conséquent, je n'ai point hésité à transcrire *otur-*; voir, par exemple, I, 41, 14, 52, 47 (employé ici avec le régime direct au lieu du cas local, comme, par exemple, *gon-* I, 49). Ce qui est plus particulier, c'est l'emploi du thème 4 ↓ > à propos du khan (ou du *chad*), dans le sens de régner, monter sur le trône (et de la même manière la forme transitive ⋈ 4 ↓ > pour signifier proclamer, créer khan qn, I, 15). Ici surgit donc la question de la possibilité de deux verbes différents, de telle manière qu'ici l'on doit peut-être lire *utar-*, *utart-*. C'est ce que néanmoins je ne peux pas croire. Non seulement ladite hypothèse *a priori* serait invraisemblable, mais encore, à mon sens, il serait étonnant qu'on eût exprimé l'idée de régner par un verbe ne signifiant que grandir (on ne pourrait pas comparer l'emploi de *kötür-*, élever, I, 30, 16; II, 32, 21, ce thème ayant un sens tout différent, comp. Vámbéry, *Etymol. Wörterb. der turko-tatar. Sprachen*, 1878, n° 114, I). On peut alors tout aussi bien admettre que nos Turcs ont employé le thème *otur-* dans le sens de régner (être assis sur le trône ou monter sur le trône), figure dont nous trouvons le parallèle dans beaucoup de langues, bien que peut-être pas précisément dans les langues turques. Ce que considérant, j'emploie partout la transcription *otur-*, mais ce n'est pas sans hésiter.

↓ Ǝ Y 卜 𐰢 *bilgä*, sage, 𐰢 Y 𐰣 *käl'p*, en venant, 卜 𐰢 Y 𐰣 *ölti*, il mourut, 𐰢 Ǝ 卜 𐰢 Y 𐰣 𐰤 *kül-tig'n*; 𐰢 𐰣 卜 Y II,⁴⁷ *lisün* = Li-tsoan (Schlegel) ou Li-thsiouen (Stan. Julien; d'après la prononciation du temps, peut-être Li-tsün?), nom propre chinois (voir la traduction).

Des affixes contenant *t*, *l* sont, par exemple, 𐰢 ↓ -*tär*, 𐰣 Y -*lär*, voir p. 31; 𐰣 ↓ -*t'γ*, Ǝ Y -*l'g*, voir p. 21; 卜 ↓ 𐰣, -*γty*, 卜 Y Ǝ -*gli*, qui forme une espèce d'adjectifs verbaux, voir par exemple II,¹⁴, ¹⁰ (comp. des formes ouigoures en -*yqty*, -*ikli*¹); [↓ 𐰣 -*γ'l*] Y Ǝ -*g'l*, impératif, comme Y Ǝ × 卜 | *äsidg'l*, I,⁵⁴, écoute; *l* est le signe caractéristique du passif, comme 𐰢 Y 𐰣 卜 𐰢 *tir'il'p*, I,²⁹, se rassemblant (*tir* + *-il-*), etc.

𐰢, 𐰣.

La signification de 𐰢 est manifestement *č* (c.-à-d. *tch*). La seule question possible est de savoir si, à côté de *č*, la langue a pu avoir le son *ž* (c.-à-d. *dž*), qui a dû alors être représenté par ce même signe. Dans la transcription j'emploie toujours *č*. Exemples: 𐰢 𐰣 卜 𐰢 *čyr'ä*, pauvre; 𐰢 𐰣 *üč*, trois, 𐰢 𐰣 𐰢 𐰣 *üčün*, par, à cause de, Ǝ 𐰢 卜 𐰤 *kič'g*, peu, 𐰢 𐰣 𐰢 𐰢 *t'by'č*, auguste, chinois (ouig. *tapqač*), 𐰢 𐰣 卜 *yγ'č*, bois. En outre, les affixes 𐰢 𐰢 -*ča*, -*čä*, tels que 𐰢 𐰢 𐰢 > 𐰣 *subča*, comme de l'eau, 𐰢 𐰢 𐰣 𐰢 *t'γčä*, comme une montagne, 𐰢 𐰢 𐰢 > *otča*, comme du feu, 𐰢 𐰢 𐰢 > 𐰢 *bur'ča*, comme une tempête? (djag. *buran*), 𐰢 𐰢 𐰢 Ǝ 𐰣 *üg'zčä*, comme un fleuve; et 卜 𐰢 -*čy*, -*či*, affixe bien connu qui revient dans toutes les langues turques et s'attache aux thèmes soit nominaux, soit verbaux pour former des noms d'agent, par exemple, 卜 𐰢 𐰣 𐰢 𐰢 *t'mγ'čy*, garde des sceaux, 卜 𐰢 𐰢 𐰣 卜 | : 卜 𐰢 𐰣 > 𐰢 *juγčy syγ'tčy*, qui pleure

¹) Voir Vámbéry, *Uigurische Sprachmonumente*, p. 39. (Si l'on ne considère que la forme de cet affixe, on pourrait bien le lire -*γ'äty*, -*g'äli* et le rattacher à des gérundiums en -*γ'äty*, -*äty*, etc. dans certains des autres idiomes turcs, comp. Mirza Kasem-Beg, *Gramm.*, p. 145 § 328; Ilminsky, *Bull. de l'Ac. imp. de St.-Pétersbourg*, I, 1860 p. 566 = *Mélanges asiatiques* IV, p. 68. Vámbéry, *Čagataische Sprachstudien*, Leipz. 1867, p. 26. Le sens général de ces gérundiums, „depuis que —“, ne convient pas dans nos textes et défend de maintenir un tel rapprochement.)

et se lamente (des substantifs *juγ*, pleurs, deuil, *syγyt*, lamentation).
 𐰽 𐰺 𐰽 𐰸 𐰺 𐰽 *itgüči*, faiseur (du thème verbal *it*, faire, plus l'afixe nominal *γu*, *gü*; comp. ouïg. *-qu-čy*, à présent *-užy*, *-yžy*). Attaché aux thèmes verbaux et ayant la signification d'un participe (présent ou futur), nous trouvons qu'après *r* et *t*, *l*, cet affixe est généralement précédé d'un *t*, ou que *t*, *l* est remplacé par 𐰽, que je transcris *ld*. Je ne sais pas au juste si en pareils cas on a une syllabe entière où *a*, *ü* serait sous-entendu, par conséquent *-tačy*, *-täči* (on ne saurait guère comparer, par exemple, ouïg. *tut tači*, qui tient, Vámbéry, *Uigur. Sprachmonumente*, p. 63, ch. IV, v. 26; p. 67, ch. V, v. 15, Radloff, *Das Kudatku Bilik*, p. 9 [11,20], p. 10 [12,21]?), ou si, précisément parce que tous les exemples ont l'élément en question, *t*, après *r* et *t*, *l*, ce *t* ne se rattache pas plutôt, sans voyelle intermédiaire, à *č* pour signifier telle ou telle particularité de la prononciation, une certaine intensité ou quelque chose d'analogue, par exemple, 𐰽 𐰺 𐰽 𐰺 𐰽 𐰽 𐰽 *ot^{rt}čy*, I,47, qui est assis (comp. p. 33, note), 𐰽 𐰺 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 II,64 *kört·či*, qui voit, 𐰽 𐰺 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 *ölt·či*, mourant, mort, 𐰽 𐰺 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 *j^{an}td·čy*, qui s'égare, 𐰽 𐰺 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 *bołd·čy* I,61, 59, II,64 = 𐰽 𐰺 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 *bołt·čy* II,11, devenant, 𐰽 𐰺 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 *j^{at}u_qatd·čy*, I,61, qui reste couché. Je ne sais guère comment 𐰽 𐰺 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽, nom propre de cheval, doit se lire et s'expliquer. La forme la plus approchée est sans doute *"tp_satčy*; mais une forme comme, par exemple, *"tp_sst^ačy* n'impliquerait aucune impossibilité formelle. — Il y a quelque chose de singulier dans l'emploi de 𐰺 dans la forme) > 𐰺 𐰽 > 𐰽 I,30, II,32, *bołčun*, dont le contexte semble devoir faire une 3^e personne de l'impératif au lieu de *bołsun*, qu'il existe, qu'il subsiste.

Le caractère 𐰽 ne figure qu'un petit nombre de fois, mais représente évidemment le même son que 𐰺. Le seul document à l'aide duquel nous puissions déterminer la valeur de 𐰺, est le doublet 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 II,33 = 𐰽 𐰽 𐰽 𐰺 𐰽 I,31, *ič'km's* (ou *ičk'm's*?) dont le sens semble être quelque chose comme entra, ou rentra, retourna (formé, paraît-il, de *ič*, intérieur, comme 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 I,30, 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 I,29, 𐰽 𐰽 𐰽 II,10, *t^aš^vqm^vš* [ou *t^ašq^vm^vš*?], sortit, de *taš*, extérieur). On a donc ici 𐰽 = 𐰺 𐰽 *ič*, ce avec quoi concorde II,5, où nous trouvons côte à côte les deux mots ayant clairement la même racine,

└ × ʔ ʏ : ʝ ⋈ ʃ ʔ ʌ └ *ič'kq'mä ič'kdi?*, et dont le dernier est encore identique à └ × ʔ ʌ └ I₃. Je transcris donc ce signe *ič*.

ʏ, |, ʝ, ɸ.

La parenté de ces caractères, au moins des trois premiers, se révèle tout de suite, sans qu'on ait à considérer leur valeur, quand on voit comment | alterne, dans certains cas, avec ʏ, dans d'autres avec ʝ (j'en citerai tout à l'heure des exemples); et si l'on considère de plus près les cas où nous trouvons employés ces caractères, on ne tardera pas à voir qu'ils ne peuvent représenter que les sifflantes.

Des trois premiers caractères, les deux dont l'emploi est le plus nettement limité, sont ʏ, qui est le *s* soufflé, avec les voyelles vélaires, et ʝ, qui représente *š* (*ch* français) et est adaptable à toutes les voyelles, bien qu'il figure moins souvent avec les voyelles palatales qu'avec les voyelles vélaires. |, au contraire, est d'une application plus compliquée. A proprement parler, 1^o c'est le signe de *s* avec les voyelles palatales; mais 2^o souvent aussi un emploi collatéral le fait figurer avant ou après la voyelle *y*¹⁾ au lieu de ʏ, et 3^o enfin, il est commun, surtout dans l'inscription du mon. I, comme remplaçant de ʝ *š* avec (après) les voyelles palatales, en certains cas (la terminaison *-myš*), mais presque seulement dans le mon. I (et III), avec *y*. Le fait qu'en employant | dans ce dernier sens, on est loin d'être conséquent, montre que ce ne peut être essentiellement qu'une particularité graphique de représenter le son *š* par le signe du *s* et qu'en règle générale du moins, on ne doit pas y voir de véritable changement phonétique de *š* en *s*²⁾, pas même une particularité de dialecte personnelle à celui qui a rédigé ou taillé l'inscription. Conformément aux principes que je suis généralement dans ma transcription, je n'en maintiens pas moins ici *s* partout où il est écrit | (et ʏ), et j'emploie *š* là seulement où l'original

¹⁾ Jamais avec les autres voyelles appartenant au groupe vélaire, *a*, *o*, *u*. Le signe | en combinaison avec les consonnes caractéristiques de ce groupe accuse toujours le voisinage de la voyelle *y*.

²⁾ Comp. Radloff *Phonetik* §§ 208, 278 et suiv., 344 et suiv.

porte ʏ. Je le fais d'autant plus qu'il y a des cas où l'on ne peut pas en toute certitude décider si c'est le son *s* ou le son *š* qu'on a voulu représenter; d'autant plus aussi qu'il y a des cas où, avec plus ou moins de probabilité, l'on peut présumer des traces du changement de *š* en *s* dans la langue même ¹⁾. Citons quelques exemples où figurent ces trois caractères:

ʏ : ɔ > ʏ *sub*, eau, > ɔ ʏ *s^aju*, par (au sens distributif, ouïg. id., yakout *ājy*, Böhrling, *Jakut. Wörterb.*, p. 7), ɔ ʏ) ʏ *s^ans^yz*, innombrable, ɔ ʏ) > ɔ *tons^yz*, sans vêtement, ɔ ʏ ʏ *sra*, en bas (comp. coman *astry*, ouïg. *astyn*), ɔ ʏ ʏ ɔ *b^asdy*, il (pressa, foula aux pieds) attaqua. — Dans les mots ɔ ʏ ʏ > ɔ *to^ys^yq-*, lever du soleil (ɔ ʏ ɔ ʏ ʏ > ɔ *to^ys^yq-da*, dans l'orient, ɔ ɔ ʏ ʏ > ɔ datif, proprement *to^ys^yq-qa*), et ɔ ʏ ɔ ɔ *b^al^ys^yq-*, coucher du soleil (ɔ ɔ ʏ ɔ ʏ ɔ *b^al^ys^yq-d^aqy*, qui sont dans l'occident), et en face du *to^yuš*, *batyš* de la plupart des autres langues, ʏ n'a certainement pas le sens de *š*; mais ici l'on doit voir des formations avec un

¹⁾ Au début j'avais pensé employer un caractère spécial, par exemple *š*, au lieu de ɔ, dans les cas où il remplace *š*; mais la raison susmentionnée m'y a également fait renoncer. — Il est singulier que, dans les inscriptions de l'énis-séi, non seulement le signe même manque, mais il ne semble pas exister de signe particulier pour *s* près des voyelles vélaires. Autant que je puisse voir, on emploie dans ce cas simplement la même désignation que pour *š*. Pour le son *š* on a deux ou trois signes différents: ʌ (et plus rarement ɔ) qui ne paraît figurer — et avec les voyelles vélaires et avec les palatales — que dans ledit sens (voir quelques exemples dans ce qui suit), et ʏ, signe équivalant au ʏ (III ʏ) des inscriptions de l'Orkhon, mais dont la valeur est peut-être *s* dans quelques cas, tels que XXV,96, où la désinence ɔ ʏ représente peut-être *-sy*, affixe pronominal de la 3^e personne, ou XXV,378 ʏ ʏ ʌ > ʌ = XXI,33 ʏ ʏ ʌ > ɔ *tuts^r?* (comp. des formes en ʏ ʏ [p. 31] dans les inscriptions de l'Orkhon, telles que ʏ ʏ ʏ > ɔ I,47, II,72?). Parmi ces signes, ʏ est indubitablement, au début, *š* (comp. plus bas les remarques sur l'origine de l'alphabet), tandis que pour le moment je n'ose pas décider si ʌ (ainsi que ɔ?) n'a été originairement qu'une variante de ʏ ou s'il a pu avoir une autre valeur (par exemple, celle de *s*¹?). Dans ce dernier cas il a dû s'introduire une confusion dont il faut réserver à l'avenir, et par voie de recherches plus approfondies, une solution (telle que, par exemple, la possibilité d'un commencement de fusion entre les sons *š* et *s*?).

autre affixe, *-syq* et non *-š*¹⁾. (Sur le monum. III, 3 on constate au contraire un écart d'avec le dialecte des autres monuments, savoir des formes qui concordent avec l'ouïgour, telles que [𐰽 𐰺] > 𐰽 𐰺 > 𐰽 *toy^ušu[nia]*, [𐰽 𐰺 | 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 *b^{at}šy[nia]*.)

| : 1° *s* avec les voyelles palatales: 𐰽 𐰺 | *s^akⁱz*, huit, 𐰺 𐰽 | *silⁱk*, pur, 𐰽 | *sü*, armée (= ouïg.), 𐰽 | 𐰽 | *süsi*, son armée, 𐰽 | 𐰽 𐰽 | *inisi*, son frère cadet, 𐰽 | 𐰽 𐰽 𐰽 | *bilⁱgsⁱz*, sans sagesse.

2° *s* avec la voyelle *y*: 𐰽 𐰺 | *sy^yt*, lamentation, 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 | *sy^ylam^yš*, II,37 = | 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 | *I*,37, ils se lamentaient, 𐰽 𐰽 | 𐰽 𐰽 | 𐰽 𐰽 *b^{at}š^yqyⁿia*, I,53 = 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 | *II*,76, au coucher (du soleil), à l'occident (comp. plus haut), 𐰽 | 𐰽 𐰽 𐰽 | *j^arys^y*, son ennemi, 𐰽 | 𐰽 𐰽 | *j^aš^yz*, sans ennemis.

3° au lieu de 𐰽 *š*: | 𐰽 𐰽 *bis*, cinq (plusieurs fois) = 𐰽 | 𐰽 *biš*, I,23; 𐰽 | 𐰽 𐰽 *kisi* = 𐰽 𐰽 | 𐰽 𐰽 *kišⁱ*, I,48, (II,14), homme; extraordinairement souvent | 𐰽 -*m^ys*, -*mⁱs* = 𐰽 𐰽 -*m^yš*, -*mⁱš*, affixe du prétérit (du participe), la première de ces formes surabondant en I, la dernière en II, (comp. | 𐰽 𐰽 𐰽 | *bu^tm^ys*, ayant trouvé, III, 1, 3, Ién. | 𐰽 𐰽 𐰽 *armⁱs*, était, XXII,15, | 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 XXXVII,215, comp. Donner, *Inscr. de l'Orkhon*, p. XLVII, autrement *š*, par exemple, 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 *armⁱš*, XX,97, 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 XVIII,129); | 𐰽 𐰽 𐰽 *jⁱtmⁱs*, I,29 = 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 *jⁱtmⁱš* II,31, soixante-dix (comp. : 𐰽 𐰽 : 𐰽 𐰽 *atⁱ-m^yš*, soixante, Ién. I,35); | 𐰽 𐰽 *öküs*, I,49 = 𐰽 𐰽 𐰽, 𐰽 𐰽 𐰽 *öküš*, nombreux; | 𐰽 𐰽 𐰽 *küm^as*, II,47, = 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 *küm^aš* I,50, 58, II,67, argent; | 𐰽 𐰽 | *sön^as*, combat, I,26, 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 | *sön^asdⁱmⁱz*, nous combattîmes, I,69, 63 = 𐰽 𐰽 𐰽 | *sön^aš*- partout ailleurs.

Si l'on trouve seulement des formes en |, sans formes latérales en 𐰽, mais répondant aux formes en *š* des autres langues, il doit être vraisemblable que l'écart d'avec ces dernières formes est purement graphique. Pourtant l'on ne peut pas nier *a priori* la possibilité d'un véritable changement phonétique de *š* en *s*. Ainsi 𐰽 𐰽 | *asid*, I,53, 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 | *asidyⁱ*, I,54, (II,77), écoute, 𐰽 𐰽 𐰽 | *asidⁱn*, I,45, (II,70), etc., écoutez (= *äšit-*, *ešit-*, *išit-* dans les autres langues); de même | 𐰽 *is*, affaire, occupation, travail, dans la locution que présentent

¹⁾ Comp. peut-être 𐰽 | 𐰽 𐰽, ce que je lis non pas *öls^ak*, mort (Radl.), mais *ül^asⁱk*, part, portion, division, comp. *üläš* et *ülüş* dans les autres dialectes. La forme 𐰽 | 𐰽 𐰽 (voir plus bas) indique que l'affixe a la voyelle *y*, *i*.

assez fréquemment soit I, soit II °᳚ ᳚ ᳚ : ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚
is'g_küč'g bir-, „donner (vouer) à qn (son) travail et (ses) forces“,
servir qn avec zèle, s'employer pour qn, comp., par exemple, osm.
iš güž, affaires importantes, occupations sérieuses, *išlü güžlü*, sé-
rieusement occupé ¹⁾).

᳚ : ᳚ ᳚ *bäs-*, tête, ᳚ ᳚ *lās*, pierre, ᳚ ᳚ (Ién. ᳚ ᳚, ᳚ ᳚, ᳚ ᳚)
jās âge, an; larme, ᳚ ᳚ ᳚ *ās^z*, sans nourriture, ᳚ ᳚ ᳚ *jyš*, la
forêt noire, ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ *jymš^aq*, mou; comme affixe dans la
forme réciproque des verbes, par exemple: ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚
sözl^ašdⁱm^z, nous nous parlâmes. Pour plus d'exemples, voir plus
haut sous |, 3^o.

Reste à parler d'un signe sur la nature duquel, en tant que
sifflante, on ne peut avoir de doute, savoir ᳚ (en III et souvent
dans les inscriptions de l'Iénisséi, à l'envers: ᳚ [peut-être pour mieux
le distinguer de ᳚ *n²*?]; pour d'autres formes de l'Ién. voir p. 9).
La valeur qui se présente immédiatement pour ce caractère et qui
s'adapte partout, est *z*, commun à toutes les voyelles. Ceci concorde
avec le fait que rarement on le trouve écrit au commencement des
mots et, en ce cas, manifestement de façon qu'on doit toujours le
lire comme précédé d'une voyelle (*a*, *ä*). Dans neuf cas sur dix
nous avons ici le mot ᳚ (qui s'écrit toujours accolé au mot suivant)
“z, peu, peu nombreux; autre exemple: ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ *azuqy*, I,₂, ses (leurs)
provisions (turc orient. *azuq*). Au contraire, ᳚ est fréquent dans
d'autres positions, par exemple, ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ *toquz*, neuf, ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ *ol^z*,
trente, ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ *özä*, en haut, dessus, ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ *özi*, lui-même, ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚
özⁱm, moi-même, ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ *j^azy*, une plaine,) ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ *q^azⁱq^an-* (avec
différents affixes), gagner (djag. *qazqan-*), ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ *biz*, nous; ᳚ ᳚ ᳚
1^o *-myz*, *-miz*, affixe de la 1^{re} personne du pluriel, comme
᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ *törüm^z*, notre loi; ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ *tt^mz*, nous primes,
᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ *rt^mz*, nous fûmes, ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ *itd^mz*, nous fîmes; 2^o
-maz, *-māz*, affixe de la forme négative du présent des verbes, comme

¹⁾ Radloff, *Denkm. Kül T.*, lit et transcrit *äs*, intelligence, sens, le mot en
question. La locution osmanli citée plus haut me paraît décidément parler
contre cette manière de voir. (᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚, comme on le lit dans les
Inscr. de l'Orkhon, II, 67, n'a pas ici sa place, mais y figure par erreur au lieu de
᳚ ᳚ ᳚ ᳚ ᳚ *ily^ärü*.)

𐰽 𐰪 𐰺 𐰸 𐰤 *bilm^az*, (qui) ne sait pas,) > 𐰽 𐰪 𐰺 > 𐰤 *botm^azun*, qu'il ne soit pas, ne devienne pas.

𐰽, 𐰺, 𐰸.

Ces trois caractères occupent une position particulière, car il est manifeste qu'ils ne représentent pas des sons isolés, mais des combinaisons phoniques. Chacun d'eux est applicable à toutes les voyelles.

𐰽 ne figure pas très souvent; mais sa signification ressort du doublet 𐰪 𐰽 𐰸 𐰤 II,18, et ailleurs = 𐰪 𐰺 𐰺 𐰸 I,12, *qyt^lm*, je fis. On a donc ici 𐰽 = 𐰺 𐰺 *tl*. Avec ceci concordent les formes 𐰸 𐰽 > 𐰤, 𐰸 𐰽 𐰺 𐰤 (2^e personne), prétérit des thèmes 𐰺 > 𐰤 *bot-*, devenir, 𐰺 𐰺 𐰤 *j^an^yt-*, se tromper, commettre une faute. De ce dernier thème additionné de l'affixe du nom verbal *-duq*, *-tuq*, nous trouvons 𐰽 𐰸 𐰺 𐰽 𐰺 𐰤 II,26, et finalement nous trouvons 𐰽 au lieu de 𐰺 devant l'affixe 𐰸 𐰸 *-či* (comp. plus haut p. 35) dans 𐰽 𐰸 𐰸 𐰸 𐰽 𐰺 𐰤 I,44 et 𐰸 𐰸 𐰽 > 𐰤 I,61 (comp. 𐰸 𐰸 𐰺 𐰺 > 𐰤 II,11) des deux mêmes thèmes, *j^an^yt-* et *bot-*, ainsi que dans 𐰸 𐰸 𐰽 𐰸 I,61, de 𐰺 𐰸 *q^at-*, rester. Ces formes fournissent donc toutes des indications dans le même sens, relativement à la signification de ce caractère.

Néanmoins on doit faire ressortir qu'en général, dans les inscriptions de l'Orkhon, 𐰽 s'emploie seulement dans le petit nombre de thèmes que je viens de désigner, et seulement dans les cas où les langues apparentées ont *td*, *ld* (*t*, *l* appartenant au thème, *d* à l'affixe); 𐰽 au contraire ne remplace jamais un *tl*, *lt* commun aux langues turques (par exemple, c'est toujours exclusivement 𐰸 𐰺 𐰺 *atly*, six, ou analogues)¹⁾. On doit donc laisser indécise la question

¹⁾ Le texte typographié des *Inscr. de l'Orkhon* I,21 porte 𐰪 𐰺 𐰸 𐰽, mais, p. 48, cette leçon est rectifiée en 𐰪 𐰺 𐰺 𐰺 𐰺, où pourtant 𐰸 ne saurait être correct. [Radloff, *Denkm. Kül T.*, p. 13, lit 𐰪 𐰺 𐰽, qu'il transcrit *atly älim*, et il traduit ce passage entier par „dem hatten wir unsere sechs Stämme der Kuntschajug verliehen.“] A n'en pas douter, on doit lire 𐰪 𐰺 𐰺 𐰺 *sinⁱlⁱm*, ma sœur cadette (ture orient. *singil*) et ce passage signifie: „nous lui donnâmes ma sœur cadette pour épouse“ (quant au mot *qončuj-* comp. plus haut. p. 13).

de savoir si \mathcal{M} est à proprement parler tt , lt ou si ce ne serait pas plutôt td , ld (de telle sorte qu'une forme comme $\mathcal{P} \mathcal{M} > \mathcal{D}$ serait parallèle à $\mathcal{P} \gg \mathcal{H} \mathcal{D}$, voir plus haut, p. 23), ou en tout cas signe commun de tt , lt et de td , ld . Telles que sont les inscriptions de l'Orkhon à cet égard, je préfère en tout cas transcrire ici le caractère en question \underline{td} , \underline{ld} , et ne saurais voir un obstacle qui s'y oppose, dans le fait qu'il n'alterne qu'avec tt , lt , non pas avec td , ld , parce que, après t , l , on écrit toujours t , pas d (là où l'on écrit $\gg \mathcal{J}$, $\times \mathcal{Y}$, les sons t , l et d sont, à ce qu'il semble, toujours séparés dans la prononciation par l'interposition d'une voyelle, comme $\gg \times \mathcal{Y} \mathcal{P} \mid \text{sül}^a \underline{d}^m$, j'entrai en campagne, je fis une expédition, comp. $\mathcal{J} \mathcal{Y} \mathcal{P} \mid \text{sülä}$, impératif, II,2; $\mathcal{P} \gg \mathcal{J} \mathcal{A} \mathcal{J} \mathcal{P} \mathcal{A} \text{qyl}^y \check{c} \underline{t}^a \underline{d}^y$ I,65, il sabra, de $\mathcal{P} \mid \text{sü}$, armée, * $\text{qyl}^y \check{c}$ (ouïg., djag., etc.), sabre, épée, additionnés de l'affixe \underline{ta} , $\underline{lä}$, qui forme des verbes dénominatifs).

Parmi les inscriptions sibériennes, les nos XXXIII (Tachebá) et XXXVII (Kemtchik) sont seuls à fournir des exemples de \mathcal{M} (Donner, *Wörterverz.*, p. 53, 65 et suiv). Mais ici la valeur paraît être simplement tt , lt , par exemple, $) > \mathcal{M} \text{ } \underline{t} \text{ } \text{tun}?$, XXXIII,16, or; $\mathcal{P} \mathcal{P} \mathcal{P} \mathcal{M} \text{ } \underline{t} \text{ } \text{ty} \text{ } \underline{j}^a \text{ } \text{z}?$, XXXVII,108, six cents?; $\wedge \wedge \gg \mathcal{M} \text{ } \underline{t} \text{ } \text{myš} \text{ } \underline{at}?$, ibid. 234, soixante chevaux?

ψ (III \odot , Ongin id. à trois points) représente une combinaison semblable, dont le premier élément est n ; c'est donc \underline{nt} ou \underline{nd} . En ce qui concerne les inscriptions de l'Orkhon, je préfère transcrire partout \underline{nd} , et cela pour les mêmes raisons qui m'ont fait transcrire $\mathcal{M} \underline{ld}$. Voici les preuves de cette valeur du caractère en question: 1° les doublets $\mathcal{P} \psi \mathcal{P} \mathcal{V}$ II,20 = $\mathcal{P} \mathcal{H} \mathcal{P} \mathcal{V}$ I,14, $\text{künd}^a \text{z}$, $\text{künt}^a \text{z}$, de jour (djag., osm. kündüz); $\mathcal{P} \psi \mathcal{V}$ I,18, II,23 = $\mathcal{P} \mathcal{H} \mathcal{P} \mathcal{V}$ I,66 $\text{k}^a \underline{nd} \underline{ü}$, $\text{k}^a \underline{nt} \underline{ü}$, lui-même (ouïg. kündü , etc.); $\mathcal{P} \psi \mathcal{E} \mathcal{P}$ II,11 = $\mathcal{P} \mathcal{H} \mathcal{P} \mathcal{E} \mathcal{P}$ I,63, $\text{ }^a \text{zg} \underline{ä} \underline{nd} \underline{i}$, - nti , n. pr.; 2° le fait qu'un n à la fin d'un thème est toujours tombé devant ψ , tandis que les formes qui se produisent de cette manière sont parallèles à celles formées à l'aide d'affixes commençant par t ou d , par exemple, $\mathcal{J} \psi \gg > \mathcal{D} \text{ } \underline{budunda}$, dans le peuple ($) \gg > \mathcal{D}$), $\mathcal{J} \psi \mathcal{P}^c \mathcal{H} \text{ } \underline{q}^a \underline{\gamma}^a \underline{nd} \underline{a}$, de la part du khan ($) \mathcal{P}^c \mathcal{H}$), $\mathcal{J} \psi \mathcal{P} \mathcal{J} \mathcal{P}^c > \text{ } \underline{o} \underline{\gamma} \underline{t} \underline{y} \underline{nd} \underline{a}$, dans, de son (ses) fils ($\mathcal{P} \mathcal{P} \mathcal{J} \mathcal{P}^c >$), $\gg \psi \mathcal{P}^c \mathcal{P} \mathcal{H} \text{ } \underline{q}^a \underline{\gamma}^a \underline{nd}^y \underline{m}$, je gagnai (= $\gg \wedge)$), ($\mathcal{H} \mathcal{H} \mathcal{H}$ Ién. XX,31;

Double point.

Nous venons de parcourir en détail tous les 38 signes qui représentent les lettres de l'alphabet. L'écriture turque ajoute cependant à ces caractères un signe de plus, le double point (:), qui sert à la ponctuation, car il est destiné à séparer les mots ou plutôt à marquer la fin d'un mot. Ce signe se met donc, non seulement entre deux mots dans une même ligne, mais encore en général à la fin d'une ligne et jamais au commencement. (Je ferai remarquer entre parenthèses que jamais un mot ne se scinde d'une ligne à l'autre, mais que les lignes finissent toujours par un mot entier et peuvent en conséquence être d'inégale longueur. Il ne faut en excepter que les cas très rares où, pour des motifs spéciaux, on a visé à ordonner symétriquement les lettres, comme on l'a fait dans le fronton du monument III, où cet arrangement combiné avec les formes un peu raffinées des lettres mêmes, constitue un élément de l'ornementation; aussi dans ce fronton le double point ne figure-t-il nulle part.)

Toutefois il s'en faut de beaucoup que ce signe soit constamment employé après chaque mot: très souvent nous trouvons deux et même trois mots écrits de suite sans être séparés par le double point, et paraissant alors ne former qu'un mot. Dans la plupart des cas, cela n'est dû qu'à des considérations d'art graphique, et la règle principale est la longueur de chaque mot: tel mot qui ne se compose que d'une lettre, comme $\hat{\text{t}}$ "t, cheval, d "j, mois, r "r, homme, ne s'écrit jamais seul, mais s'accrole toujours au mot suivant ou au mot précédent; les mots de deux lettres se trouvent en général plus fréquemment fusionnés avec d'autres qu'écrits isolément; dans les mots de trois lettres, l'ordre est déjà renversé. En somme, moins les mots sont courts, plus la règle de les isoler par le double point fait loi, et plus les exceptions à cette règle se limiteront tout au plus aux cas où il y a une combinaison logique spéciale, par exemple, celle d'un substantif avec son adjectif, son nom de nombre ou analogue, les appositions ou les mots coordonnés, qui constituent comme un seul concept, une postposition avec le mot qu'elle régit, et autres

— environ mille ans — qui sépare les inscriptions turques des inscriptions d'Asie Mineure dont il s'agit, doit éveiller de forts doutes sur la rectitude de l'assertion, la différence complète qui se révèle entre les significations respectives de tous les signes de forme analogue, s'oppose le plus carrément possible à ce qu'on cherche par la susdite voie la filiation de l'ancien alphabet turc.

D'autres ont comparé notre alphabet aux anciennes runes du Nord et pensé qu'il a pu trouver son origine dans ces runes et venir d'Europe par le Nord de la Sibérie. Beaucoup d'autres aussi ont simplement appliqué à ces caractères turcs le nom de *runes* („runes de Sibérie“, „runes de l'Iénisséi“); mais l'on ne saurait trop prémunir contre cet usage. Il n'y a pas le moindre motif d'employer le nom de *runes* pour désigner plutôt ces caractères que tant d'autres alphabets, et cette dénomination n'est propre qu'à éveiller de fausses idées. Car il appert aujourd'hui qu'à l'instar des rapports avec l'alphabet grec et ceux de l'Asie Mineure, il n'y a pas trace de ressemblance, quant aux détails, entre les deux alphabets en question, et qu'entre eux on ne peut pas non plus imaginer de solidarité génétique. La ressemblance se réduit à certaines concordances de forme communes devant se présenter facilement d'elles-mêmes. Il y a surtout un point qu'on peut mettre en relief, c'est que l'alphabet turc, comme les runes, ne se compose essentiellement que de lignes verticales ou obliques et évite les traits horizontaux¹⁾ (le turc pourtant, contrairement aux runes, emploie parfois les lignes courbes; comp. \mathcal{D} , $\mathcal{9}$, \mathcal{D} , \mathcal{W}). Si mon ingénieux compatriote J.-H. Bredsdorff a eu raison de présumer, comme il l'a déjà dit en 1822, que pour la part des runes cette apparence est due surtout au fait que ces runes devaient être taillées dans le bois, ce qui rendait impra-

¹⁾ La seule exception qui contienne d'une manière conséquente le trait horizontal, est le caractère \mathcal{Y} des monuments de l'Orkhon I et II; mais c'est à peine aussi la forme originelle de ce signe, qui doit bien plutôt se présenter sous l'aspect de \mathcal{Y} , \mathcal{Y} . Au surplus, la forme des signes de ces deux monuments est quelquefois sans doute moins primitive que dans certains autres monuments, surtout ceux de l'Iénisséi, par exemple, \downarrow vis-à-vis de \uparrow , $\hat{\diamond}$ [III $\hat{\circ}$] vis-à-vis de \wedge .

ticables les traits suivant le fil ¹⁾, il ne serait pas invraisemblable que le même motif ait pu accidentellement être pris en considération pour la forme des caractères turcs ²⁾.

Ni dans le Sud ni dans le Nord de l'Europe, on ne trouve donc de point de ralliement pour l'alphabet turc, et toute idée de lui trouver une origine européenne doit par conséquent s'évanouir.

Or, en examinant d'un peu plus près cet étrange alphabet et surtout l'originalité qui le détache de tous les alphabets que pourrait rappeler d'ailleurs la forme extérieure des caractères, savoir ses différentes séries de signes pour les mêmes consonnes d'après les différentes voyelles, on ne saurait douter que, considéré dans son ensemble, il n'a pu surgir que pour s'adapter précisément à une de ces langues turques si distinctement caractérisées par la nature de leur vocalisme. S'il en est ainsi, on trouvera sans doute aussi tout de suite vraisemblable qu'un assez grand nombre de ces signes affectés aux mêmes sons doivent être l'invention libre de celui ou de ceux qui, appréciant le caractère phonétique de la langue turque, ont su composer si ingénieusement cet alphabet.

D'autre part il n'est pas moins clair que, non seulement l'impulsion qui a fait naître cet alphabet, mais encore le fonds propre d'où furent tirés ses caractères, doit provenir du dehors, et, pour trouver dans quelle direction remonter au point de départ, il n'est pas nécessaire de chercher longtemps. Comme je crois possible de le démontrer avec certitude, et comme je l'ai déjà brièvement donné à entendre dans ma *Notice préliminaire*, c'est dans le Sud-Ouest, dans la région iranienne.

La source d'où est tirée l'origine de l'alphabet turc, sinon immédiatement, du moins par intermédiaire, c'est la forme de l'alpha-

¹⁾ Comp. Wimmer, *Die Runenschrift*, Berlin, 1887, p. 97 et suiv.

²⁾ Comp. ce que rapportent les écrivains chinois sur les Turcs (Tou-kioue). „Ils n'ont point d'écriture [c.-à-d. d'écriture comme la chinoise], et pratiquent des entailles sur des plaques de bois pour faire des contrats“, Stan. Julien, Documents historiques sur les Tou-kioue, dans le Journ. asiatique, 6^e série, III, 1864, p. 351. Autre part nous lisons: „Les caractères de leur écriture ressemblent à ceux des barbares“, ibid., p. 335. Comp. Abel Rémusat, Recherches sur les langues tartares, Paris 1820, p. 65 et suiv.

bet sémitique qu'on appelle *araméenne*¹⁾. C'est ce que prouvent quantité de ressemblances spéciales dans la forme et la signification des lettres, outre que la direction de l'écriture de droite à gauche concorde aussi particulièrement bien avec cela²⁾.

On sait quelle extension prit, à dater des Achéménides, l'alphabet araméen dans l'empire perse, et quel rôle important il y a joué. Non seulement il s'y est maintenu longtemps, même sous les

¹⁾ De même que je dois considérer comme arbitraires et mal réussies les interprétations publiées par M. le professeur A. TÖTTERMAN dans divers petits mémoires et portant sur certaines des inscriptions de l'Iénisséi (Souliek), je ne puis pas non plus approuver les rapprochements qu'il établit entre les signes de l'écriture de Souliek et ceux des alphabets sémitiques (*Studien über die Suljek-felsen-Inschriften* dans l'*Öfversigt af Finska Vetensk. Societetens Förhandlingar*, XXXI, Helsingfors 1889, pl. III; comp. *Fünf Suljekinschriften nach ihren Texten festgestellt*, ibid. 1891, in 4^o, pl. X). Le signe h *t* est le seul où par hasard nos opinions se rencontrent. — Dans le *Babylonian and Oriental Record*, VII, n^o 4, déc. 1893, p. 94, M. le professeur TERRIEN DE LACOUPERIE a formulé l'hypothèse que notre alphabet est une adaptation des caractères indo-bactriens et himyarites. J'avoue que je ne peux aucunement me ranger à cette hypothèse du savant orientaliste. Il est vrai qu'en apparence cet alphabet indo-bactrien présente une certaine ressemblance d'habitus général avec l'alphabet turc; mais cette ressemblance s'efface entièrement, aussitôt qu'on passe aux détails, excepté peut-être un très petit nombre de points (tels que *s*, *t*, *l*?), ce dont l'explication doit, à mon sens, être cherchée dans une souche commune: l'alphabet sémitique (araméen). En ce qui concerne l'alphabet himyarite, il m'est au contraire impossible d'y trouver un point de ralliement quelconque pour notre alphabet, et je ne vois pas non plus que les faits historiques invoqués par ce savant auteur, suffisent à écarter les difficultés historiques et chronologiques qui s'opposent à l'admission de ladite hypothèse.

²⁾ Quand on écrit de haut en bas et, de plus, de telle manière que les lignes se suivent de droite à gauche (voir ma *Notice préliminaire*, p. 4 = 288 et suiv.), j'ai la plus grande tendance à y voir une imitation secondaire du chinois, laquelle, surtout dans les inscriptions I et II de l'Orkhon, a dû être très naturelle d'après les circonstances dans lesquelles elles ont été tracées (comp. la traduction). Le fait que dans ce cas les signes sont couchés, montre toutefois qu'antérieurement on a dû avoir l'habitude d'écrire par lignes horizontales, de droite à gauche. Je doute donc qu'on puisse d'emblée mettre ceci en parallèle avec ce que Hiouen-Thsang raconte des habitants de Souli (Kachgar), savoir qu'ils ont une écriture de 32 lettres et qu'ils lisent de haut en bas (Hiouen-Thsang, Mémoires trad. par Stan. Julien, Paris 1857, I, p. 13).

Sassanides, pour servir à la langue araméenne, que parlait un grand nombre des sujets de l'empire perse, mais il est redevenu à son tour le prototype de divers autres alphabets qui plus tard se sont développés dans la région iranienne et chez les peuples voisins ¹⁾. Celui de ces alphabets que nous connaissons le mieux, est l'alphabet pehlvi tel que nous l'avons dans ses différentes phases d'évolution, en monnaies, inscriptions et manuscrits (ainsi que dans l'alphabet zend, fort proche parent du pehlvi) ²⁾. Mais à côté de l'alphabet pehlvi, l'époque s'étendant à peu près jusqu'au VII^e siècle de notre ère, en a vu encore plusieurs autres, chez les peuples iraniens et leurs voisins. Ainsi on a signalé, dans des monnaies de Boukhara datant des VI^e et VII^e siècles, des traces d'un alphabet „sogdien“, évidemment d'origine araméenne et ayant un cachet un peu moins cursif que l'alphabet pehlvi ³⁾. Il y a encore une série de monnaies dont les légendes présentent un autre alphabet („khovarezmien“?) qui semble appartenir au même type principal que le sogdien, mais qu'on n'a même pas encore déchiffré ⁴⁾. A ceux-ci viennent s'ajouter divers autres alphabets qui ont été en usage chez différents peuples „touraniens“, devenus successivement voisins ou maîtres de peuples iraniens ⁵⁾.

¹⁾ Voir, par ex., PH. BERGER, *Histoire de l'écriture dans l'antiquité*, Paris 1891, p. 213 et suiv., et le tableau vis-à-vis de la p. 300. TAYLOR, *The Alphabet*, London 1883, I, p. 250, II, 219 et suiv.

²⁾ Comp. la Zeitschrift für vergleich. Sprachforsch. XXIV, pl. I (Hübschmann-Futing); Berger, loc. cit., p. 249 et suiv.; Taylor, loc. cit. II, p. 236 et suiv.; DROUIN, Observations sur les monnaies à légendes en pehlvi et pehlvi-arabe, Revue archéologique, 3^e série, IV—VI, 1884—85 (pl. V (XVII), XXIII); le même, La numismatique araméenne sous les Arsacides, Journ. Asiat., 8^e série, XIII, 1889, p. 376 et suiv.

³⁾ LERCH, Sur les monnaies des Boukhar-Khoudahs, Travaux de la 3^e session du Congrès internat. des Orientalistes, St.-Petersbourg 1876, II, p. 417 et suiv. Comp. Drouin, Revue archéol. VI, 1885, p. 146 et pl. XXIII, 10; le même, Journal numism. 1891, p. 222; Catalogue des monnaies arsacides, etc. décrites par A. de Markof (Collections scientifiques de l'Inst. des langues orientales, partie V, St.-Petersbourg 1889), p. 133, nos 1—9.

⁴⁾ Markof, l. c., nos 734—771, p. 49—54; M. Drouin (Journ. num. 1891 p. 222, comp. p. 466) comprend ces deux alphabets sous le nom d'„araméo-kouchan“.

⁵⁾ Comp. Drouin, Journ. num. 1891, p. 215 et suiv. (Les monnaies touraniennes), et ibid. p. 454 et suiv. (Sur quelques monnaies turco-chinoises des VI^e, VII^e et VIII^e siècles).

Toutefois ce que nous savons des détails de tous ces alphabets, présente de si grandes lacunes que, pour le moment, je ne vois pas la possibilité d'établir avec certitude à laquelle de ces sources on doit plutôt rapporter la base de l'alphabet turc. Serait-ce directement à l'alphabet araméen même ou indirectement, par l'intermédiaire de l'un des alphabets iraniens qui en dérivent?

Je dresse ici un tableau des caractères de l'alphabet turc, tels qu'à mon sens ils proviennent, directement ou indirectement, de l'alphabet araméen. Des raisons de typographie me forcent, en ce qui concerne la forme exacte des lettres de l'alphabet araméen et de ses dérivés, à me contenter de renvoyer le lecteur aux passages cités plus haut, où l'on trouvera des renseignements sur ces alphabets, et je ne fais qu'indiquer, à l'aide des lettres hébraïques correspondantes, les parallèles qui me paraissent évidents ou, en tout cas, plus ou moins plausibles. Par l'addition de *a*, *p*, *s*, je désigne que le caractère turc en question me paraît plutôt ressembler à la lettre correspondante de l'alphabet araméen, du pehlvi ou du sogdien. (Quant à ce dernier, l'on doit se rappeler que c'est seulement un très petit nombre de ses lettres qui, somme toute, figurent dans les légendes peu nombreuses et peu variées des monnaies: si nous en savions davantage sur cet alphabet, ses points de ressemblance avec l'alphabet turc seraient peut-être plus considérables qu'il ne le paraît.)

⊐ <i>a</i> , <i>p</i> (<i>s</i> retourné)	= ∂
⊑ <i>p</i>	= »
⊒ <i>a</i> , <i>p</i>	= ⅈ ?
⊓ (<i>a</i>), <i>p</i> (comp. zend), <i>s</i>	= >
⊔ (<i>a</i>) <i>p</i>	= 𐎧 𐎧 (additionné du trait vertical)
(⊕ <i>a</i>	= ?)
⊖	= 𐎧 ?
(⊗ <i>p</i>	= 𐎧 ?)
⊘ <i>a</i> , <i>p</i>	= 𐎧 𐎧
⊙ <i>a</i> (l'angle à droite), <i>p</i>	= √
⊚ <i>p</i>	= 𐎧
⊛ (<i>a</i>), <i>p</i> , <i>s</i>	=)

(\subset p	= \wedge , \boxtimes p. 37 note? ζ ?)
Ξ a , (p)	= \uparrow
($\,,$ p	= $\&$, $\&?$)
Σ a	= ζ ?
($\,,$ p [au sens de \check{c}]	= Ψ ?)
\bar{p} a	= \uparrow (\downarrow)
\neg a , (p), s	= \downarrow
Ψ a , (p)	= Ψ Ψ (Ψ)
\neg (\subset) a , p	= h

1

Comme signes caractérisant spécialement l'alphabet araméen et ses dérivés, je mets surtout en relief les trois derniers, \downarrow , Ψ , h , tandis que, tout en concordant exactement avec le type araméen, \uparrow , par exemple, ne fait que reproduire en même temps le cachet sémitique commun. Si mes rapprochements sont justes, on pourra en outre noter que nous trouvons la lettre \bar{p} adoptée en turc (\uparrow) et, peut-être, Σ dans le sens de s (ζ). Ceci pourrait dénoter que l'alphabet père a servi à une langue sémitique et, par conséquent, a pu être une forme de l'alphabet araméen même; mais, d'autre part, cette forme a dû être tellement récente qu'elle a côtoyé les alphabets dérivés (pehlvi, khovarezmien-sogdien), puisque d'autres parmi ses caractères semblent plutôt avoir leurs parallèles dans ces deux alphabets, — à moins que l'alphabet turc n'ait achevé son évolution seulement durant le cours d'une assez longue période et sous l'influence de l'alphabet primitif en ses diverses phases; à moins aussi que, dès l'abord, cet alphabet turc n'ait surgi d'un procédé éclectique (comp. plus haut \neg , \subset ?, Ξ , Σ ?).

Quant aux autres caractères turcs inexplicables de la manière qu'on vient d'indiquer, il est bien possible que quelques-uns proviennent de l'emploi arbitraire de lettres superflues (telles que \neg ?) ou de doublets autres que ceux auxquels on a déjà fait allusion (il y a, par exemple, des formes de \neg où à la rigueur on pourrait voir l'origine soit de $\&$, soit de $\&?$); peut-être aussi y a-t-il eu d'autres impulsions du dehors, surtout de l'alphabet grec, que les auteurs de l'alphabet turc auraient bien pu voir, par exemple sur des monnaies,

sans en comprendre rien, et auquel ils auraient pu emprunter la forme extérieure de tel ou tel caractère, sans égard à sa valeur (comme β , \odot , $|$, M , \rangle , Y , \times , Ψ). Cependant tout cela resterait à l'état d'hypothèses dénuées de toute espèce de preuves. Après tout, on doit bien considérer tous ces caractères comme des formations nouvelles n'ayant pas de modèle direct. Ainsi il est hors de doute que les trois caractères voyelles, \uparrow , \downarrow , \upharpoonright , sont composés d'après un plan commun, soit qu'ils résultent tous d'une invention libre, soit que \uparrow égale \cdot . En ce dernier cas, les deux autres ont dû être formés par analogie à \uparrow , par l'addition arbitraire de traits accessoires diacritiques. Les caractères consonnes de ce genre ne désignent essentiellement pas d'autres sons que ceux qui sont représentés dans la série précédente de caractères, et pour la plupart leur formation s'est faite seulement en vertu du principe propre de l'écriture, savoir les séries doubles de signes consonnes, tandis qu'un très petit nombre (trois) est destiné à désigner des combinaisons de consonnes. Ni dans l'un ni dans l'autre cas nous ne trouvons, dans les alphabets avoisinants que nous connaissons et datant d'une époque généralement mentionnable ici, quoi que ce soit de correspondant. Ajoutez à cela, sous le rapport des formes, que si d'une part les signes d'origine araméenne sont, à très peu d'exceptions près, asymétriques, la relation des signes en question est telle que le nombre des caractères asymétriques est inférieur à celui des caractères symétriques (\langle , \mathbb{H} [\mathbb{B}], \mathbb{D} , \mathfrak{G} ?, \mathfrak{J} ?, \downarrow , \rangle , $—$ γ ?, \wedge [$\hat{\delta}$], \times , Υ , Y , $|$, \wedge , Ψ ?, \odot [\odot], M). Elles aussi, ces considérations donnent à croire que tous ces caractères sont au fond des formations nouvelles indépendantes.

Si, en outre, on demande à quelle époque l'alphabet a pris naissance ou, en tout cas, est parvenu aux Turcs orientaux, nous pouvons avec assurance répondre que ce dernier fait n'a guère été possible avant l'époque où ce peuple a commencé à jouer un rôle dans l'Asie Centrale, par conséquent vers le milieu du VI^e siècle de notre ère. C'est aussi à cette époque ou peu après qu'ils commencèrent à étendre à l'Ouest leur domination, entre autres sur la Sogdiane, après avoir vaincu les Ephthalites et s'être ainsi mis en contact avec les peuples iraniens et la civilisation iranienne. En tout cas,

c'est seulement peu de temps après ces événements que nous trouvons les Turcs en possession d'une écriture, l'ambassade turque qui alla à Constantinople en 568 apportant des lettres (*συλλαβαί, επιστολαί, γράμμα σκυθικόν*) que l'empereur lit avec l'aide d'interprètes¹⁾. Rien n'empêche de supposer que ces lettres ont été écrites avec cet alphabet; mais si les choses se sont passées ainsi, ou si leur alphabet a été un de ces autres alphabets dont on a laissé entrevoir l'existence dans ce qui précède, c'est ce dont naturellement on ne saurait rien savoir ni rien prouver²⁾.

En considérant les formes raides des lettres et l'affinité apparente de certaines d'entre elles avec les formes spécialement arméennes même d'ancien type, on aurait sans doute plutôt l'impression que notre alphabet doit être un peu plus ancien qu'on ne le croirait d'après ces faits. Toutefois, si l'hypothèse énoncée p. 45 et suiv., et concernant la cause des formes angulaires des lettres, à l'instar des runes, est bien établie, cette difficulté, il est vrai, disparaît ou peu s'en faut: alors on pourrait expliquer la chose en disant que les lettres auraient reçu pour ce motif un plus fort cachet de raideur et, en apparence, d'antiquité qu'on n'aurait dû s'y attendre d'après l'époque à laquelle elles appartiennent. Mais d'autre part il est naturellement possible aussi — comme des allusions faites par des auteurs chinois peuvent même sembler le confirmer — que dès l'abord l'alphabet n'ait pas pris naissance chez les Turcs proprement dits (Tou-kioue), mais chez une autre tribu turque, spécialement celle des Ouigours, d'où il aurait été transporté chez les Turcs³⁾. En ce cas, la conclusion serait que l'origine de cet alphabet aurait pu devancer un peu l'époque indiquée. On doit bien sûrement espérer et compter que l'avenir amènera de nouvelles trouvailles qui

¹⁾ Ménandre Protector, ch. 18 (Fragm. histor. Græc. coll. C. Müller, IV, Paris 1851, p. 226).

²⁾ M. Drouin (Revue archéol. VI, 1885, p. 146; Revue numism. 1891, p. 466) songe en ceci à l'alphabet „araméo-kouchan“ (khovarezmien et sogdien) en supposant que „cette écriture resta celle des Turcs occidentaux jusqu'à la conquête ouigoure (745), pendant que les caractères „runiques“ étaient employés par les Turcs orientaux de l'Altaï et de Karakorum*.

³⁾ Comp. Ab. Rémusat, Recherches sur les langues tartares, p. 45; Drouin, Revue archéol. VI, 1885, p. 145; Radloff, Das Kudatku Bilik, p. LXXXIV et suiv.

éclaireront mieux toutes ces questions. Les expressions des annales ou des auteurs chinois concernant les écritures des peuples étrangers sont en général trop flottantes et trop vagues pour qu'on puisse rien tirer de solide d'elles seules.

Des Turcs l'alphabet a continué sa route vers le Nord, surtout dans les régions de l'Iénisséi supérieur, c'est-à-dire, sans aucun doute, chez les Kirghiz, par conséquent encore chez une peuplade turque. Comme un certain nombre des formes de lettres que nous trouvons employées ici, sont indubitablement plus primitives que celles que nous rencontrons dans les deux grands monuments de l'Orkhon, nous pouvons supposer avec certitude que l'extension de l'alphabet aux régions de l'Iénisséi est de beaucoup antérieure à ces deux monuments, et a dû avoir lieu au moins dans le VII^e siècle, sinon déjà au VI^e. On peut présumer que, dans ces régions lointaines, cet alphabet s'est aussi maintenu un peu plus longtemps que chez les Turcs et les Ouigours; mais là-dessus on ne peut rien préciser, car, autant que je puisse voir, les inscriptions de l'Iénisséi ne contiennent aucune indication chronologique directe.

Après le renversement de l'empire turc, en 745, par les Ouigours, l'ancien alphabet turc se présente encore à nous, sous des formes évidemment plus jeunes et plus raffinées, dans le monument III de l'Orkhon, qui provient de la dynastie ouigoure et paraît dater de 784. Mais ce serait bien aussi là le dernier document relatif à cette écriture, et en outre nous trouvons déjà sur le même monument l'écriture qui prend alors la haute main jusqu'au moment où, à son tour, elle est supplantée par l'alphabet arabe: l'écriture dite *ouigoure*, émanée de l'Estranghélo syriaque. On doit supposer que si l'écriture ouigoure triomphe de l'ancien alphabet turc malgré la supériorité de ce dernier pour les moyens de représenter les différents sons, c'est d'une part, en général, la puissance avec laquelle une civilisation étrangère exerce son influence, d'autre part, le fait qu'étant cursifs à un haut degré, ces caractères sont plus commodes à tracer, tandis que la portée de l'ancienne écriture n'était calculée que pour l'entaille sur bois ou pierre. Il serait en outre intéressant de découvrir, dans l'écriture ouigoure, des réminiscences, non pas de forme naturellement, mais de principe datant de cette antique écri-

ture. Mais je ne crois pas qu'il y en ait, de ces réminiscences ¹⁾. Le seul point de ce genre dont il puisse être question, serait peut-être l'usage du caractère représentant *i* pour correspondre non seulement à *i*, mais fréquemment aussi à l'*ä* de la plupart des langues modernes, usage qui se répète aussi dans l'emploi de l'alphabet arabe. Toutefois je doute que la supposition d'une telle filiation dans ce phénomène soit admissible, et je suis plutôt porté à voir partout des manifestations parallèles d'un seul et même motif, celui que j'ai indiqué plus haut, p. 15 et suiv.

Ainsi donc l'ancien alphabet turc disparaît sans vestiges après une existence de quelques centaines d'années.

¹⁾ J'ajoute que les ressemblances spécieuses de l'alphabet turc et l'alphabet dit *hunno-scythique* (voir P. Király de Dada. *Babyl. and Oriental Record* VI, n^o 10, 1893, p. 227 et suiv., 233) sont trop peu nombreuses et trop imperceptibles pour justifier une parenté des deux alphabets.



II.

TRANSCRIPTION ET TRADUCTION
DES TEXTES

(MONUMENTS I ET II).

Introduction.

Comme le peuple dont proviennent ces inscriptions, savoir les Turcs ou, comme les Chinois les appelaient, les *Tou-kioue* (*Tou-kue*), avaient, pendant les deux siècles que dura leur empire, beaucoup de relations, soit de paix, soit de guerre, avec les Chinois, il est tout naturel que, dans les annales contemporaines de la dynastie des *Thang*, qui régna en Chine de 618 à 907, et dans d'autres ouvrages de la riche littérature chinoise, ouvrages qui ont puisé dans ces annales, nous trouvions bon nombre de détails sur ces relations et sur le peuple Tou-kioue lui-même.

Divers auteurs ont communiqué des traductions ou des extraits de ces récits chinois, et par là les ont rendus accessibles à la science européenne. Les travaux les plus importants de ce genre dont j'aie pu disposer, sont les suivants : DEGUIGNES, *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols*, etc., t. I, 2^e partie (Paris 1756), p. 367 et suiv.; VISDELOU, *Supplément à la Bibliothèque Orientale d'Herbelot* (Maëstricht 1776), p. 40 et suiv.; STANISLAS JULIEN, *Documents historiques sur les Tou-kioue (Turcs). Extraits de Pien-i-tien et traduits du chinois* (*Journal asiatique*, 6^e série, t. III et IV, Paris 1864¹⁾).

¹⁾ Comp. en outre (GAUBIL,) *Abrégé de l'histoire chinoise de la grande dynastie Tang*, dans les *Mémoires concernant l'histoire, etc. des Chinois*, XV (Paris 1791) et XVI (ibid. 1814; malheureusement je n'en ai pu consulter

Les Turcs entrèrent aussi en relations avec l'empire byzantin : en 568, ils envoyèrent une ambassade à Constantinople. En revanche, l'année suivante, on envoya, sous la conduite de Zemarkh, une ambassade grecque au « khagan » turc « Dizaboul ». C'est surtout à ce propos que divers auteurs byzantins, notamment Ménandre Protector et Théophylacte Simocatta, donnent des renseignements sur les Turcs, renseignements qui sont pourtant assez insignifiants en comparaison de ceux dont nous sommes redevables aux Chinois.

Pour servir de donnée à l'intelligence de la teneur des inscriptions et contrôler ce qu'elles nous racontent, je jugerai convenable de présenter ici quelques points principaux de l'histoire des Turcs en suivant, mais seulement en seconde main, la version chinoise. Cet exposé consiste en des extraits empruntés aux ouvrages précités, surtout au mémoire de Stan. Julien. (Les passages reproduits littéralement, sont mis en « ».) Quant à la reproduction des mots et noms chinois, je regrette de n'avoir pu être conséquent ; toutefois je m'en tiens en général à ce même auteur, à moins d'indication contraire.

Voici d'abord quelques notices sur les mœurs des Tou-kioue¹⁾ :

« Les Tou-kioue laissent flotter leurs cheveux, jettent à gauche le pan de leur vêtement²⁾, et habitent sous des tentes de feutre. Ils se transportent d'un lieu à un autre, suivant qu'ils y trouvent de l'eau et des herbes. Leur principale occupation est l'élève des troupeaux et la chasse. Ils font peu de cas des vieillards, et montrent une grande estime pour les hommes qui sont dans la force de l'âge. Ils ont peu d'intégrité et de honte du mal, et ne

que le tome XVI. ; KLAPROTH, *Tableaux historiques de l'Asie* (Paris 1826), surtout p. 113 et suiv. ; A. HEIKEL dans *Inscriptions de l'Orkhon*, p. XVII et suiv. Je regrette vivement que les ouvrages russes du Père Hyacinthe (Bitchourin) relatifs à l'histoire de l'Asie Centrale, ne se trouvent pas dans nos bibliothèques, de sorte que je n'ai pu les utiliser.

¹⁾ Journ. asiat., 6^e s., III, p. 331 et suiv. (sous l'année 553), p. 351 et suiv. (sous l'année 581) ; Visdelou, l. c., p. 56 et suiv. Les notices regardent donc un temps plus ancien que celui de nos inscriptions ; mais, à coup sûr, les détails rapportés n'ont subi que très peu de changements pendant cet intervalle.

²⁾ « Les Chinois le jettent à droite, et considèrent l'usage contraire comme le signe auquel on reconnaît qu'une nation n'est pas civilisée ».

connaissent ni les rites ni la justice; ils ressemblent en cela aux anciens Hiong-nou.»

«Les grands officiers sont: 1^o le *Ye-pou*, 2^o le *Bout*, 3^o le *Tik-k'in* (*Teh-k'in*), 4^o le *Sou-li-pat*, 5^o le *To-toun-pat*¹⁾, enfin d'autres petits magistrats. Ces fonctionnaires publics forment en tout vingt-huit classes distinctes. Toutes ces charges sont héréditaires. — Pour armes ils ont l'arc, la flèche, la flèche sifflante, la cuirasse, la lance, le sabre et l'épée. [Ils sont habiles à monter à cheval et à tirer de l'arc.] Leurs ceintures ont des ornements en creux et en relief. Au sommet de la hampe de leurs drapeaux, ils placent une tête de louve en or. Les satellites du roi s'appellent *fou-li*, mot qui signifie loup²⁾. [Ils attendent que la lune soit dans son plein pour commencer leurs déprédations.]»

«Quand un homme est mort, on dépose son corps dans sa tente. Ses fils, ses neveux, ses parents des deux sexes, tuent chacun un mouton et un cheval [ou: tuent une multitude de bœufs et de chevaux], et les étendent devant la tente comme pour les lui offrir en sacrifice. Ils en font sept fois le tour à cheval, en poussant des cris lugubres, et dès qu'ils sont arrivés devant la porte de la tente, ils se tailladent le visage avec un couteau, de sorte qu'on voit le sang couler avec leurs larmes. Après avoir fait sept tours, ils s'arrêtent. Ils choisissent alors un jour fa-

¹⁾ J'ai substitué ici aux transcriptions de Stan. Julien celles de M. G. SCHLEGEL, *La stèle funéraire du Téghin Giogh*, Helsingfors 1892, p. 6. Ce savant suppose que le caractère «*Bout*» est fautif pour «*Ché*». Je serais plutôt porté à supposer qu'il faut lire «*Cha(t)*» (comp. p. 74, ce caractère ressemblant à «*Bout*» autant que «*Ché*» (voir par ex. Schlegel l. c., p. 24 note, dernier caractère de la l. 3). Sous les Thang, «le chef de la maison militaire était nommé *Ché-tsz*, et son second *Tik-k'in*, tandis que les grands officiers portaient respectivement les titres de *Yepou*, *K'out-lout-tsoat*, *Ap'o*, *Soulipat*, *Totoun*, *Soukin*, *Yen-houng-tat*, *Kieh-li-pat* et *Tatkan*» (Schlegel, l. c., p. 7; comp. Visdelou, l. c., p. 42 a; Journ. asiat. IV, p. 201; Devéria dans *Inscr. de l'Orkhon* p. XXXVII [24]). Quant au mot *tik-k'in*, voir plus loin, p. 73; *totoun* et *tatt)kan* sont évidemment les titres turcs *tudun* (inscription II E 40 ?) et *tarqan* (voir I N 12, I W 2, II S 13); *yepou* (= *che-hou*, dans les auteurs antérieurs?), à mon avis, pourrait bien rendre la forme turque *jabyu* (voir I E 14 = II E 12, note 21). Pour le reste de ces titres, l'identification avec des formes turques est trop douteuse.

²⁾ En turc, *böri* ou *büri*, loup.

vorable, et brûlent le cheval que montait le défunt ainsi que tous les objets qui étaient à son usage. On en recueille les cendres, et on enterre le mort à des époques particulières. Lorsqu'un homme est décédé au printemps ou en été, on attend pour l'enterrer que les feuilles des arbres aient jauni et soient tombées. S'il est décédé en automne ou en hiver, on attend que les feuilles soient poussées et que les plantes soient en fleur. Alors on creuse une fosse et on l'enterre. Le jour des funérailles, les parents et les proches offrent un sacrifice, courent à cheval et se tailladent la figure comme le premier jour où la personne est morte. Après l'enterrement, auprès de la sépulture, on place des pierres et l'on dresse un écriteau¹⁾. Le nombre des pierres est proportionné à celui des ennemis que le défunt a tués pendant sa vie. [S'il a tué un homme, on dresse une pierre; il y en a pour qui l'on a dressé jusqu'à cent et mille de ces pierres.] Après la mort d'un père, d'un frère aîné ou d'un oncle, le fils, le frère cadet et les neveux épousent leurs veuves et leurs sœurs.»

«Quoique les Tou-kioe émigrent ou changent de domicile, chacun d'eux a toujours une portion de terre. Le khan habite constamment sur le mont *Tou-kin*²⁾. Sa tente s'ouvre du côté de l'orient, par respect pour le côté du ciel où se lève le soleil.» —

«Ils révèrent les démons et les esprits, et croient aux magiciens. Ils se font gloire de mourir dans un combat, et rougiraient de finir de maladie. En général, ils ont les mêmes mœurs que les Hiong-nou.» —

D'après les auteurs chinois, les Tou-kioe étaient une race particulière des Hiong-nou (Huns) et demeuraient dans les monts

¹⁾ «Ils dressent une haute perche, pour signaler le tombeau, et construisent au-dessus une maison, dans l'intérieur de laquelle ils peignent la personne du mort, et représentent les combats auxquels il a pris part pendant sa vie», Journ. as. III, p. 352. Cette remarque doit avoir égard à des cas spéciaux et rares; comp. plus loin, p. 78.

²⁾ Je ne sais pas la situation exacte de cette localité, mais je suppose qu'elle a appartenu aux ramifications orientales du système des monts Altaï. Deguignes, I, 2, p. 375, «vers les sources de la rivière Irtisch»(?); p. 395, «une des branches des monts Altaï; *Inscr. de l'Orkhon*, p. XVII. où l'on s'appuie sur le Père Hyacinthe, «au nord d'Ordos». Comp. I E 23, note 32.

Altaï (en chinois *Kin-chan*, les monts d'or). C'est peut-être là aussi, dans les monts Ektag («mont d'or»), que Zemarkh rencontra le «khagan» des Turcs¹⁾. Vers le milieu du VI^e siècle, leur chef était *Tou-men*, qui se donna le premier le titre de *Kho-han* (kagan, khan²⁾) ou *I-li-khan* et à sa femme (non pas «à sa fille») celui de *Kho-ho-toun*³⁾. Dans ce temps-là, les Turcs étaient déjà devenus nombreux et puissants et commencèrent «à se rendre aux frontières de la Chine pour vendre de la soie et entrer en relation avec le royaume du Milieu⁴⁾». *Tou-men* attaqua entre autres les *Thie-le*, peuple nombreux de race turque⁵⁾, les battit et soumit environ cinquante mille familles. *Tou-men* mourut en 552. Son fils *Kho-lo* ou *I-si-(ki-)khan*, qui lui succéda, ne régna qu'un an. Après sa mort, son frère cadet *Sse-kin* ou *Sse-teou* (ou *Yen-tou*) lui succéda et reçut le nom de (*Mo-han* ou) *Mo-kan-khan*⁶⁾. «Il était d'un naturel dur et cruel, et ne s'occupait que de combats.» «Il se dirigea vers l'ouest et défit les *Ye-ta* (*Yep-t'at*, Schlegel; c.-à-d. les Ephthalites des auteurs byzantins); à l'est, il poursuivit les *Khi-tan*⁷⁾; au nord, il s'empara du royaume de *Ki-ko* (des *K'it-kout*, Schlegel). Par la puissance de ses armes, il soumit tous les royaumes situés en dehors des frontières (de la Chine). A l'est, depuis l'ouest de la mer de Liao (le golfe de Corée); à

¹⁾ Ἐπειτα ἐπορεύοντο ξὺν τοῖς ἐς τὸ τοιόνδε τεταγμένοις, ἵνα ὁ Χαγάνος αὐτὸς ᾗν, ἐν ὄρει τινὶ λεγομένῳ Ἐκτάγ, ὡς ἂν εἴποι χρυσοῦν ὄρος Ἑλλήν ἀνὴρ, Ménandre Protector, ch. 18. Le nom d'Ektag est d'ailleurs inconnu et n'existe pas à présent. Il n'est donc point certain que cette localité appartienne aux monts Altaï mêmes; comp. BRETSCHNEIDER, *Mediæval Researches from Eastern Asiatic Sources* (London 1888), I, p. 13, note 5.

²⁾ Je ferai remarquer une fois pour toutes que dans cette Introduction j'emploie en général, à l'instar de la plupart de mes sources, la forme plus récente de ce titre. *khan*, tandis que dans la traduction des inscriptions mêmes je garde la forme ancienne, *kagan*, en turc, *qayan*.

³⁾ En turc, *qatun*; comp. l'inscription I E 11, 25, 31, I N 9.

⁴⁾ Journ. as III. p. 326—329; IV, p. 201. Deguignes, l. c., p. 373 et suiv.

⁵⁾ En turc, à mon avis, *Tölis* ou *Tölās*. Voir I E 13 = II E 12, note 21.

⁶⁾ Ibid. p. 331 et suiv.; p. 350 et suiv. Deguignes, l. c., p. 377.

⁷⁾ Peuple de race tongouse ou mongole(?), qui demeurait dans la partie méridionale de la Mandchourie de nos jours. En turc, *Qytai* (I E 2 et 4, et ailleurs). Comp. Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 87, 159; G. H. PLATH, *Die Völker der Mandschurey*, I (Göttingen 1830) p. 82 et suiv.; Bretschneider, l. c., p. 208.

l'ouest, jusqu'à la mer Occidentale (la Caspienne ou le lac Balkach?), sur une étendue de dix mille *li*; au sud, depuis le nord du grand désert de sables (Cha-mo ou Gobi); au nord, jusqu'à la mer du Nord (le lac Baïkal?), sur un espace de cinq à six mille *li*, tout lui était soumis¹⁾. »

« Mo-kan mourut après vingt ans de règne; il délaissa son fils Ta-lo-pien et se donna pour successeur son propre frère cadet. Celui-ci s'appela Tho-po-khan. Il donna à Che-thou, fils d'I-si-khan, le titre de Eul-fo-khan, et le chargea du commandement général de la partie orientale de ses États. Il donna au fils de son frère cadet Jo-tan-khan le titre de Pou-li-khan, et l'établit dans la partie occidentale. A cette époque, Tho-po-khan avait cent mille archers, et il inspirait de sérieuses craintes au royaume du Milieu²⁾. »

« Il régna pendant dix ans, et mourut de maladie. Après sa mort, les grands de la nation voulurent placer Ta-lo-pien sur le trône; mais, comme sa mère était d'une famille obscure, le peuple ne voulait point se soumettre à lui. D'un autre côté, la mère de 'An-lo (fils de Tho-po-khan) étant d'une famille noble, les Turcs avaient pour lui la plus grande estime. Che-thou, étant arrivé le dernier, s'adressa aux grands et leur dit: 'Si vous placez sur le trône 'An-lo, je veux me mettre à son service avec mes frères; mais si vous lui préférez Ta-lo-pien, je suis décidé à garder les frontières et à l'attendre l'épée au côté et la lance au poing.' Comme Che-thou était d'une haute stature et plein de bravoure, les grands du royaume furent saisis de crainte, et nul n'osa lui faire opposition. En conséquence, ils prirent aussitôt 'An-lo pour succéder à Tho-po-khan. Ta-lo-pien, n'ayant pu monter sur le trône, ne se soumit pas du fond du cœur à 'An-lo. Chaque jour il envoyait des hommes pour l'injurier et l'accabler d'affronts. 'An-lo, ne pouvant réprimer ces outrages, céda le trône à Che-

¹⁾ J. as. III, p. 331, 351; G. Schlegel, *Stèle funéraire*, p. 32 et suiv.; *Inscr. de l'Orkhon*, p. XVII. — Dix mille *li* serait environ 5700 kilom., et cinq à six mille *li*, environ 3000 kilom., — pourvu que le *li* ait eu alors la même longueur qu'aujourd'hui, ce qui n'est point certain (comp. Bretschneider, l. c., p. 15, note 10). C'est par inadvertance que Stan. Julien traduit « jusqu'à dix mille *li* de la mer Occidentale » et « jusqu'à cinq à six mille *li* de la mer du Nord ».

²⁾ Journ. as. III, p. 353.

thou. Les grands du royaume délibérèrent ensemble, et dirent: 'Des fils des quatre khans, Che-thou est le plus sage.' En conséquence, ils allèrent au-devant de lui, et le nommèrent roi sous le nom de I-li-kiu-liu-che-mo-ho-chi-po-lo-khan; on l'appelait aussi Cha-po-lio; il fixa sa résidence sur le mont Tou-kin (voir p. 60, note 2). 'An-lo, s'étant soumis à lui, alla demeurer sur les bords de la rivière To-lo¹⁾, et reçut le titre de second khan. Ta-lo-pien adressa alors une demande à Cha-po-lio: 'Moi et vous, dit-il, nous sommes tous deux fils de khans, et chacun de nous a le droit de succéder à son père; mais, aujourd'hui, vous êtes au sommet des honneurs, et moi seul je ne suis revêtu d'aucune dignité. Pourquoi cela?' Cha-po-lio²⁾ en fut affligé et lui donna le titre d'A-po-khan. Il s'en retourna et se mit à la tête de ses sujets³⁾. »

Il y eut encore d'autres membres de la dynastie qui reçurent le titre de khan, sous la suzeraineté de Cha-po-lio. Tel fut en particulier Tien-kioue, frère (ou oncle?) de Cha-po-lio, et qui fut mis à la tête des Turcs occidentaux avec le titre de Ta-teou-khan (= Tardou, *Tárδov* des écrivains byzantins⁴⁾). De cette époque — vers l'an 600 — date la séparation des Turcs en deux empires, les Turcs orientaux et les Turcs occidentaux, ayant chacun leur khan, et ces derniers ne nous regardant pas (comp. p. 70, note 3).

Les Tou-kioue furent toujours des voisins très gênants pour les Chinois: ils faisaient constamment des irruptions sur les frontières de la Chine et ravageaient le pays, ou bien ils s'immisçaient dans les troubles des Chinois si bien qu'ils savaient toujours en tirer parti. Tout en désirant se tenir bien avec ces voisins guer-

¹⁾ Tola, affluent de l'Orkhon, en turc, *Toyla*, voir II E 30.

²⁾ C'est par inadvertance que Stan. Julien écrit Ta-lo-pien.

³⁾ Journ. as. III, p. 354—356. J'ai cité *in extenso* ce passage et un autre plus bas, parce qu'ils mettent en bonne lumière ce que disent les inscriptions I E 4—5 = II E 5—6. Comp. aussi ce que dit plus tard un prince turc, fils de Che-thou khan: «Depuis Mo-kan khan, un grand nombre de nos princes des Tou-kioue ont remplacé leurs frères aînés par leurs frères cadets, leurs fils légitimes par des bâtards. Ils ont manqué de respect à nos ancêtres et ont violé leurs lois.» Ibid. p. 504.

⁴⁾ Peut-être = turc *Tarduš*? Voir I E 13, note 21; I N 13.

riers et puissants, les Chinois avaient toute la peine du monde à les tenir à l'écart, par force ou par ruse. Ainsi nous lisons, à la date de l'an 580, qu'un diplomate chinois, Tchang-sun-tching, qui avait été envoyé en ambassade chez les Tou-kioue, et qui avait eu l'occasion de bien les étudier sous tous les rapports, représenta à l'empereur « que Che-thou, Tien-kioue, A-po, etc., qui étaient oncles et neveux, frères aînés et frères cadets, avaient chacun sous ses ordres des troupes nombreuses; qu'ils avaient tous le titre de khan; qu'ils étaient établis séparément à l'est et à l'ouest, au midi et au nord; qu'intérieurement ils se soupçonnaient et se détestaient, quoique au dehors ils parussent unis; qu'il était difficile de les vaincre par la force, mais qu'il était aisé de mettre entre eux la division. » Ce plan fut suivi avec beaucoup d'astuce, et de cette manière les Chinois réussirent, en attendant, à affaiblir considérablement les Turcs en excitant les uns contre les autres les différents khans¹⁾.

Il serait inutile de s'arrêter davantage aux destinées de ces anciens khans et de leurs successeurs. Il suffit de rappeler que les choses continuent de se passer chez les Turcs comme auparavant: plusieurs khans qui rivalisent entre eux; incursions continuelles sur les frontières chinoises et guerres entre les deux nations (il va sans dire que, la plupart du temps, c'est là ce que nous apprennent les textes chinois, qui ne savent pour ainsi dire rien sur les rapports des Turcs aux peuples de l'Ouest).

Cependant l'on voit que, grâce non seulement à leurs armes, mais encore à la supériorité de leur civilisation en général, les Chinois gagnent successivement et de plus en plus des avantages sur les Tou-kioue. En 630, les Chinois réussissent enfin à défaire complètement ces derniers et à faire prisonnier leur khan même, *Kie-li*²⁾. Dès lors les Tou-kioue sont vassaux des Chinois. La plupart des hordes qui avaient fait partie de l'empire des Tou-kioue, s'étaient déjà partiellement soumises auparavant; en partie, elles se soumettent maintenant peu à peu à la Chine, tandis que

¹⁾ Journ. as. III, p. 358 et suiv.

²⁾ Ou *Kiet-li*, comme l'a écrit M. G. Schlegel, conformément à l'ancienne prononciation. Journ. as. IV, p. 228 et suiv.; Deguignes, p. 431 et suiv.; Visselou, p. 43 et suiv.

certaines autres des peuples asservis profitèrent de l'occasion pour s'émanciper. Le nouvel État tributaire, qui conserva toujours une certaine indépendance intérieure, se divise en une série de provinces administrées par des gouverneurs ou commandants indigènes, pourvus de titres chinois; à leur tête est préposé un chef portant l'ancien titre de Chen-yu ou bien Khan. Beaucoup des Turcs avec leurs chefs acceptent loyalement, ce semble, ce nouveau régime, et un assez grand nombre vont successivement s'établir paisiblement en dedans des frontières de la Chine — où, à proprement parler, ils ne semblent pas avoir été vus d'un bon œil, — attirés par la civilisation supérieure et la vie plus aisée. Mais au fond la grande majorité des Turcs restent irréconciliables: ils ne peuvent oublier l'ancienne liberté. Les soulèvements vont en croissant; mais, même s'ils sont suivis d'un succès passager, les Chinois parviennent toujours à les étouffer provisoirement.

Il se produit un changement complet à l'apparition d'un nouveau chef ou khan des Turcs, qui descendait de Kie-li-khan¹⁾. C'est *Ko-to-lo* (Stan. Julien) ou *Kou-tou-lou* ou, conformément à l'ancienne prononciation des signes en question, *Kout-tout-louk* ou bien *Kout-tho-louk*. (G. Schlegel²⁾), c'est-à-dire le turc *qutluγ*, l'heureux, évidemment non pas son nom personnel, mais son surnom de khan, et, comme tel, fort approprié, si l'on considère les résultats de son activité. Après avoir d'abord commandé une bande de brigands de plus de 5000 hommes, il se proclama khan des Turcs en 681³⁾. Il battit les Chinois en presque toutes les rencontres et vint faire le ravage jusqu'en Chine⁴⁾. Il paraît que les Turcs avaient fait également de grandes incursions dans l'intérieur

¹⁾ D'après Deguignes, l. c., p. 447; Visdelou, p. 46 b.

²⁾ Schlegel, *Stèle funéraire*, p. 23. C'est aussi sous ce nom qu'il est mentionné dans l'inscription chinoise du mon. I, tandis que ce nom ne se trouve pas dans la partie turque, qui ne lui donne qu'une seule fois le nom de *Itäräs* (I E 11 = II E 10) et ne le mentionne d'ailleurs que comme «mon père le kagan».

³⁾ Schlegel, l. c. D'après la date fournie en chinois, *ibid.*, note 4 (la 2^e année de la période Yong-chun), ce serait toutefois plutôt 683; de même dans Deguignes l, 1, p. 227; l, 2, p. 447.

⁴⁾ Journ. as. IV, p. 410 et suiv.; Deguignes, l. c., p. 447—48; Visdelou, l. c.

du Turkestan et dans les pays possédés par les Turcs occidentaux, qui s'en trouvèrent si incommodés qu'ils demandèrent aux Chinois d'être placés dans quelque-une de leurs provinces¹⁾.

Dans les ouvrages qui sont à ma disposition, l'on ne voit pas quelle est, dans les annales chinoises, la désignation de l'an de sa mort. Tandis que Stan. Julien (l. c., p. 414) n'indique aucune année, on lit 693 dans Deguignes et Schlegel²⁾, mais 690 dans Visdelou (p. 46 b). D'après ce qu'on peut déduire à cet égard de nos inscriptions, indiquant l'âge qu'avaient ses fils à la mort de leur père (voir plus loin), il semble plutôt qu'on doive en fixer la date à 691, peut-être, toutefois, à 690, mais non pas à 693.

A la mort de Kou-tou-lou, ses fils étaient mineurs (nos inscriptions nous apprennent que l'aîné avait huit ans, le cadet, sept; voir II E 14 et I E 30); dans ces circonstances, le frère cadet du défunt, celui que les annales chinoises appellent *Me-tch'oue* (Stan. Julien) ou, d'après la transcription de Schlegel, *Mik-tsoat*³⁾, prit sa place et se proclama khan (il faut bien se rappeler que les Turcs restent, de nom du moins, vassaux de la Chine). Je vais présenter, sur ce khan, quelques détails qui me paraissent offrir de l'intérêt, soit en général comme caractérisant ce type d'un khan turc, soit pour servir de comparaison à la teneur de nos inscriptions.

En 694, dit-on⁴⁾, «il attaqua l'arrondissement de Ling-tcheou (sur le Hoang-ho), tua et enleva de force un grand nombre de magistrats et d'hommes du peuple.» Il fit de même pendant les années suivantes, et cela d'autant plus que les Chinois étaient affairés d'un soulèvement des Khi-tan et que, par conséquent, il pouvait penser qu'on ne pourrait lui opposer des forces considérables. Mais ensuite il adopte un autre procédé, probable-

¹⁾ Deguignes, p. 448.

²⁾ Deguignes I, 1. p. 227; I, 2, p. 448; Schlegel, l. c., peut-être seulement d'après Deguignes.

³⁾ Ce nom ne paraît guère turc, et l'on ne sait pas trop quel était en turc le nom propre de ce khan. Les inscriptions ne l'appellent jamais par son nom, mais seulement «mon oncle le kagan».

⁴⁾ Journ. as. IV, p. 414 et suiv.

ment mieux adapté, selon lui, à la réalisation de ses divers plans : il sollicite la permission de marcher contre les Khi-tan rebelles afin de faire preuve de son dévouement. Dans ce temps-là, la Chine était gouvernée par l'impératrice Wou-heou, qui, après avoir déposé son fils, l'empereur Tchoung-tsoung, et l'avoir exilé, avait usurpé le pouvoir. Elle fit même tuer tous les membres de la dynastie régnante des Thang, à l'exception de deux princes, voulant que la couronne échût à un prince de sa propre famille, et à cet effet elle aurait bien accepté le secours des Turcs¹⁾. Aussi donna-t-elle à Me-tch'oue la permission sollicitée avec le grade de général de la garde de la gauche. « Il amena alors ses soldats, attaqua les Khi-tan et battit leurs principaux chefs²⁾. L'impératrice rendit un décret par lequel elle lui donna le nom de Kie-thie-li-chi-ta-chen-yu et lui conféra le titre de Kong-pao-koue-kho-han (c.-à-d. le khan qui, par ses services, a témoigné sa reconnaissance au royaume). » Mais Me-tch'oue ne pensait nullement se contenter de si peu, et, « avant d'avoir reçu l'investiture, il attaqua tout à coup les arrondissements de Ling-tcheou et de Ching-tcheou et tua et enleva de force un grand nombre d'habitants. » Après avoir subi une défaite, il envoya des ambassadeurs pour présenter ses excuses et ses demandes : il désirait devenir le fils de l'impératrice et épouser une princesse chinoise³⁾, et il ajoutait : 'J'ai des filles que je désire marier aux deux princes' (ceux qui restaient de la dynastie des Thang). De plus, il demandait qu'on lui livrât les Turcs qui s'étaient soumis à la Chine et qui étaient disséminés dans six arrondissements situés près du coude du fleuve Jaune. Enfin il exigeait « un million de boisseaux de millet pour ensemer ses terres, trois mille instruments d'agriculture et une énorme quantité de fer ». Parmi les conseillers de l'impé-

¹⁾ Deguignes, l. c., p. 450.

²⁾ Plus tard il subjuga lui-même une partie au moins des Khi-tan et d'un peuple qui leur était très apparenté et que les Chinois appellent Hi (Deguignes, l. c.; Journ. as. IV, p. 455—57; Visselou, l. c., p. 47 a).

³⁾ Il ne cesse de répéter jusqu'à ses dernières années cette prière; mais toutes les fois qu'il semble être sur le point de voir s'accomplir son désir, il détruit lui-même le résultat par son manque d'égards. Les détails de cette affaire sont insignifiants pour notre sujet, bien que pour lui-même elle jouât toujours un rôle très important.

ratrice, les opinions étaient fort partagées; mais on finit par résoudre «d'accéder à ses demandes. En conséquence, on lui accorda du millet, des instruments d'agriculture et plusieurs milliers de tentes des Turcs soumis. Par suite de ces circonstances, les Tou-kioe devinrent très puissants.»

Ensuite l'impératrice ordonna à son propre neveu, qui, on se le rappelle (comp. plus haut), n'appartenait pas aux Thang, et qu'elle destinait à lui succéder, d'aller demander au khan une de ses filles. Mais le khan le fit jeter en prison et déclara dans les termes les plus injurieux qu'il ne voulait donner sa fille qu'à un prince de la dynastie des Thang, dont les Turcs avaient reçu tant de bienfaits, et qu'avec toutes ses troupes il voulait courir au secours des deux princes survivants de la dynastie pour empêcher qu'on ne leur enlevât l'empire. Cette réponse, accompagnée d'une lettre d'une teneur pareille, fut cause coopérante que l'impératrice fit revenir l'empereur son fils à la cour¹).

Ce changement en faveur de l'empereur, n'empêcha point que le khan n'exécutât les menaces qu'il avait proférées. Il se mit à la tête de 100000 cavaliers, se dirigea vers le sud et pénétra en Chine. Toutes les villes situées au nord du Hoang-ho en furent en alarmes; il les prit et les saccagea l'une après l'autre, et semble même être entré dans la province de Chan-toung²); «il brûla les chaumières et les maisons, et convertit en désert les bourgs et les villages. L'impératrice fut transportée de colère. Elle rendit un décret par lequel elle mettait à prix la tête de Me-tch'oue, et promettait à celui qui le tuerait le titre de roi et le surnom de *Tchan-tch'oue* (c.-à-d. celui qui a décapité Me-tch'oue).» En outre on envoya de nouvelles armées contre lui. Mais il se retira sans avoir été rejoint par elles. Auparavant «il prit les hommes et les femmes qu'il avait enlevés de force et les fit périr, au nombre de quatre-vingt-dix mille³).»

Ceci eut lieu en 698, à ce qu'il semble. De la même manière, il entra tous les ans dans les frontières pour les ravager.

¹) Deguignes. p. 450; Journ. as. IV, p. 418.

²) Ce ne serait pas là la seule fois qu'il envahit cette province; comp. le Journ. as. IV, p. 425 et l'inscription I E 17 == II E 15.

³) Journ. as. IV, p. 418 et suiv.; p. 415.

«Les soldats chargés de les défendre, n'avaient pas un instant de repos.» La force des Turcs résidait surtout dans leur grande célérité: ils paraissaient subitement, se livrant au vol et au brigandage; mais, avant que les troupes chinoises se fussent mises en marche, ils avaient disparu. Ce n'est qu'assez rarement qu'on livrait bataille¹⁾. Ainsi l'on mentionne, à la date de 706, que le général chinois *Cha-tcha-tchong-i* «livra bataille aux Tou-kioue, près de Ming-cha, et fut vaincu²⁾.»

«Me-tch'oue, lit-on³⁾, fier de ses victoires, méprisait le royaume du Milieu et se montrait plein d'orgueil. En général, son armée était presque égale à celle que possédait autrefois Kie-li-khan. Ses États avaient, en long et en large, une étendue de dix mille li; tous les barbares lui étaient soumis. Il donna le gouvernement d'orient à son frère To-si-fou⁴⁾, et celui d'occident

¹⁾ Comp. ce qu'avait dit autrefois un empereur chinois (Journ. as. III, p. 547, an 617): «Ce qui fait la supériorité des Turcs, ce sont les cavaliers et les archers. Quand ils se voient dans une position avantageuse, ils s'avancent avec ardeur; mais s'ils aperçoivent du danger, ils s'enfuient avec la rapidité du vent et disparaissent aussi vite que l'éclair, sans pouvoir se maintenir dans leurs rangs. L'arc et la flèche leur servent d'ongles et de dents. La cuirasse et le casque sont leur vêtement ordinaire. Leurs troupes ne marchent pas en ordre, leur camp n'a pas de place fixe. Ils campent partout où ils trouvent des herbes et des eaux; les moutons et les chevaux forment la nourriture de leur armée. S'ils sont vainqueurs, ils s'arrêtent et cherchent les richesses de l'ennemi; s'ils sont vaincus, ils s'enfuient sans éprouver un sentiment de honte. Ils ne prennent pas la peine de veiller pendant la nuit ni de faire des rondes pendant le jour; ils ne font point de dépenses pour construire des retranchements, ni pour se procurer des vivres et des provisions. Mais quand les soldats de la Chine vont en campagne, ils agissent tout autrement. S'ils entrent en lutte avec les Turcs, il est rare qu'ils puissent remporter la victoire.» L'empereur en conclut que, pour les vaincre, il faut adopter leurs procédés. — C'est aussi cette manière de faire la guerre qui explique le fait que le nombre sommaire de batailles qu'indiquent les inscriptions, est toujours inférieur à celui des campagnes (comp. I E 15 et 18).

²⁾ Journ. as. IV, p. 424. Je suppose que c'est la même bataille à laquelle fait allusion la p. 426 du même endroit, et où ce même général perdit près de dix mille hommes. L'année suivante il fut de nouveau «battu par les Tou-kioue», ibid. p. 427. Comp. I E 32 et note 39; II E 26.

³⁾ Ibid. p. 424. Deguignes, p. 451.

⁴⁾ Ou Tousik beg, Schlegel, l. c., p. 23.

à Me-kiu, fils de Kou-tou-lou¹⁾. Chacun d'eux possédait vingt mille soldats. Son fils, Fou-kiu, qui avait le titre de petit khan, commandait aux deux précédents. Il avait sous ses ordres quarante mille hommes, et était appelé Tho-si-khan.»

Il va de soi que Me-tch'oue a aussi fait une série d'expéditions contre d'autres peuples que les Chinois, surtout vers l'ouest; mais les textes chinois n'en disent que peu de chose. On rapporte²⁾ que vers 710 (en 708?) «il se porta à l'ouest avec toute son armée, et attaqua les *Tou-ki-chi*³⁾.» Alors les Chinois profitèrent de son absence pour élever quelques forteresses près de la frontière nord. En 714, il «ordonna à son fils I-ni-khan de prendre sous ses ordres Thong-'o, du titre de Te-kin, Ho-pa, du titre de Kie-li-fa (Kieh-li-pat, Schlegel; p. 59, note 1), et Chi-chi-pi, et d'aller avec des cavaliers d'élite attaquer *Pe(i)-thing*⁴⁾. Kouo-

¹⁾ Son titre exact n'est pas indiqué dans le passage cité; comp. II E 14—15, note 21, et I E 17.

²⁾ Journ. as. IV, p. 428; Deguignes, p. 451; comp. Visdelou, p. 54.

³⁾ Les *Tou-ki-chi*, en turc, selon moi, *Türgās* (*Türgāš*? *Türgis* ou *-iš*?) — voir surtout I E 18—19, 36 et suiv. — étaient à proprement parler une grande horde des Turcs occidentaux (comp. p. 63). A peu près au même temps que les Turcs orientaux, ou un peu plus tard, les Turcs occidentaux tombèrent aussi sous la dépendance des Chinois, dont ils subirent constamment la profonde influence: les Chinois déposaient et proclamaient des khans ou les emmenaient prisonniers en Chine; en même temps l'empire des Turcs souffrait beaucoup de luttes perpétuelles, entre autres avec les Persans. En 704, le dernier khan de la dynastie ancienne, prince faible, fut déposé à la suite d'une révolte de ses sujets, qui antérieurement déjà avaient proclamé khan Ou-tche-le, l'habile et brave chef des Tou-ki-chi. De toutes parts on venait se soumettre à lui. Il campait au nord-ouest de la rivière Soui-che (Tchou?), située à l'occident du lac Issi-kul, proche de la rivière Ili. Il établit sa grande cour dans la ville de Koung-yue et sa petite cour sur les bords de la rivière Ili. Après la mort de ce khan, survenue en 706, son fils So-ko (ou Sou-kha) lui succéda. Voilà donc comment l'empire des Turcs occidentaux avait été renversé et remplacé par celui des Tou-ki-chi ou Turghès, qui dura jusqu'en 766, époque où il fut renversé par les Ouigours. Comp. Deguignes, p. 493 et suiv.; Visdelou, p. 54; Klaproth, *Tableaux historiques*, p. 119 et suiv.

⁴⁾ En turc, *Bišbatıyq*, «Cinq-villes» = l'Ouroumtsi de nos jours, sur le revers septentrional des monts Célestes, Thien-chan. Au VII^e siècle, ce fut une des résidences des Tou-kioue. Après que ces derniers se furent soumis à la Chine, Pe-thing fut le siège d'un gouverneur général chinois (*tou-hou*). Plus

kien-kouan, de titre du Tou-hou (c.-à-d. gouverneur général chinois) les attaqua, et décapita Thong'o sous les murs de la ville. Les ennemis se débandèrent et s'enfuirent. Ho-pa n'osa point s'en retourner; il emmena sa femme et ses enfants et vint se soumettre à la Chine¹⁾. »

A la même époque (714?) on mentionne encore une expédition contre les Tou-ki-chi. Le khan de ceux-ci. So-ko, fils d'Ou-tche-le (voir p. 70, note 3), avait partagé le gouvernement de son empire avec Tche-nou, son frère cadet. Celui-ci, jaloux de n'être pas le plus puissant, ou abandonné des siens à cause de sa violence, alla se rendre à Me-tch'oue, s'offrant à lui servir de guide pour aller faire la guerre à son frère aîné. Me-tch'oue fit arrêter Tche-nou et alla seul à la tête de vingt mille chevaux attaquer So-ko, et le fit prisonnier. Au retour de cette expédition, parlant à Tche-nou: « Vous deux, quoique frères, dit-il, vous ne pouvez vous accorder ensemble; puis-je attendre aucune fidélité de votre part? » et il les fit mourir sur-le-champ tous deux²⁾.

On mentionne aussi qu'il « avait souvent attaqué les *Ko-lo-lou*³⁾, »

tard, Pe-thing ou Bichbalik appartient aux Ouigours. Voir Klaproth, *Mémoires relatifs à l'Asie*, II, 1826, p. 355 et suiv.; Bretschneider, l. c., p. 66, note 157. Comp. Inscr. II E 28.

¹⁾ Journ. as. IV, p. 454 (453); comp. Deguignes, p. 452, Visdelou, p. 47.

²⁾ Deguignes, l. c., p. 496 et suiv.; Visdelou, l. c., p. 54 b. Comp. I E 19.

³⁾ En turc, *Qartuq* (de *qar*, neige?). Voici ce que racontent à leur égard les sources chinoises, dans une section à part de l'histoire des Thang (voir Visdelou, p. 76): « C'était dans sa première origine un ramas de familles Tou-kioue. Ils étaient placés au nord-ouest de Pe-thing (voir plus haut) et à l'occident des monts d'Or. Ils étaient partagés en trois corps ou familles. En 650, ou peu après, les trois corps furent réduits en province par les Chinois. Les chefs de ces corps eurent le titre de *Tou-tou*. Ces trois corps étaient serrés par les Tou-kioue du côté de l'orient et du côté de l'occident. Ils observaient la force ou la faiblesse des Tou-kioue, pour régler sur cela leur soumission ou leur révolte, sans avoir à cet égard aucune conduite arrêtée. Dans la suite, ils s'avancèrent peu à peu vers le midi, et leur chef prit le titre de *Che-hou* [*Ye-pou*? comp. p. 59, note 1] des trois familles ou corps. Ils étaient courageux et aimaient la guerre. Un peu après 713, les Ko-lo-lou vinrent deux fois rendre hommage à la Chine. Après 742, ils se soumirent aux Ouigours et vinrent

et que «l'empereur avait ordonné aux gouverneurs des lieux voisins de leur prêter secours¹⁾».

Enfin, la puissance de Me-tch'oue commença à faiblir. Il était maintenant vieux, et «comme il tyrannisait ses sujets, et que la vieillesse avait augmenté sa faiblesse d'esprit et sa cruauté, ses hordes l'avaient pris en haine et s'étaient révoltées.» Un nombre croissant des hordes qu'il avait assujetties, vinrent avec leurs chefs (entre autres son propre gendre avec Sse-thaï, chef des *Hie-thie*²⁾), les trois familles des Ko-lo-lou, et bien d'autres) se rendre aux Chinois. De cette manière, plus de 10000 tentes des Turcs vinrent successivement à la frontière pour faire leur soumission (en 715). L'empereur ordonna par un décret de les interner au midi du fleuve Jaune, dans le pays d'Ordos, et conféra aux chefs des dignités de différents degrés. «Tous ces déserteurs tramaient avec les Chinois la perte de Me-tch'oue et étaient prêts à l'attaquer, en cas qu'il voulût entrer dans la Chine.»

En attendant, Me-tch'oue alla châtier une des hordes rebelles, les *Pa-ye-kou*³⁾, au nord du grand désert; «il leur livra bataille près du fleuve To-lo (Tola, voir plus haut) et les tailla en pièces. Il s'en retourna à la légère et sans prendre de précautions. Comme il traversait une forêt, quelques restes des Pa-ye-kou l'attaquèrent impétueusement et le décapitèrent (22 juillet 716). Ils remirent sa tête à l'ambassadeur chinois Ho-ling-thsiouen, qui l'envoya à la capitale⁴⁾».

s'établir dans les monts *Ou-de-ghien* (*Ou-tou-ghai* ou, en chinois, *Ou-tou-kiun* ou bien *Ou-te-kien* [*Outkin*, Devéria]), où ils s'assujettirent aux Houi-ho (Ouigours). Ceux qui demeuraient dans les monts d'Or et à Pe-thing, rendaient tous les ans hommage à l'empereur.» Leur histoire ultérieure est insignifiante pour notre sujet. Comp. Devéria dans *Inscr. de l'Orkhon*, p. XXXV [15]; Bretschneider, l. c., II, p. 39 et suiv., et l'inscr. I N 1, II E 29, 40.

¹⁾ Journ. as. IV, p. 456; Deguignes, p. 494; Visdelou, p. 47, 54.

²⁾ Horde des Houi-ho (Ouigours) appelée aussi *A-thie* (A-te) ou *Ha-thie*. En turc, peut-être, *Ädiz*; comp. I N 5.

³⁾ Horde des Thie-le ou Houi-ho; d'après la transcription de M. Schlegel, l. c., p. 23, *Poat-i-kou*; en turc, peut-être, *Bajyrqu*, v. I E 34. Comp. Visdelou, p. 74 et suiv.

⁴⁾ Journ. as. IV, p. 455—58; Deguignes, p. 453; Visdelou, p. 47; Mémoires

«Après la mort de son oncle, *Kioue-te-kin* (c'est-à-dire, en turc, *Kül tigin* ou *tegin*, le prince Kul¹⁾), fils de Kou-tou-lou, ayant rassemblé son ancienne horde, attaqua et tua le fils de Me-tch'oue («le petit khan», voir p. 70) ainsi que tous ses frères, et mit sur le trône son frère aîné *Me-ki-lien*, qui prit le titre de *Pi(t)-kia kho-han*, c'est-à-dire, en turc, *Bilgä qayan*, le sage kagan²⁾. Le nom que ce khan portait dans sa horde, était *Siao-*

sur les Chinois XVI, p. 6 et suiv. (Visdelou et [par une faute d'impression?] les Mém. sur les Chin., p. 11, indiquent comme année de la mort de Me-tch'oue 715, ce qui n'est pas juste). Ce sont là tous ces détails auxquels font allusion nos inscriptions I E 22—24 = II E 18—20; comp. I S 5—9 = II N 4—7.

¹⁾ Le mot *kül* figure aussi dans le nom de *Kül-čur*, qui se présente II S 11. Dans l'épopée nationale kirghize sur Semätäi, un des personnages principaux porte le nom de *Kül-čoro*, qui y est relié au mot *kül*, fleur (voir Radloff, *Proben der Volksliteratur der türk. Stämme Südsibiriens*, V, p. 318, v. 224—225: «*Kül uštap tüškön bałany Kül-čoro kojup aldy deit*» = id., *Uebersetzung* V, p. 321: «Jenem Kinde mit der Blume gab den Namen Kül Tschoro er»). Est-ce donc qu'aussi en ancien turc le nom de *Kül* signifie *fleur* tout simplement? Je n'ose le décider; mais tel n'est probablement pas le cas. Car le mot *kül*, fleur, qui se retrouve dans diverses langues turques, paraît partout emprunté au persan *gul*, à proprement parler, rose. Mais alors, on peut difficilement se figurer que ce mot ait existé dans cette période de la langue qui autrement n'admet pas d'emprunts faits à la langue persane. Pour que ladite étymologie soit possible, on devrait forcément supposer que ce mot est du turc véritable et que la ressemblance avec le persan n'est due qu'au hasard. Il est donc plus vraisemblable qu'il faut rattacher le nom de *Kül* au mot *külig*, vaillant (c'est là aussi l'avis de M. Radloff, *Die alttürk. Inschriften der Mongolei*, p. 115). — Dans *T'oung pao*, *Archives*, etc., V, Leide 1893, p. 173, M. Schlegel a montré que l'ancienne prononciation du caractère chinois par lequel ce mot est rendu, a été selon toute probabilité *k'üt*, et qu'en général, dans les anciennes transcriptions chinoises de mots étrangers, *l* final est représenté par un *t* (dans son mémoire intitulé *La stèle funéraire du Tèghin Giogh*, il avait suivi la prononciation *giok*, qui se trouve aussi, et l'avait rendu par *Giogh* répondant à une forme supposée turque *kök*, littéralement «bleu»). — Le mot turc *tigin*, *tegin*, *tāgin*, prince du sang, employé spécialement en parlant du fils ou du frère du khan, se rend en chinois par *te(h)-kin* ou *tik-kin* (comp. p. 59); autrefois on lisait incorrectement ce mot, là où il apparaissait dans la littérature chinoise, comme *te-le*, et tel on le trouvera dans la plupart des ouvrages antérieurs. Comp. Devéria, *T'oung pao* II, p. 231; Schlegel, *Stèle funéraire*, p. 6.

²⁾ *Me-ki-lien* ou, selon M. Schlegel, conformément à l'ancienne prononciation, *Mik-kik-lien* (comp. aussi *Me-kiu* plus haut, p. 70) pourrait bien être une

cha(t), le petit *chad*¹⁾); il était d'un caractère humain et plein d'amitié fraternelle; et s'il avait lui-même obtenu le royaume, c'était par le mérite de Kioue-te-kin, auquel il voulut à tout prix céder son royaume, que celui-ci ne voulut cependant point accepter. Le khan lui conféra alors le titre de «Prince sage de la gauche» (*Tso-hien-icang*)²⁾, et lui donna le commandement exclusif sur l'armée³⁾.»

«Me-tch'oue aussitôt mort, Kioue-te-kin avait fait périr toutes les personnes attachées à son service. Mais *Tun-yo-kou*⁴⁾, dont la fille, Po-fou, avait été mariée à Me-ki-lien, échappa seul à ce massacre. Quand il fut revenu vers sa horde, Sou-lo, général turc de la horde des Tou-ki-chi, après avoir ramassé les débris de la défaite des deux frères So-ko et Tche-nou (p. 71), s'était lui-même nommé khan, et la plupart des Tou-kioue allaient se donner à lui; mais Me-ki-lien avait appelé Tun-yo-kou pour le consulter sur les affaires du royaume. C'était un homme de soixante-dix ans et qui inspirait à tout le monde une crainte respectueuse. Tout à coup, Sse-thaï, de la horde de Hie-thie, et autres, vinrent du coude du fleuve Jaune et se soumirent à lui. Dans le commencement, les familles soumises s'étaient transportées dans le midi. Tchang tchi-yun, qui avait le titre de Tou-hou en second du Chen-yu, excita la haine et la colère des barbares de l'Ouest. Quand Kiang-hoei fut nommé inspecteur des frontières, Tchang-tchi-yun leur défendit de faire usage d'arcs et de flèches, et leur ôta tout moyen de subsister du produit de la chasse. Kiang-hoei leur ayant rendu toutes leurs armes, ils attaquèrent ensemble Tchang-tchi-yun, le firent prisonnier et furent sur le point de l'envoyer aux Turcs. Mais ils furent contraints de le mettre en

corruption du nom turc personnel du khan; mais quel a été ce nom, c'est ce qui reste obscur. Dans les inscriptions, le khan n'a que le nom de *Bilgä qayan* (ce qui, d'ailleurs, semble avoir été la dénomination générale des khans) ou, quand son titre est complet, *Tänritäg täñridä bolmyš türk bilgä qayan*, c.-à-d., le sage kagan des Turcs, qui ressemble au ciel et qui est venu du ciel. — Dans la forme chinoise *Pit-kia*, *t* représente, selon M. Schlegel, le *t* primitif.

¹⁾ Comp. I E 14 (note 21). 17; II E 15; II S 15.

²⁾ Ou: lui donna le gouvernement d'orient, Deguignes, p. 453.

³⁾ Journ. as. IV, p. 458 et suiv.; Schlegel, *Stèle funér.*, p. 23 et suiv.

⁴⁾ Comp. *Tonjuquq*, II S 14.

liberté et s'enfuirent vers le Nord, où ils vinrent se rendre à Me-ki-lien.»

«Dès qu'il fut maître des hordes soumises, il voulut attaquer la Chine; mais Tun-yo-kou l'en détourna en lui représentant que l'empereur de la Chine était un prince brave; que les Chinois jouissaient depuis longtemps d'une paix profonde, et que l'abondance régnait parmi eux; qu'au contraire les Turcs, fatigués par de longues guerres, avaient besoin de repos, et que d'ailleurs leurs armées n'étaient composées que de soldats nouvellement ramassés. Me-ki-lien voulait, en outre, entourer de murs sa résidence, et y élever des temples consacrés au Bouddha et à Lao-tseu. Tun-yo-kou lui dit: 'Tous les Tou-kioe ne peuvent tenir tête aux Thang; ceux qui sont en état de combattre, et dont le nombre est d'un sur cent, cherchent les eaux et les pâturages, se livrent à la chasse, n'ont pas de demeure fixe et s'exercent à la guerre. Quand ils se sentent forts, ils vont en avant; s'ils se croient faibles, ils s'enfuient et se cachent. De la sorte, des troupes nombreuses deviennent inutiles aux Chinois. Si vous vous établissez dans une ville murée, et que vous soyez une fois vaincu, vous ne pourrez manquer de devenir leur prisonnier. Quant au Bouddha et à Lao-tseu, ils enseignent aux hommes la douceur et l'humilité; ce n'est pas la science des guerriers.'»

«Me-ki-lien approuva ce projet¹⁾ et envoya aussitôt un am-

--- --

¹⁾ Deguignes, p. 454, et les Mém. sur les Chin. XVI, p. 11, ajoutent qu'il «se contenta de faire bâtir près de la rivière Orkhon une ville que l'on appela dans la suite Ho-lin.» *Holin*, ou *Ha-la Ho-lin*, est le nom chinois de Kara-korom. Cette ville, plus tard si célèbre comme capitale des Mongols et située près de l'Orkhon, là où le monastère d'Erdentsó (Erdenitchao) se trouve aujourd'hui, est d'ailleurs indiquée comme fondée vers 1235 par Ogotai khan. Voilà pourquoi on peut probablement regarder comme très douteux que Me-ki-lien soit le fondateur de cette ville. Supposée exacte, l'indication ci-dessus citée pourrait plutôt se rapporter à la ville qui fut la capitale des Ouigours après la ruine de l'empire des Tou-kioe, et qui est identique aux ruines actuelles de Kara-Balgassoun, à l'ouest de l'Orkhon, à environ 35 ou 40 kilomètres au N.-O. d'Erdentsó. Ces deux villes sont très souvent confondues. En tout cas, c'est dans ces mêmes contrées que les Tou-kioe avaient à cette époque leur centre. Relativement aux villes de Karakorom et de Kara-Balgassoun, voir, entre autres, Heikel dans *Inscr. de l'Orkhon*, p. XXIII, et Devéria, *ibid.*, p. XXXIV; Bret-

bassadeur pour demander à faire la paix (en 718). L'empereur rejeta sa demande et ordonna de l'attaquer. Dans l'automne de 720, le général chinois Wang-tsun rassembla les troupes sur les bords de la rivière Ki-lo; puis il ordonna aux *Pa-si-mi*, aux *Hi* et aux *Khi-tan* d'aller par des routes différentes pour surprendre le camp de Me-ki-lien et s'emparer de sa personne. Me-ki-lien fut fortement effrayé. Tun-yo-kou le rassura en lui disant entre autres: 'Les Pa-si-mi se trouvent à Pe-thing (voir p. 70), et sont fort éloignés des Hi et des Khi-tan; il leur sera impossible de se réunir.' Les choses arrivèrent comme Tun-yo-kou l'avait dit: les Pa-si-mi, n'apprenant aucune nouvelle des Khi-tan ni des autres alliés, s'en retournèrent sur leurs pas. Le khan des Tou-kioue voulut alors les attaquer, mais Tun-yo-kou l'en détourna. Quand il fut arrivé à deux cents li de Pe-thing, il divisa ses troupes et prit un chemin détourné pour s'emparer par surprise de cette ville. Il attaqua aussitôt les Pa-si-mi avec vigueur, ceux-ci s'enfuirent précipitamment à Pe-thing, et comme ils n'avaient plus aucun lieu de refuge, il les fit tous prisonniers. Il s'en retourna par la Chine, pilla Liang-tcheou et battit complètement l'armée chinoise. Les Tou-kioue devinrent aussitôt puissants et eurent tout le reste des sujets de Me-tch'oue¹⁾.»

En 721, «le khan sollicita vivement la paix et demanda la permission de servir l'empereur comme un père²⁾; celui-ci le lui promit. Il continua chaque année à envoyer des ambassadeurs pour offrir des produits de son pays et demander une princesse chinoise;» mais on se défiait des Turcs et on la lui refusait toujours³⁾.

En 725, l'empereur envoya Youen-tching en ambassade au khan pour inviter les principaux chefs à entrer dans les gardes du corps. «Me-ki-lien donna un festin dans sa tente, où il se

schneider, l. c., p. 122, note 304; Cordier, *T'oung pao*, *Archives*, IV, p. 33 et suiv. Comp. plus loin, p. 80.

¹⁾ Journ. as. IV, p. 459—467; Deguignes, p. 453—455; Visdelou, p. 47; Mém. sur les Chin. XVI, p. 11, 12, 14; Inscr. de l'Orkh, p. XIX.

²⁾ D'après les Mém. sur les Chin. XVI, p. 15, l'empereur reçut la lettre du khan le 11 mars 721.

³⁾ J. as. IV, p. 467; Deguignes, p. 455 et suiv.

trouvait avec la princesse sa femme, Kioue-te-kin, et Tun-yo-kou. 'Les Toufan (Thibétains), dit-il à Youen-tching, sont de la race des chiens, et cependant les Thang ont fait avec eux une alliance de mariage; les Hi et les Khi-tan, qui étaient nos esclaves et servaient dans nos rangs, ont obtenu des princesses chinoises. Les Tou-kioue seuls, malgré des instances réitérées, ont vu rejeter leur demande. Pourquoi cela?' — 'Le khan, dit Youen-tchin, est regardé comme le fils de l'empereur; pourrait-il épouser une de ses filles?' Me-ki-lien lui répondit: 'Cela n'est pas exact. Les Hi et les Khi-tan ont été adoptés par la famille impériale et ont épousé des princesses chinoises; pourquoi cette faveur me serait-elle refusée? D'ailleurs, la princesse demandée n'est point la fille de l'empereur. Si je n'obtiens point la personne dont j'ai fait choix, si mes demandes réitérées sont repoussées, je deviendrai un objet de risée pour tous les royaumes.'

«Youen tchin ayant promis de présenter lui-même la demande du khan, celui-ci envoya un de ses ministres pour offrir des présents. L'ambassadeur accompagna l'empereur et assista au sacrifice qu'il offrit sur le mont Thaï-chan, dans la province de Chantoung. Après cette solennité, l'empereur le traita généreusement et le renvoya après l'avoir comblé de présents; mais il ne lui accorda point l'alliance de mariage qu'il sollicitait. Depuis cette époque, Me-ki-lien envoyait chaque année un de ses grands officiers pour offrir ses hommages à l'empereur¹).»

En 727, «les Tou-fan (Thibétains) ayant engagé Me-ki-lien par une lettre à s'associer avec eux pour ravager les frontières, il n'osa y consentir. Il cacheta la lettre et l'envoya à l'empereur, qui le félicita de sa conduite. L'empereur rendit un décret par lequel il autorisait les Turcs à commercer dans la ville de Cheou-kiang-tch'ing, au nord du pays d'Ordos. Ce commerce procura à la Chine les chevaux dont elle avait besoin, et aux Turcs beaucoup d'argent et d'étoffes. En outre, l'empereur lui envoya chaque année un présent de dix mille pièces de soie²).»

¹) J. as. IV, p. 468 et suiv.; Deguignes, p. 456 et suiv.; Visdelou, p. 47; Mém. sur les Chin. XVI, p. 18; *Inscr. de l'Orkh.*, p. XIX.

²) J. as. IV, p. 470; Deguignes, p. 457 et suiv.; Mém. sur les Chin. XVI, p. 21.

En 732, il y eut de grands troubles dans le pays des Khi-tan. Leur roi venait d'être tué; un de ses ministres se sauva avec tous ceux de son parti auprès du khan, pendant que la reine des Khi-tan, qui était Chinoise, se retira en Chine. ce qui donna naissance à une guerre à laquelle les Turcs eurent quelque part, mais qui finit au désavantage des rebelles¹⁾.

«La dix-neuvième année de la période Khai-youen, c.-à-d. en 731, Kioue-te-kin mourut. L'empereur ordonna à *Tchang-kiu-i*²⁾, dont le titre était Kin-'ou-tsiang-kiun³⁾, et à *Liu-hiang*⁴⁾, qui avait le titre de Tou-kouan-lang-tchong⁵⁾, d'aller, avec un décret muni du sceau impérial, porter des compliments de condoléance au grand khan, et déposer des offrandes. Il ordonna de graver une inscription sur une stèle, d'ériger une statue du défunt et de construire un temple (une salle des ancêtres). Sur les quatre murs on devait peindre des tableaux de batailles. Il chargea six artistes supérieurs de les peindre exactement et ressemblants et tels qu'on n'en avait jamais vus dans ce pays, et afin que le khan en fût ému quand il le verrait.»

«Le khan demanda de nouveau la princesse, et l'empereur, voyant ses instances pressantes, la lui accorda. En conséquence, il députa un ambassadeur⁶⁾ pour présenter ses remerciements à l'empereur et le prier de vouloir bien fixer l'époque du mariage. Mais inopinément il fut empoisonné par Meï-lou-tch'oue⁷⁾; luttant

¹⁾ Deguignes, p. 458; Mém. sur les Chin. XVI, p. 24, 26. Comp. II S 7—8?

²⁾ *Tchang Khū-yih*, Schlegel, l. c., p. 47. J'ai mis *kiu* au lieu de *kin* dans Stan. Julien, ce qui n'est sans doute qu'une faute d'impression. Dans *Inscr. de l'Orkhon*, p. XX, on écrit *kiouï*, d'après le Père Hyacinthe.

³⁾ «C'était un fonctionnaire qui précédait l'empereur lorsqu'il sortait, pour prévenir les dangers imprévus. Il tenait à la main un bâton de cuivre doré aux deux bouts, et qu'on appelait *kin-'ou*» (*kin-tou*, Schlegel).

⁴⁾ Corrigé par moi pour *Lin-hiang*, St. Julien; *Lü-hiang*, Schlegel, l. c., *Liouï Sän*, *Inscr. de l'Orkhon*, l. c., d'après le Père Hyacinthe. Peut-être le même que *Likāng*, I N 12.

⁵⁾ «Maître des cérémonies des officiers de la capitale», Schlegel, l. c.

⁶⁾ Stan. Julien, qui dit «son frère aîné, Kiaï-li-pi», a dû se tromper sur le sens du premier caractère du nom; car le khan ne peut pas avoir de frère aîné. M. Schlegel le nomme Kokailikpit (*Inscr. de l'Orkh.* «Gueguyebi»).

⁷⁾ Meïlouk toat, Schlegel, l. c.

contre la mort, il fit tuer Mei-lou-tch'oue et exterminer toute sa famille. » Ceci eut lieu dans l'automne de 734¹⁾.

« L'empereur en témoigna une grande douleur, et ordonna à *Li-thsiouen*²⁾, dont le titre était Tsong-tching-khing (surintendant de la famille impériale), d'aller porter ses compliments de condoléance et ses offrandes. On profita de cette occasion pour élever un temple (une salle des ancêtres), et l'empereur ordonna à l'historiographe *Li-hiong*³⁾ de rédiger l'inscription pour la stèle⁴⁾. »

Tous ses sujets, d'un commun accord, donnèrent à son fils *I-jen* le titre de khan⁵⁾. Il mourut après huit ans de règne. Après cela, de grands troubles éclatèrent dans le pays des Tou-kioue, et en 745 le chef des Ouigours (Houi-ho) s'empara de tout le pays que les Tou-kioue avaient possédé, et tua leur dernier khan.

Après ce temps, les Tou-kioue ne sont mentionnés que très rarement dans l'histoire de la Chine; la dernière fois en 941, époque où, lisons-nous, ils envoyèrent une ambassade à l'empereur. Dans la suite, il n'y en eut plus aucune. A cette époque, les Tou-kioue étaient devenus extrêmement faibles⁶⁾. Sans doute ils ont successivement dû perdre leurs particularités nationales et être absorbés par d'autres peuples de race turque.

Ce sont ces deux monuments, mentionnés dans les sources chinoises, érigés en l'honneur de Kul-téghin et de son frère Bilghè

¹⁾ « A la huitième lune » (septembre), Mém. sur les Chin. XVI, p. 26. Comp. pourtant II S 10.

²⁾ *Li-tsoan*, Schlegel. Comp. II S 9 et p. 34.

³⁾ *Li-joung*, Schlegel.

⁴⁾ Quant aux détails sur la mort de Kioue-te-kin et de Pi-kia-khan, voir J. as. IV, p. 471—472; Schlegel, l. c., p. 47; *Inscr. de l'Orkhon*, p. XX.

⁵⁾ Son nom ne figure pas dans les parties de l'inscription II qui le regardent, non plus que ceux des autres khans. Son titre complet y est: *tānri-tāg tānri jaratmys̄ türk bilgā qayan*, c.-à-d. le sage kagan des Turcs, qui ressemble au ciel et est institué par le ciel; comp. p. 27, note 1.

⁶⁾ Journ. as., p. 476—477.

kagan, et restés dans l'oubli durant des siècles, qu'on vient de retrouver.

Les deux monuments¹⁾, distants d'environ un kilomètre l'un de l'autre, se trouvent dans des ~~Entourages~~ tout à fait déserts, près du lac Kocho Tsaïdam, à l'est de la rivière Orkhon. La localité est située à environ 60 kilomètres au nord du monastère d'Erdentsó (l'emplacement de l'ancienne ville de Karakorom) et à environ 30 kilomètres au nord-ouest de Kara-Balgassoun, restes de l'ancienne capitale des Ouigours, à l'ouest de l'Orkhon (comp. p. 75, note 1).

Ce sont deux grands monolithes carrés, arrondis en demi-cercle vers le haut et qui ont été dressés sur un socle. L'un et l'autre ces deux socles restent en place, tandis que les monuments eux-mêmes se trouvent renversés, ce qui a amené la fracture du mon. II en quatre morceaux, sans compter que d'ailleurs la surface se trouve fort endommagée. La hauteur du mon. I sans le socle est de 332^{cm}, et l'inscription en couvre 231. La pierre mesure en largeur 132^{cm} à la base et 122^{cm} vers le haut; l'épaisseur est de 46^{cm} à la base et de 44^{cm} au sommet. — Originellement le mon. II a eu une forme et des dimensions analogues, mais l'état de la pierre semble rendre impossible d'en indiquer les mesures exactes.

Près des deux monuments on trouve renversées un certain nombre de pierres hautes et étroites et plusieurs figures sculptées, dont aujourd'hui les têtes sont toutes abattues. Au mon. I, soit le nombre de ces pierres, qui ont dû primitivement être placées, d'une manière ou d'une autre, autour du monument même, soit l'espace occupé par elles, sont considérablement plus grands qu'au mon. II²⁾. Ensuite on trouve au voisinage de chaque monument un amas de terre, indication évidente d'un édifice écroulé: on en a retiré des tuiles demi-rondes, telles qu'on les emploie encore généralement en Chine pour couvrir les toits des maisons. Il est hors de doute que ces édifices ont été ces temples ou *salles des*

¹⁾ Je m'en tiens à la description détaillée présentée dans *Inscr. de l'Orkhon*, p. VII et suiv.

²⁾ Ces pierres auraient-elles rapport aux ennemis tués? Comp. plus haut, p. 60.

ancêtres mentionnés et dans les sources chinoises et dans les inscriptions turques¹⁾ comme se rattachant aux monuments.

Outre les inscriptions volumineuses en caractères turcs auxquelles je reviendrai tout à l'heure, chacun des deux monuments porte sur l'un de ses côtés, celui de l'Ouest, une inscription en chinois. Ces dernières sont extraordinairement bien taillées et, au moins dans le mon. I, encadrées d'une large bordure à entrelacs déliés dont le dessin est d'une grande beauté. L'inscription chinoise du mon. I, en l'honneur de Kul-téghin, est presque complètement conservée. G. VON DER GABELENTZ en a donné une traduction allemande dans *Inscr. de l'Orkhon*, p. XXV et suiv. Une traduction française considérablement améliorée et accompagnée de renseignements détaillés, est due à M. G. SCHLEGEL, professeur à Leide (*La stèle funéraire du Téghin Giogh*, Mémoires de la société finno-ougrienne, III, Helsingfors, 1892²⁾).

Cette inscription, rédigée au nom de l'empereur de Chine et qui est toute différente de l'inscription turque, commence, d'après la traduction de M. Schlegel, en ces termes: «O, Ciel si bleu! Il n'y a rien qui ne soit abrité par Toi. Le ciel et les humains sont liés entre eux, et l'univers est homogène. Par son souffle il sépare le Yin et le Yang (les éléments positifs et négatifs), et par ce moyen ils deviennent séparément souverains-maîtres³⁾.» Vient

¹⁾ IS 12, II N 14. Le mot turc correspondant est *barq*, que je traduis par *édifice*.

²⁾ J'ajouterai que M. W. P. WASSILIEW vient d'en donner une traduction nouvelle, dans la 2^e livraison, p. 167 et suiv., de Radloff, *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei* (comp. plus loin), livraison qui me parvient seulement au moment où cette partie de mon travail est déjà chez l'imprimeur. Je me permets de reproduire quelques passages de cette traduction pour comparer avec celle de M. Schlegel.

³⁾ Selon M. Wassiliew: «(Da) dieser blaue Himmel das All bedeckt [wörtl. Nichts nicht bedeckt], (so ist, wenn) Himmel und Menschen gegenseitig einträchtig sind, das Weltall ganz einheitlich und (es besteht) kein Unterschied. Da (aber, wenn) ihr [des Himmels und der Menschen] Geist sich getrennt hat, die Anwendung von Jin und Jang eintritt, so erscheinen (dann) verschiedene Herrscher und Häuptlinge.» — Dans ma *Notice préliminaire*, p. 8 (= 292), note 1, j'ai déjà fait remarquer que seul ce passage offre une ressemblance lointaine avec le commencement de l'inscription turque du côté de l'Est: «Quand

ensuite une allusion à des rapports antérieurs établis entre les Chinois et les Turcs et aux relations d'amitié qui se sont successivement développées entre les deux peuples: «Nous étions liés avec vous comme un père avec son fils. Nous avons fait que les calamités du brigandage n'ont plus surgi, et qu'on pouvait rentrer dans leurs étuis les arcs et les flèches¹⁾.» Puis on lit: «Le Prince défunt, le *Téghin K'iueh* (ou *K'üt*²⁾), était le second fils du Khakan *Kout-tho-louk*, et le frère cadet du Khakan actuel *Pit-kia*. Sa piété filiale et ses sentiments amicaux ont retenti jusque dans les pays lointains, et sa valeur était redoutée par [—]. Provient-ce seulement des sentiments de fidélité envers son souverain (c.-à-d. l'empereur de la Chine), que son bisaïeul *Iti-Mito beg* avait multipliés et qu'il avait su mener lui-même à bonne fin? Son aïeul (le grand-père du Téghin), *Kout-tho-louk K'ieh-kin*, traitait ses sujets avec une profonde humanité, et son fils [et son petit-fils l'imitaient]³⁾.» Après avoir continué de faire ressortir les nobles qualités du défunt, sa loyauté et sa bravoure, l'empereur exprime ses regrets de sa mort inattendue: «Je le dis et le redis: la douleur et la compassion remplissent mon cœur de douleur; car le Téghin était le frère cadet du Khakan, et le Khakan est

le ciel bleu en haut et la sombre terre en bas furent créés, entre les deux furent créés les fils des hommes, etc.»

¹⁾ Selon M. Wassiliew: «Was mich betrifft, so habe ich [mit ihnen] die gegenseitige Vereinigung eines Vaters mit (seinem) Sohne abgeschlossen und es dahin gebracht, dass Einfälle und Beunruhigungen nicht (ferner) stattfanden. Bogen und Pfeile wurden in die Köcher gelegt.»

²⁾ Je substitue cette forme à celle — *Giogh* — qu'emploie M. Schlegel lui-même; comp. p. 73, note 1.

³⁾ Selon M. Wassiliew: «(Der hier begrabene) Herr (trug den) Namen Küe [Kül]-Tegin, (er war) der zweite Sohn des Ku-tu-lu Kagan, der berühmte jüngere Bruder des jetzigen Pi-kia [Bilgä] Kagan. Seine Ehrfurcht gegen die Eltern, und seine Freundestreue gegen Alle wurden gepriesen in fernen Ländern, seine Hoheit und seine Tugend (veranlassten?) Furcht ○ und Veränderung der Sitten. Wie war dies (möglich, wenn nicht) deshalb (, dass) sein Vorfahr I-ti-mi-schi-fu, sammelnd [da er ausübte] Tugenden gegen den hohen (Himmel?), (seinen) Körper bis zu Ende führen konnte [eines natürlichen Todes starb], dass sein Grossvater Ku-tu-lu hie-kin wahre Menschlichkeit gegen die Niedrigen ausübte und sein Sohn ○○○ [und Enkel fortführen].»

comme Notre fils, etc.¹⁾». Suit encore une pièce de vers en l'honneur du défunt.

Enfin, vers la conclusion de l'inscription, l'on ajoute en ces termes la date exacte de l'érection du monument: «Érigé dans la 20^e année de (la période) K'ai-youen (de la dynastie) des Grands T'ang, l'année cyclique étant Jin-chin, le 7^e mois (appelé) Sin-tcheou, de la nouvelle lune le 7^e jour (appelé) Ting-w(e)i.» Le chiffre indiquant le mois, est mutilé; selon moi, il faut lire 7, ce qui concorderait avec ce qu'indique l'inscription turque de I NE, savoir que notre monument fut inauguré au 7^e mois. En ce cas, la date complète correspondrait exactement au 1^{er} août 732 d'après notre ère. Afin de ne pas interrompre ici l'exposition par une longue digression relative à la chronologie, je renvoie à la note concernant I NE, à la fin de mon travail, l'argumentation de cette manière de voir personnelle.

L'inscription chinoise du mon. II, en l'honneur de Bilghè kagan, est fortement mutilée, en sorte que c'est seulement une partie très restreinte qu'on peut lire de suite²⁾. Sa fin porte pour date la 23^e année de la période K'ai-youen, c'est-à-dire 735 d'après notre ère, et dans le corps du texte on cite la 22^e année de la même période, soit 734; évidemment c'est l'année de la mort du khan, ce qui concorde avec les indications puisées autre part (voir plus haut, p. 79). Il va sans dire qu'originellement il s'est trouvé une addition des mois et jour, mais il n'y en a plus aucune trace.

Les autres côtés des deux monuments, tant le côté large de l'Est que les deux étroits du Nord et du Sud, sont couverts d'inscriptions serrées, exécutées avec les singuliers caractères tures. Ces inscriptions sont au nombre des plus considérables qui existent d'ailleurs: celle du mon. I contient en tout près de 10000 caractères; celle du mon. II, d'une écriture un peu plus

¹⁾ Selon M. Wassiliew: «Ewig werde ich mein Mitgefühl aussprechen, (denn) der Kummer ist in meinem Herzen. Dazu (war) der Tegin der jüngere Bruder des Kagan, und der Kagan ist gleichsam mein Sohn.»

²⁾ Voir DEVÉRIA dans *Inscr. de l'Orkhon*, p. XXVII et suiv., et à présent WASSILIEW dans Radloff, l. c., p. 170 et suiv.

serrée que celle de la première, a été un peu plus vaste encore alors qu'elle était entière.

L'inscription du mon. I se compose de deux sections, rédigées l'une et l'autre au nom du khan. L'une de ces sections, la plus grande, couvre tout entier le côté de l'Est (je la désigne par I E), 40 lignes, et va se continuer sur le côté du Nord (I N), qui constitue 13 lignes. Après un court aperçu de l'histoire antérieure des Turcs et en s'arrêtant surtout aux mérites du père et de l'oncle, comme à l'essor que prit l'empire des Turcs sous leur règne, le khan rapporte en détail ses exploits et ceux de son frère défunt¹⁾, ainsi que la mort de ce dernier, et enfin il dépeint les regrets qu'il éprouve à cette occasion et les compliments de condoléance qu'il a reçus de la part de différents peuples.

La seconde section, moins grande, occupant le côté étroit du Sud (I S), soit 13 lignes, et qu'on doit considérer ou comme épilogue ou comme prologue de la section principale désignée la première, contient, sous forme d'allocution aux Turcs, soit des remarques générales des vicissitudes qui se sont successivement déclarées dans leurs destinées par suite de leurs relations avec les Chinois, tout en déplorant la désobéissance et les dissensions des Turcs, soit la glorification des mérites du khan lui-même, soit, en terminant, la communication concernant le monument même et sa genèse.

A ces inscriptions il s'en rattache d'autres encore, de peu d'étendue, chacune d'une seule ligne, aux trois angles de la pierre, savoir ceux du N.-E., S.-E. et S.-O., et dont l'une (I NE) nous renseigne sur l'âge de Kul-téghin avec les dates de sa mort et de ses funérailles, ainsi que de l'inauguration de la pierre. Dans les deux autres, ce n'est plus le khan qui parle: c'est un parent des deux frères, nommé Yolig- (ou Yollig-?)téghin²⁾ et désigné comme

¹⁾ Comme petit trait caractérisant ce peuple de cavaliers, on doit faire ressortir que, dans le récit des diverses batailles auxquelles le défunt a pris part, on communique aussi les noms des chevaux qu'il y a montés, et leur sort respectif.

²⁾ La même parenté le relie aux deux frères, puisqu'il est leur *aty* (*kül-tigin atysy* I SE, [*qa*] *yan atysy* II SW); mais la signification de ce mot, qui ne semble pas se trouver dans les langues apparentées, est douteuse. Le titre

celui qui a écrit toute l'inscription. Je partage l'opinion de M. RADLOFF, savoir que ceci veut dire sans doute que c'est Yolog-téghin qui a rédigé l'inscription et l'a tracée sur la pierre, tandis qu'à coup sûr ce sont les ouvriers chinois qui l'ont gravée.

Enfin nous avons à ajouter encore deux lignes placées sur le côté de l'Ouest, à côté de l'inscription chinoise (I W). Là c'est encore le khan qui parle à la 1^{re} personne. Mais évidemment ces deux lignes n'ont été écrites que postérieurement à toutes les autres inscriptions et par une personne autre que celle qui a exécuté le reste: plusieurs des lettres sont façonnées autrement que celles du reste des inscriptions, par exemple X au lieu de X b^2 , et l'orthographe de certains mots diffère aussi légèrement. Cependant, que ces deux lignes émanent de Bilghè kagan lui-même, comme le pense M. Radloff, p. 3, c'est là une conclusion que, ce me semble, on n'est pas autorisé à faire.

L'ensemble de l'inscription du mon. I est de 71 lignes.

L'inscription du mon. II qui, comme je l'ai déjà dit, est de beaucoup plus mutilée que celle du mon. I, est d'une composition tout à fait pareille à cette dernière. C'est encore ici le côté de l'Est (II E) qui porte la section principale historique, qui cependant va se continuer sur le côté du Sud (II S) et non, comme dans I, sur le côté du Nord. Après une courte introduction renfermée dans les deux premières lignes de II E, où parle le fils et le successeur (l'I-jen khan des sources chinoises) du khan défunt, on passe immédiatement à répéter, presque mot à mot, l'inscription du côté oriental du mon. I. Ce mot-à-mot, qui présente très peu d'écarts, la plupart d'un caractère graphique, va de la fin de II E 2 au milieu de II E 24, correspondant à I E 1, à

de téghin paraît dénoter que ce doit être un agnat. Il n'y a donc guère d'autres possibilités sinon que *aty* soit ou neveu ou bien cousin (peut-être demi-frère ou frère naturel?). M. Radloff le traduit par neveu, sans doute seulement d'après I E 5 = II E 5, où il trouve ce mot (*oyty~aty*), ce dont cependant je ne saurais convenir (voir la note 10). Comme celui qui a rédigé l'inscription, doit probablement être un homme d'un âge plus mûr qu'on ne devrait le supposer dans un neveu (c.-à-d. le fils d'un frère cadet) du khan et du téghin, j'aime mieux le traduire par cousin. Mais ce n'est là qu'une hypothèse.

partir du commencement, jusqu'au commencement de I E 30. Aussi dans la suite, jusqu'à II E 32, qui traite, bien que d'une manière assez voilée, du même combat où Kul-téghin trouva la mort, on raconte jusqu'à un certain point les mêmes événements que dans I, quelquefois à peu près dans les mêmes termes. Cependant tout se rapporte ici exclusivement au khan, tandis que tout ce qui dans les récits du mon. I concerne Kul-téghin, est omis; bien plus, ce dernier n'est nommé nulle part dans toute l'inscription du mon. II, si ce n'est II E 21 et 22. La continuation de l'inscription n'a pas d'analogue dans le mon. I. Malheureusement ces parties sont trop mutilées pour donner autre chose qu'un tableau fort incomplet des événements qui y sont mentionnés; cela est d'autant plus à regretter que plusieurs de ces événements sont les mêmes qui sont mentionnés par les Chinois, et qu'il aurait été d'un intérêt spécial de pouvoir comparer plus en détail la version turque avec celle des Chinois. Cependant c'est toujours le khan défunt qui y parle à la 1^{re} personne, jusqu'à ce que le récit, II S 8, atteigne à sa mort. Dès lors et sans aucune transition il est mentionné, dans le reste de cette section, à la 3^e personne, tandis que c'est le nouveau khan qui parle.

Les trois dernières lignes du côté du Sud (II S 13—15) constituent une petite section à part, où le jeune khan énumère les nobles qui sont venus dans le temps rendre hommage à son père à l'occasion de son avènement au trône (et maintenant encore à l'occasion de son propre avènement?).

La seconde section principale, qui occupe tout le côté du Nord (II N, 15 lignes), contient essentiellement la répétition presque littérale de toute l'inscription du côté méridional du mon. I. Les lignes 1—8 se calquent pour ainsi dire sur I S 1—11. Mais ensuite on intercale un nouveau morceau, qui va de la fin de la l. 8 jusque vers le milieu de la l. 14, malheureusement avec de grandes lacunes et, en tout cas, souvent difficile à lire. Autant que l'état mutilé permet d'en juger, la fin semble concorder avec les dernières lignes de I S. Comme dans la section nommée la première, II E et S, et dans I, c'est encore ici le khan défunt qui parle d'un bout à l'autre, à la 1^{re} personne, et le titre du khan, au commencement de la l. 1, est celui qu'il emploie (p. 74, note). C'est seulement dans le dernier passage, qui traite du monument

même et de sa genèse, qu'il faut voir dans celui qui parle le nouveau khan, quoique ce fait ne soit pas indiqué et que le texte concorde avec l'inscription de I S, où l'on met les mêmes mots dans la bouche de son père.

Outre ces inscriptions couvrant les trois faces latérales unies, il y a une ligne sur l'angle qui sépare les côtés de l'Est et du Sud (II SE), ligne qui, je le suppose, doit se lire comme elle est située, c'est-à-dire entre la dernière ligne du côté de l'Est et la première du côté du Sud. Ensuite on trouve sur l'angle sud-ouest une ligne à part (II SW), où le même Yolog-téghin à qui l'on doit l'inscription ayant trait à Kul-téghin, se nomme comme celui qui a aussi rédigé celle-ci.

Enfin il y a, s'écartant du mon. I, dans le fronton surmontant l'inscription chinoise du côté de l'Ouest, une petite inscription turque (II W) qui contient, ce semble, une expression lyrique du chagrin que le jeune khan éprouve à l'occasion de la mort de son père. Elle aussi, cette inscription est malheureusement assez mutilée. Elle ne me paraît guère avoir pu contenir plus de 9 lignes, 4 de chaque côté de la ligne qui se trouve à peu près sous le sommet du fronton. (Selon M. Radloff, cependant, il y aurait eu là 11 lignes.) De plus, chaque ligne de cette inscription a été assez courte et n'a guère pu contenir plus de 13 à 16 lettres.

Les inscriptions turques du mon. II ont donc présenté l'ensemble d'au moins 82 (peut-être 84) lignes.

Reste à savoir quel est le mode de succession des deux sections principales contenues dans chacune des inscriptions. Toutefois c'est là une question d'importance secondaire. Si, dans ce qui suit, je me suis décidé à commencer par le côté de l'Est et à regarder par conséquent l'autre section des deux inscriptions, I S et II N, comme une sorte d'épilogue qui s'y rattache, c'est que, d'une part, la grande section historique est absolument la partie principale — et pour cette raison l'on pourrait aussi la supposer destinée à ouvrir l'inscription —; d'autre part, j'y ai été amené par la raison pratique qu'en tout cas cette section est le meilleur moyen d'initier le lecteur au contenu des inscriptions.

Cependant des réflexions renouvelées m'ont rendu vraisemblable

que l'auteur même des inscriptions a pensé autrement. En ceci j'attache moins d'importance à ce qu'en soi il pourrait sans doute être probable que l'ensemble de l'inscription a commencé par la formule titulaire du khan qui l'a fait graver et qui par cette voie parle à son peuple et à la postérité. Mais il y a un autre détail qui mérite une attention spéciale. C'est le fait que, dans le mon. I, l'inscription du côté de l'Est, contrairement à ce qu'on devait attendre, ne se continue pas sur le côté du Sud, immédiatement de l'autre côté de l'angle sud-est, où elle finit, mais bien sur le côté du Nord, ce qui fait faire un grand saut au lecteur, jusqu'à l'angle diagonalement opposé, celui du Nord-Ouest. A coup sûr, la seule explication de cet étrange arrangement c'est le fait que le côté du Sud était déjà couvert de caractères lorsqu'on grava l'inscription du côté de l'Est. Il faut donc admettre que l'auteur a commencé par la section de moindre dimension I S, où il a visé à donner un prologue, une introduction à la grande section historique; mais par inadvertance on est venu à placer cette première section à droite de l'inscription chinoise, si celle-ci a été gravée la première, ou bien, si l'on y a travaillé en même temps qu'à l'inscription turque, il est arrivé qu'on a placé l'inscription chinoise sur le côté originellement destiné à recevoir la grande inscription turque. Dans le mon. II l'on a évité cette faute, et toutes les lignes de l'inscription s'y suivent dans l'ordre naturel, si l'on commence par le côté du Nord (la petite section = I S) et finit par le côté du Sud. C'est pourquoi sans doute, dans la reproduction suivante des inscriptions, j'aurais mieux fait de distribuer les diverses sections conformément à cette manière de voir; mais à présent il est trop tard pour changer le plan une fois tracé de l'arrangement, et, comme je viens de le dire, en elle-même toute cette question n'est pas d'une grande importance.

Dans l'édition présentée dans *Inscr. de l'Orkhon*, l'on a préféré compter de suite l'ensemble des lignes sur chacun des deux monuments en arrangeant les différents côtés dans l'ordre suivant: Est, Sud, Ouest, Nord¹⁾. Pour ma part, j'aime mieux

¹⁾ Dans ma *Notice préliminaire*, p. 4 (= 288) et suiv., j'ai déjà démontré qu'il faut lire les lignes de droite à gauche, et non de gauche à

compter simplement les lignes sans sortir du cadre de chaque côté, de la même manière que l'a fait M. Radloff. Seulement j'emploie une autre désignation que la sienne, en donnant à chaque côté le nom du point cardinal qu'il regarde (ou qu'il a regardé) et en employant à cela les marques N, S, E, W internationalement acceptées. Dans ma transcription je mets en marge cette désignation, tandis que, dans le corps du texte et au commencement de chaque ligne, je place la désignation fautive des lignes, qui se trouve dans *Inscr. de l'Orkhon*. Le tableau ci-dessous montre la corrélation des désignations différentes:

	Inscr. de l'Orkhon.	Radloff ¹⁾ .
I E 1—40	= 40—1	= K (40—1) 1—40
I N 1—13	= 69—57	= Kb (13—1) 1—13
I S 1—13	= 54—42	= Ka (13—1) 1—13
I NE	= 70	= K III
I SE	= 41	= K II
I SW	= 55	= K I
I W 1—2	= 56	= Kc 1—2
II E 1—41	= 41—1	= X (41—1) 1—41
II SE	= 42	= X II
II S 1—15	= 57—43	= Xa (9—1) 1—13
II N 1—15	= 77—64	= Xb (15—1) 1—15
II SW	= 58	= X I
II W 1—9 (11?)	= 63—59	= Xc 1—7

Quant au texte des inscriptions, l'on approuvera sans doute que j'en donne seulement la transcription. Les textes originaux ont déjà été publiés plusieurs fois de différentes manières: une copie nouvelle ne serait donc importante que si elle se fondait sur une collation critique nouvelle des monuments originaux

droite, comme cela se fait et dans *Inscr. de l'Orkhon* et dans *l'Atlas* de M. Radloff.

¹⁾ Je mets entre parenthèses les chiffres de lignes fautifs de *l'Atlas*, et en dehors des parenthèses ceux qu'emploie M. Radloff dans sa publication récente.

mêmes, et doit être réservée à cette collation. La publication dont j'ai fait la principale base de mon texte, est la copie typographiée qu'on trouve dans *Inscr. de l'Orkhon*. Elle a été généralement exécutée avec beaucoup de précision, surtout en ce qui concerne le mon. I, et se fonde sur une copie faite, d'après les originaux mêmes, par le chef de l'expédition finnoise envoyée dans ces parages, M. le Dr. A. HEIKEL, secondé par son frère. Avant d'être imprimée, cette copie a été ultérieurement collationnée avec ce qu'on avait pris de plaques photographiées et d'épreuves sur papier représentant le mon. I¹⁾. Un nombre assez considérable de détails de ce texte typographié²⁾ se laissent corriger immédiatement et avec une parfaite certitude, dès que l'on connaît l'alphabet et la langue (p. ex. dans des mots ou phrases reparaissant souvent, tels que *kül-tig'in*, *bin'p opłaju tǎgdi* et bien d'autres, ou bien là où les deux inscriptions contiennent des textes parallèles). Mais en outre j'ai rapproché le tout, avec le plus grand scrupule possible, tant des planches des *Inscr. de l'Orkhon* (dont toutefois quelques-unes sont malheureusement très peu lisibles) que des planches non retouchées de *l'Atlas der Alterthümer der Mongolei* par M. le Dr. W. RADLOFF, qui reproduisent, par voie photographique, des estampages sur calicot exécutés par M. Radloff comme chef de l'expédition russe envoyée dans ces régions³⁾. Je crois que, grâce à cette collation, je suis parvenu, dans un nombre assez considérable de passages, à obtenir des résultats plus précis et plus sûrs que les textes typographiés. Enfin, sur ma prière, M. HEIKEL a bien voulu collationner avec les photographies originales et ses estampages divers passages où il m'importait de savoir plus exactement que ne me permettaient de le voir les planches, quelles traces de lettres on pourrait constater. Malheureusement, dans nombre de cas, cette revision renouvelée

¹⁾ *Inscr. de l'Orkhon*, p. X.

²⁾ Quand je cite exceptionnellement ce texte dans les notes, je le désigne par *IO*. Ordinairement je regarde comme superflu d'indiquer les écarts de mon texte par rapport à ce dernier, quand ils tiennent à une correction sûre et qui s'entend logiquement de la leçon erronée ou défectueuse d'un mot.

³⁾ Au contraire, les planches retouchées que renferme cet ouvrage, sont très sujettes à caution et fort en arrière du texte imprimé des *Inscr. de l'Orkhon*.

n'a point donné de résultats; mais en d'autres cas ce m'a été une satisfaction de voir confirmée une conjecture ou d'acquérir la certitude que telle ou telle leçon était ou possible ou impossible, et je me permets ici de remercier sincèrement M. HEIKEL d'avoir bien voulu se donner tant de peine pour moi à ce sujet¹⁾.

Ensuite je dois mentionner que, l'impression du présent mémoire ayant à peu près atteint la fin de sa première partie, le travail de M. RADLOFF assez souvent cité par moi dans cette première partie, *Denkm. Kül T.* (voir p. 4), a été remplacé, à titre de canevas provisoire, par une publication nouvelle et plus élaborée du même auteur et qui, sous le titre de *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei. Die Denkmäler von Koscho-Zaidam* (St. Petersburg 1894), comprend les deux grands monuments. Toutefois les modifications (soit du plan, soit du texte, soit de la traduction de l'inscription I et des parties qu'elle a de commun avec II) par lesquelles ce travail se distingue du canevas dont je viens de parler, sont généralement assez superficielles; dans certains cas, j'ai éprouvé une satisfaction personnelle à y rencontrer les mêmes manières de voir auxquelles j'étais arrivé indépendamment, tandis que, d'autre part, il y a aussi des modifications qui ne me paraissent pas être des améliorations²⁾. Au reste, le lecteur qui aura pris connaissance de la première partie

¹⁾ Je désigne par *H* ce que je dois aux communications de M. le Dr. Heikel.

²⁾ Je ferai particulièrement ressortir qu'il arrive que tous les points à l'égard desquels j'ai émis des opinions divergentes dans la première partie de mon travail (sans compter bien d'autres de même nature que je n'ai pas formellement mentionnés) ont passé sans changement dans la publication remaniée. A ceci ne font exception que quelques rares détails d'importance secondaire: aujourd'hui M. Radloff traduit aussi la combinaison *ũčũ-apa* (voir p. 24, note 2) par «Vorfahr(en)», même signification que, indépendamment de lui, j'avais assignée à cette combinaison, et dans son glossaire, p. 84 et 143, il lit aussi à présent *buñsyz* et traduit *buñ* par «Maas, Ende (eigentlich «das Diessein, Sosein»[?])», et *buñsyz* par «ohne Ende (Maass), endlos, gross, mächtig» (sans fin, sans bornes, infini, grand, puissant), tandis que dans sa traduction il avait rendu ces mots de la même manière que dans son travail préliminaire; voir plus haut, p. 25, note 2. Cependant je dois regarder cette interprétation comme arbitraire et erronée, tout en maintenant nettement la justesse de l'interprétation que j'y ai donnée de ces mots.

de mon travail ou qui voudra se donner la peine de comparer en détail la manière dont M. Radloff, d'une part, et moi, de l'autre, traitons ces anciens monuments, verra tout de suite que, indépendamment du plus ou moins de familiarité avec les idiomes turcs, il y a une profonde différence de principe entre la méthode suivie par cet illustre savant et celle que je regarde comme juste. Ce lecteur verra que non seulement cette différence éclate en maint endroit quand il s'agit de fixer les leçons exactes du texte¹⁾: elle se révèle à un degré éminent dans le plan à suivre pour la transcription: tandis que sur ce terrain je m'en tiens exactement à ce que donnent les inscriptions et sans rien changer, M. Radloff, tout en suivant parfois de trop près les langues turques (du Nord) modernes, a, selon ma conviction, traité tout au long ce point avec un tel arbitraire, qu'on acquiert même à certains égards une idée fausse de la langue des inscriptions²⁾. Enfin je crois que si l'on veut comparer entre elles les traductions, on ne trouvera pas moins de divergence relativement à l'intelligence et à l'interprétation d'un grand nombre de détails qui ont trait soit à la langue, soit aux faits historiques et géographiques mentionnés dans les inscriptions, côté que M. Radloff n'a touché que très rarement³⁾.

¹⁾ Il est regrettable que M. Radloff ne paraisse point avoir tenu compte des textes contenus dans *Inscr. de l'Orkhon*, ouvrage qu'en tout cas il ne nomme nulle part: dans ces textes il eût trouvé, en plus d'un endroit, des leçons — ou des indices de leçons — évidemment plus correctes ou plus complètes que celles qu'il a suivies. Du reste, je prie le lecteur qui voudra comparer les textes donnés par M. Radloff et par moi, de vouloir bien, dans les cas douteux, ne pas se prononcer sur nous sans avoir comparé aussi les publications accessibles des inscriptions originales mêmes

²⁾ Comp., par exemple, plus haut, p. 18, note 2, p. 22, note 1, et plusieurs autres endroits. Dans le glossaire postérieurement publié, cet arbitraire a été poussé plus loin encore que dans les textes mêmes

³⁾ Il serait superflu, même irréalisable d'indiquer expressément chaque divergence de leçon et, encore plus, de transcription ou de traduction. Dans les notes mises au bas des textes turcs, je le fais seulement dans quelques cas où la leçon est en elle-même plus ou moins douteuse, en y désignant par *R* la leçon de M. Radloff. Concernant certains autres cas où il y a des divergences plus importantes ou plus caractéristiques, je me permettrai de formuler, dans les notes explicatives mises à la fin de mon travail, mes objections contre la version Radloff en y joignant les motifs de la mienne. Je pourrais ajouter qu'il y a aussi un assez grand nombre de divergences qui ne sont dues qu'à

Du reste, pour ce qui concerne mon propre travail, je ne saurais m'en tenir qu'à ce que j'ai énoncé à la page 4.

Quant à l'arrangement que j'ai suivi en reproduisant le texte, je dois encore faire ressortir que, dans les parties où les deux inscriptions se suivent littéralement, j'ai préféré insérer le texte du mon. Il sous I pour y donner les deux textes en lignes parallèles. On obtient par là que le lecteur puisse aisément faire la comparaison des deux textes, et l'on évite de donner deux fois des traductions identiques de ces passages d'assez longue haleine.

Dans le texte, je me sers du signe [] pour désigner ce qu'on ne peut plus lire sur la pierre, tandis que je désigne par < > ce qui n'est point une lacune, mais ne s'est jamais trouvé sur la pierre¹⁾. Enfin, le signe () marque ce que porte la pierre, mais doit être supprimé à titre de faute commise par la personne qui a rédigé l'inscription ou qui l'a gravée. Entre [] j'indique, autant que possible, au moyen de points ([. . .]) le nombre approximatif de caractères (turcs) supposés disparus dans la lacune. Si l'on ne peut déterminer ce nombre avec une exactitude approximative, j'emploie au lieu des points un ou plusieurs traits ([— —]). Quand je crois pouvoir, en tout ou en partie, combler une lacune par voie de conjecture, j'en informe par de menus caractères entre [], et des points ou lignes éventuels n'ont alors trait qu'à la partie restante de la lacune. Là où je reproduis les doubles textes en lignes parallèles, j'ai regardé comme superflu de compléter l'un des textes au moyen de l'autre, chaque lecteur pouvant le faire immédiatement lui-même. Seulement, dans le cas de lacunes parallèles dans l'un et l'autre texte, j'en fais quelquefois l'essai.

Dans la traduction j'emploie [] dans le même sens que dans

de petites inadvertances ou à des fautes d'impression soit dans le texte, soit dans la traduction. Par exemple, Radloff, p 58, X 24 «sechs und zwanzigsten», qu'il faut lire «acht u. z.»; p. 70, Xa 8 «neunten», qu'il faut lire «zehn-ten», «sieben und zwanzigsten», qu'il faut lire «s. u. dreissigsten», etc.

¹⁾ Dans les textes reproduits parallèlement, j'emploie quelquefois < > pour faire remarquer expressément que certains mots qu'on lit dans l'un des textes, ne se retrouvent pas dans l'autre.

le texte; seulement, j'y mets un nombre arbitraire et plus petit de points ou de lignes. Par des points en dehors de [] je désigne que quelque chose m'est incompréhensible à moi. Au contraire, je mets ici entre () les additions supplémentaires ou explicatives que ne porte pas l'original, ou quelquefois des traductions qui ne sont que de pures conjectures. Ce que d'ailleurs j'aurais à faire observer pour renseigner sur certains détails, a trouvé place dans les notes qui terminent le travail.

Cependant il y a un point qu'il serait bon de faire précéder d'une remarque. C'est la chronologie employée dans les inscriptions. Comme nous le savons aussi d'autre part, les Turcs se sont servis à cette époque du calendrier chinois, tout au plus avec une légère modification (voir la note relative à I NE); mais ils n'ont pas compté les années de suite à partir d'un point fixe. Quand les inscriptions indiquent la date de quelque événement, cela se fait régulièrement par un renvoi à l'âge respectif du téghin ou du khan. Il ne reste pas tout à fait clair si, dans ces cas, l'âge est compté d'anniversaire en anniversaire, ou si l'on entend par là une année lunaire (l'année civile), soit celle dans le cours de laquelle la personne en question atteint l'âge indiqué, soit l'année suivante au commencement de laquelle il aurait conséquemment atteint cet âge. Cette dernière alternative de l'année lunaire serait sans doute la plus vraisemblable et pourrait peut-être trouver de l'appui dans le fait que, dans II S 2, on mentionne, en continuité immédiate, des événements qui ont eu lieu pendant l'hiver de la 38^e année du khan et au printemps de sa 39^e année (c'est là ce que sans aucun doute il faut lire); car l'année lunaire commence par «le printemps» — à moins que par hasard l'anniversaire du khan ne soit tombé précisément autour du nouvel an, cas où toutefois l'année d'âge atteinte coïnciderait, pour la part du khan, avec l'année lunaire.

Or, plusieurs fois nous trouvons le même événement mentionné dans l'une et l'autre inscription et rattaché à l'âge de chacun des deux frères. On constate alors que le chiffre représentant l'âge du khan dépasse régulièrement de 1 celui qui représente l'âge du téghin; dans un seul cas il se présente (peut-être grâce à une inexactitude existant dans l'une des inscriptions) une différence de 2. Ainsi on lit:

	âge du khan	âge du téghin
mort du père	8 (II E 14)	7 (I E 30)
expédition contre les Sogdak, etc.	28 (II E 24)	26 (I E 31)
» » les Karlouk . . .	31 (II E 29)	30 (I N 1—2) ¹⁾
» » les Chinois . . .	32 (II E 25)	31 (I E 32)
» » les Kirghiz et les Turghès	37 (II E 26)	36 (I E 35)

Il doit donc y avoir entre les deux frères une différence d'âge de 1 an ou un peu plus, et pourtant moindre que 2 ans, de sorte que vraisemblablement ils ont dû naître en deux années lunaires successives.

Or, il demeure certain que Kul-téghin mourut au printemps de 731, à l'âge de 47 ans (voir p. 78 et I NE). Par conséquent il a dû naître en 684 (ou 683), et son frère aîné, le khan, en 683 (ou 682). Donc, conformément à la manière de calculer employée dans les inscriptions, ce dernier a dû, à sa mort survenue dans l'automne de 734, être âgé de 51 ans, ce qui concorde bien avec le fait qu'à l'occasion du dernier événement mentionné immédiatement avant sa mort (II S 7), il est indiqué comme ayant 50 ans. D'après ceci les données chronologiques peuvent par conséquent être aisément converties en années approximatives de notre ère en ajoutant à 684 ou à 683 les âges respectifs²⁾.

Il serait inutile d'entamer ici la démonstration de l'importance éminente de ces inscriptions comme étant les plus anciens monuments de la langue et de la littérature turques, vierges encore de tout souffle du monde mahométan, et comme des documents historiques originaux qui constituent un supplément on ne peut plus précieux aux récits des Chinois.

Si, dans les parties où il s'agit d'énumérer les expéditions militaires, les ambassades, etc., non seulement le style est en

¹⁾ Cette donnée est due à une correction ajoutée dans l'inscription même, l'âge de 37 ans ayant été préalablement indiqué.

²⁾ Malheureusement il se trouve que parmi les événements dont l'époque est fixée de la manière indiquée, il n'y en a, je pense, aucun (excepté la mort de Kul-téghin et peut-être celle du père) qu'on puisse identifier, avec une parfaite certitude, à tel événement isolé rapporté par les annales chinoises à une année déterminée.

général sec et monotone, mais aussi l'exposition est assez désordonnée, de l'autre côté il y a de grandes parties où la langue, bien que souvent un peu contrainte et lourde, s'élève néanmoins à des expressions de sentiments réellement profonds et de vraie poésie, et où ce langage est appuyé par un style d'une couleur très caractéristique et souvent fort vive. Comme trait typique sous le rapport du style, il faut surtout signaler la figure bien connue aussi d'autre part et qui consiste à exprimer la même idée en deux phrases coordonnées, construites ou parallèlement ou sous forme d'antithèse. Non seulement cette figure donne au style un cachet tout particulier de force et de charme; mais lorsque une fois l'on a su saisir la sûreté et la logique de l'emploi de cette figure, elle se présente également à nous comme un auxiliaire extrêmement important relativement à la juste intelligence de beaucoup de passages. Quelquefois il se rattache encore à l'emploi de cette figure un usage évidemment intentionnel d'allitérations (voir, par exemple, I E 23 = II E 19, note 31). Si nous y ajoutons encore que bon nombre des métaphores que nous trouvons employées dans les inscriptions, se retrouvent aujourd'hui même dans la poésie populaire de diverses tribus turques (j'en citerai quelques exemples dans les notes), tout ceci vient se résumer en une impression tout à fait à part que laissent ces anciennes inscriptions. On dirait presque de lointains échos d'une épopée nationale, tour à tour triomphants et pleins d'une douloureuse tristesse, qui viendraient nous frapper, émanant de ces pierres moussues, dans lesquelles la voix se ranime aujourd'hui!

Monument I.

Côté de l'Est,

avec II, Côté de l'Est, 2—24 (II, 40—18) = I E 1—30 (I, 40—11).

- (I, 40) Özä-kök t^āñri ^asra ja^γyz jir qy^lynduqda i^{kin}-^ara kisi oy^ly IE1
 (II, 40¹) Özä kök-t^āñri ^as[.] IE2
- qy^lnm^{ys}. kisi oy^lynda özä ^āčüm-^apam bum^{yn}-q^aγ^an ist^āmi-q^aγ^an
] (II, 39) kisi oy^lynda özä ^āčüm-^apam bum^{yn}-q^aγ^an ist^āmi-q^aγ^an IE3
- o^lrm^{ys}², o^lrypan türk bud^{un}ñ ilin törüsin tuta birm^{is}, iti birm^{is}.
 o^lrm^{ys}², o^lrypan türk bud^{un}ñ ilin törüsin tuta-birm^{is}, iti-birm^{is}.
- (I, 39) tört bu^lñ qop ja^γy-^ārm^{is}, sü-sül^āp^ān tört bu^lñdaqy bud^{un}γ IE2
 tört bu^lñ qop ja^γy-^ārm^{is}, sü-sül^āp^ān tört bu^lñdaqy bud^{un}γ
- qop-^al^mys, qop-baz qy^lm^{ys}, baš^lγγ^γ jük^ūnd^ūrm^{is}, tizligⁱg sökürm^{is}.
 [.] baš^lγγ[. . .] k^ūnd^ūrm^{is}, tizlig[.]
- ilg^ārü q^ad^γrq^an jyšqa-t^āgi, kirü t^āmⁱr-q^ap^γγqa-t^āgi qond^urm^{ys},
] (II, 38) t^āmⁱr-q^ap^γγqa t^āgi qond^urm^{ys}, IE4

¹ Pour ce qui précède voir plus loin. ² Comp. p. 33, note 1.

Côté de l'Est.

- Quand le ciel bleu en haut et la sombre terre en bas furent IE1
 créés, entre les deux furent créés les fils des hommes. Au-dessus (III3)
- des fils des hommes s'élevèrent mes ancêtres Boumin kagan et
 Istèmi kagan¹). Après être devenus maîtres, ils gouvernèrent et
 fixèrent l'empire²) et les institutions du peuple turc. Aux quatre IE2
 coins du monde ils avaient beaucoup d'ennemis³), mais faisant
 des expéditions avec des armées, ils asservirent et pacifièrent
 beaucoup de peuples aux quatre coins du monde; ils leur firent
 baisser la tête et ployer le genou⁴); ils les firent s'établir en avant
 (c'est-à-dire vers l'est) jusqu'à la forêt de Kadirkan⁵), en arrière
 (c.-à-d. vers l'ouest) jusqu'à la Porte de Fer⁶). Si loin entre ces deux (III4)

- IE3 ikin-ara (I,38) idioqsyz kök türk anča olurur-arms. bilgä qayan-
 ikin-ara idioqsyz kök-türk [.]iti-anča¹ olurur-arms. bilgä qayan
 arms, alp-qayan arms, bujuruqy-jimä bilgä arms-arinč, alp-arms-
 arms, alp-qayan arms, bujuruqy bilgä arms-arinč, alp-arms-
 arinč, bağlari-jimä buduny-jimä tüz-arms. any-üçün ilig anča-
 arinč, bağlari-jimä buduny [.] üçün ilig anča-
 IE4 tutmys arinč, ilig-tutyp törüg itm's. özinčä (I,37) kargäk bołmys.
 tutmys-arinč, ilig-tutyp törü[.] (II,37)
 juyčy syγtčy önrä kün toyusqda bökli čöl²ig-il, tabyáč, tüpüt, apar
 IIE5 juyčy syγtčy önrä kün toyusqda bökli čöl²ig-il, tabyáč, tüpüt, apar-
 apurym, qyrqyz, üç-quryqan, otuz-tatar, qytaï, tataby, bunča budun
 apurym, qyrqyz, üç-quryqan, otuz-tatar, qytaï, tataby, bunča budun
 kälipän syytamys juyłamys. andaγ külig qayan-arms. anda kisrä
 kälipän syytamys juyłamys. andaγ-külig qayan ar[.]
 IE5 inisi-qayan (I,36) bołmys-arinč, oγty-aty qayan-bołmys-arinč, anda-
]nč, oγty-aty qayan bołmys-arinč, anda
 kisrä inisi ačisintäg qyγnmaduq-arinč, oγty aqanγntäg qyγnmaduq-
 IIE6 [.] (II,36) qyγnmaduq-arinč, oγty aqanγntäg qyγnmaduq-

¹ ou [.]itinčä? ² čöl<I>ig?

- IE3 (points extrêmes) s'étendaient en souverains les Turcs Bleus⁷).
 C'étaient de sages kagans, c'étaient de vaillants kagans; tous leurs
 officiers étaient sages, étaient vaillants; tous leurs nobles. leur
 peuple entier, étaient justes. C'est pourquoi ils pouvaient gouverner
 un si grand empire et, en gouvernant l'empire, donner des lois.
 IE4 A leur tour, ils trépassèrent. Pleurant et se lamentant arrivèrent de
 (IIE5) l'avant, du côté du soleil levant, les puissants peuples du désert
 (c'est-à-dire étrangers?), les Chinois, les Thibétains, les Apar et
 Apourim, les Kirghiz, les Trois-Kourikans, les Trente-Tatars, les
 Kitaï, les Tatabi⁸). — tous ces peuples vinrent se lamenter et
 pleurer⁹): si vaillants avaient été ces kagans. Après cela leurs frères
 IE5 cadets devinrent kagans, et leurs fils¹⁰) devinrent kagans; mais alors
 (IIE6) les frères cadets n'étaient point créés comme leurs frères aînés,
 les fils n'étaient point créés comme leurs pères. Des kagans sans

ārinč, biligsiz q^aγ^an o^lrm^ys-ārinč, jab^laq q^aγ^an o^lrm^ys-ārinč,
 ārinč, biligsiz q^aγ^an o^lrm^ys-ārinč, jab^laq q^aγ^an o^lrm^yš ārinč,
 buj^uruqy jⁱmā biligsiz-ārinč, jab^laq-ārmⁱs-ārinč. (I,35) bāglāri bud^uny IE6
 buj^uruqy jⁱmā biligsiz-ārmⁱs-ārinč, jab^laq ārmⁱš-ārinč. bāglāri bud^uny
 tūzsiz-üč^ün, tab^yač-bud^un tābligⁱn kör^lig-üč^ün, ar^ama^aqčysyn üč^ün,
 tūzsiz-üč^ün, tab^yač bud^un tābligⁱn kör^ligⁱn[.]yn üč^ün,
 inⁱli āčili kiⁿā^sürtükin üč^ün, bāgli bud^un^lyγ joⁿš^ysurtuqyn üč^ün,
 inⁱli [.] (II,35) joⁿš^ysurtuqyn üč^ün, IE7
 türk bud^un illā^dük ilin yč^ynu ydm^ys, (I,34) q^aγ^an^la^duq q^aγ^anyn jit^ürü IE7
 türk bud^un ilā^dük ilin yč^ynu ydm^yš, q^aγ^an^la^duq q^aγ^anyn jit^ürü-
 ydm^ys. tab^yač bud^unqa bāgli^k ury-oy^ly(n) qu^l-bo^ldy, silⁱk qyz-
 ydm^yš. tab^yač bud^unqa bāgli^k ury-oy^lyn qu^l-qy^lty, silⁱk-qyz-
 oy^ly(n) kün-bo^ldy. türk bāglār türk atyn yty, tab^yač^y bāglār
 oy^lyn kün-qy^ld^y. türk bāglār türk atyn yty, tab[. . . .] bāglār
 tab^yač atyn tut^ypan tab^yač q^aγ^anqa (I,35) körmⁱs, ālig-jy^l isig- IE8
 tab^yač at[.] (II,34) isig- IE8
 küčⁱg birmⁱs. ilgār^ü kün toy^us^yqda bökli q^aγ^anqa tāgi sülāj^ü
 küčⁱg birmⁱš. ilgār^ü kün toy^us^yq<q>a bökli q^aγ^anqa tāgi sülāj^ü

sagesse, des kagans lâches montèrent sur le trône; leurs officiers IE6
 étaient tous sans sagesse, étaient lâches. Et comme leurs nobles
 et leur peuple étaient iniques, et à cause de (l'aménité et du charme?)
 du peuple chinois, et de (son insinuation?), et comme les (partisans
 des?) frères cadets et les (partisans des?) frères aînés tramaient des
 complots les uns contre les autres, et que ceux qui tenaient pour (II,7)
 les nobles et ceux qui tenaient pour le peuple, suscitaient des que-
 relles les uns contre les autres¹¹). le peuple turc amena la dissolu-
 tion de son empire, qui était devenu son empire, et amena la IE7
 ruine de son kagan, qui était devenu son kagan. Les fils des nobles
 devinrent esclaves du peuple chinois, leurs pures filles devinrent
 ses serves. Les nobles des Turcs abandonnèrent leurs titres
 turs et, portant les titres chinois des dignitaires de Chine, ils IE8
 se soumirent au kagan chinois et lui vouèrent pendant cin-
 quante ans leur travail et leur force¹²). En avant, vers le so- (II,8)
 leil levant, ils firent des expéditions jusque chez le puissant kagan;

birmis, qurɣaru tāmīr-qapɣqa tāgi sülājü birmis, tabɣač qa.
birmiš, qurɣaru tāmīr qapɣqa sülājü birmiš, tabɣač-qa.

IE9 ɣanqa ilin törüsin aly-birmis. türk qara-qamɣ (I, 32) budun anča-
ɣanqa ilin törüsin aly-birmiš. türk qara qamɣ budun anča-
timis: illig budun-ärtim, ilim amaty-qany? kāmka ilig qazyanur-
timiš: illig budun[.]

mān? tir-ärmis. qayantɣ budun ärtim, qayanym-qany? nä-qayanqa
IIE9] (II, 32) qayantɣ budun ärtim, qayanym qany? nä-qayanqa

isig-küčig birürmān? tir-ärmis. anča-tip tabɣač qayanqa jayy-
isig-küčig birürmān? tir-ärmiš. anča-tip tabɣač-qayanqa jayy

IE10 bołmys, (I, 31) jayy-bołyp itünü jaratunu umduq jana içikmis. bunča
bołmıš, jayy bołyp itünü jaratunu umduq jana içikmıš. bunča

isig-küčig birtükgärü saqynmaty, türk budun ölüräjin, urɣsyratajyn,
isig-küčig birtükrü saqynmaty, türk budunɣ ölür[.]

tir-ärmis, joqadu baryr ärmis. özä türk tährisi türk-yduq-jiri (I, 30)
IIE10] (II, 32) türk tährisi yduq jiri

IE11 suby anča-itmis. türk budun joq bołmazun tijin, budun bołčun-
suby anča-itmıš-ärinč. türk budun joq-bołmazun tijin, budun bołčun

en arrière (c'est-à-dire vers l'ouest) ils firent des expéditions jus-
qu'à la Porte de Fer; mais au kagan chinois ils livrèrent leur
IE9 empire et leurs institutions. Mais tout entier le menu peuple
turc parla ainsi: «J'ai été un peuple ayant son propre empire;
où est (maintenant) la gloire(?)¹³) de mon empire? A qui gagnerai-je

(IIE9) un empire?» — ainsi disaient-ils. «J'ai été un peuple qui avait
son propre kagan; où est (maintenant) mon kagan? A quel kagan
vouerai-je mon travail et ma force?» — ainsi disaient-ils. En parlant
ainsi ils se firent les ennemis du kagan chinois. Après qu'ils

IE10 furent devenus ses ennemis, ils reprirent de nouveau l'espoir de se
constituer et de s'organiser¹⁴). Mais comme tous ceux-ci ne pensaient
plus¹⁵) à leur vouer leur travail et leur force, ils (c.-à-d. les Chinois)
dirent: «Je veux tuer le peuple turc et le rendrai sans postérité»¹⁶),

(IIE10) et ils partirent pour les anéantir. Mais le dieu des Turcs en haut dans

IE11 le ciel et les saints génies de la terre et de l'eau des Turcs¹⁷) firent
ainsi: pour que le peuple turc ne fût point anéanti, et pour qu'il

tij'in, aqanym iltäräs-qayanyγ, ögäm ilbilgä-qatunγγ tñri töpäsindä
tij'in, aqanym iltäräs qayanyγ, ögäm ilbilgä qatunγγ tñri töpäsindä

tutyp jögärü kötürmis-ärinč. aqanym-qayan jiti-jigirmi-ärin taşyqmys.
tutyp jögärü kötürti-ärinč. aqanym-qayan jiti-jigirmi ärin [.

taşra (I, 29) jorγjur tij'in kü-äsidi¹ baıyqdaqy taγyqmys², taγdaqy IE12
[.] (II, 31)

inmis, tirilip jitmīs-är-bołmγs. tñri küč birtük-üčün aqanym-
inmiş, tirilip jitmış-är bołmγş. tñri küč-birtük üčün aqanym- IE11

qayan süsi bōritāg ārmīs, jaγysy qoitāg-ārmīs. ilgärü quryγaru sülāp
qayan süsi bōritāg ārmış, jaγysy qoitāg ārmış. ilgärü quryγaru sülāp

ti[.]mi[.] qobart[.]mγγy (I, 28) jiti-jüz-är bołmγs. jiti-jüz-är bołyp IE13
tirmış qobartmγş, qamγγy jiti-jüz-är bołmγş. jiti-jüz-är bołyp

ilsirāmis qayansγramγs budunγγ künādmīs quładmγs, budunγγ türk
[.]nγγ tü[.]

törüsün yčγnmγs, budunγγ āčüm-apam törüsінčā jaratmγs, buşγur-
..]rūsın [.] (II, 30) budunγγ āčüm-apam törüsінčā jaratmγş, buşγur- IE12

¹ voir p. 14. ² IO., «γ (𐰽) distinct» H. (taşyqmys R.?).

redevint un peuple, ils élevèrent mon père le kagan Iltèrès et
ma mère la katoun Ilbilghè, les tenant au sommet du ciel¹⁸). Mon
père le kagan partit avec vingt-sept hommes, et en apprenant le
bruit¹⁹) qu'il sort et s'avance, ceux qui étaient dans les villes. mon- IE12
tèrent dans les montagnes, et ceux qui étaient sur les montagnes,
descendirent, et après s'être réunis, ils furent soixante et dix (IE11)
hommes. Comme le ciel leur donnait la force, l'armée de mon
père était comme des loups, et ses ennemis comme des brebis.
Faisant des expéditions par devant et par derrière (c'est-à-dire
vers l'est et vers l'ouest) il rassembla (des gens) et les fit se
soulever; en tout ils furent sept cents hommes. Après qu'ils IE13
furent devenus sept cents hommes, il déposséda des peuples (in-
dépendants) et déposa des khans, il fit les peuples serves et escla-
ves²⁰); il abolit les peuples et leurs institutions turques; il régla les (IE12)
peuples d'après les institutions de nos ancêtres et les enflamma.

IE14 mʸs. tölis tarduš [.] (I, 27, jabyuy šadʸʸ anda birmʸs.
mʸš. tölis tarduš budʸnʸʸ anda-itmʸš, jabyuy šadʸʸ anda-birmʸs.
birjā tabʸač budʸn jayy-ärmʸs, jyrʸja baz-qayʸan, toquz-oyʸuz budun
birjā tabʸač budʸn jayy-ärmʸš, jyrʸja baz-qayʸan, toquz oyʸuz budʸn
jayy-ärmʸs, qyrqʸz, quryqʸan, otʸz-tatar, qytaï, tataby, qop jayy-ärmʸs.
jayy-ärmʸš, qy [.]

IE15 aqanʸm-qayʸan bunča [.] (I, 26) qyrq artuqy
.]nʸm [.] (II, 29)

jiti joły sülʸmʸs, jigirmi sünʸs sünʸsmʸs. tʸnri jarʸyqaduq üčün
II E13 jiti joły sülʸmʸš, jigirmi sünʸš sü[nʸš]mʸš. tʸnri jarʸyqaduq-üčün
illigig ilsirʸtmʸs, qayʸanʸyʸy qayʸansʸratmʸs, jayyʸ baz-qyʸlmʸs, tizligig
illigig ilsirʸtmʸš, qayʸanʸyʸy qayʸansʸratmʸš, jayyʸ baz-qyʸlmʸš, tizligig

IE16 sökürmʸs, bašʸyʸy jükʸndü[. anča ilig?] (I, 25) törüg
sökürmʸš, bašʸyʸy jükʸndürmʸš. aqanʸm qayʸan [.
qazʸanʸp uča barmʸs. aqanʸm qayʸanqa bašʸaju baz-qayʸanʸyʸy bʸbʸ
.] aqanʸm [.] baš[ʸaj]u baz-qayʸanʸyʸy bʸb[.
tikmʸs. < > ol-

II E14 aqanʸm] (II, 28) qayʸan učduqda özim sʸkiz-jʸšda qatʸm. ol-

IE14 Il y constitua les peuples Teulès et Tardouch et leur donna un
yabgou et un chad²¹). A droite (c.-à-d. vers le sud) le peuple chinois
était (notre) ennemi, à gauche (c.-à-d. vers le nord) Baz kagan et le
peuple des Neuf-Ogouz²²) étaient (nos) ennemis; les Kirghiz, les
Kourikans, les Trente-Tatars, les Kitaï, les Tatabi, beaucoup

IE15 étaient ennemis. Mon père le kagan [.] tous ceux-ci; il se

(II E13) mit quarante-sept fois en campagne et lutta en vingt batailles;
comme le ciel lui était propice, il rendit sans empire (priva de
leur indépendance) ceux qui avaient un empire (formaient un
peuple indépendant), ceux qui avaient un kagan, il les rendit sans
kagan; il pacifia les ennemis et leur fit ployer le genou et baisser
la tête. Après avoir fait [tant de choses pour l'empire et pour?]

IE16 les institutions, mon père le kagan mourut. En tête (du cortège?) de

(II E14) mon père le kagan, on fit mener le deuil (?) ²³) à Baz kagan*). D'après

*) II E 14 ajoute: Quand mon père le kagan mourut, je fus moi-même
laissé à l'âge de huit ans.

törüdä özä äčim-qayan ołurty. äčim-qayan ołurypän türk budunyy
törüdä özä äčim-qayan ołurty. < > ołurypän türk budunyy

jičä itdi, igiti, čyyajyy [...] (I, 24) äčim-qayan IE17
jičä itdi, jičä igiti, čyyajyy baj-qyldy, azyy-öküş qyldy. äčim-qayan

ołurtuqda özim <

ołurtuq <d>a¹ özim tigin ärk[...]ij[— — — —²] tñri [jaryqaduq üčün]

> tarduš budun özä šad-ärtim. äčim-qayan

(II, 27) tört jigirmi jašymqa tarduš budun özä šad-ołurtym. äčim-qayan IIE15

birlä ilgärü jašyt-ügüz šandun jazyqa-tägi sülädimiz, quryyaru tämır-
birlä ilgärü jašyt-ügüz šandun jazyqa tägi sülädimiz, quryyaru tämır

qapyyqa tägi sülädimiz, kögmän aša qy[.]

qapyyqa tägi sülädimiz, kögmän-aša qyrqyz jirnä tägi s[ülädimiz

(I, 23) qamyy biš-otuz sülädimiz, üç-jigirmi sünüşdimiz, illigig ilsirät- IE18

.] otuz sü[.

dimiz, qayanlyyy qayansyratdymyz, tizligig sökürtimiz, başlyyy jük-

.] (II, 26) sökürtimiz, başlyyy jük- IIE16

¹ ou -tuq <q>a? ² environ 36 caractères.

l'usage, mon oncle paternel le kagan monta sur le trône. Après
être monté sur le trône, mon oncle le kagan gouverna bien
le peuple turc, et le releva; les pauvres il les rendit riches, ceux
qui étaient en petit nombre, il les rendit nombreux. Quand mon IE17
oncle paternel monta sur le trône, j'étais moi-même chad du (IIE15)
peuple Tardouch*). De concert avec mon oncle le kagan, nous
fimes des expéditions en avant (c.-à-d. vers l'est) jusqu'au fleuve
Vert et la plaine de Chantoung, en arrière (c.-à-d. vers l'ouest)
nous fimes des expéditions jusqu'à la Porte de Fer; au delà de
Keugmen, nous fimes des expéditions jusqu'au pays des Kirghiz²⁴). IE18
En tout nous fimes trente-cinq expéditions et nous luttâmes dans
vingt-trois batailles. Ceux qui avaient un empire, nous les rendîmes
sans empire; ceux qui avaient un kagan, nous les rendîmes
sans kagan; nous leur fimes ployer le genou et baisser la tête. (IIE16)
Le kagan des Turghès était de nos Turcs, de mon peuple²⁵).

*) II E 14—15: [j'étais?] moi-même téghin [— — — — par la grâce du] ciel
dans ma vingt-quatrième année je devins chad, etc.

- IE19 ündürtimiz. türgäs qay^an türkⁱmiz [.] (I, 22) üçün
 ündürtimiz. türgäs qay^an türkⁱ[im¹] bud^un^ym ärti. bilmädükin üçün
 bizⁱnä² jän^yluqyn < > üçün qay^any ölti, bujuruqy bağlari jima
 bizⁱnä³ jän^ylduqyn jaz^ynduqyn üçün qay^any ölti, bujuruqy bağlari jima
 ölti, unuq bud^un ämgäk körti. äčümiz apam^yz tutm^ys jir-sub
 ölti, unuq bud^un ämgäk-körti. äč[.]
 idisiz bołmazun tijin, az-bud^un^yγ itip jar[atyp]
 . .]siz qalmazun [.]
 IE20 (I, 21) bars-bäg ärti, qay^an-at bunda biz birtimiz, sinilim⁴ qonč^ujuj
 IE17] (II, 25) ärti, qay^an-at^yγ bunda biz-birtimiz, sinilim⁴ qo[nč^u]j^yγ
 birtimiz. özi-jän^yldy, qay^any ölti, bud^uny küñ-quł boıdy. kögmän
 birtimiz. özi-jaz^yndy, qay^any ölti, bud^uny küñ-quł boıdy. kögmän
 jir-sub idisiz qalmazun-tijin, az-qyrq^yz bud^un^yγ jarat[.]
 jir-sub idisiz qalmazun tijin, az-qyrq^yz bud^un^yγ i[tip]⁵-jaratyp kältimiz
 IE21 ilin ?] (I, 20) jana birtimiz. ilgärü qadyrqan jyş^yγ
 sünüşdimiz [.] qadyrqan j[. . .
 äša bud^un^yγ anča-qondurt^ym^yz. anča-itdimiz, quryaru känü-tar-
 IE18 . .] b[. . .]γ anča [.] (II, 24) känü-tar-

¹ H. ² «n (γ) distinct» H. ³ IO., «semble être n» H. (²⁻³ *bizkā* R.).
⁴ v. p. 40, note 1. ⁵ *anča* R.?

- IE19 Comme il était sans sagesse et parce qu'il tomba en faute à notre
 égard*), leur kagan fut tué et tous ses officiers et nobles furent
 tués. Le peuple bien-aimé subit des peines. Pour que la terre
 et l'eau que nos ancêtres avaient eues en possession, ne fussent**)
 point sans maître, nous organisâmes le peuple peu nombreux et
 IE20 [.] il y avait Bars-beg. Nous lui donnâmes ici le titre de
 (IE17) kagan, et nous lui donnâmes ma sœur cadette pour épouse²⁶). Mais
 lui-même tomba en faute. Leur kagan fut tué, et son peuple devint
 serves et esclaves. Pour que la terre et l'eau de Keugmen ne
 restassent pas sans maître, nous nous chargeâmes du petit peuple
 kirghiz; nous y vîmes et luttâmes, mais nous leur rendîmes [leur
 IE21 indépendance?]. En avant (c.-à-d. vers l'est) au delà de la forêt
 de Kadirkan, nous fîmes s'établir le peuple et nous l'organisâmes;

*) II E 19 ajoute: et (nous) manqua. **) II E 16: restassent.

manqa t̃agi türk bud^unyγ anča-qond^urt^ym^yz, anča-itdimiz. oł-ödkü
banqa t̃agi türk bud^unyγ anča-qond^urt^ym^yz, anča-itdimiz. oł-ödkä

quł quł^yγ bołm^yš ärti [.]
quł quł^yγ kün künlⁱg bołm^yš ärti, inisi äčisin bilm^äz ärti, oγly aqa-

. . . .¹] (I, 19) anča-qazy^anm^ys itmⁱs ilimⁱz törümⁱz ärti. türk IE22
ñyn bilm^äz ärti. anča-qazy^anm^yš anča-itmⁱš ilim[.]

oγ^uz bāglāri bud^un āsidⁱn! özä-tāñri basmasar, asra-jir tālinm^äsār,
.]d^un āsid! özä tāñri basma[.] jir tālinm^äsār,

türk bud^un, ilⁱnⁱn törünⁱn kām-artaty? [.]

(II, 23) türk bud^un, ilⁱnⁱn törügⁱn kām-artaty? udčy[. . .]y² türk bud^un ärt[·]z IE19
?

(I, 18) ökün! körgünⁱn üçün igidmⁱs bilgä qay^anyñ^yn ärmⁱs-barm^ys ädgü- IE23
ökün³! körgünⁱn üçün igidmⁱš < > qay^anyña ärmⁱš[.]

ilⁱnä kändü-jānyld^yγ, jablaq kigürtig. jaraqlyγ qand^yn⁴ kälip jāia-ilti?

ilⁱnä kändü-jānyld^yγ, jablaq kigürtig. jaraqlyγ qand^yn⁴ kälip jāia-ilti?

sün^üglig qand^yn⁴ kälip^än sürä-ilti? yduq-ötük^än j[yš]

sün^üglig qand^yn⁴ [. . . .] sürä [.]jy]š-bud^un bard^yγ,

¹ peut-être *kün künlⁱg bołm^yš ärti*. ² ou *udča-[yt?]y?* ³ ou *ärt[·]z[.]*—
ökün (*z* très net; ^{2,3} comp. note 29). ⁴ ou *-dan*.

en arrière (c.-à-d. à l'ouest) jusqu'à Kengu-tarban (ou -tarman), nous (IIIE18)

fîmes s'établir le peuple turc et nous l'organisâmes²⁷). (En ce temps,
les esclaves étaient devenus propriétaires d'esclaves, les serves
étaient devenues propriétaires de serves, le frère cadet ne con-
naissait pas son frère aîné, le fils ne connaissait pas son père²⁸).

Nous avions tant acquis et organisé; c'était notre empire, nos IE22

institutions. Écoutez, nobles et peuple des Ogouz turcs! Le ciel

en haut ne les ayant pas écrasés, ni la terre en bas n'ayant (IIIE19)

éclaté, ô peuple turc, qui est-ce qui a ruiné [. . ?] ton empire et tes

institutions²⁹)? O! peuple turc, . . . repens-toi! C'est toi-même qui t'es IE23

rendu coupable et qui t'es conduit en lâche contre ton Bilghè (sage)

kagan, qui grâce à ton obéissance t'avait rétabli, et contre ton bon

peuple (empire), qui avait joui de la liberté³⁰). D'où des hommes

armés sont-ils venus pour te disperser et t'emmener? D'où sont

venus des lanciers pour t'entraîner³¹)? O, peuple de la forêt sacrée

- IE24] (I, 17) bardyγ, quryγaru baryγy^{ma} bardyγ, barduq jirdä
 IIE20 ilgärü [baryγy^{ma}?] bardyγ, quryγaru (II, 22) baryγy^{ma} bardyγ, barduq jirdä
 ädgüg¹ ol-ärinč qan^yn subča jügürti, sönükün tayča jatdy, bāgl'ik ury-
 ädgüg¹ ol-ärinč [...]n ügüzčä jügürti, sönükig tayča jatdy, bāgl'ik ury-
 oyl^yn quł-bołdy, sil'ik-qyz-oyl^yn kün-bołdy. bilmädük-üčün
 oyl^yn^yn quł-qyldyγ [.] kün-qyldyγ. ol-bilmädükig'in üčün
 IE25 [.] (I, 16) başłaju qyrqyz-qay^{an}yγ
 jabłaqyⁿn üčün äčim-qay^{an} uča bardy. başłaju qyrqyz qay^{an}[.
 blbl'ikd'im. türk bud^{un}(yγ) aty-küsi joq-bołmazun tijin, aqañym-
] türk bud^{un} aty-küsi joq-bołmazun tijin, aqañym-
 qay^{an}yγ ögäm-qatun^yγ kötürmiş tñri il-birigimä tñri, türk bud^{un}
 IIE21 qay^{an}yγ (II, 21) ögäm qatun^yγ kötürigimä tñri il-birigi[...]ñri, türk bud^{un}
 IE26 aty-küsi joq-bołmazun [.] (I, 15) qay^{an} olurtdy-ärinč.
 aty-küsi joq-bołmazun tijin, özim'in ol-tñri qay^{an} olurt[. . . .
 nñ-jyłs^yγ² bud^{un}qa olurmady^m, ičrä ašsyz, tašra tonsyz, jabyz-
 . . .]yłs^yγ² bud^{un}da özä olurmady^m, ičrä ašsyz, tašra tonsyz, jabyz

¹ ädgü-ög? ² écrit avec |, donc pas jyłs^{ay}, v. p. 36 note 1.

- d'Eutuken³²), (c'est toi-même qui) es parti: quelques-uns des tiens
 IE24 allèrent en avant (c.-à-d. vers l'est), d'autres des tiens allèrent en
 (IIE20) arrière (c.-à-d. à l'ouest)³³), mais dans le pays où tu allas, bien
 que ce (pays-) là fût bon(?), ton sang y coula comme l'eau*), et
 tes ossements furent entassés comme un mont³⁴); les fils de ta
 noblesse devinrent**) esclaves, tes pures filles devinrent**) serves.
 IE25 En raison de ta folie et de ta lâcheté, mon oncle le kagan trouva
 la mort. A la tête je fis mener le deuil(?) au kagan des Kirghiz.
 Le ciel qui, pour que le nom et la réputation du peuple turc ne
 (IIE21) fussent pas perdus, avait élevé mon père le kagan et ma mère la
 katoun, le ciel qui leur avait donné l'empire, ce même ciel
 m'établit moi-même comme kagan, pour que le nom et la réputation
 IE26 du peuple turc ne fussent pas perdus. Je ne régnai pas sur un peuple
 brillant(?) par sa richesse; je régnai sur un peuple faible et lâche,

*) II E 20: comme un torrent. **) II E 20: tu les fis.

- j^ab^la^q bud^unda özü ol^urt^ym. inⁱm
j^ab^la^q bud^unda [.] (inⁱm kül-ti)gⁱn i^ki-š^ad) inⁱm
kül-tigⁱn birlä sözl^äš^dimiz. aq^an^ym^yz äčⁱmiz qaz[.]
kül-tigⁱn [.....] sözl^äš^dimiz. [. . . .] (II, 30) äčⁱmiz qaz^yan^yš bud^un at^y- IE22
.....] (I, 14) tijⁱn, türk bud^un üçün tün-ud^ym^ad^ym, küntüz IE27
küsi joq-bo[lmaz]un tijⁱn, türk bud^un üçün tün ud^ym^ad^ym, kündüz
ol^urm^ad<^ym>. inⁱm kül-tigⁱn birlä i^ki-š^ad birlä ölü-jitü qaz^yand^ym.
ol^urm^ad^ym. inⁱm [.] birlä ölü-jitü qaz^yand^ym.
anča-qaz^yan^yp birⁱki bud^un^y ot-sub qy^lm^ad^ym. m^än[özim qayan ol^urtuq^yma
anča-qaz^yan^yp birⁱki bud^un^y ot-sub qy^lm^ad^ym. [.]
.....] (I, 13) barm^yš bud^un ölü-jitü jad^ayⁿ ja^laⁿyⁿ jana-k^älti. bu- IE28
jir-saju barm^yš bu[dun jad^ayⁿ ja^laⁿyⁿ?] ölü-jitü [jana?] (II, 19) k^älti. bu- IE23
d^un^y igid^äjin tijⁱn, jyry^aru oyuz-bud^un t^apa, ilg^ärü qyt^ai tataby
d^un^y igid^äjin-tijⁱn, jyry^aru oyuz-bud^un-t^apa, ilg^ärü qyt^ai tataby
bud^un t^apa, birg^ärü tab^yač-t^apa ul^uy-sü i^ki-jigⁱr[mi sül^ädⁱm]
[bu]d^un-t^apa, birg^ärü tab^yač-t^apa < > i^ki-jigⁱr[mi sül^ädⁱm]
.....] (I, 12) kisr^ä t^änri jar^lyqazu qut^ym bar-üčün, ülügⁱm bar- IE29
sün^üš^dim. anda-kisr^ä t^änri jar^lyqaduq üçün qut^ym ülügⁱm bar-

qui au dedans était sans nourriture et au dehors était sans vêtements. J'en ai parlé avec mon frère cadet Kul-téghin*). Pour que le nom et la réputation du peuple acquis par notre père et (IE22) notre oncle ne fussent pas perdus, j'ai passé, pour l'amour du IE27 peuple turc, la nuit sans dormir et le jour sans rester tranquille. De concert avec mon frère cadet Kul-téghin et les deux chads j'ai travaillé à mort. En travaillant tant je n'ai pas rendu mécontents l'ensemble des peuples(?)³⁵). [Quand] je [fus moi-même devenu kagan,] le peuple qui était allé en différents pays, revint mourant, à pied et nu³⁶). Pour rétablir le peuple j'ai fait vingt-deux expéditions avec de grandes armées, à gauche (c.-à-d. vers le nord) contre le peuple des Ogouz, vers l'est contre les peuples Kitaï et Tatabi, à droite (c.-à-d. vers le sud) contre les Chinois, et j'ai lutté dans [. . . . batailles]. Après, par la grâce du ciel, comme IE29

*) II E 22 ajoute: et avec les deux chads, et répète deux fois: mon frère K.

- üčün öltäçi budunŷy tirigrü igitim, jałan-budunŷy tonły, čyŷai-
 üčün öltäçi budunŷy[. . . .]ü igitim, jałan budunŷy tonły qyldym, čyŷai
 budunŷy baj-qyldym, az-budunŷy öküş-qyldym. yyar-ıllıgdä [. . .
 IIE24 bud[.]baj-qy[.] (II, 18) az-budunŷy öküş-qyldym. yyar-ıllıgdä [y]yar qayʼan-
 IE30] (I, 11) budunŷy qop baz-qyldym, jaŷysyz
 łyda jıg-qyldym, tört bulʼndaqy budunŷy qop-baz qyldym, jaŷysyz
 qyldym, qop maña körti. isıg-küşıg birür bunča törüg qazyʼanyp
 qy[ıd]ym, qop maña körti. (*Pour la continuation voir plus loin.*)
 inʼm kül-tıgʼn özinčä kargak-bołdy. aqanym-qayʼan učduqda inʼm
 IE31 kül-tıgʼn ji[ti jaşda qalty¹] (I, 10) umajtäg ögʼm qatun
 qutʼna inʼm kül-tıgʼn ır-at-bołdy. alty-jıgırmı jaşyna ıçım-qayʼan
 ilin törüsin anča-qazyʼandy. alty-čub soydaq-tapa süladımız, buz-
 IE31 dymız. tabyʼaç on-tutuq bis-t[ümän sü kälti, süñüsdimiz?²] (I, 9) kül-tıgʼn

¹ comp. II E 14. ² comp. II E 25.

- la fortune me suivait et que le destin m'était propice, j'ai ramené
 à la vie le peuple mourant, j'ai procuré au peuple nu des vête-
 (IIE24) ments, j'ai rendu riche le peuple pauvre, nombreux le peuple qui
 était en petit nombre. Parmi ceux dont le peuple et le kagan se
 joignirent à moi(?), j'ai fait du bien(?). Beaucoup de peuples aux
 IE30 quatre coins du monde ont été pacifiés par moi, et amenés à cesser
 les hostilités, beaucoup se sont soumis à moi*). Mon frère cadet
 Kul-téghin, qui m'a voué son travail et sa force, est mort à son
 tour après avoir tant fait pour les institutions. A la mort de mon
 père le kagan, mon frère cadet Kul-téghin [fut laissé à l'âge de] se[pt
 IE31 ans]. Par bonheur pour ma mère la katoun, qui ressemblait
 à (la déesse?) Oumaï, mon frère Kul-téghin lui tint lieu (proprement:
 nom) de mari(?)³⁷). Voici ce qu'il fit, à l'âge de vingt-six ans, pour
 l'empire et le gouvernement de mon oncle le kagan: nous fîmes
 une expédition contre Alti-Tchoub (les Six-Tchoub) et les Sog-
 dak³⁸), et nous les dévastâmes. Une armée de cinquante mille (ou
 IE32 cinq divisions d') Ong-toutouk(?) chinois vint [et nous luttâmes].

*) Ici finit la partie commune aux inscriptions I et II. Pour la continuation
 en II voir plus loin, p 123 et suiv.

- jad^{ny}n opl^{ju} t^gdi, on tutuq jor^čyn jar^aq^{ly}g al^gin tutdy. jar^aq^{ly}gdy q^aγ^anqa ^anč(?)~u^{ady}. o^t~süg ^anda~joq~qyšd^{ym}z. bir~ot^{uz} jašy^{na} č^ača~s^an^ünkä s^ün^üšd^{im}z. ^anⁱlki t^ad^yq^yŋ~čur^{yn} boz [at^yγ bin^{ip} t^gdi. o^t~at~^anda] (I,8) ölti. ¹kinti yšb^ara~ja^ma^tar boz~at^yγ bin^{ip} t^gdi. IE33
- o^t~at~^anda ölti. üčⁱⁿč ja^ginsilig~b^agⁱⁿ k^ad^{im}lig tor^yγ~at bin^{ip} t^gdi. o^t~at~^anda ölti. jar^aqynda ja^la^masynda jüz~artuq oqun¹~urty, j^{üz}~k^a^a b^ašy^{na} birt[.] (I,7) t^ggd^ükin türk b^agl^{är} qop~ IE34
- bilirsiz. o^t~süg ^anda~joq~qyšd^{ym}z. ^anda~kisrä j^{ir}~baj^yrqu u^uγ~irk^{än} ja^yγ~bo^{ldy}. ^any~jaⁱy^p türgi~ja^yrun költä buzd^{ym}z. u^uγ~irk^{än} azqy^{ia} ³ ^arⁱⁿ t^az^{ip} b^ardy. kül~tigⁱⁿ [at^y otuz⁴] (I,6) jašy^{na} qyrq^yz~t^apa IE35
- sül^ad^{im}z. s^ünüg b^at^ymy q^ar^yγ s^{ök}ip^{än} kögm^{än} jyš^yγ toya joryp qyrq^yz bud^{un}y^γ uda b^asd^{ym}z, q^aγ^anyn birlä so^{na}~jyšda s^ün^üšd^{im}z. kül~tigⁱⁿ baj^yrqu[n^{yn} aq~ad^yγ]r^yγ⁵ (I, 5) bin^{ip} opl^{ju} t^gdi, bir ^ar^{ig} oqun~ IE36

¹ voir p. 14. ² ou jⁱŋ[. . .]. ³ peut-être *azqyna*? v. p. 30. ⁴ comp. II E 26—27. ⁵ voir I E 36.

- Kul-téghin attaqua à pied. A main armée, il fit prisonnier(s) le(s) . . des Ong-toutouk et procura la paix(?) au kagan par la force des armes. Mais cette armée, nous l'anéantîmes là. Dans sa trente et unième année, nous luttâmes contre Tchatcha-sengun³⁹). D'abord il monta le cheval gris de Tadi(ing?)-tchour^{39a}) et attaqua. Ce cheval fut tué là. IE33
- En second lieu il monta le cheval gris Ichbara-Yamatar et attaqua. Ce cheval fut tué là. En troisième lieu il monta Kèdimlig, le cheval bai d'Yéghinsilig-beg, et attaqua. Dans son armure et son . . . il atteignit de flèches plus de cent⁴⁰), . . [. . . ?]. Son attaque est IE34
- dans le souvenir de beaucoup d'entre vous, ô nobles turcs. Mais cette armée nous l'anéantîmes là. Ensuite les Yér-Bayirkou (et?) les Ouloug-Irken(?) devinrent (nos) ennemis. Nous les dispersâmes et les détruisîmes près du lac de Turgi-Yargoun. Les Ouloug-Irken prirent la fuite avec très peu d'hommes⁴¹). Dans la [36^e] année IE35
- de Kul-téghin, nous fîmes une expédition contre les Kirghiz. En traversant la neige qui avait la hauteur de nos lances⁴²), nous montâmes les montagnes boisées du Keugmen, et fondîmes en vainqueurs sur le peuple des Kirghiz, et nous luttâmes contre leur kagan dans la forêt au delà. Kul-téghin attaqua, monté [sur l'étalon blanc de] Bayirkou(n?); il atteignit d'une flèche IE36

- urty. ¹iki-²arig udyšru s²nčdy. oł t²gdükdä b²ajrqun²n aq²-ady²ryy
ud²qyn syju urty. qyrq²z q²ay²anyn öl²rt²m²iz, ilin ał²ym²z. oł-jylqa
IE37 tū[rgäs tapa ałtun jyšy² ¹] (I, 4) toya ²rtis-üg²üz²ig k²čä joryd²ym²z. türgäs
bud²n²y uda b²sd²ym²z. türgäs q²ay²n süsi bolčuda otča bur²ča k²lti,
sün²šd²m²iz. kül-tig²n b²šyu-boz-at bin²p-t²gdi. b²šyu-boz ki[. . .
IE38] (I, 3) tutzt[.] ²kisin özi-ldzdy. ²nda-j²na kirip
türgäs q²ay²n buj²ruqy az-tutuqy ał²gin-tutdy. q²ay²anyn-²nda öl²rt-
t²m²iz, ilin-ał²ym²z. q²ara-türgäs bud²n qop-ič²kdi. oł-bud²n²y
IE39 t²abarda qo[.] (I, 2) soyd²aq bud²n it²jin-tij²n, jinčü
üg²üz²ig k²čä t²m²r-q²ap²yqa t²agi sül²d²m²iz. ²nda-kisrā q²ara-türgäs
bud²n jayy-bolm²š, k²n²arās-tapa bardy. biz²n-sü aly turuq azuqy
IE40 joq-²rti, j²abl²q-kisi ar[.] (I, 1) ałp-ar biz²nä² t²gm²š-
²rti. ²nda²-ödkä ök²n²p kül-tig²n²ig az-ar²n irtürü yt²ym²z. ul²y

¹ comp. II E 27. ² «Des traces nettes du X b (²); ñ distinct», H. (qyzyna R. à tort).

- un homme, il transperça deux hommes dans la rencontre⁴³). Dans
cette attaque, il éreinta . . . l'étalon blanc de Bayirkou(n?)⁴⁴). Nous
tuâmes le kagan des Kirghiz et asservîmes leur peuple. Durant la
même année nous marchâmes contre les Turghès en montant les
IE 37 montagnes boisées d'Altoun et en passant le fleuve Irtych⁴⁵). Nous
fondîmes en vainqueurs sur le peuple des Turghès. L'armée du
kagan des Turghès arriva à Boltchou(?) comme le feu et la tempête,
et nous luttâmes. Kul-téghin attaqua, monté sur le cheval gris
IE38 Bachgou. Bachgou [. . . .]⁴⁶). Pénétrant de nouveau, les of-
ficiers du kagan des Turghès firent là un petit nombre de prison-
niers⁴⁷). Nous tuâmes leur kagan et asservîmes leur peuple. Beaucoup
IE39 parmi les Kara-Turghès s'en retournèrent. Ce peuple . . [. . .] ⁴⁸).
Pour organiser le peuple sogdak, je fis une expédition jusqu'à la Porte
de Fer en passant la rivière des Perles (Yintchu-uguz)⁴⁹). Après
cela, le peuple kara-turghès commença les hostilités et se porta sur
Kenghèrès. Notre armée et ses chevaux n'avaient ni station ni
IE40 provisions, et c'étaient des gens lâches [.] c'étaient des
hommes braves qui nous avaient attaqués⁵⁰). Découragés dans
ces circonstances, nous détachâmes Kul-téghin avec un petit nombre

sün^üš sün^üšm¹š. ałp-š^ałčy¹ aq ałyn bin¹p t^agm¹š, q^ara türg^as bu-
d^un^yγ ^anda-öl^ürm¹š ałm^yš. j^ana jor^yp[.]

Côté du Nord.

(I, 69) [.] birlä qošu²-tutuq birlä sün^üšm¹š, ^arin-qop ölür- IN1
m¹s; ^abin-b^ar^ymyn³ [. . . .]in⁴ qop k^alürti. kül-tig¹n jiti-ot^uz j^ašy^ana
q^arıuq bud^un ^arür-b^arur ^arkli j^aγy-bołdy. t^am^aγ-yduq b^ašda
sün^üsd¹m¹z. (I, 68) [kül-]tig¹n oł-sün^üšd^a ot^uz-j^aš^ajur-^arti. ałp-š^ałčy IN2
[aq-at?]yn bin¹p opl^aju t^agdi. i¹ki-^ar¹g ud^yšru s^ančdy. q^arıuquy ölür-
t¹m¹z, ałt^ym^yz. ^az-bud^un j^aγy q^aldy⁵. q^ara⁶-költä sün^üšd¹m¹z. kül-
tig¹n bir-qyrq j^aš^ajur-^arti. ałp-š^ałčy aqyn (I, 67) bin¹p opl^aju-t^agdi. IN3
^az-^alt^ab^ar¹g tutdy⁷, ^az-bud^un ^anda-j^oq-bołdy. ^ačim-q^aγ^an ili q^am^a.

¹ voir p. 35. ² *ałuşu* R. ³ sic; pas *barqyn*. ⁴ ou *siz? qłysz* IO.; *buzup*
sūs'in R., impossible. ⁵ R.; *bołdy* IO. ⁶ R. ⁷ *tutmady* R.; «il n'y a pas même
place pour une *m*» H.

de ses gens. Il livra une grande bataille. Monté sur son cheval
blanc Alp-chaltchi, il attaqua. Là il tua et asservit le peuple kara-
turgghès. En retournant [.]

Côté du Nord.

— il lutte contre [. . . .] et contre les Kochou-toutouk(?), il IN1
tua beaucoup de leurs hommes; ils livrèrent (ou il rapporta) leurs
maisons et leur biens [. .] en grand nombre. Kul-téghin ayant
trente-sept ans, le peuple des Karlouk⁵¹) devint un vaillant ennemi
jouissant de la liberté. Nous luttâmes près de la sainte source(?) du
Tamag. Kul-téghin n'avait que trente ans quand cette bataille eut IN2
lieu. Monté sur son cheval blanc Alp-chaltchi, il attaqua. Il trans-
perça deux hommes dans la rencontre. Nous tuâmes et asservîmes
les Karlouk. Une petite partie du peuple resta ennemie, et nous
luttâmes à Kara-keul (le lac Noir). Kul-téghin avait alors quarante
et un ans. Monté sur son cheval blanc Alp-chaltchi, il attaqua.
Il fit prisonniers peu d'Eltèbers(?), et le petit peuple fut anéanti IN3
là. Quand l'empire de mon oncle le kagan fut épuisé et que

- šyγ bołtuqynda, budⁿ ilgikgı¹ bołtuqynda izg^l budⁿ birlä
 IN4 sün^üšd^lm^z. kül-tigⁿ ałp-šačy aqyn bin^p (I, 66) o[ptaju täd]i. ot-
 at-^anda tüs[di, i]zg^l [budⁿ] ölti. toquz-oy^z budⁿ k^antü budⁿym
 artı. t^anri jir buł^aqyn üčün jaγy bołdy. bir-jyłqa biš-joly sün^üš-
 IN5 d^lm^z. ^anıl^lk toyu-bałyqda sün^üšd^lm^z. (I, 65) kül-tigⁿ azm^an-aqyγ
 bin^p optaju-tädı. ałty-^arıg s^ančdy, sü-[t^a]gisindä jitⁿč-^arıg qylyč-
 l^ady. ⁱkⁱnti qušlyγ^aqda ^adız-birlä sün^üšd^lm^z. kül-tigⁿ az-jaγyzyn
 IN6 bin^p optaju täg^p bir ^arıg s^ančdy, (I, 64) toquz-^arıg ^agırä-toqydy, ^adız
 budⁿ ^anda-ölti. üčⁿč bu[. . .]da oy^z-birlä sün^üšd^lm^z. kül-tigⁿ
 azm^an-aqyγ bin^p tädı, s^ančdy; süsin s^ančdymyz, ilin-ałtymyz. törtⁿč
 IN7 čuš² bašynda sün^üšd^lm^z. türk (I, 63) budⁿ ^ad^aq-q^amaštdy, jab^aq
 bo[ıd^ač]y³-artı. oza-[k^a]lm^s süsin kül-tigⁿ aγyt^p toıra bir uy^yš ałp-
 aγu on-^arıg toıra-tigⁿ juynda ^agırıp-ölürt^lm^z. bišⁿč ^azg^anti q^a-
 IN8 d^azdä⁴ oy^z birlä sün^üšd^lm^z. kül-tigⁿ (I, 62) az-jaγyzyn bin^p tädı.

¹ peut-être *iligi-* (ou *ülügi-*)*ikägü?* ² ou *čušy-*? ³ comp. II E 31.
⁴ écrit avec X, v. p. 17; *z* distinct, non *n*.

- le peuple fut (divisé?), nous luttâmes contre le peuple des Izghil⁵²).
 IN4 Monté sur son cheval blanc Alp-chaltchi, Kul-téghin attaqua. Ce
 cheval s'abattit là, mais le peuple des Izghil fut tué. Le peuple des
 Neuf-Ogouz était mon propre peuple^{52a}). Comme il y avait boule-
 versement au ciel et sur la terre, ils devinrent (nos) ennemis. En un
 an nous luttâmes cinq fois. D'abord nous luttâmes près de la ville
 IN5 de Togou. Monté sur le cheval blanc Azman, Kul-téghin attaqua. Il
 transperça six hommes; dans la mêlée⁵³) des armées il sabra un
 septième homme. La seconde fois nous luttâmes contre les Édiz⁵⁴) à
 Kouchligak. Monté sur son cheval brun Az-yaghiz, Kultéghin attaqua.
 IN6 Il transperça un homme, en en venant aux mains⁵⁵) il abattit neuf
 hommes. Le peuple édiz fut tué là. La troisième fois nous luttâmes
 contre les Ogouz à Bo[. . .]. Monté sur le cheval blanc Azman, Kul-
 téghin attaqua et perça (l'ennemi avec la lance); nous vainquîmes leur
 armée et asservîmes leur peuple. La quatrième fois nous luttâmes
 IN7 près de la source du Tchouch(i?). Le peuple turc tombait de fatigue
 et se démoralisait⁵⁶). Kul-téghin laissa donc échapper leur armée
 qui était arrivé avant nous. Mais en en venant aux mains pendant
 les funérailles de Tonga-téghin, nous tuâmes un homme de la race
 des Tongra (nommé) Alpagou et dix hommes(?)⁵⁷). La cinquième
 IN8 fois nous luttâmes contre les Ogouz à Ezghenti-kadaz⁵⁸). Monté

¹ki-är¹g s^ančdy. b^a[. . .]a b^a[. . .]dy¹. oł-sü ^anda-ö[li?]. ^amya²-qury^an
qyšt^ap j^azyña oy^uzy^aru sü-t^ašyqdymyz. kül-tig¹n b^ug-b^ašt^aju qyt^ym^yz.
oy^uz-j^ayy orduy b^asdy. kül-tig¹n (I, 61) ögs¹z-^aqyn bin¹p toquz-är¹n IN9
s^ančdy, orduy birm^adi. ög^am-q^atun uł^aju ög^al^ar¹m äk^al^ar¹m k^al¹nün¹m
qonč^uj^ar^ym bunča-j¹mä tir¹gi kün-bołd^ačy-ärti, öl^ügi jurtda jołta
j^atu-q^ałd^ačy ärt¹g¹z. (I, 60) kül-tig¹n joq-ärs^ar, qop ölt^ači ärt¹g¹z. in¹m- IN10
kül-tig¹n k^arg^ak bołdy. öz¹m s^aqyndy^m. körür köz¹m körm^azt^ag,
bil¹r bil¹g¹m bilm^azt^ag bołdy. öz¹m-s^aqyndy^m. öd-t^anri j^as^ar, kisi-
oyły qop öl^ügli törüm¹s³. (I, 59) anča s^aqyndy^m. közdä j^aš-k^als^ar, ätida(?)⁴ IN11
köñ^ültä sygyt k^als^ar, jand¹ru s^aqyndy^m, q^atygydy s^aqyndy^m. ¹ki-šad
uł^aju inij¹gün¹m oyłan^ym b^ugl^ar¹m bud^un^ym közi-q^ašy j^abłaq bołd^ačy-

¹ *batyqa* (pour *batyqqa*) *barmady* R.? ² ou *amyy* (comp. II E 31), *mayya*
ou *mayy*? ³ *tirini's* R.? voir note 60. ⁴ voir note 61.

sur son Az-jaghiz, Kul-téghin attaqua. Il transperça deux hommes
[. . .]. Cette armée [fut tuée?] là. Après avoir hiverné dans la
forteresse d'Amga-kourgan, nous mîmes en marche, au printemps,
l'armée vers les Ogouz. Sous les ordres du beg Kul-téghin nous
nous avançâmes. Mais les Ogouz ennemis assaillirent l'ordou (le
camp, la capitale). Monté sur son cheval blanc Eugsiz (l'orphelin), IN9
Kul-téghin transperça neuf hommes, et ne livra pas l'ordou. Pour
ma mère la katoun, suivie de mes belles-mères, mes sœurs (et mes
tantes?), mes brus et mes femmes, toutes celles d'entre elles qui
auraient survécu, seraient devenues esclaves, celles d'entre vous
qui auraient trouvé la mort, seraient restées gisantes à la yourte
ou sur le chemin⁵⁹). Si Kul-téghin n'avait été, un grand nombre IN10
d'entre vous auraient trouvé la mort. Mais mon frère Kul-téghin
périt. Moi-même je me désolai: Bien que mon œil vît, ce fut
comme s'il ne voyait pas; bien que mon esprit fût conscient, ce
fut comme s'il eût perdu conscience. Moi-même je me désolai. Le
ciel dispose du temps, mais les nombreux fils des hommes sont
nés mortels⁶⁰). Je me désolai tellement: pendant que les larmes IN11
tombent de mon œil, et le gémissement sort abondamment(?)⁶¹) de
mon cœur, je me désolai de nouveau, je me désolai profondément.
Je me désolai en disant: Les yeux et les sourcils des deux chads
et de mes cadets(?), de mes princes, de mes nobles et de mon
peuple se gâteront⁶²). Pleurant et se lamentant vinrent d'abord les

- IN12 tip saqyndym. juyčy syγtčy qytaı tataby budun baştaju (I, 58) udar-
sänün kälti. tabyč qayanda isiji likän kälti. bir-tümän-ayy altun-
kümüş kargaksız kälürti. tüpüt qayanda bölän kälti. quryja kün ba-
tysyqdaqy soyd bärčäkär¹ buqaraq-ulys budunda näñ²-sänün oyul-tarqan
IN13 kälti. (I, 57) unuq oylım türgäs qayanda maqaräč tamyačy, oyuz bilgä
tamyačy kälti. qyrqyz qayanda tarduš ynanču-čur³ kälti. barq itgüči
bädiz jaratyγma bitig-täš itgüči tabyč qayan čyqany⁴ čän-sänün
kälti.

Côté du Sud,

avec II, Côté du Nord, 1—8 (II, 77—70) = I S 1—11 (I, 54—44).

- IS1 (I, 54) Täñritäg täñridä bołmıš türk bilgä qayan bu-ödkä olurtym.
IIN1 (I, 77) Täñritäg täñridä bołmıš türk bilgä-qayan bödkä olurtym.

sabymyn tükäti äsidgil, ulaju injigünim oylanym birki uyışym budunym,
sabymyn tükäti-äsid, ulaju injigünim oylanym birki uyışym [.]

¹ ou bärčälär? ² R.; näk IO. ³ ynančmur R.? ⁴ čänqany R.? «à tort», H.

- IN12 peuples Kitai et Tatabi (représentés par) Oudar-sengun. De la part du
kagan chinois vint Isiyi Likeng⁶³). Il apporta des objets précieux
(de la valeur) d'un *tumen* (dix mille) et une infinité d'or et d'ar-
gent. De la part du kagan du Thibet vint Beulen (ou vinrent des
beulens?). De la part des peuples qui habitent en arrière, au
soleil couchant, les Sogds, les Perses(?) et les Boukarak-oulis⁶⁴),
IN13 vinrent Neng(?) -sengun et Ogoul-tarkan(?). De la part de mon fils
aimé, le kagan des Turghès⁶⁵), vinrent Makaratch, le garde des
sceaux, et le sage garde des sceaux des Ogouz. De la part du
kagan des Kirghiz vinrent Tardouch et Inantchou-tchour. Pour
élever l'édifice et travailler la pierre aux inscriptions, ornée de
travaux de sculpture, vin(ren)t le(s) tchikan(s)(?) du kagan chinois
(et?) Tchang-sengun⁶⁶).

Côté du Sud.

- IS1 Moi qui ressemble au ciel, Bilghè (c.-à-d. sage) kagan des
(IIN1) Turcs, venu du ciel, à l'heure qu'il est, je suis monté sur le
trône. Ecoutez jusqu'au bout ce que je vous mande, vous qui
venez après moi, mes cadets(?), mes princes, et tous ensemble.

- birjā šad^apyt~bāgl^ar, jyr^yja t^arqa^t buj^uruq~bāgl^ar ot^uz [tatar
] (I, 53) toquz~oy^uz bāgl^ari bud^uny, bu~s^ab^ym^yn ādgüti āsid, IS2

- q^at^yγdy tiñla¹! ilg^arü kün toy^us^y<q>qa, birg^arü kün ortusyn^aru, IIN2
] (II, 76) toy^us^yqyña, birg^arü kün ortusyn^aru,
- quryγ^aru kün bat^ysyqyña, jyrγ^aru tün ortusyn^aru, ānda ičr^aki bud^un
 quryγ^aru kün bat^ysyqyña, jyrγ^aru tün ort^usyn^aru, ānda ičr^aki bud^un
 [. . .]m[. . .]k[. . . . anč]a~bud^un² (I, 52) qop itdⁱm. oł~^am^aty aⁱyγ~joq IS3
 qop m^aña körür. [.²] oł~^am^aty aⁱyγ~joq
- türk q^aγ^an ötük^an jyš oł^urs^ar, iltä buñ~joq. ilg^arü š^anduñ j^azyqa~
 türk q^aγ^an ötük^an [.]tä [.]. ilg[. . .]nduñ [.
 t^agi sül^adⁱm, tałujqa kičⁱg t^agm^adⁱm, birg^arü toquz ārsⁱnkä t^agi
] (II, 75) ārsⁱnkä t^agi IIN3
- sül^adⁱm, tüpüt^{kä} kičⁱg [. . .]m^adⁱm, quryγ^aru jinč^ü~üg[. . .] (I, 51) k^ačä t^amⁱr~ IS4
 sül^adⁱm, tüpüt^{kä} kičⁱg t^agm^adⁱm, quryγ^aru jinč^ü~üg^uz k^ačä t^amⁱr~
 --

¹ sic! pour *tiñlā*. ² *mān bunča* R.?

membres de ma race, ainsi que toi mon peuple; à droite, vous nobles chadapits; à gauche, vous nobles et officiers tarkats(?), vous [nobles . . . des?] Trente-[Tatars? . . .] vous nobles et IS2
 peuple des Neuf-Ogouz⁶⁷)! Ecoutez bien ce que je vous mande, prêtez l'oreille attentivement! En avant vers le soleil levant, à (IIN2
 droite au midi, en arrière vers le soleil couchant, à gauche au minuit — en dedans de ce (cercle) il y a beaucoup de peuples qui me sont soumis, [dans cette étendue] il y a beaucoup de peuples que j'ai organisés. Pendant que le kagan des Turcs IS3
 habite la forêt d'Eutuken sans cette gloire ni cette civilisation, le peuple n'a aucun chagrin⁶⁸). En avant (c.-à-d. vers l'est) j'ai fait des expéditions jusqu'à la plaine de Chantoung, mais je n'ai nullement touché à la mer(?); à droite (c.-à-d. vers le sud) j'ai fait des expéditions jusqu'aux Neuf-Ersins, mais je n'ai nullement (IIN3)
 touché au Thibet; en arrière (c.-à-d. vers l'ouest) j'ai fait des expéditions au delà de la rivière des Perles, jusqu'à la Porte de IS4

- qap^yγqa t^agi sül^ad'im, jyr^aru jir~baj^yrqu jiriñä t^agi sül^ad'im. bunča
qap^yγqa t^agi sül^ad'im, jyr^aru jir~baj^yrqu jiriñä t^agi sü[.
jirkä t^agi jor^ytd^ym. ötük^an jyşda jig idi~joq ^armis, il~tuts^yq¹ jir
[.]ük^an [. . .]da jig i[. . .] ^armış, il[.
IS5 ötük^an jyş~^armış. bu~jirdä ol^ur^yp tab^yač bud^un birlä (1,50) tüz^alt'im.
.]tük[.] jyş ^armış. [.] birlä tüz[. . .
a^ltun küm^üş isⁱgti qut^aj buñs^yz anča~birür tab^yač bud^un saby
IIN4 .]tun küm^üs isⁱg[.] (11,74) qut^aj buñs^yz anča~birür tab^yač bud^un saby~
süčig, ^aγysy jymşaq ^armis. süčig sabyⁿ jymşaq ^aγyn ar^ap yr^aq~
süčig, ^aγysy jymşaq ^armış. süčig sabyⁿ jymşaq ^aγyn ar^ap yr^aq
bud^un^y anča~ja^yutir² ^armis, jag^uru qonduqda kisrä aⁱyγ~bilⁱg anda~
[.] jagutir³ ^armış, [. . .] qond[. . .] kisrä aⁱyγ~bilⁱgⁿ anda~
IS6 üjür³~^armis. (1,49) ädgü bilgä kisig ädgü a^lp~kisig jor^ytn^az ^armis, bir~
ü[.]ş. ädgü [. . .]gä kisig ädgü a^lp kisig jo[. . .] ^armış, bir~
kisi jañ^yts^ar, uyşy bud^uny bisükinä t^agi qydm^az ^armış. süčig
IIN5 kisi jañ^yts[.]ük^anä t^agi qy[. . .] (11,73) ^armış. süčig

¹ ou tuts^aq¹ ² sic (-ir)! ³ ou öjür.

- Fer; à gauche (c.-à-d. vers le nord) j'ai fait des expéditions jus-
qu'au pays des Yér-Bayirkou⁶⁹). Jusqu'à tant de pays j'ai conduit
(les Turcs). Dans la forêt d'Eutuken ils n'avaient pas de . . .
suzerain: le centre d'où se gouvernait l'empire, c'était la forêt
IS5 d'Eutuken. Habitant ce pays j'entrai en relations avec le peuple
chinois. L'appel du peuple chinois, qui nous donne sans peine
(IIN4) tant d'or, d'argent, d'*isigti*, de soie(?), était doux, ses richesses
étaient molles⁷⁰). En s'insinuant par leur doux appel et leurs
richesses molles⁷¹), ils (les Chinois) firent approcher d'eux le
peuple lointain. Après qu'ils (les Turcs) se furent établis dans
leur voisinage, ils (les Chinois) répandirent(?) parmi eux leur civi-
IS6 lisation et leur savoir. Le bon homme sage, le bon homme
vaillant, ils ne le renvoyaient(?) pas. Si un homme tombait en
faute, ils ne s'avançaient pas jusqu'à . . de sa race et de son
(IIN5) peuple⁷²). En se laissant vaincre par leur doux appel et leurs

- s^abyⁿa j^ymš^aq a^yysyⁿa a^rtur^yp ökü^s türk budⁿ öltⁱg. türk budⁿ
s^abyⁿa j^ymš^aq a^yysyⁿa a^rtur^yp ök^üš türk budⁿ öltⁱg. türk budⁿ
- ül^asⁱkⁱn, birⁱjä čoy^aj jyš tüg^ültⁿ, (I, 48) j^azy qon^ajyn-tis^är türk budⁿ IS7
ül^asⁱkⁱn, birⁱjä [. . .]j jyš tüg^ültⁿ, j^azy [. . .]yn [. . .] türk budⁿ
- ül^asⁱkⁱg⁻anda aⁱy^y-kisi an^ča buš^yurur ärmⁱs. y^raq-ärs^är jab^laq a^yy-
ül^asⁱkⁱg⁻anda aⁱy^y-kisi an^ča buš[. . . .] ärmⁱs. y^raq ärs^är jab^laq-a^yy
- bir^ür, ja^yuq ärs^är ädg^ü a^yy-bir^ür tip-an^ča buš^yurur ärmⁱs. bilⁱg
bir^ür, ja^yuq-ärs^är ädg^ü a^yy-bir^ür tip-an^ča buš^yurur ärmⁱš. bi[. .]
- bilm^äz kisi o^t-s^ab^yy a^typ, ja^yu^ru b^ar^yp ök^üš-kišⁱ öltⁱg. (I, 47) o^t-jir^är^ü IS8
(II, 72) bilm^äz kisi o^t-s^ab^yy a^typ, ja^yu^ru b^ar^yp ök^üš-kisi öltⁱg. o^t-jir[. .]ü IIN6
- b^ars^ar türk budⁿ ölt^äčis^än; ötük^än jir o^tur^yp arq^yš tirkⁱš ys^ar.
b^ars^ar türk [. . .] ölt^äčis^än; ötük^än [.] tirkⁱš ys^ar,
- n^än-buⁿ-o^y-joq ötük^än jyš o^turs^ar, bäng^ü il-tuta o^tur^tač^ys^än, türk
n^än-b[.]yš o^turs^ar, bäng^ü[.]ys^än, türk
- budⁿ, toqr^aq^yq^as^än; ačs^yq¹ tos^aq²-üm^äzs^än³, bir tods^ar ačs^yq üm^äzs^än³.
budⁿ toqr^aq^yq^as^än; ačsar tos^aq² üm^äzs^än³, bir tods^ar ačs^yq üm^äzs^än³.

¹ sic (concernant *y*, comp. p. 36, note 1). ² ou *tos^yq*? (pour *tods*-). ³ ou *üm^äzs^än*?

richesses molles, beaucoup des tiens, ô peuple turc! sont morts. Comme une partie des tiens, ô peuple turc, considérant qu'à droite (au midi) n'était pas(?) la sombre forêt, disait: «Je veux m'établir IS7 dans la plaine», les gens policés excitèrent la partie du peuple ture, qui parlait ainsi⁷³). «Celui qui est au loin donne de mauvais trésors, celui qui est près donne de bons trésors» — en parlant ainsi il les excitaient. Comme des gens ignorants acceptèrent (IIN6) cette invitation et s'approchèrent, beaucoup des tiens sont morts. «Si tu vas dans ce pays-là, ô peuple turc!, tu mourras. Mais IS8 si, demeurant dans le pays d'Eutuken, tu envoies des caravanes et des convois, et si tu restes dans la forêt d'Eutuken où il n'y a ni richesse ni chagrin, tu continueras à conserver un empire éternel, ô peuple turc! et tu te rassasieras davantage; (autrement,) quand tu as faim, tu ne peux pas te rassasier, mais quand tu t'es une fois rassasié, tu ne peux pas avoir faim(?)⁷⁴) » Mais sans

- IS9 and^ayñyn (I, 46) üčün igidmış q^ay^an^yn sabyⁿ ałmatyn jir-saju bardyγ,
 IIN7 and^ayñyn üčün igidmış q^a[. . . .] (II, 71) sabyⁿ ałmatyn jir saju bardyγ,
 qop-anda ałqyndyγ aryltyγ. anda-qalmıšy jir saju-qop turu ölü
 qop-anda ałqyndyγ aryl[. .]. anda [.]lm[. .] jir [.]ju qop turu-ö[. .]
 joryjur-artig. tñri jarlyqaduğyn üčün [ö|zim¹ qutym bar-üčün
 ]ur artig. tñri jar[.] qutym bar-üčün
- IS10 q^ay^an ołurtym. q^ay^an ołuryp (I, 45) joq čyyaj budunγ qop-qobartdym,
 q^a[.]m. q^ay^an ołuryp joq-čyyaj budunγ qop qobartym,
 čyyaj budunγ baj-qyldym, az-budunγ öküş^{*} qyldym. azu-bu-
 čyyaj budunγ baj-qyldym, az-budunγ öküş-qyldym. [. . . .] (II, 70)
- IIN8 sabymda igid-baryu türk bağlar budun buny asidin. türk [. . . .
 sabymda igid-baryu türk bağlar budun buny asidin. türk budun-
- IS11 . . .]rip il-tutsyqynyn bunda urtym, janlyp ülāsikin'in jimä (I, 44) bunda
 [yγ tirip i]-tutsyqynyn bunda urtym, janlyp ülāsikin'in jimä bu[. .
 urtym. nānnān² sabym ārsār bāngü tašqa urtym. añar-körü-bil'in,
 . . .]m. nānn[.]sab[. . .]r bāngü tašqa urtym. añar-körü bil'in,
 türk amaty budun bağlar, bödkä körügimä bağlar-ägü janlydačy-
 türk amaty budun bağlar, bödkä körügimä [.]

¹ \approx distinct. ² voir p. 29, note 1.

- IS9 accepter les recommandations de ton kagan, qui grâce à ceux des
(IIN7) tiens qui étaient là⁷⁵), t'avait relevé, tu allas dans tous pays et beau-
coup des tiens y sont perdus ou fatigués. Mais de ceux qui restèrent
en ce pays-là, un grand nombre encore ont émigré en différents pays
à la vie ou à la mort. Par la grâce du ciel et parce que j'avais
IS10 la fortune avec moi, je suis moi-même devenu kagan. Après être
devenu kagan, j'ai élevé le peuple de rien et pauvre⁷⁶), le peuple
pauvre je l'ai rendu riche, le peuple peu nombreux je l'ai rendu
(IIN8) nombreux. Pour tirer profit(?) de mon allocution⁷⁷), écoutez ceci,
vous nobles et peuple turcs! Comment tu as rassemblé le peuple
turc et gouverné l'empire, je l'ai inscrit ici. Comment tu as failli et
IS11 t'es divisé, je l'ai inscrit ici. Tout ce que j'ai à dire⁷⁸), je l'ai
inscrit sur la pierre éternelle. En la regardant, sachez, ô peuple
et nobles turcs, . . les nobles qui ont obéi au trône, vous tom-

siz¹. m^{an} b^ā[h^gü taš tab^γa]č q^aγ^anda b^ādizčⁱ k^{āl}lürtⁱm, b^ā.
 . . .] (*Concernant la continuation voir plus loin*).

diztⁱm. m^ānⁱn s^{ab}γ^mγⁿ sym^ady. (I, 43) tab^γač q^aγ^an^γn ič^räki b^ādizčⁱg IS12
 yty. aⁿar ad^γnč^γγ² b^{ar}q jar^aturt^γm, ičⁱn-taš^γn ad^γnč^γγ³ b^ādiz urtur-

t^γm, taš-toqytd^γm, k^{ön}ült^āki s^{ab}γ^mγⁿ u[. unuq oγ^lγⁿ]a³ IS13
 t^atyⁿa t^āgi buny k^{ör}ü bilⁱn: b^āng^ü-taš (I, 42) toqytd^γm. bu-ārig⁴-
 ārs^ār, [.]t^qa ārig-jirt^ā irs^ār-anč^a ārig-jirt^ā b^āng^ü-taš toqytd^γm,
 bitidⁱm. aⁿγ-k^{ör}p anč^a bilⁱn: oł-taš [.]d^γm. bu-bitⁱg
 bitⁱgimä atysy joł^γγ-t[igⁱn —?].

Côté du Nord-Est.

(I, 70) K^{ül}-tigⁱn qoi jylqa jiti jⁱgⁱrmⁱkä uč^{dy}. toq^zγⁿč^{-aj} jiti-
 ot^zq^a juγ ārtürtⁱmiz. b^{ar}qyn b^ādizin bitⁱg-taš[γⁿ] bičⁱn jylqa

P. 11
 INE
 p. 232

¹ z net. ² v. p. 42. ³ comp. II N 15. ⁴ ou bu-čöl-? la leçon est très douteuse;
 d'après IO. et H. la première lettre ne serait pas **ᠳ** b¹, mais **h** t²? jayug R.?

berez en faute⁷⁹)*). C'est moi qui [. . . la pierre eternelle?]. De
 chez le kagan des Chinois j'ai fait venir des sculpteurs et je (leur)
 ai (fait) sculpter. On n'a pas rejeté⁸⁰) mon invitation, mais on a
 envoyé les sculpteurs intérieurs (c.-à-d. attachés à la maison) du IS12
 kagan. Je leur ai fait ériger à part l'édifice (le temple, la salle),
 et tailler à part les sculptures à l'intérieur et à l'extérieur⁸¹), et je
 leur ai fait tailler la pierre. Le message que j'ai sur le cœur [je
 l'ai fait inscrire?] jusqu'à [vos fils bien-aimés] et vos descen-
 dants(?) en le voyant, sachez ceci: j'ai fait tailler la pierre éternelle. IS13
 Parce que ce lieu est désert(?), et parce que . . .(?) est dans
 d'après(?) lieux, j'ai fait tailler cette pierre dans un âpre(?) lieu,
 et je l'ai chargée d'inscriptions. En la voyant, sachez ceci! Cette
 pierre, j'ai [. . .]. En ce qui concerne celui qui a tracé cette
 inscription, c'est son cousin(?), Yolig-téghin[—?]⁸²).

Côté du Nord-Est.

K^{ül}-téghin trépassa dans l'année du mouton, le vingt-septième INE
 jour. Au neuvième mois, le trente-septième jour, nous fimes les
 funérailles. Sa salle, sa statue et sa pierre à inscriptions, nous

⁷⁹) Concernant la continuation en II voir plus loin.

jiti^{nč}-aj jiti-ot^uzqa qop-a^lq^ad[ymy]z. kül-tig'in ö[lip?] qyrq ^artuq[y
j]iti j^ašyk bu^lyt¹ t^aš(?) [.] bunča b^adizčig
toj^yun ^alt^ab^ar k^alü<r>ti.

Côté du Sud-Est.

ISE (I, 41) Bunča bitig bitigimä kül-tig'in atysy jo^ly^γ-tig'in bitid'im.
jigirmi kün o^luryp bu-t^ašqa bu-tamqa qop jo^ly^γ-tig'in bitid'im.
y^γ^ar o^lan^yn^yzda t^aj^yun^yn^yzda jig^adi² igidür ^artigiz, uča-b^ardy^γz,
t^an^r[i..?] tirigd^akičä³[—?].

Côté du Sud-Ouest.

ISW (I, 55) [—] kül-tig'in'n ^altunyn küm^usin ^aγyšyn b^ar^ymyn-tür[. . . .
. .]q[. .]yn⁴ jyma tojgt(?) bu[.] b^agim tig'in jög^arü t^an[ri
.] t^aš bitid'im jo^ly^γ tig'in.

¹ lire *jašlyγ bołty?* ² ou *jigdä?* ou *kägdä?* (ce que R. change en *köktä!*).
³ IO., H.; *tirigdkiči* R. (p. 127, changé en *tirig ätküči*). ⁴ peut-être *tör/t äbin-
jyt/q[ys]yn?* — *türk čyγai qarnyn* R.?

les avons inaugurés, (en assistant) en grand nombre, dans l'année
du singe, au septième mois, le trente-septième jour⁸³). A sa mort
Kul-téghin avait quarante-sept ans [. . . .]. Les Toïgouns et les
Eltèbers firent venir tant de sculpteurs.

Côté du Sud-Est.

ISE En ce qui concerne celui qui a écrit toute cette inscription,
c'est moi, Yolig-téghin, cousin(?) de Kul-téghin, qui l'ai écrite.
Demeuraht ici pendant vingt jours, moi Yolig-téghin j'ai écrit ces
nombreux signes sur cette pierre. En faisant du bien parmi vos
fidèles princes et taïgouns, vous les avez rétablis. (Maintenant)
vous êtes morts. Le ciel [est?] (ou: [vous êtes au] ciel) comme
étant parmi les vivants⁸⁴).

Côté du Sud-Ouest.

ISW [—] l'or, l'argent, les richesses(?), les biens, [les quatre maisons
et les chevaux?] de Kul-téghin [. . . .] mon seigneur le téghin
en haut [au] ciel [. . . .]. Moi Yollig-téghin, j'ai écrit sur la pierre.

Côté de l'Ouest.

A droite de l'inscription chinoise (I, 56)¹.

Qur·dan[.]uy [.]örti in'im-kül-tig'in [.²] isig IW1
 küč'ig birtük üčün türk-bilgä q^aγ^an a^uq[.]q^a in'im-kül-tig'inig
 köz^adü⁴ ol^urt[— —]
 Yn^anču a^apa j^aγ^an-tarq^an at^γ⁵ [. . .]rt_ṙ m_ṙ[.]i_ṙ[— —]. IW2

¹ voir p. 85. ² *uča-bardy?* (*ölti* R.?) ³ *joqyqa* R.? ⁴ ou *kōzādi?* (*kündā* à tort R.; *z* très distinct, non *n*; le dernier caractère ne peut pas être 𐰇). ⁵ R., *ytyγ* IO.

Côté de l'Ouest.

— — mon frère cadet Kul-téghin [est mort]. Parce IW1
 qu'il m'a voué son travail et ses forces, moi Bilghè (sage) kagan
 des Turcs, [j'ai été] assis à(?) . . . en veillant mon frère cadet Kul-
 téghin [— —].
 Inantchou Apa Yargan-tarkan . . [— —]. IW2

Monument II.

Côté de l'Est.

- IIE1 (II, 41) Tāñritāg tāñri jaratmyš türk bilgä qayan sabym: aqañym türk bilgä [qayan] tsys-är toquz-oyuz iki-ādiz[?]kār-kül'ig bāglāri buduny [.] tü]rk [tāñ]ri [.]
- IIE2] (II, 40) özä qayan olurtym. olurtuqyma öltäčičä saqynyma türk bāglār budun āgrip sābinip toñtamyš¹ közi jögärü-körti. bödkä özim-oluryp bunča aγyr-törüg tört buñdaqy [budun- it]dim.

(Concernant la continuation depuis la fin de IIE2 jusqu'au commencement de IIE24, voir p. 97—108.)

¹ toqtamyš?

Côté de l'Est.

- IIE1 Moi qui ressemble au ciel et qui suis institué par le ciel, Bilghè (sage) kagan des Turcs, (voici) ce que je vous mande: [A la mort de?] mon père, Bilghè (sage) kagan des Turcs, [. . . .] les vaillants nobles et le peuple des Neuf-Ogouz . . [. . . .] ciel des Turcs
- IIE2 [. . . .] je suis devenu kagan de [.]. A mon avènement, les nobles et le peuple des Turcs, qui s'étaient désolés comme s'ils allaient mourir, changèrent et se réjouirent, et rassurés(?) levèrent les yeux⁸⁵). Après être moi-même monté sur le trône, j'ai donné tant de lois importantes [. parmi les peuples] des quatre coins du monde.

(Concernant la continuation depuis la fin de IIE2 [= IE1] jusqu'au commencement de IIE24 [= IE20], voir p. 97—108.)

(II, 18) j'iti-j'igirmi jašyma tañut tapa süläd'im. tañut bud'unym IIE24
 buzdym, oγlyn jo[taz]yn¹ jylqysyn barymyn anda-ałtym. sākiz-j'igirmi
 jašyma ałty-č[ub soydaq²] (II, 17) tapa süläd'im, bud'unym anda-buzdym. IIE25
 tab[γač o]ñtutuq bis-tümän sü-kälti, yduq-başda sünüşd'im, ot-süg
 anda-joq-qyşdym. <³> j'igirmi jašyma basmył yduq-at uyşym
 bud'un ärti. arqyş-ydmaz tijin, süläd'im q[.]m
 içgirtim, qalyñ[. .] äbrü kälürtim. iki-otuz jašyma tabγač (II, 16) IIE26
 tapa süläd'im. čača-sāñün sākiz tümän [sü] birlä sünüşd'im, süsin
 anda-ölürtim. ałty-otuz jašyma čik bud'un qyrqyz birlä jayy-boıdy.
 kām-kāčä čik-tapa süläd'im, örpäntä sünüşd'im, süsin sančdym,
 az[-b]u[dunym-ałtym] [.]grtim. j'iti-otuz jašyma qyrqyz tapa
 süläd'im. sünüg-batymy (II, 15) qarγγ söküpän kögmän jyşγ toya jo[ryp] IIE27
 qyrqyz bud'unym uda basdym, qayanyñ birlä soña jyşda sünüşd'im.

¹ joq-qyldym R.? ² v. I E 31. ³ pas de lacune, mais le graveur semble avoir oublié toquz.

Dans ma vingt-septième année, je fis une expédition contre IIE24
 les Tangout. Je dévastai le peuple des Tangout, et j'y pris leurs
 fils, leurs gens(?), leurs chevaux et leurs biens⁸⁶). Dans ma
 vingt-huitième année, je fis une expédition contre Alti-Tchoub (les
 Six-Tchoub) et les Sogdak, et j'y dévastai le peuple. Une armée de IIE25
 cinquante mille (cinq divisions d') Ong-toutouk(?) chinois vint. Je
 luttai près du mont(?) sacré, et j'y anéantis cette armée⁸⁷). Dans
 ma vingt<-neuv>ième année, il y avait un peuple de ma race
 au nom sacré de Basmil. Comme ils n'envoyaient pas de cara-
 vanes (avec le tribut), je fis une expédition [.] . . . j'en
 rapportai [. . .]⁸⁸). Dans ma trente-deuxième année, je fis une ex-
 pédition contre les Chinois. J'y luttai contre Tchatcha-sengun et IIE26
 une armée de quatre-vingt mille (huit divisions); j'y tuai son armée⁸⁹).
 Dans ma trente-sixième année, le peuple des Tchik avec les Kirghiz
 devinrent (nos) ennemis. En passant le Kem (l'Iénisséi) je fis une
 expédition contre les Tchik; je luttai à Eurpen et je vainquis leur
 armée [et asservis le] petit [peuple . . .]. Dans ma trente-septième
 année, je fis une expédition contre les Kirghiz⁹⁰). En traversant
 la neige qui avait la hauteur de nos lances, je marchai en montant IIE27
 les montagnes boisées du Keugmen et fondis en vainqueur sur le
 peuple des Kirghiz; je luttai contre leur kagan dans la forêt au

- q^aγ^anyn öl^ürtim, il'in anda-^altym. ol-jy^lqa turg^as t^apa ^altun-jyš^yγ^aš^a¹ [är]tis-üg^üzig k^ačä jory[dym, turg^as budun^yγ^a uda] basdym. turg^as
- . IIE28 q^aγ^an süsi otča bur^ača k^alti, (II, 14) bolčuda sün^üšdimiz, q^aγ^anyn jabyu[sy]n š^adyn anda-öl^ürtim, il'in anda-^altym. otuz jaš^yma bis-balyq t^apa sül^adⁱm. ^alt^y-jo^ly sün^üšdim [. sü]sin qop ö[lü]r-tim. [anda²] ičr^aki-nä³ kiši-tin[i?]y joq-[bol^a]čy är[ti]a oq^yγ^ly k^alti. bisbalyq any-üč^ün ozdy. otuz-
- IIE29 artuqy (II, 13) bir jaš^yma q^arluq budun buñs^yz [är]ür barur ärkli ja^yγ^y-bol^{dy}. tam^aγ⁻yduq bašda sün^üšdim. q^arluq budun^yγ^a öl^ürtim, anda-^altym. [. jaš^y]ma⁴ q[. . .] b^üd⁵ [.]⁶ q^arluq budun tir[.]m ö[l^ürtim]. t[oguz oyu]z m^anⁱn budun^ym-är^{ti}. t^anri jⁱr bu^lγ^aqyn üč^ün, ödiñ[ä] (II, 12) köni t^agdük üč^ün ja^yγ^y-bol^{dy}. bir-jy^lqa tört jo^ly sün^üšdim. ^anⁱlki toyu balyqda sün^üšdim. toyla üg^üzig jüzⁱti k^ačip süsi[.] ikind[i] uryuda⁶ sün^üšdim, süsin s^anč^dym [.]

¹ sic; = *toya* I E 37. ² des traces nettes de . ³ sic; -ni IO., R. ⁴ ou *bas/myt?* (R.) ⁵ peut-être *būdūni?* ⁶ *andarguda* (? IO., H.) R.

- delà, et je tuai leur kagan et asservis leur peuple. Durant la même année, je marchai contre les Turghès en passant les montagnes boisées d'Altoun et le fleuve Irtych. Je fondis [en vainqueur sur le peuple des Turghès]. L'armée du kagan des Turghès arriva comme
- IIE28 le feu et la tempête, et nous luttâmes à Boltchou(?); j'y tuai leur kagan, leur yabgou et leur chad, et j'asservis leur peuple. Dans ma trentième année, je fis une expédition contre Bichbalik. Je luttai six fois [. . .] je tuai beaucoup de leurs troupes. En se disant: «Quelles gens est-ce qui sont là-dedans?», [. . .] aurai(en)t été perdu(s) [. . .] vinrent (les) appeler(?). Grâce à eux, Bichbalik échappa⁹¹).
- IIE29 Dans ma trente et unième année, le peuple des Karlouk devint un vaillant ennemi, vivant en liberté sans inquiétudes. Je luttai près de la sainte source(?) du Tamag. Je tuai le peuple des Karlouk et je l'asservis là⁹²). Dans ma [. .] année(?) [. . .] le peuple entier(?) des Karlouk [se réunit . . . je les] tuai⁹³). Les Neuf-Ogouz étaient mon propre peuple. Comme il y avait bouleversement au ciel et sur la terre et que la jalousie leur avait remué la bile, ils devinrent nos ennemis. En un an je luttai quatre fois⁹⁴). D'abord je luttai près de la ville de Togou. Après avoir passé à la nage la rivière Togla (Tola)⁹⁵), leur armée [.]. La seconde fois, je luttai près
- IIE30

. üč¹inč čuš¹ bašynda süñ²šdim. türk bud^un adaq-qamašty, jab-
laq (II, 11) boltačy art³i-oza jaja k³ligimä süsin a³yty^m, ök³š-ölt³či IIE31
anda-tir¹lti. anda toñra jytp³ayu-a³ty(?) bir uy³šy³ toña tigin juy[ynda]
a³girá toqyd^m. tört¹inč azg³andi qad³azda süñ²šdim. süsin-anda
sančd^m jabrytd^m. [.]jabryt[.]jašy]ma a³myy²-
qury³an qyš³aduqda jut bol³dy. jaz³ña (II, 10) oy³uz tapa sül³d³im. IIE32
ilki-sü tašyqm³š art³i, įkin-sü abdä art³i. üç-oy³uz süsi basa k³lti.
jad³ay jabyz bol³dy tip a³tyty k³lti. [syn³]ar süsi abig-barqy³ jul³ty
bardy, syn³ar süsi süñ²š¹gli k³lti. biz az-art³imiz, jabyz art³imiz,
oy[uz]t jay[y?]tāñri] küč birtük üč³ün anda-
sančd^m, (II, 9) jaid³im. tāñri jar³lyqaduq-üč³ün, mān-qazy³anduq üč³ün IIE33
türk bud^un qazy³[an]nč³. mān-in³ligü bunča baš³aju qazy³an-

¹ ou cušy~; comp. I N 7. ² comp. I N 8. ³ qazyanmyš-ärinč R.

d'Ourgou (? ou Andargou?) et vainquis leur armée⁹⁶). [.
La troisième fois] je luttai [près de la source du Tchouch(i?)]. Le
peuple turc tombait de fatigue et se démoralisait. Je laissai donc IIE31
échapper leur armée, qui nous avait devancés en (nous) disper-
sant; mais beaucoup d'entre eux s'y réunirent pour y trouver la
mort. En en venant aux mains pendant les funérailles de Tonga-
téghin, j'abattis là un homme de la race des Tongra, nommé
Yilpagou(?). La quatrième fois, je luttai à Ezghendi kadaz.
J'y vainquis et défis leur armée. [. Dans ma . . . année]
quand j'eus hiverné à Amghi kourgan, il y eut gelée suivie de
famine. Au printemps, j'entrai en campagne contre les Ogouz. La IIE32
première armée s'était mise en marche, la seconde(?) armée était
à la maison. Trois armées ogouz vinrent nous attaquer. En di-
sant: «Ils sont devenus sans chevaux (littér. à pied) et faibles»,
ils vinrent nous prendre. L'une de leurs armées envahissantes alla
en pillant les maisons et les bâtiments; une autre(?) vint luttant.
Nous étions peu nombreux et nous étions faibles, mais l'ennemi(?)
og[ouz?] comme [. . . le ciel] nous donna force, je les y
vainquis et les dispersai⁹⁷). Par la grâce du ciel et comme je IIE33
travillais, le peuple turc travaill[ait aussi?]. Si au commence-
ment je n'avais pas tant travaillé (exécuté), de concert avec mon

- m[aty]n¹ türk bud^{un} öltäçi ärti, joq-[bołda]čy ärti. [türk] bāglār [bud^{un} anč]a-saqyn²n, anča-bilⁿ. oy^{uz} bu[dun]
- II E34]d ydmajyn tijⁿ sülā[di^m], (II, 8) äbin barqyn buzdym. o[oy^{uz}] bud^{un} toq^{uz} tatar birlä tirilip kälti. ayuda iki-ut^{uy} sün^üš sün^üšd^m, süsin [buz]dym, ilin anda-älym. anča-qazy^{an}y[p tñri] jarlyq^{ad}uq üçün ö[z^{im}]³ ot^{uz} artuqy üč jašy^{ma}
- II E35 ug-ärti³] ödsg ötül^g küč⁴[—?] (II, 7) igidmⁱš q^a[yan ja]n^yldy⁵. [. . .] özä tñri yduq jir-sub [äçim? q^a]yan quty taplamady⁶-ärinč. toquz oy^{uz} bud^{un} jirⁿ subyn ydy^p taby^ačy^{aru} bardy. taby^ač[.] bu-jirdä kälti. igid^ajⁿ tijⁿ sa-q[ynyp?]
- II E36] bud^{un} [.] (II, 6) jazuql^a[. bi]rijä taby^ačda aty-küsi joq-bołdy, bu-jirdä māna qut-bołdy. mān-öz^{im} q^ayan ot^{ur}tuqym üçün türk bud^{un}y^γ [.] qyt-

¹ ou -m[asa]r? ² mān R.? ³ IO., R. ⁴ R. ⁵ IO. ⁶ ou -maduq IO.? (tapqytmady, R. p. 65, tapyqlamady id. p. 124?)

- frère cadet, le peuple turc aurait été mort, aurait été perdu⁹⁸). O! nobles et peuple turcs, songez-y et sachez! Le peuple ogouz [.] Pour ne pas envoyer (? abandonner?) [.] j'entra-
- II E34 trai en campagne et dévastai leurs maisons et leurs bâtiments. Le peuple [ogouz] s'allia avec les Neuf-Tatars, et ils vinrent. Près d'Agou, je livrai deux grandes batailles; je dévastai leur armée et j'asservis là leur peuple. Après avoir tant exécuté [.] par la grâce du ciel [.] dans ma trente-trois[ième année] le kagan qui avait relevé [.] la force . . .
- II E35 [.] tomba en faute. Ni le ciel en haut ni les saints génies de la terre et de l'eau ni le bonheur de [mon oncle?] le kagan ne lui étaient en aide⁹⁹). Le peuple des Neuf-Ogouz abandonna sa terre et son eau, et alla vers la Chine. Les Chinois [.] ils arrivèrent dans ce pays. En comptant les relever [.] peuple
- II E36 [.] faillit [.] au sud, dans la Chine, leur nom et leur réputation furent perdus, dans ce pays ils devinrent mes esclaves. Parce que moi-même j'étais devenu kagan, je ne faisais pas [.] le peuple turc; [voilà combien] j'ai exécuté au profit des

ma^dym. [ilg?¹] törüg jig^ädi q^azy^and^ym. yd[.]
tir^lip j^l[.] (II, 5)
[anda süñ^ü]šdⁱm, süsin saⁿčd^ym. ič^lkigⁱmä ič^lkdi, bud^un bo^ldy, öl^üg^lmä IIE37
~ö^lti. s^äl^änä qody jor^yp^an q^ara^yyn qys^al^ata² äbin barqyn anda-buz-
d^ym [.] j^yšqa a^ydy. uj^yur-ä[tä]bär jüzčä-ä^rn
ilg^ä[r]ü t^ä[z^lp bardy?]
.] (II, 4) [.]ti. türk IIE38
bud^un ač-ä^rti. ot-jy^lqy^y a^ly^p-ig^ltⁱm. ot^uz-artuqy tört jaš^yma oy^uz
t^äz^lp t^ab^yačqa kirti. ök^ün^lp sül^ädⁱm suq^yn [.]
. . . oy^lyn jot^azyn anda-a^lt^ym. iki-ä^lt^äbärlig bud^un [.]
.] (II, 3) [.]t^a[tab]y bud^un t^ab^yač-q^ayanqa körti. IIE39
ja^labčy ädgü sa^by öt^ügi k^älm^äz-tijⁿ, ja^jyn-sül^ädⁱm, bud^un^y anda-
buzd^ym, jy^lqy[syn] süsi tir^lip k^älti. q^a-
d^yrq^an-jyš qon[.]
.] (II, 2) [.]y^a- IIE40
q^yna jirⁱn^ärü subyⁿaru qondy. birⁱjä q^arluq bud^un-t^apa sülä tip

¹ ou [anča]? ² qysylta R.

institutions [.] se réunissant [.] j'y luttai
et je vainquis leur armée. Quelques-uns rentrèrent et redevinrent IIE37
un peuple, d'autres moururent¹⁰⁰). Puis je marchai en aval de la Se-
lenga¹⁰¹), et j'y dévastai leurs maisons et leurs bâtiments en réprimant
leurs pillages(?). [.] échappèrent dans les montagnes. Les Eltè-
bers ouigours¹⁰²) [fuirent?] par centaines vers l'est [.].
Le peuple turc avait faim. Je le relevai en prenant ces troupeaux IIE38
de chevaux. Dans ma trente-quatrième année, les Ogouz fuirent
et entrèrent en Chine. Fâché, je me mis en marche [.]; j'y
pris leurs fils et leurs gens(?). Deux peuples d'Eltèbers [.]
.]. Le peuple Tatabi était soumis au kagan chinois. Vu IIE39
qu'il ne venait pas de bonnes nouvelles ni de bonnes deman-
des(?) de la part des envoyés, j'y fis une expédition en été¹⁰³);
j'y dévastai le peuple et pris leurs troupeaux de chevaux [.]
l'armée de [.] vint, après s'être rassemblée. Ils firent (ou nous
fimes?) halte dans la forêt de Kadirkan [.] s'é- IIE40
tablirent dans leur terre et leur eau. En disant: «Marche vers

- tud^un jam^at^ar^yγ yt^ym~b^ardy [.]
 . . qar^ug il)t^ab^ar joq~bołm^yš, inⁱsi bir qur^y[.]
]
- II E41 (II, 1) [. ar]q^yšy j^alm^adi¹, any aⁱyt^aj^yn² tip sül^adⁱm.
 qoryu ¹ki~üč kisⁱlⁱgü³ t^azⁱp~b^ardy. qara~bud^un q^aγ^an^ym k^alti~tip
 ög[di?]qa at~bir-
 tim. kič¹g atⁱγ^y[.]
]

Côté du Sud-Est.

- II SE (II, 42) [.]önⁱg joy^aru sü~jor^yp tünli künli jiti
 öd^üškä subs^yz k^ačdⁱm, čor^aqqa t^agⁱp joł^yγč^a⁴ [.]g[.]
]s k^ačⁱnkä t^agi [.]
].

¹ *kālmādi?* ² *aitajyn?* *anytajyn?* ³ *-gin R.?* ⁴ *ou -čy?*

- le sud, contre le peuple karlouk», j'envoyai Toudoun Yam(a)tar,
 et il alla. [.] les Eltèbers karlouk furent anéantis;
 son (leurs?) frère(s) cadet(s) [.] leurs (ses?)
 II E41 caravanes ne se hâtèrent pas. En disant: «Je veux les ré-
 clamer(?)», je me mis en marche. Par crainte il(s?) s'enfui(ren)t
 avec (par?) deux ou trois hommes(?). Mais le menu peuple [s'ex-
 alta?] en disant: «Mon kagan est arrivé». [.] je
 donnai à [. . .] des chevaux(?). La cavalerie peu nombreuse
 [.].

Côté du Sud-Est.

- II SE [.] en marchant avec l'armée en amont je traversai,
 en sept jours et nuits¹⁰⁴), le désert aride, et arrivé à Tchorak . . .
 [.] jusqu'à [. . .] Ketchin [.].

Côté du Sud.

(II, 57) [— —tab]γ^{ač} at^{ly}γ süsi bir-tüm^{an} artuqy j^{ti}-biñ süg ilki IIS1
kün öl^{rt}m, ja^{da}γ süsin ¹k^{ndi}-kün qo[p öl^{rt}]t^m. bi[.
.]š^p¹ b^{ard}[— — —] (II, 56) [— —j]o^{ly} sü- IIS2
l^{ad}m. ot^{uz}-artuqy s^{ak}iz ja^{šy}ma qy^{šy}n qyt^{ai}-tapa sül^{ad}m [— — —
ot^{uz}-artuqy toq^{uz} ja^{šy}]ma ja^{zy}n tat^{aby} tapa sü[l^{ad}m — — —] (II, 55) IIS3
[—] m^{an} [— —] öl^{rt}m, o^{ly}n jot^{az}[yn jy]l^{qy}syn b^{ar}ymyn [— —
—]r^ä qu[— — —] (II, 54) bu[— — jo]t^{az}yn joq-q[y^{ld}ym — — — IIS4
—] (II, 53) jor[— — — — — — —] (II, 52) sün[^üš^dm? — — — — IIS5,6
— —] (II, 51) [. .]t^m. a^{lp}-^{ar}in öl^{rt}p [b^l]b^l qy^{lu} b^{rt}m. a^{lig}-ja^{šy}ma IIS7
tat^{aby} bud^{un} qyt^{ai}da a^d[— — — — — —]lkr t^{ay}qa[— —] (II, 50) IIS8
qu-s^{an}nün ba^šadu tört tüm^{an} sü-k^{alti}. tönk^{as} tayda t^{ag}p toqyd^{ym}.
üč-tüm^{an} süg [öl^{rt}]m, b[ir tüm^{an}?]rs^{ar}[.
.]ökt^m tat^{aby}[— —] (II, 49) ö[l^ü]rti. u^{ly}γ o^{ly}ym a^{yr}yp IIS9
joq-bo^{lča} quγ-s^{an}nün^{ig} b^lb^l tikä b^{rt}m. m^{an} toq^{uz} j^{ig}irmi jy^l

¹ IO.; lp R.

Côté du Sud.

[— —] le premier jour, je tuai la cavalerie chinoise (qui IIS1
comptait) dix-sept mille hommes; le deuxième jour, je tuai quan-
tité de leur infanterie. [— — — —] j'ai fait des expéditions [. .] IIS2
fois. Dans ma trente-huitième année, en hiver, je me mis en
marche contre les Kitaï [— — dans ma trente-neuvième an]née,
au printemps, je me mis en marche contre les Tatabi [— — —]¹⁰⁵), IIS3
je tuai [— — et je pris?] leurs fils, leurs gens(?), leurs troupeaux
de chevaux, leurs biens [— — —] j'anéantis leurs gens(?) [— — IIS4-5
— — — je] lutt[ai — — — — —]. Ayant tué leurs hommes IIS6-7
braves, j'en fis faire les cérémonies funèbres(?). Dans ma cin-
quantième année¹⁰⁶), le peuple des Tatabi [. . .] en Kitaï [— — —]
à la montagne de [— —] une armée de quarante mille hommes, IIS8
conduits par Kou-sengun¹⁰⁷), arriva. Près de la montagne de
Teunkes, je les attaquaï et les battis. Je [tuai] trente mille
hommes, d[ix mille hommes se sauvèrent? — — — —] les
Tatabi [— —] tuèrent(?). Mon fils aîné étant mort de maladie, IIS9
je fis mener le deuil(?) à Kou-sengun. Pendant vingt-neuf ans j'ai

- šad-ol^urt^ym, toq[uz jigir]mi jył [qayan ol^u]rt^ym, il-tutd^ym. ot^uz-artuqy
 IIS10 bir [— —] (II, 48) türk¹mä bud^un^yma [ji]g¹n anča-qazy^anu birt¹m.
 bunča qazy^an^yp [aqan^ym qayan ylt-jył on^ynč-aj ałty-ot^uzqa uča bardy.
 ałyazyn jył bisinč-aj jiti-ot^uzqa juy ertürt¹m. buq¹y tutuq[— —]
 IIS11 (II, 47) ma^ana¹ lisün t^aj-s^anün bašad[u] bis-jüz-ärin k^alti. qoq^yłyq
 ö[.] ałtun küm^us k^arg^aksiz k^alürti. juy j^yparyy k^alür¹p
 IIS12 tikä birti, čynd^an yy^ač k^alür¹p öz-jar[— —] (II, 46) bunča bud^un
 sačyn qulqayn [. . .²b]yčdy, adgü özl¹k-atyn qara kisin kök t^aj^anin
 sans^yz k^alür¹p qop qoty.
 IIS13 (II, 45) T^anritäg t^anri jaratm^yš türk bilgä [qayan sa]b^ym: aqan^ym
 türk bilgä qayan ol^urtuqynda türk amaty bağlär, kisr^a tarduš bağlär
 kül-čur baš¹aju ul¹aju šadapyt bağlär, önrä töläs bağlär apa-tarqa[n]
 IIS14 (II, 44) baš¹aju ul¹aju šad^a[pyt] bağlär bu[.]

¹ R.; aqan^y IO.? ² janayn? R. lit ja[.]. ³ anda kisr^a R.?

- été chad, pendant vingt-neuf(!) ans j'ai été kagan et j'ai gouverné
 IIS10 l'empire¹⁰⁸). [Pendant?] trente et un [ans . .] j'ai procuré tant de
 bien à mes Turcs, à mon peuple. — Après avoir tant fait [mon
 père le kagan] est mort dans l'année du chien, au dixième mois,
 le trente-sixième jour. Dans l'année du porc, au cinquième
 mois, le trente-septième jour, je fis faire les funérailles¹⁰⁹).
 IIS11 . . . [. . .] Lisun tai-sengun vint chez moi à la tête de cinq
 cents hommes¹¹⁰). Ils apportèrent une infinité de parfums, de
 [.], d'or et d'argent. Ils apportèrent du musc(?) pour
 les funérailles et le placèrent, et ils apportèrent du bois de
 IIS12 sandal . . [. . .]¹¹¹). Tous ces peuples se coupèrent les cheveux
 et se tailladèrent les oreilles [et les joues?]¹¹²); ils apportèrent
 leurs bons chevaux particuliers, leurs zibelines noires et leurs
 écureuils bleus sans nombre, et en déposèrent une grande
 quantité.
 IIS13 Moi qui ressemble au ciel et qui suis institué par le ciel,
 Bilghè (sage) kagan des Turcs, voici ce que je vous mande¹¹³):
 A l'avènement de mon père Bilghè kagan des Turcs, les illustres
 nobles des Turcs, en arrière (de l'ouest) les nobles des Tardouch,
 précédés par Kul-tchour, suivi des nobles chadapit, en avant (de l'est)
 IIS14 les nobles des Teulès, précédés par Apa-tarkan, suivi des nobles

t^am^an-t^ar^qaⁿ tonjuquq buj^ulab^aya-t^ar^qaⁿ ul^aju buj^uruq [.]iç-
buj^uruq ş^āb^āg-kül-irk^lz b^aş^la^{ju} ul^aju buj^uruq, bunča ^amaty b^āgl^{ār}
^aq^an^ym q^aγ^anqa ^ārt^ānü [—?]¹] (II, 43) ^ārt^ānü ^āti^γm^aγ(?) i[tdi?] IIS15
. t]ürk b^āgl^{ār}in bud^unyn ^ārt^ānü ^āti^γm^aγ(?) itdi ig[. . . .
. . .] q^aγ^an² [.]ča ^aγ^yr-t^aş^yγ juyn[.]γ türk b^āgl^{ār} bud^un
i[.]irti özⁱmā bunča [—?]

Côté du Nord.

(Concernant II N 1—8 = I S 1—11, voir p. 114—119.)

[^aq^an^ym] (II, 69) q^aγ^an ^āčⁱm-q^aγ^an ol^urtuqynda tört bu^l^und^aqy IIN9
bud^un^yγ n^ānč^ä itm[iş]³] t^ānri j^ar^lyq^aduq [üčün ö]zⁱm
ol^urtuq^yma [tört bu^l^und^aqy?] bud^un^yγ itdⁱm j^ar^atd^ym, i[.
.]qyⁱld^ym⁴ [. . . t]ürg^{ās} q^aγ^anqa qyz^ym[yn] ^ārt^ānü
[ul^uγ] törün ^aly-birtⁱm. tür[g^{ās} q^aγ^an?] (II, 68) qyzyn ^ārt^ānü ul^uγ IIN10

¹ ou *ārtānū* écrit deux fois? ² R. ³ peut-être: *itm[iş jaratmıŝ ārti, anča]*. ⁴ R.

chadapit [.] Taman-tarkan et Tonyoukouk Bouilabaga-
tarkan, suivis des officiers [. . . .] officiers précédés par Sèbèg-kul-
irkiz, suivi des officiers, tous ces illustres nobles [rendirent] hom-
mage(?) à mon père le kagan [.] il . . . ses nobles et IIS15
son peuple turc . . [. . . .] nobles et peuple turcs [. . . .]. A
moi-même autant de [— — —].

Côté du Nord.

(Concernant II N 1—8 = I S 1—11, voir p. 114—119.)

Autant de peuples aux quatre coins du monde [mon IIN9
père] le kagan et mon oncle le kagan après leur avènement
[avaient organisés et constitués, autant de] peuples [aux quatre
coins du monde] j'ai moi-même organisés et constitués après mon
avènement par la grâce du ciel . [.]. Au kagan des Tur-
ghès j'ai donné ma fille avec grands honneurs¹¹⁴), et j'ai donné à
mon fils avec grands honneurs la fille [du kagan des] Tur[ghès], et IIN10

- törün oyl¹ma aly~birt¹m [.¹ ar-
tänü u]l^uγ [törün aly~]birt¹m. j^a[.]t
ärtü[. .]m [. başlyγγ]γ jük^ünd^ürt¹m,
IIN11 tizl¹g¹g sök^ürt¹m. özä t^änri asra j¹r j^arl¹yq^aduq üç[ün —] (II, 67) köz¹n
körm^adük qul¹q^aq¹n as¹dm^adük bud^un¹m¹n ilg^arü kün to[γ^usγqy¹na?],
birg^arü [.]qa, qur¹γ^aru [kün bat¹sγqy¹na?, jy¹γ^aru tün
. altun¹]n ör^ün~küm^üš¹n qyr¹γ¹γ¹γ qut^ajyn²
IIN12 äkin¹lig¹ s¹g[tis]in özl¹k~atyn ad¹γ¹ryn q^ara k[išin] (II, 66) kök t^äj^an¹n
türk¹mä bud^un¹ma q^azy^anu birt¹m, iti~birt¹m. [.]¹n³ bu¹s¹z
qyl¹d¹m. özä t^äp¹ri arkl¹g [.]
.]üm^an oy[.]
.]¹n[. b^agl^a?]r¹g bud^un-
IIN13 [—⁴] (II, 65) [.]⁵ ig¹d¹n amg^atm^an toly^atm^an [.]m türk b^agl^ar,
türk bud^un¹m [.]at [.]rt¹m [.]qa t^a[.]γ[.
.]ür[.] q^azy^an¹p j^an[.]i bu[.]
.]a bu~q^aγ^an¹nda bu~b^agl^ar¹g [.]
IIN14 . . .]b¹nd[a] ti[—] (II, 64) [.] ad¹gü kört^ačis^an, ab¹nä

¹ qyñqm IO.? ² qutajsyn R.? ³ [budun¹m]¹yn? ⁴ [γγ?] ⁵ peut-être [jičä]? comp. I E 16 = II E 14; idi R.?

- j'ai donné avec grands [honneurs]. Je
leur ai fait baisser la tête et ployer les genoux. Par la grâce du
IIN11 ciel en haut et de la terre en bas [j'ai conduit] mon peuple, qui
n'en avait rien vu avec les yeux ni entendu avec les oreilles,
en avant, vers le soleil levant, à droite, [vers le midi,] en arrière
[vers le soleil couchant, à gauche, vers le minuit — —]. J'ai
procuré à mes Turcs, à mon peuple [de la part des Chinois?]
leur [or rouge?], leur argent blanc, leurs pièces de soie(?), leur
graine d'*isigti*(?), leurs chevaux particuliers et étalons, leurs zibe-
IIN12 lines noires et leurs écureuils bleus, et je l'ai arrangé¹¹⁵). J'ai
rendu [mon peuple?] sans inquiétude. Le ciel en haut(?) [.]
puissant [.] les nobles(?) et le
IIN13 peuple, [. . .] relevez-les, ne les faites pas souffrir, ne les tour-
mentez pas [. . .] les nobles turcs, mon peuple turc [.]
. . .] de la part de(?) ton kagan, ces nobles [.]
IIN14 peuple turc, [. . .] tu verras [. . .], tu [. . .]ras à ta maison, tu seras

kört^äčis^än, buñs^z bołd^äčys[^än] kisrā [tab-
^äč q^äγ^änd¹]a b^ädizčⁱ qop k[^älürt^äm, mān^äñ s^ä]b^γm^γn sym^ädy. ičr^äki
b^äd^äzčig yty. ^än^är ^äd^γnč^γγ b^är^q j^är^ätd^γm, ičⁱn-t^äš^γn ^äd^γnč^γγ b^äd^äz
[urt^γm, t^äš toqyd^γm. köñ^ült^äki s^äb^γm^γn u] | unūq oy^älyñ^ä IIN15
t^ätyñ^ä t^ägi buny körü bil^än: b^äñgü t^äš [— — — — —].

Côté de l'Ouest.

Fronton au dessus de l'inscription chinoise².

[. . .] özä [— — —] ³	IIW1
bilgä q ^ä γ ^ä n u[č—]	2
(II, 63) j ^ä j-bołs ^ä r, özä t[^ä ñri]	3
(II, 62) köbr ^ü g ^ä si t ^ä rčä ^ä d[—]	4
(II, 61) t ^ä γda syγun tsr ⁴ , [— ⁵]	5
(II, 60) s ^ä q ^γ nurm ^ä n. ^ä q ^ä ñ ^γ m[—q ^ä γ ^ä n]	6
(II, 59) t ^ä š ^γ n özi ^m q ^ä γ ^ä n [—?]	7
[— — — —]	8
[— — — —].	9

¹ Comp. I S 11. ² voir p. 87. ³ peut-être [türk?] özä [oturmış aqañym?] ⁴ pour tāsār? ⁵ peut-être jana.

sans inquiétude [.]¹¹⁶). Puis, de chez le kagan des
Chinois j'ai fait venir beaucoup de sculpteurs. Il n'a pas rejeté
mon invitation, mais il a envoyé des sculpteurs intérieurs (c.-à-d.
attachés à sa maison). Avec leur aide j'ai érigé à part l'édifice
(le temple), [j'ai fait tailler] à part les sculptures à l'intérieur et
à l'extérieur, [et j'ai fait tailler la pierre. Le message que j'ai
sur le cœur] jusqu'à vos fils bien-aimés et vos descen- IIN15
dants(?), en le voyant, sachez ceci: la pierre éternelle [— — —].

Côté de l'Ouest.

Fronton¹¹⁷).

[Mon père] Bilghè kagan [qui a régné] sur [les Turcs, étant IIW1—7
mort?], je le pleurerai [encore?], quand l'été reviendra, quand le
pont (la voûte) du ciel en haut sera . . [. . .], et que le cerf
fuira(?) sur la montagne. La pierre de mon père le kagan, c'est
moi-même le kagan qui l'ai[— — — — —].

Côté du Sud-Ouest.

ISW (II, 58) [— bilgä] q^aγ^an b[itigin?] joł^yγ-tig^ln bit^dim. bunča b^arq^yγ
b^adⁱz^lg uz^yγ [. q^a]γ^an ^atysy joł^yγ-tig^ln m^an
^aj-artuqy tört kün [ol^u]r^yp bitidim b^adⁱzt^lm j^a[— —].

Côté du Sud-Ouest.

ISW [— —] c'est moi Yolog-téghin qui ai écrit l'inscription du
kagan. Tout cela, l'édifice, les sculptures, les peintures [. . . .
. . .]. C'est moi Yolog-téghin, cousin du kagan, qui, demeurant
ici pendant un mois et quatre jours, ai écrit et fait sculpter
[— — —].

Notes.

1) [I E 1, II E 3] *Bumyn qayan istāmi-qayan* doit nécessairement être une combinaison de deux mots parallèles, coordonnés, ici des noms propres. Je traduis par «Boumin kagan et Istēmi kagan», car, comme on le sait, les langues turques n'ont pas de mot pour la conjonction «et», et je donne comme pluriel (*ils, leur, etc.*) tout ce qui dans la suite renvoie à ces mots (même dans les cas où, à proprement parler, on ne peut penser qu'à l'un d'eux), la langue des inscriptions ne distinguant pas, dans la grande majorité des cas, entre le pluriel et le singulier. (RADLOFF traduit par «mein Vorfahr, Bumyn Chan, der berühmte Chan», et emploie par conséquent le singulier aussi dans ce qui suit. C'est ce que je ne peux pas regarder comme correct; car 1° on ne trouve pas, je pense, d'exemple d'apposition de cette forme; on se servirait d'une proposition nouvelle: «C'était un illustre kagan»; 2° dans la combinaison *āčūm apam*, «mes ancêtres» (p. 24, note 2, p. 91, note 2), il faut bien, je pense, que chacun des deux mots, *āčū* et *apa*, quel que soit leur sens propre, ait dû désigner un degré de parenté différent, et être compris comme tel, de sorte qu'on ne pourra les employer combinés en parlant d'une seule et même personne dans ses rapports à une seule et même personne différente, mais uniquement d'au moins deux aïeux de degrés différents, p. ex. mon bisaïeul et mon grand-père; 3° il y a plus d'une objection à faire contre la leçon «*āšitmā*» («-mi») et la traduction «illustre»: il suffit de signaler que le thème dont ce mot devrait être dérivé, thème qui signifie «entendre, écouter», se présente toujours dans les inscriptions sous la forme de *āsīd* avec *d*, jamais avec *t*, deux sons qui sont d'ailleurs distingués avec la plus grande conséquence.) — Quels sont ces deux kagans? Si ce ne sont pas des figures tout à fait légendaires, d'un passé lointain, ce qui n'est pas vraisemblable, ce ne peut être à coup sûr que les deux premiers grands kagans des Turcs, les vrais fondateurs de l'empire turc (voir p. 61), ceux que les Chinois appellent *Tou-men* et *Mo-kan*, son fils, aussi appelé *Sze-kin* ou *Sze-teou*, nom sous lequel se cacherait peut-être une forme turque *Istāmi* (comp. toutefois *Se-ti-mii*, VISDELOU p. 48 b, *Che-tie-mi*, DEGUIGNES, I, 2, p. 463?).

Oturmyš, «s'élevèrent» et *oturypan*, «après être devenus maîtres», mot à mot «s'assirent», «après s'être assis», voir p. 33, note 1.

2) [I E 1, II E 3] Le mot *il* (*él*) désigne un peuple ou une réunion de peuples considérés comme formant un tout indépendant et organisé et ayant à sa tête un kagan. La meilleure traduction est souvent «empire», pourvu toutefois qu'on n'y rattache pas des idées trop européennes d'État ayant une organisation fixe (comp. le tableau intéressant de l'évolution historique des nomades turcs, ainsi que des fondations de leurs États, dans RADLOFF, *Das Kudatku Bi-*

lik, I, St.-Petersbourg 1891, p. LI et suiv.). Le mot *budun* désigne le peuple, tant en général que par opposition aux chefs, au kagan et aux begs.

3) [I E 2, II E 3] Mot à mot «les quatre coins du monde étaient ennemis (en état d'hostilité, en guerre) en grand nombre». Quant au mot *qop*, «beaucoup», voir p. 19, note 2. (Je sais bien que la contraction *qop* pour *qopup* ou *qobup* se trouve dans les langues turques du Nord modernes; mais cela ne saurait justifier l'existence d'une telle forme dans la langue beaucoup plus antique des inscriptions.)

4) [I E 2, II E 3] Mot à mot, par un idiotisme turc connu, «ceux qui avaient une tête, il(s) les fi(ren)t se baisser, ceux qui avaient des genoux, il(s) les leur fi(ren)t ployer». *Baştyy* et *tizlig* sont des adjectifs parallèles, formés de *baş*, tête, de *tiz*, genou, + l'affixe *-tyy*, *-lig*, p. 21; *jükündür-* est la forme transitive de *jükün-* (djag.), être courbé, incliné, se prosterner, *sökür-*, forme transitive de *sök(ü)-* (ouïg.), ployer le genou, se mettre à genoux (VAMBÉRY, *Etymol. Wörterbuch*, p. 187, n° 199, III, comp. RADLOFF, *Phonetik*, p. 150) = djag. *čök-*, id., forme transitive, *čökür-* (aussi osm.). — RADLOFF: «die Häuptlinge unterwarf er sich und machte sich die Hoheit (*«ätizligni»*) unterthan», ce qui enfreint la règle du parallélisme (voir p. 96). Quoique *baştyy* pût très bien signifier «chef», un substantif dérivé tel que «altesse» devrait nécessairement avoir l'affixe *-lik*, (*-tyq*), que ce dialecte distingue encore rigoureusement de l'affixe adjectif *-tyy*, *-lig* (*-ty*, *-li*). Par conséquent on aurait dû avoir *ätizlik*, pourvu que l'adjectif «haut» ait été exprimé ici par *ätiz* et non pas, ce qui est plus vraisemblable, par *ädiz*, avec *d* (comp. *ädiz* note 54?; dans I N 12 et II S 14, où Radloff lit *ätiz*, les deux inscriptions ont en réalité *ičün*).

5) [I E 2, II E 3] Je rends *qadyrqan jyš* par «forêt de Kadirkan», tandis que RADLOFF voit dans *qadarqan* (c'est là sa leçon dans le texte) un adjectif ordinaire, et il traduit «der dicke Bergwald», l'épaisse forêt de montagne, je ne vois pas bien pour quelle raison (comp. RADLOFF, p. 107; le mot, *jyš*, «Schwarzwald, Bergwald, Waldgebirge», Radl. [forêt, montagne boisée], s'emploie aujourd'hui même dans les dialectes de toutes les tribus montagnardes des Turcs du Nord). Cependant l'on trouvera que *qadyrqan jyš* s'emploie exclusivement quand il s'agit d'une localité déterminée, savoir les montagnes boisées qui ont constitué la limite orientale des Turcs et qui ont séparé ces derniers des peuples Kitai et Tatabi (dans la Mandchourie de nos jours, voir p. 61, note 7; comp. I E 21 = II E 17, II E 39). En conséquence, *qadyrqan jyš* a dû être un nom propre et désigner, selon toute probabilité, les monts Khingan, en grande partie couverts de bois, ou bien certaines portions de ces montagnes. J'ignore l'acception appellative de *qadyrqan*. Il va de soi qu'on ne saurait en rapprocher le mot *qadyryan*, *qadaryan*, dans les dialectes de l'Abakan (*q. mał*, bétail qu'on mène paître), de *qadyr-*, garder. On serait plutôt tenté de penser au nom d'arbre ouïgour (d'après KLAPROTH, *Sprache und Schrift der Uiguren*, p. 13):

«*chadirchan* [c.-à-d. *qadyrqan*], ein der Acazie (Mimosa?) ähnlicher Baum, dessen Blätter zum Gelbfärben gebraucht werden.» Suivant une communication que M. G. Schlegel a bien voulu me faire, le mot chinois *hoai*, traduisant le vocable ouïgour, désignerait ou le *Sophora japonica* ou bien le *Bignonia tomentosa* (= *Paulownia imperialis*). (Ce doit être au premier de ces deux arbres que fait allusion la description de Klaproth.) Toutefois j'ignore qu'aucun de ces arbres pousse particulièrement dans ces contrées.

6) [I E 2, II E 4] Aujourd'hui l'expression *Porte de Fer* s'emploie généralement en turc pour désigner un passage étroit dans les montagnes: aussi existe-t-il diverses «Portes de Fer» (comp., par ex., D'HERBELOT, *Bibl. orientale*, 1776, p. 266 b). Ici, cependant, il ne saurait y avoir ombre de doute sur le sens de la «Porte de Fer» (*lāmīr-qapyγ*) qui marque la limite occidentale des Turcs ou leur point le plus avancé vers l'ouest (comp. I E 8 = II E 8, I E 17 = II E 15, I E 39, I S 4 = II N 3): c'est une localité n'étant pas seulement jadis de la plus grande importance, et fameuse comme une des merveilles du monde, mais qui encore méritait qu'on lui donnât de préférence ce nom (et qui a pu donner lieu à son application ultérieure?). C'est un défilé de 12 à 20 mètres de large et de 3 kilomètres de long, situé à environ 90 kilomètres au sud de la ville de Kach, et dans lequel s'engage la route qui mène de Balkh à Samarkand. Cette Porte de Fer se trouve mentionnée pour la première fois dans la littérature chinoise, et le plus amplement par le voyageur chinois HIOUEN-THSANG, qui environ en 630 y passa en allant du royaume (turc) de Kie-choung-na (Kaçanna, Kach) à celui de Tou-ho-lo (Toukharâ, Tokharestan), et qui décrit l'endroit comme suit: «Il fit environ deux cents li au sud-est, à travers les montagnes, et entra dans les Portes de Fer. On appelle ainsi les gorges de deux montagnes parallèles qui s'élèvent à droite et à gauche, et dont la hauteur est prodigieuse. Elles ne sont séparées que par un sentier qui est fort étroit, et, en outre, hérissé de précipices. Ces montagnes forment, des deux côtés, de grands murs de pierre dont la couleur ressemble à celle du fer. On y a établi des portes à deux battants, qu'on a consolidées avec du fer. On a suspendu aux battants une multitude de sonnettes en fer; et comme ce passage est difficile et fortement défendu, on lui a donné le nom qu'il porte aujourd'hui.» (HIOUEN-THSANG, *Mémoires sur les contrées occidentales*, trad. par STAN. JULIEN, I, Paris 1857, p. 23). Des auteurs arabes et persans du moyen âge mentionnent souvent cette localité sous le nom persan de *Dar-i-ahân*, porte de fer, ou sous celui de *Kolouga*; de nos jours, on appelle l'endroit *Bouzgola-khana*, «Cabane des Chèvres». Le premier Européen qui y ait passé, fut Clavijo, que Henri III de Castille envoya en ambassade à la cour de Timour, en 1404. Cet ambassadeur décrit cette localité à peu près comme Hiouen-Thsang, mais il ajoute: «On dit que jadis une porte garnie de fer barrait le défilé»; il attire l'attention sur les grands revenus que Timour en tirait, parce que tout le commerce entre Samarkand et l'Inde devait forcément passer par là. Après ce temps-là, aucun Européen n'y a mis le pied, jusqu'à ce qu'en 1875 une expédition scientifique russe vint visiter ces lieux qu'elle examina avec soin, après quoi, en 1878, une

mission militaire russe, envoyée auprès de l'émir d'Afghanistan, passa aussi par là. Comp. la *Russische Revue* VII, 1875, p. 182 et suiv.; BRETSCHNEIDER, *Mediaeval Researches*, I, p. 82 et suiv., note 211, II, p. 274, note 1089; ÉL. RECLUS, *Nouvelle géographie univers.*, VI, 1881, p. 502, avec une vue du «Défilé de la Porte de Fer».

7) [I E 3, II E 4]. Dans l'expression les «Turcs Bleus», *Kök Türk*, je suppose que cette épithète de bleu, couleur sacrée du ciel (*kök* signifie à la fois ciel et azur, bleu), doit désigner les Turcs comme les «célestes», les «augustes», maîtres de la terre, tout à fait de la même manière que lorsque Genghis-Khan appelle ses Mongols *Kökü Monggol*, les Mongols Bleus, les Mongols célestes (v. I.-J. SCHMIDT, *Geschichte der Ost-Mongolen, verfasst von Ssanang-Sselsen*, St. Petersb. & Leipz. 1829, p. 70; KLAPROTH, *Asia polyglotta*, p. 265; SCHOTT dans *Abh. d. Berlin. Akad.* 1845, p. 448 et suiv.) (Le mot *kök*, bleu, qu'on lit distinctement et dans I et dans II, RADLOFF l'a tacitement changé en *öküş*, nombreux [la première esquisse, *Denkm. Kül. T.*, p. 23, contenait une note dans laquelle l'auteur, trouvant *kök* incompréhensible, supposait dans ce mot une faute d'écriture pour *öküş*; mais cette note a été supprimée dans le travail définitif, et *öküş* substitué, sans autre forme de procès, dans le texte comme leçon des originaux]. Cependant, cette correction est tout à fait invraisemblable: d'une part, il est inconcevable que, grâce à une faute d'écriture, non seulement dans l'une de ces inscriptions solennelles, mais dans toutes les deux, l'on en fût venu à donner au nom de la nation turque même l'épithète de «bleu», épithète qui, si c'était une faute, serait tout simplement ridicule, qui serait même blasphématoire; d'autre part, «nombreux» comme correction donne effectivement à ce passage une teinte pâle et qui s'harmonise peu avec le reste de la couleur du style.) —

La combinaison *idioqsyz* signifie en tout cas «souverain»: *-syz*, sans, *idi*, maître, seigneur, c'est-à-dire suzerain, comme le fut plus tard l'empereur chinois; comp. I S 4 et *idisiz* I E 19, 20 = II E 16, 17; seulement j'hésite sur la manière de concevoir *oq* («sans suzerain ni —»?). Ce ne peut guère être ni la particule affixe *oq* (plutôt *oy*? notes 34, 71), même, aussi, ni la racine de l'ouïg. *oqša-*, ressembler, etc. («sans maîtres ni égaux»?): Je suis plutôt porté à y voir un emploi particulier du mot commun *oq*, flèche. Comp. DEGUIGNES, I, 2, p. 11, note d: «Les annales chinoises rapportent plusieurs divisions des Turcs par flèches; c'est-à-dire qu'une flèche répondait alors au terme de horde ou tribu. Les flèches désignaient aussi la servitude, et l'arc la supériorité.» (RADLOFF voit dans *uqsyz* le mot *uq*, famille, race, génération, mot qui se rencontre dans le dialecte Altaï [même auteur, *Wörterb.*, I, p. 1605], et il traduit par «herren- und geschlechtslos», et, p. 102, *uqsyz*, par «ohne edle Geschlechter, von schlechter Abstammung», ce qui paraît mal concorder avec le contexte. Comp. aussi *uyyš*, note 57). — Qu'est-ce que, dans II, *iti-* ou *[.]iti-anča* (ou *[.]itinčā*?) = *anča* I? Est-ce que *iti* est identique à l'ouïg. *āti* ou *ādi*, très, bien, augmentant le sens de *anča*, tant (si loin)? Comp. note 61. RADLOFF présente, p. 94, d'autres hypothèses.

8) [I E 4, II E 5] Sur *toyusyq* voir p. 37 et suiv. — Au lieu de *čölig* ou plutôt (comp. p. 18) *čō<l>lig il*, Radloff lit *čölgi āl*, leçon prohibée par l'épellation de I *čölgl*, sans *i* final, et quand même l'interprétation de R, p. 131, «das Steppenvolk (Gegensatz zu Bergbewohner *taydaqy* oder *jyš āli*)» serait d'ailleurs correcte, ce dont je doute fort, n'aurait-on pas dû s'attendre à «*čöldāki āl*»? Le mot est dérivé de *čöl* (djag.), «désert, tout ce qui est hors d'une ville ou d'une contrée habitée; hors, dehors». Le mot *čölig* n'aurait-il pas pu être employé dans le sens d'étranger («forain»)? Les mots *bökli čölig il*, les puissants peuples (empires) étrangers, seraient alors une désignation compréhensive et fort appropriée des noms suivants de peuples dont les uns n'avaient jamais appartenu à l'empire turc, les autres n'avaient eu avec lui que des relations plus ou moins passagères. (Là où il s'agit du désert aride lui-même, II SE emploie *subsyž*, et non *čöl*). —

Tabyač, chinois, Chine = ouïg. *tapqač* (*tabyač*?), vénérable, auguste, illustre, ce qui doit être le sens propre (quoiqu'il soit étonnant que nous ayons *b* dans ce mot, mais *p* dans *tapla-*, II E 35, servir). On pourrait supposer que l'emploi de ce mot comme nom de peuple, a surgi lorsque les Turcs sont venus sous la dépendance des Chinois. Toutefois il doit être de plus ancienne date, soit qu'il n'indique que du respect pour la civilisation chinoise, soit qu'il ait surgi dans une autre tribu turque. Dans ses récits sur les Turcs (comp. plus haut, p. 58), l'auteur byzantin THÉOPHYLACTE SIMOCATTA mentionne, VII, 7 et 9, «une ville» (*πόλις ἐπιφανής*), «colonisée par les Turcs», ville nommée *Taugast* (*Ταυγάστ*). Dans ses *Mémoires relatifs à l'Asie*, III, 1828, p. 261 et suiv., KLAPROTH a déjà montré que tous les détails fournis par l'auteur grec sur cette localité, se rapportent uniquement à la Chine, et que par conséquent la désignation porte seulement sur la Chine [proprement, sans doute, une certaine localité déterminée, située en Chine ou de dépendance chinoise]. KLAPROTH n'a pas su expliquer ce nom, que les Grecs ont dû entendre chez les Turcs; ce ne sont que nos inscriptions qui maintenant en donnent la clef (*Ταυγάστ* pour *Ταυγάτς*; la prononciation que semble supposer cette forme, serait donc *tauyač*, *tauyač* plutôt que *tabyač*, comp. plus haut, p. 26). Touchant ce même nom, nous trouvons un témoignage datant d'une époque moins ancienne; c'est dans l'ouvrage chinois intitulé *Si-you-ki*, relation d'un voyage fait en 1221 – 1224, où l'on dit des habitants d'A-li-ma = Almalik, dans la vallée de l'Ili, près du Kouldja, «qu'ils appellent les Chinois *T'ao-houa-chi*,» c'est-à-dire *tauyač*, voir BRETSCHEIDER, l. c., I, p. 71, où ce nom est rapproché du mot *tamyadj* [indubitablement une corruption du turc *tabyač*], qui «dans les anciens temps est appliqué à la Chine par les mahométans». Est-ce que le mot *tapqač* a eu aussi en ouïgour la même signification? Dans la littérature nous n'en trouvons pas d'exemple positif; voir, par exemple, les observations contre Jaubert dans VÁMBÉRY, *Uigurische Sprachmonumente*, p. 231; comp. RADLOFF, *Das Koudatku Bilik*, p. LXXIX et suiv. (on ne saurait non plus rien conclure d'un vers dans le Koudatku Bilik, VÁMBÉRY, l. c., p. 68–69, VII, v. 5: «*Chitai arkiši jatdi tapkač ati*, China's Karavane hat Tapkač Name verbreitet», mais selon RADLOFF, l. c., p. 11 (14, 2), *Wörterb.*, I, p. 301, 833: «*Qytai aryyžy*

jatty tapqač ādi, die chinesische Karawane hat ihre berühmten, werthvollen Waaren verbreitet»; toutefois cette question mériterait d'être traitée de plus près. —

Tūpūt, le Thibet, Thibétain = ouïg. *Tübüt*, KLAPROTH, *Spr. u. Schr. d. Uig.*, p. 18. — *Apar Apurym* (v. p. 24), peuples inconnus (chin. *A-pa*, *Journ. asiat.*, 6^e sér., III, p. 499, 529 ? ou bien = **βαρες*, Théophyl. Simoc., l. c., différents des Avars d'Europe?). —

Qyrqyz, les Kirghiz. Les Chinois appelaient les Kirghiz ou leurs ancêtres de différents noms: *Kien-kouen* (d'après la rivière *Kien*, *Kem*, voir plus bas), *Kie-khou* ou *Ki-ko* (*Khit-kout*, p. 61), *Hia-kia-sze* (Hakas) ou *Kiè-kia-sze*, plus tard, du temps des Mongols, *Ki-li-ki-sze*. Nous trouvons en grec *Kherkhis* dans MÉNANDRE PROTECTOR (C. MÜLLER, *Fragm. histor. Græc.*, IV, p. 228: τὸν δὲ Ζήμαρχον καὶ θεραπαίνην ἐτίμησε δοριαλώτῳ, ἥ δὲ ἦν ἐκ τῶν λεγομένων Χερχίς). Si peut-être les Kirghiz, ou la population primitive du pays des Kirghiz, n'ont pas été de prime abord de race turque, il faut pourtant que dès ce temps-là ils soient devenus essentiellement Turcs. Ils habitaient principalement sur les rives du haut Iénisséi (*Kem* et *Kemtchik*) et s'étendaient au sud jusque vers les monts Tangnou. En général, ils savaient se tenir indépendants des Tou-kious; mais, peu après le milieu du VIII^e siècle, ils furent défaits par les Ouïgours. Après avoir repris force, les Kirghiz renversèrent à leur tour l'empire ouïgour en 840. Voir VISDELOU, p. 78 et suiv.; W. SCHOTT, *Über die ächten Kirgisen*, dans *Philol. u. hist. Abhdlg. d. Berlin Akad.* 1864, p. 429 et suiv.; RADLOFF, *Aus Sibirien*, I, 1884, p. 136 et suiv., 181 et suiv., 209; BRET-SCHNEIDER, l. c., I, p. 101, note 262, p. 241; DEVÉRIA, dans *Inscr. de l'Orkhon*, p. XXXVII, note 28; KLAPROTH, *Tableaux historiques*, p. 170.

Quryqan, les Kourikans, évidemment la même chose que le *Kou-ti-kan* ou *-han* des Chinois, suivant l'indication, une horde des Ouïgours, Houi-ho, et habitant au nord(?) du lac Baïkal. Voir DEGUIGNES I, 2, p. lix et suiv.; VISDELOU, p. 76 et suiv.; RADLOFF, *Aus Sib.*, I, p. 133 et suiv. (où cet auteur les identifie aux Yakoutes de nos jours?) et *Das Kudatku Bilik*, p. LXIII; BRET-SCHNEIDER, l. c., I, p. 24, note 42. — Ici, comme en d'autres cas, le nom de nombre trois, placé devant (*Üč-quryqan*, les Trois-Kourikan) indique en combien de tribus ou familles le peuple était divisé. —

(*Otuz*-)*tatar*, les (Trente- [tribus des]) Tatars (de même I E 14, mais II E 34, *toquz-tatar*, les Neuf-Tatars), nom bien connu que nous rencontrons ici pour la première fois dans l'histoire. Dans la littérature chinoise, *Ta-ta* se présente au commencement du IX^e siècle. C'est aux Mongols ou plutôt à une de leurs tribus que revient cette dénomination, et non à aucun peuple de race turque. Il faut bien qu'alors encore les peuples mongols aient occupé un territoire assez limité, à ce qu'il semble, à l'est et au sud-est du lac Baïkal et des monts Iablonnoi jusque vers les monts Khingan, à peine plus avant vers le sud que dans les environs de la rivière Kéroulon. Les Tatars que mentionnent les inscriptions, semblent avoir avoisiné, vers l'ouest, les Ogouz ou Ouïgours (comp. note 22) et, vers l'est, les Kitaï. Voir KLAPROTH, *Asia polyglotta*, p. 202 et suiv.; SCHOTT, *Älteste Nachrichten von Mongolen und Tataren*, dans *Abhand. d. Berlin. Akad.*, a. d. J. 1845, p. 445 et suiv., surtout p. 468 et suiv. —

Sur *Qytai*, les Kitaï, voir p. 61, note 7. — *Tataby*, nom, d'ailleurs inconnu, d'un peuple mentionné toujours conjointement avec les Kitaï et qui a dû s'en rapprocher. C'est peut-être le même peuple que les Chinois appellent *Hi*, et qui pareillement est toujours nommé conjointement avec les Khi-tan (p. 67, note 2)?

9) [I E 4, II E 5] Je suppose que *juyta-* (de *juy*, proprement pleurs, ensuite deuil, funérailles? comp. djag. *jiyi*) est identique à *jyyta-*, *yyta-*, *uyta-*, *uita-*, etc dans les autres dialectes, pleurer. C'est un fait très général que le verbe en question se combine, comme ici, avec *syta-*, se lamenter, par ex. «*sichtab, yichlab, das Weinen*», KLAPROTH, *Üb. Spr. u. Schr. d. Uig.*, p. 26, et très souvent dans RADLOFF, *Prob. d. Volkslit.*, comme *uytady(tar) syqtady(tar)* I, p. 267 v. 110, p. 280 v. 42, p. 287 v. 151, *syqtait uitait* I, p. 97 v. 414, *syqtap yytap* I, p. 305 v. 124—5, *syqtap ytyap* II, p. 601 v. 117, p. 607 v. 313, p. 613 v. 532, p. 614 v. 549, *ytyap syqtap* I, p. 330 v. 162—3, p. 320 v. 332—3, II, p. 107 v. 668, etc.

10) [I E 5, II E 5] Qu'est-ce que *aty* dans la combinaison *oyty~aty*? RADLOFF traduit ces mots par «leurs fils et leurs neveux». Si je ne peux pas adhérer à cette traduction — même dans l'hypothèse qu'il y ait eu un mot *aty* dans le sens de «neveu» (voir plus haut, p. 84, note 2) — c'est d'une part, que ç'aurait dû ici être *atysy*, et non *aty*, ce qu'on trouve et dans I et dans II; d'autre part, parce que dans la suite, à côté des «frères cadets», il n'est point du tout question de neveux, ce à quoi l'on aurait dû s'attendre, mais seulement de fils (*oyty*). A en juger d'après sa forme, *aty* ne peut ici se dériver que de *at*, nom, et *oyty~aty*, que ma traduction rend simplement par «leurs fils», me paraît, à proprement parler, devoir signifier quelque chose comme «leurs fils (au moins) de nom» (littéralement «leurs noms de fils»?); comp. p. 63, note 3, et I E 31 *ār~at boldy*, qui semble signifier mot à mot «il lui devint nom de mari», c'est-à-dire mari (au moins) de nom, ou bien, il lui tint lieu de mari. (Si ma manière de voir est correcte, il semble que le mot *at* ait l'affixe pronominal, quand le mot auquel il se relie, l'a, et *vice versa*?) — Sur les faits historiques légèrement effleurés ici, comme dans ce qui suit, voir plus haut, p. 62 et suiv.

11) [I E 6, II E 6] Ce passage, qui indique pourquoi l'empire turc subit une décadence successive et tomba sous la dépendance définitive des Chinois, contient divers détails difficiles et douteux. Que signifient les mots *tāblig*, *kōrlig* et *armaqčy* ou *aramaqčy*? Évidemment les deux premiers sont de vrais adjectifs (*-lig*, p. 21) et non pas des substantifs; le dernier, nom d'agent ou adjectif; mais la construction tient à l'emploi particulier — connu aussi d'autre part — d'adjectifs abstraits (avec ou sans affixe pronominal) ayant le sens de substantifs abstraits, comp., par ex., immédiatement en avant, *tūzsiz*, *jabtaqyñyn*, la lâcheté, II E 20 (*bilmādük*, ignorant et ignorance, I E 24 = II E 20, II E 16), et voyez entre autres BÖHTLINGK, *Über die Sprache der Jakuten*, § 634. La

traduction que j'ai donnée, entre parenthèses, de ces mots, est une pure conjecture, et ne doit être prise pour autre chose, quoique vraisemblablement la signification gise à peu près dans le sens insinué par là (comp. I S 5 et suiv.). Ce n'est pas même à titre d'appui, mais simplement comme de vagues associations d'idées que j'ose citer: *aba tābi*, «des Vaters Genoss», compagnon du père, RADLOFF, *Proben der Volkslitteratur der türk. Stämme*, I, p. 378 v. 92 (Schor); djag. *körlük*, chose dans laquelle on met sa confiance, PAVET DE COURTEILLE, *Dict. turc-oriental*, p. 468, ou yakoute *kör*, amusement, *kördöx*, amusant; *ara*, milieu, djag., osm. *ara-*, chercher, examiner le milieu d'une chose, visiter, poursuivre, comp. *arap*, I S 5, «en s'insinuant»? (RADLOFF passe *körlig* sans le traduire, et rend, quoique avec doute, *tāblig* par «inimitié» [«da sie der Feindschaft(?) der Chinesen ausgesetzt waren»], en en rapprochant l'ouïg. *tāpsā-*, «anfeinden», et *armaqčy* par «Betrüger (Zauberer)», trompeur [«da bei ihnen Trug und Lug war»], conformément au djag. *arbayči*, sorcier, *arbay*, enchantement, imposture, fable. Cependant, ce dernier rapprochement est peu probable, parce que la langue des inscriptions ne semble pas avoir *m* vis-à-vis de *b* dans les autres dialectes, par ex. le djagataï, mais bien *vice versa*; comp. p. 25 et suiv. Et est-ce qu'on oserait mentionner les Chinois de cette manière?) — *Inili āčili* pourrait, à n'en pas douter, signifier «partisans des (ou ceux qui appartiennent aux) frères cadets et des frères aînés» (comp., immédiatement après, *bāgli buduntıy?*), mais conformément du moins à l'usage des langues modernes; ce doit aussi pouvoir signifier simplement «les frères cadets et les frères aînés» (ainsi traduit RADLOFF); comp., par ex., *agaty inili*, RADL., *Wörterb.*, I, p. 148, *adatyg otyg*, père et fils, id., *Prob. d. Volkslit.* II, p. 594 v. 22. Sur *-li* pour *-lig* voir p. 21. — A titre d'hypothèse, j'ai traduit *kināsūr-* par «tramer des complots», le regardant comme transitif de *kinās-* (c.-à-d. *kināš-*) = ouïg., djag., com. *kāngāš-*, se consulter, tenir conseil. De même je regarde *joñyšur-* (ou *joñušur-*), «faire s'entre-quereller, susciter des querelles les uns contre les autres», comme transitif de *joñyš-* ou *joñuš-*, forme réciproque de *joñ-* (ouïg.), calomnier, VÁMBÉRY, *Uig. Sprachmon.*, p. 248.

12) [I E 8, II E 8]. Sur *isig~küčig* voir p. 39. — Le laps de 50 ans, indiqué ici, s'accorde assez exactement avec le temps qui s'écoula depuis la capture de Kie-li-khan par les Chinois, en 630, jusqu'à ce que le père de Kul-téghin se proclamât khan en 681 ou en 683. Voir p. 64 et suiv.

13) [I E 9] Je suppose qu'il faut lire ce mot comme *amaty* (non *maty*, R.) et qu'il est identique à l'ouïg. *amat* (*ton*), vêtement d'honneur, et qu'il signifie gloire, rang (illustre I S 11 = II N 8, II S 11, 12; toujours avec affixe pronominal?). (Toutefois, dans ce passage, on pourrait aussi se figurer la leçon *amty* = *āmdi*, maintenant, dans les autres dialectes?)

14) [I E 10, II E 9] Les gérundiums ou infinitifs *itānū jaratunu* appartiennent à la forme réfléchie de *it-* et *jarat-*; la marque réfléchie semble donc être *-un-*, *-ün-*, différente de la marque passive *-yn-*, *-in-* après *t*, *l* (par ex.

qytyn- I E 1, 5, *tālin*- I E 22, autrement *-yt*-, *-il*-, p. 29 et suiv., 34). Ces gérundiums ou infinitifs sont régis par *umduq*, nom verbal de *um*-, espérer, formation qui peut avoir et le sens adjectif et le sens substantif (comp., par ex., note 11); ici, c'est le sens substantif qui se présente: espoir. Le mot *jana* a ici, comme toujours, le sens d'adverbe: de nouveau, de retour; à proprement parler, c'est le gérundium (p. 11) de *jan*, retourner, revenir. Sur *ičik*- voir p. 35; quant à la formation, comp., par ex., outre *tašyq*-, sortir, voir ibid., *tayyq*-, monter, I E 12 (de *tay*, montagne); *birik*- (= ouïg., djag., osm., etc.), être réuni, I E 27, I S 1 = II N 1 (de *bir*, un); djag. *atıq*-, acquérir de la réputation; (se) nommer (de *at*, nom); *jayıq*- 1° devenir gras, huileux (de *jay*, graisse), 2° se livrer à des actes d'hostilités (de *jayı*, ennemi, en état d'hostilité), etc. *Umduq* doit sans doute aucun être conçu comme le régime, sans affixe local (mot à mot: «ils rentrèrent dans l'espoir», c'est-à-dire ils reprirent l'espoir), et non comme sujet de la phrase («l'espoir revint»). (RADLOFF traduit autrement: «Sie wandten sich dahin [ou, p. 116, «sie zogen sich nach dem Lande zurück», wo sie zu gedeihen hofften» [p. 95, «wo man hofft zu gedeihen und sich wohl zu befinden», interprétation qui présente l'inconvénient de forcer à regarder *jana* comme fautif pour «*jayyna*[sic?] ou *janyña*» (p. 95) ou pour «*janqa*» (p. 116), du substantif *jan*, côté.)

15) [I E 10, II E 9] *Saqynmaty* (de *saqyn*-, penser, + *-ma*-, affixe de la forme négative) ne peut pas être le prétérit, dont la terminaison est *(-ma)-dy*, avec *d*. On s'attend ici à une construction subordonnée avec le gérundium ou le subjonctif, et vraisemblablement *-maty* est une forme latérale de *-matyn*, gérundium (passé) du verbe négatif, voir note 75. (Est-ce que le rapport entre *-maty* et *-matyn* est pareil à celui qui existe entre le gérundium en *-p* et le gérundium en *-pan*, *-pān*?).

16) [I E 10] Sur *uruysyrat*- voir p. 32, note 1. (Ajoutez que, dans le sens de nourrir, on aurait plutôt eu *azrat*- que *asrat*-.)

17) [I E 10—11, II E 10] Si toutefois nous pouvions nourrir quelque doute là-dessus, ces mots nous montrent jusqu'à l'évidence que les Turcs étaient païens. Les Chinois (comp. plus haut, p. 60) nous apprennent peu de chose sur leurs idées religieuses. D'après THÉOPHYLACTE SIMOCATTA (VII, 8, P 176 B-C) ils portaient respect au feu, à l'air, à l'eau et à la terre; ils adoraient un Dieu qu'ils regardaient comme l'auteur de l'univers, et ils lui sacrifiaient des chevaux, des bœufs et des moutons; leurs prêtres prétendaient avoir le don de prophétie (comp. DEGUIGNES, I, 2, p. 175). On arrive à un bien meilleur résultat en considérant les idées qui ont cours chez les Turcs en petit nombre, surtout dans les monts Altaï, qui sont encore plus ou moins païens chamanistes, idées dont, entre autres, RADLOFF, *Aus Sibirien*, II, p. 1 et suiv., a donné un exposé très intéressant. Ces idées qui en général s'accordent avec ce qu'on trouve conservé de chamanisme chez d'autres peuples voisins, par exemple les Mongols, sont, sous tous les rapports essentiels, celles des an-

ciens Turcs L'univers est supposé se composer d'un certain nombre de couches. Dix-sept couches par en haut constituent le ciel, empire de la lumière; sept ou neuf couches constituent les enfers, empire des ténèbres. Entre ces deux empires est située la surface de la terre, séjour du genre humain, qui est sous l'influence des deux empires (comp. I E 1). Celui qui a créé le ciel, la terre et les hommes avec toutes autres choses, s'appelle, chez les Turcs de l'Altaï, *Tengere Kaira kan* (= *Tāñri*); il réside aujourd'hui même dans la couche suprême du ciel, d'où il régit les destinées de l'univers. Les autres couches célestes sont occupées d'une série de divers bons esprits ou divinités, et là est aussi entre autres le paradis, où les ancêtres des hommes actuellement vivants demeurent comme intermédiaires entre les dieux du ciel et leurs propres descendants sur la terre. Dans les couches souterraines résident d'une manière semblable divers êtres malins et gobelins, qui cherchent à nuire aux hommes; là est aussi l'enfer, séjour des maudits. Enfin, la terre elle-même est supposée personnifiée dans un nombre de génies bienveillants, qu'on désigne en bloc sous le nom de *Yer-sou* (identique au *jir-sub*, c'est-à-dire terre et eau, des inscriptions) et dont chacun a sa demeure soit sur les sommets élevés des montagnes, soit près des sources des rivières. Ce sont ces divinités *Yer-sou* auxquelles les hommes touchent de plus près, dont ils reçoivent les bienfaits et auxquelles ils sacrifient; et même, à chaque défilé dangereux, à chaque passage d'un torrent rapide, le voyageur rend des actions de grâces à la divinité de l'endroit. Les hommes n'osent s'adresser directement aux dieux du ciel; pour cela il leur faut des intermédiaires, qui sont les ancêtres en paradis. Mais les vivants n'ont pas tous au même degré la force de se mettre en rapport avec ces ancêtres: ce don est réservé surtout aux familles chamaniques. —

Sur le mot *yduq* voir p. 27, note 3. RADLOFF, *Wörterb.*, I, p. 1382 et suiv., rend l'ouïg. *ydyq*, *yduq* par «das von Gott geschickte Verhängnis; (von Gott) gesendet, glücklich, gesegnet»; dans les dialectes de l'Altaï, *ibid.*, p. 1359, 1414, *yjyq*, *iq*, dans les dialectes de l'Abakan, p. 1397, *yszqq*, «Gott geweiht, zum Opfer bestimmt, auf ein Opfer bezüglich» (*yjyq tū*, «ein heiliger, geweihter Berg», *yszqq tag*, «der Opferberg» [mont situé près de l'Abakan]). De même, le yakoute *ytyk* «geachtet, verehrt; heilig» (*ytyk xaja*, «der verehrte Felsen» [nom d'un rocher situé près de Yakoutsk]), BÖHTLINGK, *Wörterb.*, p. 30. Je traduis partout *yduq* par «saint» ou «sacré»; ajouté à des noms de montagnes ou de sources, je suppose que ce mot doit exprimer du respect envers les divinités de l'endroit, sans que pour cela ces endroits doivent toujours être particulièrement sacrés (voir I E 23, II E 25 bis, 29, 35 bis).

(Voici comment RADLOFF traduit ce passage: «Da sprach oben der Gott der Türken, den die Türken 'ihr Land und Wasser' (*jāri subī*) nennen, Folgendes» (il lit «*türk aiduq jāri suby anča tāmiš*»). Il y a différentes objections à faire contre cette traduction: 1° on peut difficilement dire que les Turcs appellent leur dieu même dans les cieux (*tāñri*) «leur terre et leur eau»; ce sont là deux idées différentes; 2° quand même la transcription *aiduq*, nommé, pourrait autrement être défendue, ce dont je ne peux pas convenir (comp. p. 27 et suiv., note 3), cette interprétation n'en serait pas moins incompatible avec la

position des mots; 3° le verbe qui signifie «dire», s'écrit partout ailleurs et sans exception aucune avec **ت**, *ti* : *tms* peut seulement se lire comme *itmis* ou, selon Radloff, *ātmiš*, *fit*, *firent*, comp. *itdimiz* I E 21 = *itdimiz* II E 18.)

18) [I E 11, II E 10]. Le mot *tijin* (de *ti*, dire, — soit une forme particulière du gérundium, «en disant», soit plutôt la 1^{re} pers. de l'impératif, proprement «que je dise», «je dirai», comp. djag. *dājin*, ديبين, PAVET DE COURTEILLE, *Dict. turc-or.*, p. 328) s'emploie comme une espèce de conjonction régissant une proposition précédente qui a toujours la forme de discours direct; avec l'impératif, comme dans ce passage-ci, le sens en est *pour que*, *afin que* (comp. I E 19, 20, 25, 27, 28, 39; II E 17, 20, 21, 22, 23, 33, 35); avec l'indicatif, c'est *que*, *parce que*, etc. (I E 12; II E 25, 39); comp. osm. *dāji* ديو (voir, par ex., PIQUERÉ, *Grammatik der türk.-osm. Umgangssprache*, Wien 1870, p. 244, 245) Au sens du gérundium «en disant», après un véritable discours direct, on n'emploie jamais *tijin*, mais seulement *tip* (I N 11, I S 7 = II N 5, II E 32, 40, 41). — Sur *bolčun* voir p. 35. Le changement en *č* de *s* qui suit *t*, se retrouve peut-être en *bolča*, II S 7, pour *bolša*? Quant à ma traduction «pour qu'il redevint un peuple», comp. *budun boldy*, II E 37, ils redevinrent un peuple. — Le mot signifiant «mère», qu'il faut sans doute lire en deux syllabes, *ögā* (*öğām*), plutôt que *ög* (*ögin* ou *-üm*), est inconnu dans tous les autres dialectes turcs, de même que *aqañ*, père (comp. yakoute *aya*, id.). Mais le mot peut bien avoir été plus répandu autrefois. N'en a-t-on pas un dérivé dans le mot commun *öysiz* (*öksiz*, *-süz*), orphelin (ic. I N 9), dont l'étymologie est autrement douteuse (ouïg. *ök*, esprit, RADLOFF? Comp. VÁMBÉRY, *Etymol. Wörterb.*, p. 45)? — Sur le kagan désigné comme «mon père le kagan» voir p. 65 et suiv. Le sens appellatif du nom *İltārās* (ou *-tārs*? *-tiris*? = *İltārās qayan*, Oughin 8) m'est inconnu. En tout cas, il n'a aucun rapport à un nom de forme douteuse que nous trouvons dans Rachid-eddin et qu'entre autres choses on a lu *Il İlterez* (*Āl Āltirir*, RADLOFF, *Das Kudatku Bilik*, p. XXVI). Sur *İlbilgā* (*qatun*), c.-à-d. la sage (katoun) de l'empire, comp. DEVÉRIA dans *Inscr. de l'Orkhon*, p. XXXIV, note 3: «A leur titre chinois de *Kong-tchou* les princesses chinoises destinées à un Khakan ouïgour ajoutaient l'épithète de *Pi-kiè Kong-tchou*, et, après leur mariage, ce titre était remplacé par celui de *Pi-kiè Khatoun*» (comp. p. 61, note 3, p. 73 avec note 2). Nous voyons que ce titre de *Bilgā* n'a été restreint ni aux Ouïgours ni aux princesses d'origine chinoise. — A l'expression *tāñri tōpāsindā*, au sommet (*tōpā*) du ciel, on peut comparer l'expression, très fréquente dans la poésie populaire des Turcs, *tāñāri* (*tāñārinin*, *tāgri*, *tāgrinin*, etc.) *tōzūndā*, au fond, au bord du ciel, désignation de ce qui est lointain, par ex. RADLOFF, *Prob. d. Volkslit*, I, p. 242 v. 8, 243 v. 30, 244 v. 66, 266 v. 99, 304 v. 79, 88, II, p. 419 v. 1367, 500 v. 292, 504 v. 411, 505 v. 448.

19) [I E 11—12, II E 10]. La forme *ārin* écrite sans **ت** (*ārin*) est cas instrumental de *ār*, homme, et signifie avec tant d'hommes, fort de tant d'hommes (comp. I E 34, 40, II E 37, II S 11), tandis que l'accusatif avec l'affixe pro-

nominal de la 3^e personne s'écrit, règle générale, avec **ārin** (I N 1, II S 7; *ārin* I N 9). Il a dû y avoir une différence de prononciation, soit dans l'accentuation, soit dans la quantité de *l'y, i*. — Sur *kū-āsīdip* voir p. 14. Comp. *kū*, voix (Altaï), RADLOFF, *Prob. d. Volkslit.*, I, p. 167, 2 v. 7 (et VÁMBÉRY, *Etym. Wörterb.*, n° 117). Sur *tijin*, avec l'indicatif, *que*, voir note 18. — On remarquera comment le chiffre 7, nombre sacré des Turcs (comp. note 17), se retrouve dans les chiffres, évidemment légendaires et trop faibles, qui désignent la suite croissante du kagan: 27—70—700 (comp. p. 65).

20) [I E 13, II E 11]. Sur *ilsirā-*, *qayansyra-* voir p. 32. Les thèmes *kūñād-*, *quṭad-* (non *kūñdā-*, *quṭda-*), faire esclave (de *kūñ*, une esclave, serve, *quṭ*, un esclave; observez cet ordre *kūñ quṭ*, comp. I E 20 = II E 17, avec le même climax du féminin au masculin qu'en osmanli, par ex., *ana baba*, mère et père, parents, *qary qodja*, femme et mari), sont formés comme, par ex., *joqad-*, anéantir (*joqadu* I S 10, de *joq*, rien), *bašad-*, faire chef, avoir pour chef (*bašadu* II S 8, de *baš*, tête; mais *bašla-*, être à la tête, commencer), *jigād-* faire du bien (*jigādi* ou *-dū?* I SE, II E 36, de *jig*, bien, le mieux?).

21) [I E 13—14, II E 12]. *Jabyu*, yabgou (*jabyuy*, accusatif de *jabyu*, comp. II E 28; *jabyu*:, inscr. de l'Onghin 8; de *jap-* [ouïg., djag., osm.], faire, bâtir, arranger, ajuster?), et *šad*, chad, étaient deux grandes dignités chez les Turcs. D'après l'ordre établi, il y avait deux chads, l'un pour la partie occidentale de l'empire, l'autre pour la partie orientale (comp. II E 21, I E 27, I N 11. Journ. as. IV, 1864, p. 472 et suiv.). Les Chinois, à ce qu'il semble, rendent *jabyu* par *ye-pou*, *šad* par *cha(t)*, voir p. 59, note 1. (En traduisant par «einen Jabgug[sic!]-Schad», RADLOFF réunit deux titres en un seul, et en donne au premier une forme incorrecte.) — *Tölās* ou *Tölis*, Teulès, est le nom d'un peuple de race turque, vraisemblablement celui que les Chinois appellent *Thie-le*, voir p. 61, note 5. Originellement un grand peuple, il était depuis longtemps soumis aux Turcs. Chez les Chinois, nous trouvons une série de hordes désignées comme faisant partie tantôt des *Thie-le*, tantôt des *Houi-ho* ou *Ouigours*; par degrés ce dernier nom supplante le précédent, mais semble du reste n'avoir désigné, dans l'origine, qu'une partie des *Thie-le* (comp. note 22). Quoi qu'il en soit, le nom de *Thie-le* ou *Teulès* doit être local et particulier à la partie de l'est du territoire des Turcs orientaux (comp. II S 13), et peut-être, à cette époque, a-t-il moins servi à désigner particulièrement et exactement un nom de peuple qu'à indiquer un peu vaguement cette même moitié orientale. Aujourd'hui même, *Tölös* existe à l'état de nom de famille chez les tribus altaïques (RADLOFF, *Aus Sibirien*, I, p. 126, 179, 216 et suiv., 252 et suiv.). — *Tarduš*, Tardouch (comp. p. 63, note) est défini par Radloff, p. 123, comme «das türkische Geschlecht des Bilgä-Chan», la famille turque de Bilghè kagan. J'ignore sur quoi s'appuie cette explication. Abstraction faite de I N 13, où c'est un nom de personne, Tardouch se présente, et dans ce passage et dans I N 17 = II E 15, comme nom de peuple (*budun*, comp. note 2),

signification que nous ne retrouvons pas, il est vrai, dans d'autres sources; et, II S 13, nous le rencontrons comme ici côte à côte avec Teulès et avec addition de «en arrière», par conséquent vers l'ouest. Or, les Chinois racontent en outre (v. p. 69—70) qu'après la victoire remportée, en 706, sur eux, Me-tch'oue «donna le gouvernement d'occident à Me-kiu, fils de Kou-tou-lou». C'est là évidemment la même chose que le kagan lui-même rapporte II E 15: «dans ma 24^e année (c.-à-d. 707 ou 706, comp. note 108) je devins chad du peuple Tardouch.» Conséquemment le nom de Tardouch doit s'appliquer à la partie occidentale de l'empire des Turcs orientaux, et ce qui relie Bilghè kagan aux Tardouch, c'est qu'avant son avènement au trône il les a gouvernés avec le titre de chad. Le passage dont il s'agit ici, signifie donc que le kagan, après avoir «aboli les institutions» nationales des peuples assujettis, organisa l'administration des deux moitiés de l'empire, savoir la moitié orientale et la moitié occidentale, conformément au régime traditionnel des kagans turcs.


22) [I E 14, II E 12]. *Birijā — jyr(y)ja* (ou *jyraja*), *bir(i)gārū — jyr(y)γaru*, 1^o en deçà — au delà, = 2^o à droite — à gauche (par ex. I S 1 = II N 1), 3^o vers le sud — vers le nord; comp. *ilgārū*, *ōnrā* (I E 4 = II E 5, II S 13; Onghin 6; ouïg. *ōn*, face), en avant, vers l'est, *quryja* (I N 12), *quryγaru*, *kirū* (I E 2), *kisrā* (II S 13 [*kirā*? Onghin 6]; ailleurs: après), en arrière, vers l'ouest. *Bāri* (*bārū*), (en) deçà (pas de *bir*, un; peut-être de *bār-*, *bir-*, donner?) est bien connu dans tous les dialectes turcs. La contre-partie, (au) delà, s'appelle, dans la plupart des dialectes, *ary*; ici l'on emploie des formes d'un thème *jyr-* (comp. *yraq* [*jyraq*], lointain, p. 27?). — Qui est *Baz qayan*? Comp. I E 16 = II E 13. Serait-ce le kagan des Ogouz? — *Oγuz*, Ogouz, nom souvent cité et bien connu dans l'histoire légendaire des Turcs («Ogouz khan», personnification du peuple Ogouz et fondateur fabuleux de l'empire ouïgour) est ici le nom d'un peuple composé de 9 tribus (*toquz Oγuz*, les Neuf-Ogouz, ici et I N 4, I S 2, II E 1, 29, 35; Onghin 10), établi au nord (au nord-est?) des Turcs (ici, I E 28 = II E 23), près, par ex., des rivières Tola (II E 30) et Selenga (II E 37, pourvu que ce soient les Ogouz dont il s'agit ici). Ils sont proches parents des Turcs et leur sont assujettis (comp., par ex., I N 13, I S 2, II E 1); toutefois, au moins à l'époque dont traitent essentiellement les inscriptions, ils n'ont pas cessé d'être mécontents et rebelles (par ex. I E 22, I N 4 et suiv., II E 29 et suiv., 35, 38). Quand nous considérons tous ces détails, il ne saurait guère y avoir de doute que les Ogouz — nom que jusqu'ici, dans les temps historiques, on n'a pas pu constater comme nom de peuple, — ne soient les mêmes qui, sous un autre nom et présumablement d'après une autre répartition des tribus, sont appelés Ouïgours (*ujγur* figure II E 37; mais ce passage est si mutilé qu'on ne voit pas nettement le sens de ce nom, tandis que, dans le titre du kagan ouïgour que présente le fronton du mon. III, ce nom figure dans le sens ordinaire; voir ma *Notice préliminaire*, p. 13 = 297, note). Les Chinois rendent diversement le nom d'Ouïgour: sous la dynastie des Soui (589—618) par *Wei-ho*, sous la dynastie des Thang, par *Houi-ho*, et, à partir de 788, par *Houi-hou*; enfin, du temps des Mongols, par *Wei-wou-rh* ou *Oui-ngou-rh*.

Toutefois, dans les anciens temps, nous trouvons aussi, et dans le même sens, la forme de *Wou-ho* ou *Wou-hou*, qui, selon moi, correspond non pas à Ouïgour, *Ujgur*, en turc, mais à *Oyuz*, Ogouz. Sous la dynastie des Thang, la tribu de laquelle les Houi-ho tiraient leur origine, était établie au nord du grand désert, dans la partie septentrionale de la Mongolie de nos jours. Ils étaient tributaires des Tou-kioüe; mais, au commencement du VII^e siècle, ils se révoltèrent de concert avec d'autres tribus des Thie-le, proclamèrent leur indépendance et prirent le nom de Houi-ho. Leur khan avait sa résidence sur la rivière *So-ling* (Selenga), un peu plus tard, sur la *Tou-lo* (Tola). En 630, ils reconnurent la suzeraineté de la Chine (comp. p. 64 et suiv.); leur territoire fut organisé à l'instar des provinces chinoises, et leurs chefs furent regardés comme gouverneurs chinois. Ils étaient souvent en guerre avec les Tou-kioüe jusqu'à ce que, en 745, les Ouïgours réussissent à renverser l'empire de ces derniers. A cette époque-là, les Houi-ho étaient divisés en neuf tribus. Eux aussi, les auteurs mahométans un peu moins anciens et dont les récits tiennent assez de la légende, surtout Rachid-eddin, placent les anciens établissements des Ouïgours ou spécialement des Tokouz-Ouïgours (Neuf-Ouïgours) en ces mêmes contrées, tandis que d'autres Ouïgours (On-Ouïgours, les Dix-Ouïgours) ont été établis plus au sud, d'où ils ont émigré vers l'ouest. (Dans divers auteurs mahométans, il se présente un nom de peuple turc dont la forme traditionnelle est *tyzys*, c'est-à-dire «*tayazyaz*». Aujourd'hui l'on suppose correcte la leçon *tyzyr*, c'est-à-dire *tozyzyr* = Togouz Ouïgour, d'après RADLOFF, *Das Kudatku Bilik*, p. LXXVI. Mais ne pourrait-ce être *tyzys*, c'est-à-dire *toyuz-oyuz*, les Neuf-Ogouz, par conséquent une réminiscence de l'ancien nom que nos inscriptions viennent de nous faire connaître?) D'après tout ceci, l'identité des Ogouz des inscriptions avec les Ouïgours des sources littéraires, semble incontestable. Il est donc présumable qu'on doit admettre qu'Ogouz est le véritable nom ancien du peuple ou tribu en question, et, comme tel, resté en usage parmi les Turcs, tandis qu'Ouïgour est une dénomination plus récente, pour ainsi dire, politique d'une certaine confédération de peuples ou tribus (toutefois il est absolument impossible que ce mot ait pu signifier «les alliés», «les obéissants» ou autre chose semblable, de la racine *ui-* des langues turques plus récentes, «se conformer à», ce qui aurait dû faire *ud-*, *udyur* en ouïgour et en ancien turc). Sur les Ouïgours voir d'ailleurs VISDELOU, p. 57 et suiv.; KLAPROTH, *Tableaux historiques*, p. 121 et suiv.; BRETSCHNEIDER, I, p. 236 et suiv.; RADLOFF, *Das Kudatku Bilik*, introd. —

En ce qui concerne le reste des peuples mentionnés dans ce passage, voir note 8.

23) [I E 16, II E 13]. Sur la mort du kagan en 690 ou 691, voir p. 66 et 95. — Le mot *błbł* semble inconnu dans toutes les langues apparentées, et l'on n'est sûr ni de sa vocalisation (*bałbałʔ*) ni de sa signification. Mais l'expression *błbł tik-* (djag. *tik-*, osm. *dik-* planter [un arbre, un pieu ou un objet semblable], coudre, osm. *bu umurinā sizy dikārim*, «je vous charge de ces affaires», [mot à mot: je vous plante dans ces affaires], BARBIER DE

MEYNARD, *Dict. turc-franç.*, I, p. 780; comp. II S 11) a évidemment trait aux usages funèbres (comp., outre ce passage, I E 25 et II S 9, ainsi que II S 7: [b̄t]b̄t qyt-) et doit désigner quelque cérémonie dont, en pareille occurrence, on charge une personne qu'on veut honorer. Me servant d'une expression moderne, j'ai traduit ces mots par «faire mener le deuil». A cette expression se relie le gérundium (de *bašta-*, être à la tête, commencer, ouvrir la voie à, guider) *baštaju*, ou seul, ou bien, comme ici, régissant un datif. C'est ce que, employant de nouveau une expression moderne, j'ai traduit par «en tête du cortège», quoiqu'il soit incertain si c'est précisément le cortège auquel se fait l'allusion. (RADLOFF: «In Betreff meines Vaters, des Chans, brachte man zuerst die Trauernachricht(?) dem Bas-Chan», traduction que je ne saurais faire accorder avec la construction.)

24) [I E 17, II E 15]. *Jašyt ūgüz*, le fleuve Vert, est sans aucun doute le Hoang-ho, le fleuve Jaune (mongol *Khara murān*, le fleuve Noir), appelé ainsi à cause de son eau bourbeuse. — La plaine de *Šandlung* est la province chinoise de Chan-toung, qui contient précisément de vastes plaines alluviales que parcourt le Hoang-ho jusqu'à son embouchure. Comp., par ex., RECLUS, *Géogr. universelle*, VII, p. 340; plus haut, p. 68, note 2. (On ne pourra alléguer la manière turque d'écrire ce nom comme preuve que  pourrait uniquement être *nt*, non *nd*; voir p. 41 et suiv.; comp., par ex., *n* au lieu du chinois *n* + *k* dans *sānün* du chin. *tsiang-kiun*, p. 28 [la forme *siang*, ibid., est inexacte et doit être supprimée].) — *Kögmān*, Keugmen, nom d'une chaîne de montagnes boisées, habitées par les Kirghiz, au moins sur le versant opposé au pays des Turcs (*soṇa jyš*, I E 35, II E 27), et que ces derniers doivent traverser pour arriver au pays des Kirghiz (voir note 8), I E 20 = II E 17, I E 35, II E 27. La pensée doit donc sans doute se reporter plutôt aux monts Tangnou; mais peut-être aussi pourraient-ce être les monts Sayans ou une bande montagneuse située entre ces deux chaînes. Ensuite c'est peut-être la même localité que les Chinois appelaient *Thsing-chan*, le(s) mont(s) Bleu(s) (comp. le turc *kök*, bleu?) et où résidait le roi des Kirghiz; VISDELLOU, p. 79 a; KLAPROTH, *Tableaux histor.*, p. 170; SCHOTT, *Philol. u. hist. Abh. d. Berl. Akad.*, 1864, p. 434 et suiv., 453. — L'orthographe *ša* (dans II, par-dessus le marché, soudé au mot précédent *kögmān*) ne saurait désigner que le mot ordinaire *aša*, en passant, au delà de, comme *attun-jyšyy aša* II E 27 = *attun-jyšyy toya* I E 35, et *kögmān jyšyy toya* II E 27 (comp. notes 27 et 45). Je m'étonne que Radloff trouve ici un nom propre «Scha» (comp. aussi note 27): «bis nach Kögmān, dem Lande der Scha-Kirgisen» (le texte ne porte pas même «bis nach», «jusqu'à»).

25) [I E 18—19, II E 16]. Sur Turghès, *Türgäs* = chin. *Tou-ki-chi*, voir p. 70, note 3. L'événement auquel fait allusion ce qui suit, peut être l'expédition même qui eut lieu environ 714 et qui se termina par la mort de So-ko-khan et de son frère Tsche-nou; voir p. 71. Est-ce qu'on peut retrouver aujourd'hui ce même nom chez les Turcs de l'Altai dans *Türägüsch*, village

des Koumandines, RADLOFF, *Aus Sibirien* I, p. 364, *Tirgäsch*, tribu des Tatars de la forêt Noire, *ibid.*, p. 213; comp. le même auteur, *Proben d. Volkslit.* I, p. 136, 146, 157 = *Übersetzung* 1, p. 145, 158, 172?

26) [I E 20, II E 17]. La lacune de la fin de I E 19 a pu contenir, par exemple, quelque chose comme *ilin jana birtimiz*, nous leur rendîmes leur indépendance, comp. I E 20—21. Ce serait donc du peuple Turghès que les Turcs font kagan Bars-beg. Mais c'est une exagération, si le sens est qu'après la mort de ce dernier les Turghès tombèrent sous la dépendance complète des Turcs, ou en tout cas cette dépendance n'a pu être que de très courte durée (comp. note 45 et p. 74). Au reste, comme on le sait, le pays des Turghès ou, en somme, des Turcs occidentaux avait effectivement appartenu une fois, avant le partage de l'empire, aux ancêtres du kagan; voir p. 63. — La combinaison *jir-sub*, terre et eau, ne s'emploie aucunement que dans l'acception religieuse mentionnée dans la note 17, mais désigne aussi tout simplement l'ensemble d'un pays comme notion géographique (comp. I E 20 = II E 17, II E 35 *jirin subyn*, 40); de même l'ouïgour *jär-su*; voir, par ex., VÁMBÉRY, *Uig. Spruchmon.*, p. 218, citation sous *köng*, *küng* (mot qu'il aurait dû traduire par «une esclave») et, dans les dialectes modernes, par ex. RADLOFF, *Pr. d. Volksl.* II, p. 495 v. 125 *jerinā sūna*, à sa terre et à son eau, c.-à-d. à son pays. — Sur *siñil* voir p. 40, note 1; sur *qončuj* et l'interprétation différente de ce passage par Radloff, voir *ibid.*, p. 13 et suiv., note 1, et note 59. (Ce dernier mot peut-il être emprunté au chinois *koung-tchou*, princesse du sang, infante? C'est ce que je ne crois pas.)

27) [I E 21, II E 17—18]. Sur *Qadyrqan jyš* voir note 5; sur *aša*, au delà de, voir note 24, fin. (Ici aussi, RADLOFF trouve un nom propre «Scha» [«das Scha-Volk», p. 135, ce qui toutefois est simplement supprimé dans la traduction]; par là il est forcément amené à corriger, p. 135, le *jyšyy* précédent [«*jyšny*» R., «bis zum dichten Bergwalde»] en *jyšqa* [on aurait dû cependant ajouter encore *tāgi*].) Ce passage signifie donc que la frontière des Turcs est reculée plus avant vers l'est qu'auparavant, ce qui suppose l'assujettissement de quelques-uns des peuples domiciliés au delà de Kadirkan, savoir les Kitaï; comp. p. 67, note 2. — Le nom de *Kengu-tarban* ou *-tarman* est inconnu; lui aussi, ce nom semble désigner un point plus avancé vers l'ouest que l'ancienne frontière des Turcs. Y a-t-il quelque rapport entre *Tarban* et l'actuel Tarbagataï?

28) [I E 21, II E 18]. Ces mots peignent la puissance des Turcs: leurs conquêtes leur avaient fait tant d'esclaves qu'à leur tour ces derniers pouvaient avoir des esclaves. En somme, les Turcs avaient causé, parmi les peuples soumis, de ces bouleversements qui font dire, dans un poème téléoute sur la fin du monde et les révolutions dont elle est témoin (RADLOFF, *Prob. d. Volkslit.* I, p. 167 v. 12—13): «*Aba pałazyn tanybas, pała abazyn tanybas*», le père ne connaîtra pas son enfant, l'enfant ne connaîtra pas son père.

Ce dernier passage ne semble d'ailleurs se trouver que dans II, puisqu'il n'y en a pas place dans la lacune de I, qui ne comprend que 16 caractères environ.

29) [I E 22—24, II E 18—20]. Toute cette apostrophe aux Turcs et spécialement aux Ogouz, fait allusion à la grande défection et à l'émigration en Chine, qui, d'après les sources chinoises, eurent lieu pendant la dernière année de la vie de Me-tch'oue, 715, et qui furent l'occasion de sa mort. Voir p. 72. (Ma traduction de tout ce passage, I E 22—24, s'écarte très considérablement de celle de Radloff, laquelle je ne comprends pas en partie et qu'il serait trop long de réfuter dans tous les détails.) — Les formes *basmasar* (de *bas-*, presser, fouler aux pieds, attaquer à l'improviste, fondre sur qn) et *tālinmāsār* (de *tālin-*, osm. *dālān-*, éclater, passif de *djag.*, etc. *tāl-*, *til-*, osm. *dāl-*, percer, trouer, diviser en petits morceaux) sont des subjonctifs en *-sar* (= *-sa* dans les autres dialectes, affixe dont le rapport à *-sar* est le même que celui d'un gérundium à un nom verbal [participe, indicatif]; comp. p. 11); voir p. 31, note 1, et comp. *ačsar* II N 6, *ārsār* I N 10, I S 11 = II N 8, *otursar* I S 3, 8, *ysar* (pour *ydsar*) I S 8 = II N 6, *kālsār* I N 11, *jaḥytsar* I S 6 = II N 4, *todsar* I S 8 = II N 6, *barsar* ibid., *boṭsar* II W 3. (RADLOFF voit dans cette forme seulement un participe et traduit, par ex. ici: «O Türkenvolk, das oben der Himmel nicht bedrängt und unten die Erde nicht beneidet!» [?].) — *Artaty* est le prétérit de *artad-*, ouïg. *artat-* ou, selon RADLOFF, *Wörterb.*, *ardat-*, téléoute *artat-*, ruiner; comp. p. 22 et note 20. (RADLOFF: «Wer hat deine Stämme und deine Gesetze vermehrt?» Il lit *artty* [ce qu'on aurait écrit *artdy*], de *art-*, dans le sens arbitrairement supposé transitif d'agrandir.) — Ce qui vient ensuite: *ṣdčy[. .]y* ou *udča[. .]y*, *odča[. .]y*, est obscur. RADLOFF le change arbitrairement en *uttačysy*, qu'il traduit par «siegreich», victorieux, de *ud-*, vaincre; cependant, sa leçon ainsi que son interprétation sont impossibles (sur *-tačy* voir note 56). Je m'attendrais plutôt à y trouver un prétérit, peut-être d'une expression à périphrase, parallèle à *artaty*, par ex., *udča* (ou *odča*)—*[yt]y* ou quelque chose de semblable; toutefois le sens reste obscur pour moi: qui a ruiné ton empire [et l'a désorganisé, déshonoré?]? Je ne trouve pas moins d'obscurité dans ce qui suit: *rtz* ou *rtz[.]*, à voyelles palatales (*ärtās-* ou *ärtis-?*). On s'attendrait plutôt à un impératif, parallèle à *ökün*, repens-toi! Quoique le *z* soit tout à fait distinct, RADLOFF lit *rtn*, qu'ensuite il change arbitrairement en *ärtin*, tu étais, ce qui est partout ailleurs et sans aucune exception *ärtig*; voir p. 21. Par conséquent, l'interprétation de ce passage par Radloff: «du warst das siegreiche Türkenvolk», est inadmissible selon ma conviction. En attendant, je dois moi-même renoncer à en trouver la solution.

30) [I E 23, II E 19]. La combinaison *ār-bar* (comp. I N 1, II E 29) mot à mot «être et aller», doit signifier vivre et se remuer à son gré (en nomades). Je traduis par «vivre en liberté» ou «jouir de la liberté». Comp. *par-poł*, vivre, par ex. RADLOFF, *Pr. d. Volkslit.* II, p. 550 v. 614, 616. — Dans la traduction j'ai suivi la leçon de II *qayanyña*, datif, parallèle à *ilinā*:

«contre ton kagan — et contre ton peuple (empire)». Cette leçon est en tout cas à préférer à celle de I *qayanyñyn*, qui est ou accusatif, employé par une anacoluthie, ou génitif (comme I S 9): «contre le bon empire — de ton Bilghè kagan —».

31) [I E 23, II E 19]. *Qandyn* ou *qandan*, seul exemple de la désinence ablative *-dyn*, *-din* (comp. ouïg. *-dyn*, *-din*, djag., tarantchi *-din*), ou *-dan*, *-dān* (osm. et les autres dialectes); autrement, l'ablatif est identique au locatif se terminant en *-da*, *-dā*. — *Jaraqlyγ*, armé (I E 32), de *jaraq*, armes, armure (I E 33, = osm., djag.); *sūñūgliγ*, muni d'une lance, lancier, de *sūñūg*, lance (comp. I E 35 et note 42), = ouïg. *sūngūk* (*sūñūg*?), id., *sūngü*, *sūñü*, en djag., javeline, petite lance, baïonnette, en osm., baïonnette; la même racine figure dans le fréquent *sūñūš*, combat; lutter, proprement se porter des coups de lances l'un à l'autre. (RADLOFF: «Von wo ist (dir) die Ruhe[?] gekommen, wer hat sie verbreitet[?] von wo her ist die Geschlechtseintheilung [confusion de *sūñūg* et de *sōñūk*, note 42, ainsi que de *-lig* et de *-lik*, note 4] gekommen, wer hat sie verbreitet[?]») Observer les allitérations de I E 23 = II E 19: *jaraqlyγ* — *jaia-ilti*, *sūñūgliγ* — *sūrā-ilti*.

32) [I E 23, II E 19]. *Ötükān* ou *ütükān* ou *-kin* (comp. p. 20), toujours combiné avec *jyš*, mont boisé, voir note 5 (I S 3, 4, 8 = II N 2, 3), une fois avec *jir*, pays (I S 8), est rendu par «der geliebte Bergwald» (ici pourtant, par inadvertance, «der dichte B.») dans la traduction de Radloff, qui renvoie à l'ouïg. «*ötū*» [= *ödür*-, *ötür*-?], choisir, élire. La manière dont s'emploie ce mot, exclusivement là où il s'agit de la localité qui était le pays propre des Turcs, et qui était, ou du moins avait été jusque-là, le centre de leur empire et la résidence du kagan, montre incontestablement que c'est un nom propre dont le sens appellatif est obscur et sans importance (tat. de Kasan *ütkin*, sagaï *ötkün*, tranchant, aigu?). C'est pourquoi je rends ce mot par «la forêt, le pays d'Eutuken». Indubitablement c'est ce même nom que, pour la part d'une époque un peu plus reculée, nous trouvons rendu par les Chinois dans la forme *Tou-kin*, le mont où habite le kagan des Turcs; voir p. 60, note 2, p. 63. Mais, de plus, ce doit être le même nom que, dans un temps un peu plus récent, nous retrouvons sous la forme plus complète *Wou-te-kien* (ou *Ou-te-kien*, etc.). Il s'est trouvé mentionné dans la notice sur les Karlouk, p. 71, note 3. Un autre endroit, nous lisons qu'après le renversement de l'empire turc, en 745, le kagan des Ouïgours établit sa résidence «entre les monts *Wou-te-kien* et la rivière *Koun*» (c.-à-d. l'Orkhon; VISDELOU, p. 59 b; BRETSCHEIDER, I, p. 240, note 604; DEVÉRIA dans *Inscr. de l'Orkhon*, p. XXXIV b, note 1). Comme cette résidence était Kara-Balgassoun (voir p. 75, note 1), il faut bien que les monts cités soient ou le Hangaï ou bien, peut-être, la partie orientales des Altaï du Sud. Enfin c'est évidemment ce même nom que nous rencontrons dans Rachid-eddin sous la forme *Utikan* (اوتيكان) comme nom d'une des dix rivières où demeuraient autrefois les Ouïgours, et d'une tribu des

Ouigours (BRETSCHNEIDER I, p. 259; RADLOFF, *Das Kudatku Bilik*, p. XXVI, «*Ütigān*»).

33) [I E 23—24, II E 19—20]. Mot à mot: «toi qui allas en avant, allas (en avant), toi qui allas en arrière, allas (en arrière)», comme II E 37: *ičikigimā ičikdi*, — *ölügimā ölti*, mot à mot: «ceux qui rentrèrent, rentrèrent, ceux qui moururent, moururent», c.-à-d. quelques-uns rentrèrent, d'autres moururent; comp., par ex., RADLOFF, *Pr. d. Volkslit.* I, p. 357 v. 267—68: *suya kirärgä suya kir čār, tay aźarya tay aš čar*, «theils stürzten sie sich in's Wasser, theils stiegen sie auf den Berg».

34) [I E 24, II E 20]. Les mots *ādgūg ot ārinč* me sont incompréhensibles. La traduction que j'ai donnée, n'est qu'un pis-aller. J'y ai supposé que *ādgūg* pourrait être *ādgū-(ō)g*, comp. *nān~buñ~oy~joq(?)*, I S 8 (-oy, -ōg, même, aussi, comp. note 7)? (RADLOFF: «ihr zeigtet eure Trefflichkeit», ce que je ne comprends pas davantage.) — La métaphore qui suit ces mots, est d'une très grande fréquence dans la poésie populaire turque, par ex., RADLOFF, *Pr. d. Volkslit.* I, p. 76 v. 580—81: *qany qara su połdy, ölyön sōyū taiqa połdy*, «sein Blut wurde eine Quelle, des Gestorbenen Knochen wurden ein Waldgebirge»; I, p. 84 v. 858—59: *aqqan qany talaı połdy, ölyön sōyū taiqa połdy*, «das geflossene Blut wurde ein Meer,» etc.; de même p. 335 v. 135—36, p. 347 v. 166—67, p. 358 v. 300, p. 366 v. 70, p. 393 v. 74—75; II, p. 639 v. 1413: *ölgön sōgübūs pir tagda jatsyn! aqqan qanybys pir su połyp aqsyn!* «unsere Gebeine mögen einen Berg bilden! unser geflossenes Blut möge einen Fluss bilden!» etc.

35) [I E 27, II E 22]. Le verbe *qazyān-* ne signifie pas seulement gagner, acquérir, obtenir; mais souvent, comme ici, par exemple, on le rend mieux soit par faire, exécuter, soit par travailler (chercher à gagner, obtenir). — Les deux inscriptions ont très nettement *birki*, avec **𐰽** (non pas «*bālki*», comme lit RADLOFF, qui le traduit par «connu», «die bekannten Völker»). Je le lis *biriki* (comp. I S 1 = II N 1), et j'y vois le gérundium (comp., par ex., *ułaju*, note 59, *tūkāti*, note 67) de *birik-* (ouig., djag., osm.), se réunir, être réuni; par conséquent, le(s) peuple(s) étant réuni(s), l'ensemble du (des) peuple(s). — *Ot~sub qyłmadym*, je n'(en) ai pas fait le feu et l'eau, c.-à-d. je n'ai pas provoqué le mécontentement, je ne les ai pas rendus mécontents, hostiles, soit mutuellement, soit à mon égard? C'est une autre métaphore que lorsqu'en ouigour on dit *ot-sub ārik-bār-*, consoler: ici, l'idée est sans doute, à proprement parler, donner, verser de l'eau sur le feu.

36) [I E 27—28, II E 22—23]. Je considère comme sûre, quant au sens, ma conjecture tendant à combler la lacune, et dans la forme proposée cette conjecture concorde en tout cas avec le nombre des caractères qui font défaut. Ce passage a trait à la rentrée que firent, après l'avènement au trône du kagan, les Turcs qui s'étaient réfugiés en Chine; il n'y a rien d'étonnant à

ce qu'ils revinssent en mauvais état, voir p. 74 et suiv. — *Jir saju* (comp. I S 9 = II N 7; *saju*, v. p. 37, proprement «en comptant», gérundium de *saj-* [ou *sa-*?], compter) signifie «en chaque pays», c'est-à-dire «chacun dans son pays», «les uns dans un pays, les autres dans un autre» («alii in aliam terram»), «en différents pays». Comp. I E 23—24 (note 33): «quelques-uns allèrent vers l'est, d'autres allèrent à l'ouest». (RADLOFF: «Jedes Mal, wenn das Volk ausziehen wollte, kam es sterbensmüde, zu Fuss und nackt (zu mir)»; mais cet emploi de *saju*, «chaque fois que», ne saurait se trouver qu'après une forme verbale.) — *Jadayyn jalañyn*, cas instrumental pour désigner la manière de se présenter.

37) [I E 30—31]. Sur la mort du père et l'âge des fils, voir plus haut, p. 66, 95. — *Oumaï*, comp. RADLOFF, *Wörterb.* I, p. 1788: *umai* (Schor), «ein guter Schutzgeist der Kinder; der Geist, der die Seelen der Verstorbenen fortführt». — Sur *är-at* voir note 10. Sans doute on ne doit pas entendre par là qu'il l'aurait effectivement épousée (comp. p. 60).

38) [I E 31—32]. Cette expédition, qui a dû avoir lieu environ 710 (voir p. 95), est aussi mentionnée II E 24, mais n'est pas indiquée par d'autres sources, pas plus que la plupart des autres événements dont parlent les inscriptions. — Sur *Soydaq* comp. I E 39, qui place ce peuple près de la Porte de Fer; sans doute, identique au *Soyd* de I N 12. Ce ne peut être que le pays du Sogd ou la Sogdiane, soumise aux Turcs depuis Mo-kan khan (Ménandre Protector, ch. 18: οἱ Σογδαῖται οἱ πρὸ τοῦ μὲν Ἐφθαλιτῶν, τηνικαῦτα δὲ Τούρκων κατήκοοι; comp., plus haut, p. 61 et DEGUIGNES I, 2, p. 385). RADLOFF rend arbitrairement, quoique avec doute, le mot *čub* par «Geschlechtsabtheilung» (p. 132): «die sechs Abtheilungen der Sugdak» ou «Sogdak»; mais est-ce que, dans ce sens, on pourrait dire *altty-čub soydaq*? C'est ce que je ne crois pas. Sans doute *Altty-čub*, les Six-Tchoub, est la dénomination d'une localité située plus près des Turcs que Sogdak, et je supposerais volontiers que *Čub*, Tchoub est la rivière appelée aujourd'hui *Tchou*, chin. *Soui-che* ou *Soui-ye* (p. 70, note 3; TOMASCHEK, *Kritik der ältesten Nachrichten über den Skythischen Norden, II. Die Nachr. Herodot's üb. d. skyth. Karawanenweg nach Innerasien*, Wien 1888, p. 53), et que *Altty-čub*, Six-Tchoub, est le nom du pays environnant cette rivière et ses affluents supérieurs, pays situé près du lac Issi-kul, au sud du territoire des Turghés. Les Turcs ont dû précisément passer par ces contrées pour arriver au Sogd.

Dans ce qui suit, *Oñ-* ou *Un-tutuq* est obscur. *Tutuq* (aussi I N 1, mais sans doute différent de *tutuqy* I E 38, note 47) est-il un mot turc (de *tut-*, tenir), ou bien est-il identique à *tou-tou*, titre chinois, par exemple, des chefs des Karlouk, gouverneur général (p. 71, note 3; comp. DEVÉRIA, *Inscr. de l'Orkhon*, p. XXXVII, note 25)? et également *oñ*, *uñ*, en turc, main droite? ou, par ex., = chin *wang*, roi (KLAPROTH, *Spr. u. Schr. d. Uiguren*, p. 30, note 3)? Si ce mot ne désigne qu'une seule personne, il faudrait traduire: «l'Ong-toutouk chinois vint avec une armée de cinquante mille». (RADLOFF émet l'idée que

untutuq pourrait être «Aufrührer(?)»?) Aussi obscur est *joryčyn* («le(s) *joryč* des (de l')*Ong-t.*», ou «l'*Ong-t.* (les O.) et son, ses (leur(s)) *j.*»?). — L'inscription semble avoir *nčuldy*, que RADLOFF lit *anča ułydy*, et il traduit: «so viel Heere sich dem Chane angeschlossen hatten, alle vernichteten wir dort»; mais *anča* signifie *tant* (tantum, tct), non *tant que* (quantum, quot, *nānčā* II N 9), et aurait dû d'ailleurs s'écrire avec ↙ *anča*. Et qui est le kagan? Comme, dans le passage en question, il s'agit de ce que Kul-téghin fait «pour l'empire et le gouvernement de mon oncle le kagan», et qu'il n'est nommé aucun autre kagan, il faut bien que ce soit l'oncle de Kul-téghin à qui l'on pense. J'ai proposé *ānč-ułady*, il procura (*uła-*, note 59) la paix (ouïg., com. *ānč*) au kagan.

39) [I E 32]. Le *čača-sāhūn* mentionné ici et II E 26, est évidemment, comme l'a dit aussi RADLOFF, p. 174, le général (*tsiang-kiun*) chinois souvent mentionné *Cha-tcha-tchong-i* (p. 69, Journ. asiat., 6^e sér., IV, p. 415, 420, 424, 426, 427). Cependant les sources chinoises ne semblent pas parler de lui à l'occasion des combats livrés contre les Turcs après 707, tandis que la bataille dont il s'agit ici, aurait eu lieu environ 715. — Sur *sāhūn* voir p. 28 et note 24 et comp. DEVÉRIA, *Inscr. de l'Orkh.*, p. XXXVII, note 25.

39 a) [I E 32]. On trouve plusieurs fois *čur* comme dernier élément de noms propres de personnes: *Kül-čur* II S 13, *Ynanču-čur* I N 13 (comp. *Ynanču Apa* I W 2). Peut-être est-ce un titre? Pourvu qu'ici la leçon *Tadyq-čur* soit juste, je suis porté à croire que la forme propre du nom est *Tadyq-čur*, et que, par exception, l'affixe de génitif *-n* a été joint aux deux membres du nom, comme, par ex., celui d'accusatif en *Quy-sāhūniy*, II S 9, accusatif de *Qu-sāhūn*, II S 8.

40) [I E 33]. Sur *jaraq* voir note 31; sur *oqun*, p. 14. *Jałmasynda* ou *jałama-* est obscur. Peut-être, de *ja*, arc, + *-ta-* + *-ma*, appareil, équipement pour le tir de l'arc? (RADLOFF traduit tout ce passage d'une manière toute différente, que je ne saurais accepter.)

41) [I E 34]. Sur *Jir-Bajyrqu* (et non «*bujuruqy*», RADLOFF, comp. I S 4 = II N 3), qui doit en tout cas être le nom d'un peuple, comp. p. 72, note 3 (de *bajyr*, djag., désert, plaine; osm., coteau, colline?). Les autres noms sont inconnus. Cette expédition pourrait bien être celle où fut tué Me-tch'oue; voir p. 72. — Sur *ārin* voir note 19. — Le verbe *tāz-* (*tāzip*, aussi II E 38, 41, comp. II W 5?) doit signifier *fuir* = *tāzip*, «*fliehend*», RADLOFF, *Pr. d. Volkslit.* I, p. 356 v. 254, p. 357 v. 266, *tezip*, II, p. 395 v. 550, etc. Comp. VÁMBÉRY, *Etym. Wörterb.* p. 174, n^o 186, II. (RADLOFF: *tizi-*, «*aufreihen*», «*mit sich nehmen*», comp. djag. *tiz-*, enfilier des coquilles, ranger en files, osm. *diz-*, aligner, ranger, disposer en ordre. D'un côté, je ne vois pas que cette acception convienne, de l'autre, cette dernière racine a un *i* pur, tandis que la racine

dont il s'agit s'écrit toujours sans *i* dans les inscriptions, et a dû par conséquent être *tāz*.)

42) [I E 35; comp. II E 26—27]. Sur *sūnūg*, lance, voir note 31. *Batym* est dérivé de *bat*- (ouïg., djag., osm.), descendre, s'enfoncer, enfoncer, avec l'affixe *-m*, qui désigne la mesure dans laquelle agit l'action exprimée par le verbe, par ex., osm., tat., etc. *atym* (de *at*-, jeter, lancer): *oq atymy*, portée de flèche; *čayrym* (de *čayyr*-, crier), la distance où l'on entend le cri d'un homme, une verste; *ičim* (de *ič*-, boire), gorgée, etc. Par conséquent, *sūnūg batymy* est la mesure, la profondeur jusqu'où les lances s'enfoncent (dans la neige). *Qaryy* est l'accusatif de *qar*, neige, et *sōk*- (ouïg., djag., osm.), fendre, séparer, débrouiller, etc. (*joł sōkār*, «bricht seinen Weg», il fraie le chemin, VÁMBÉRY, *Uig. Sprachmon*, p. 87 v. 38). (RADLOFF: «ihr Geschlecht, die Batymy (das Geschl. B.) Räuber [*qaray*, pillage] schimpfend». Mais, sans parler de ce qu'il y a d'étonnant à ce qu'on eût trouvé cela un exploit digne d'être éternisé, il faut faire ressortir 1^o que, comme nom propre, *Batymy* aurait dû précéder, et non pas suivre, le mot qui devait signifier «famille»; 2^o que le mot qui signifie «famille, race» et dont la signification propre est «os», s'appelle *sōnūk* (ou *sūnūk*), avec *k* (voir I E 24 = II E 20) comme partout dans les langues turques (ouïg. id.; djag. *sōngāk*; osm. *sōkūk*; dialectes de l'Altai *sūōk*, etc.); mais le mon. II a bien nettement *sūnūg*, avec *g*, et le mon. I a du moins *g* plutôt que *k*, bien que ce dernier caractère du mot soit quelque peu effacé; en somme, les deux caractères *g* et *k* sont distingués avec précision l'un de l'autre dans les inscriptions, où on ne les confond point; 3^o comme en font unanimement foi les langues apparentées, telles que les osm., djag., etc., qui distinguent encore, aussi nettement que l'ancien turc des inscriptions, entre *k* et *g*, on doit s'attendre que le verbe *injurier* a eu la forme *sōg*- (djag. *sōg*-, osm. *sōi*-), non *sōk*-.)

43) [I E 36]. D'après la manière de combattre des Turcs, une attaque comprend deux ou, éventuellement, trois actions: 1^o étant encore à distance, on tire sur l'ennemi avec des flèches (*oqun ur*-, comp. p. 14); 2^o on le charge, lance baissée, pour le transpercer (*sanč*-); 3^o on lutte dans la mêlée avec l'épée ou peut-être la hache pour l'abattre (*toqy*-); (comp. également VÁMBÉRY, *Uig. Sprachmon.*, p. 126—127 v. 145—6, où, au lieu de *sōkūn*, il faut lire *sūngūk* (*sūnūg*) ou bien *sūngūng* (*sūnūh*) comme dans RADLOFF, *Das Kudatku Bilik*, 88, 24—25, p. 99). — Le sens du verbe *opla*- dont le gérundium *opłaju* se joint à *tāg*-, attaquer, charger (ici, I E 32, I N 2, 3, 5), m'est inconnu. — Le verbe *sančdy* reçoit ici et en I N 2 l'addition de l'adverbe *udyšru*, que je relie à l'ouïg. *udru*, au djag. *utru*, à l'altaï *uduru*, etc., en face («entgegen, gegenüber, zur Begegnung», RADLOFF, *Wörterb.*). La différence se réduit à ce qu'ici l'affixe adverbial n'est pas ajouté au simple thème *ud*-, mais à une formation réciproque en *-š*. Je traduis cela «dans la rencontre», presumant qu'il a trait à un moment où l'armée qui donne la charge, se heurte contre l'ennemi.

44) [I E 36]. La combinaison *qdyry* n'admet pas d'autre leçon que *aq~adyryry*, l'étalon blanc, à l'accusatif. *Adyryr*, qui se présente également II N 11 comme *adyryryn*, est l'ancienne forme historiquement correcte = djag., osm., etc., *aiyyr*, soïote, koïbal, etc., *asqyr*, le *d* originaire, qui s'est toujours maintenu, sans exception aucune, dans la langue des inscriptions, s'étant régulièrement changé, après une voyelle, en *i*, *j*, dans les premiers de ces dialectes; en *z*, respectivement *s*, dans les derniers. — Le *bajyrqunyñ* (ou *bajraq-?*) qui précède, est naturellement un génitif; mais la question est de savoir si c'est *bajyrqun* + *-yñ* (comp. p. 28 et suiv.) ou si ce ne pourrait pas être *bajyrqu* + *-nyñ*, en sorte que l'affixe de génitif après des thèmes se terminant par une voyelle, à l'instar, par ex., de l'ouïgour, a été, non pas *-ñ*, mais *-nyñ* (il ne se présente pas d'autre exemple de génitif d'un thème en voyelle). En faveur de la dernière alternative on pourrait alléguer que dans le second *bjrquunn*, I E 36, *n* est exprimé par *ñ*, en dépit de l'*u* qui le précède, comme si *nyñ* se faisait sentir comme un élément à part lui. *Bajyrqu* deviendrait donc le même mot que celui mentionné dans la note 41, bien qu'ici il soit vraisemblablement nom de personne. Dans la traduction j'ai exprimé mon doute en écrivant *Bayirkou(n?)*. — *Syju* est un gérundium en *-u*, de *sy-*, en osm. « rompre, casser, briser; détruire; égorger ou abattre un animal; mettre une armée en fuite » (BARBIER DE MEYNARD, *Dict. turc-franç.*, II, p. 242), et de même en ouïg. (VÁMBÉRY, *Uig. Sprachmon.*, p. 112—113 v. 4, p. 255 et suiv.; id., *Etym. Wörterb.*, p. 152, n° 163). De là aussi *symady*, I S 11 = II N 14, dans un sens figuré (« il n'a pas rejeté »). — Le mot le plus douteux, c'est *udtyqyn* (*od-?*). L'épellation par *ñ y*, écrit dans la dernière syllabe, montre positivement que ce ne peut pas être le cas instrumental, où *i*, *y*, ne s'écrit jamais, mais un accusatif avec l'affixe pronominal de la 3^e personne. C'est donc le régime direct de *syju urty*, coordonné à *adyryry* (comp., p. ex., *budunyy türk törüsün* I E 13). Ne pourrait-ce pas être une forme ancienne répondant au djag. *uyluq*, osm. *uyluq*, yakoute *uylux*, cuisse? Bien que je ne sois pas à même de justifier, par des preuves exactes, cette hypothèse, elle s'accorde pourtant bien avec la phonétique et le sens. La traduction littérale de ce passage serait donc: « il frappa, en le (la?) cassant, l'étalon blanc de B, (savoir) sa cuisse(?) », ce dont la seule signification est que durant l'attaque il arrive à Kul-téghin de faire au cheval en question, qu'il monte lui-même, telle ou telle blessure dangereuse (le sort même des chevaux n'est, en général, mentionné que quand ils trouvent la mort dans une lutte), soit qu'il blesse involontairement l'animal, ou que ce dernier se casse la cuisse. Dans ma traduction je me suis contenté de rendre ainsi ce passage: « il éreinta l'étalon blanc de B. » (RADLOFF lit tout ce passage et l'interprète d'une tout autre manière que je ne puis en aucun point trouver justifiable [voir aussi dans son Glossaire les différents mots en question]. En transcrivant il donne, p. ex., *Bajyrqunyña*, bien que l'original n'ait pas d'*a* final; il lit *qadyryray*, « sehr heftig »; mais ici, comme toujours dans les langues apparentées, l'adjectif propre est *qatyy*, par un *t* (I N 11, I S 2), et de même l'affixe du comparatif est *-raq* (*toqraq* I S 8 = II N 6, note 74?) non *-ray*, etc.)

45) [I E 36—37; comp. II E 27]. *Attun-jyš*, «les monts d'or» (concernant *jyš* voir note 5) = chin. *Kin-chan* (comp. p. 61), doit être le Grand Altaï. — Le verbe *toy-*, qui dans les autres langues signifie seulement «naître, s'élever» (en parlant des astres), s'emploie ici transitivement dans le sens de «monter, gravir». Quel est celui des affluents du fleuve Irtych (l'Irtych Noir, l'Irtych Gris, etc.) dont on veut parler, c'est ce qu'on ne peut naturellement pas décider. — A l'égard de *Türgās* voir note 25 et suiv. Cette campagne faite dans la 37^e année de Bilghè kagan (II E 26—27), c'est-à-dire environ en 720, a bien pu avoir pour but de châtier les Turghès (Tou-ki-chi) de l'essor qu'ils avaient pris après la mort de Me-tch'oue (voir p. 74). Le khan des Tou-ki-chi, dont il est parlé à cette époque, *Sou-lo*, vit, il est vrai, encore nombre d'années après; mais il se peut bien qu'on fasse ici allusion à un autre prétendant qui n'est pas mentionné dans les sources chinoises. — Dans ce qui suit, *Bołču*, Boltchou semble avoir été le nom d'une localité, dont la détermination est impossible. — Quant aux mots *otča burača*, que je traduis «comme le feu et la tempête», et qui semblent figurer la vitesse, voir p. 34.

46) [I E 37—38]. Ces mots me sont inintelligibles, ce qui est en partie le résultat de la lacune précédente; seulement *kisin* doit être *ikisin*, tous deux (ou deux d'entre eux?), à l'accusatif, et *ōzi*, lui-même. RADLOFF donne dans sa transcription: *tutuzdy ākisin ōzi altyzdy*, qu'il traduit: «. . wurden beide dort ergriffen und er selbst festgenommen», interprétation que je ne saurais faire concorder avec texte ni contexte.

47) [I E 38]. Je ne peux pas comprendre autrement les mots (*bujuruqy* [nominatif] *az tutuqy* etc.), bien qu'on eût plutôt pu s'attendre à voir indiqué que les Turcs auraient fait prisonniers quelques-uns des Turghès (c'est ce que pense RADLOFF: «er drang aber wiederum ein und nahm einige Gefangene von den Beamten des Chans mit eigener Hand fest»). La forme *tutuqy* est l'accusatif (comp. p. 13 au bas) de *tutuq*, pris, ici prisonnier (comp., par ex., VÁMBÉRY, *Uig. Sprachm.*, p. 101 v. 77; différent de l'autre *tutuq*, note 38?).

48) [I E 39]. *Qara-Türgās*, les Turghès Noirs, doivent être quelque section spéciale des Turghès; d'après RADLOFF, p. 131, c'était un peuple établi au S.-O. des Turghès. Sur quoi s'appuie cette assertion, je l'ignore. L'enchaînement des choses ne serait-il pas autre? Sur le compte de *Sou-lo*, qui se proclama khan des Tou-ki-chi après la mort de *So-ko* khan (voir p. 74), les Chinois racontent qu'il gagna le dévouement de ses sujets et qu'ils obéissaient à ses ordres avec empressement. Mais plus tard il y eut une réaction: ses sujets commencèrent à l'abandonner et à exciter des troubles. Sa cour fut divisée en deux factions; celle qui avait pour chef un descendant de l'ancien khan *So-ko*, fut appelée la faction *jaune* (chin. *hoang*), et ceux qui suivaient le parti de *Sou-lo*, furent connus sous le nom de faction *noire* (chin. *he*). Pendant ces troubles, *Sou-lo* fut assassiné, en 738. (Voir DEGUIGNES, I, 2, p. 499 et suiv., VISDELOU, p. 54 et suiv.) N'aurions-nous pas ici la clef de l'énigme de ce nom singulier

de *Qara-Türgäs*, les Turghès Noirs, nom qui servirait ainsi à désigner ceux des Turghès qui s'étaient attachés à Sou-lo (*Sutuy?*) khan? Il est vrai que ces factions ne sont mentionnées que comme ayant trait à la fin du règne de Sou-lo khan; mais rien n'empêche de supposer qu'elles ont déjà existé antérieurement, ou qu'on a employé ici par anachronisme le nom de «Noirs». (Concernant l'emploi des mots *aq*, blanc, et *qara*, noir, pour distinguer les tribus respectivement dominantes et assujetties, comp. aussi Howorth dans *Travaux de la 3^e session du Congrès des Orientalistes*, St.-Pétersb., 1876, II, p. 142.)

Quant à *tabarda*, que je n'ai pas traduit, je pense que *Tabar* est un nom propre de lieu (naturellement sans désigner le Tabar ou Tabaristan au sud de la mer Caspienne; car ce dernier pays est trop éloigné; mais il est possible que ce même nom ait représenté d'autres localités; comp. DORN, *Caspia*, St.-Petersb. 1875, p. 47, 135, note 1). Comment combler la lacune qui vient après *go-* ou *qu-*? Ce point est obscur. On pourrait, par exemple, imaginer *go[ndurtymyz; jana joryp]*, «nous établîmes ce peuple à Tabar; en retournant, etc.»; mais ce n'est qu'une supposition en l'air. (RADLOFF regarde *tabarda* comme une forme verbale de *tab-*, trouver [plutôt *tap-*; comp. *tapa*, contre, litt. pour trouver, rencontrer], et traduit par «um dieses Volk aufzufinden» ou p. 124, «bei dem Auffinden dieses Volkes». Une pareille formation serait pourtant dépourvue d'analogie dans le langage des inscriptions.)

49) [I E 39]. *Jinčü-ügüz*, la rivière des Perles, est aussi mentionnée I S 3—4 = II N 3. Comme nous le montrent ces trois passages, cette rivière était située au loin dans l'ouest. Les Turcs la passent durant la campagne qu'ils font contre le peuple sogdak, leur vassal (voir note 38), et ils durent la passer avant d'atteindre à la Porte de Fer, leur frontière à l'ouest (note 6). A n'en pas douter, ce ne peut être que la rivière Sogd même, le *Zarafchan* de nos jours, «celle qui répand de l'or», la même que les Grecs appelaient *Polytimetos*, «la précieuse» (Strabon, p. 518). (RADLOFF, p. 119, sous *Jānčü*, suppose, mais en hésitant, que ce serait l'Amou-Daria (Oxus), ce qui est impossible; car ce dernier coule de l'autre côté de la Porte de Fer, vu du côté des Turcs.) Serait-ce la même rivière dont parle un des fragments chinois du mon. III, sous le nom de *Tchen-tchou-ho*, «la rivière de la vraie perle», et concernant laquelle M. DEVÉRIA présume que *Tchen-tchou* est la transcription chinoise d'un nom turc (*Inscr. de l'Orkhon*, p. XXXI, 15, XXXVI, note 17)? Ce nom contiendrait, pour l'oreille et le sens, l'accommodation du turc *Jinčü-ügüz*.

50) [I E 40]. *Biziñä* est le datif de *biz*, nous. Il est hors de doute que la vieille langue turque des inscriptions a eu cette forme particulière de datif, constituée par l'affixe (*-ña*,) *-ñä*, qui a dû remplacer (*-qa*,) *-kã* par l'analogie des autres datifs pronominaux, comme *maña*, à moi, l'affixe de la 3^e personne *-yña*, *-iñä* et autres, où c'est, à proprement parler, le thème qui finit en *n*. Nous retrouvons cette même forme dans I E 19 = II E 16. (RADLOFF, qui lit ici *qyzynä*, traduit: «er hatte sich an die Tochter eines Helden gemacht» (c.-à-d. il était entré en relation avec la fille d'un héros). Je ne vois pas quel

sens ce propos donne au passage en question, en plein tableau d'un combat. Dans les autres passages, RADLOFF lit *biskā*; comp. p. 104, notes 2—3.)

Dans la lacune au bout de I E 39, il y a probablement eu des mots signifiant que l'ennemi avait station et provisions, ou quelque chose de semblable. L'infinitif ou gérundium *irtūrū* qui vient après et que je n'ai pas traduit, ne serait-il pas du même thème que *ärtürtim(iz)* I NE, II S 10 (II N 10?), c.-à-d. la forme transitive (-*tūr-*) de *ār-* (ou plutôt *ir-*, comp. p. 16?), être, par conséquent faire être, faire? En ce cas, il devrait bien signifier: pour (comp., par ex., *joqadu* I E 10, *turu ōlū* I S 9, et note 56, fin) procurer, pourvoir à (des station et provisions).

51) [I N 1]. Concernant les Karlouk voir p. 71, note 3. Cette même expédition qui a dû avoir lieu en 714 environ, est aussi mentionnée II E 28—29. Quant à *ār-bar* voir note 30. *Tamay* dont parle la suite, est un lieu inconnu, et peut d'autant moins être déterminé que le mot *baš*, tête, s'emploie et dans le sens de sommet de montagne et dans celui de source de rivière. Si *Tamay* est = djag. *tamaχ*, gorge, le dernier sens est sans doute le plus probable.

52) [I N 3]. L'adjectif *qamašyγ* (ou *qamyšyγ*), que je traduis par épuisé, est, à mon sens, apparenté à la forme verbale *qamaštdy* I E 6; voir note 56. Ce que veut dire *ilgikgi*, c'est ce que je ne puis interpréter. Toutes les lettres sont parfaitement nettes, à l'exception de la première et de la dernière: *i* pourrait bien y être *ū*. Dans la note sous le texte, j'ai suggéré comment on pourrait lire; mais l'interprétation n'en reste pas moins obscure (*ikāgū*, nombre collectif, tous deux, l'un et l'autre?). J'ai traduit par «divisé?» comme répondant à peu près à l'idée. (RADLOFF change arbitrairement les deux caractères et lit *ölüg iklig*, ce qu'il traduit par «da das Volk gestorben und umgekommen war» [? *iklig*, malade]). — *Izghil*, nom d'un peuple inconnu. Serait-ce = *Iškil* ou *Iškül*, dans Rachid-eddin, nom attribué à une des dix rivières de l'ancien pays des Ouigours?

52 a) [I N 4]. Concernant les Ogouz voir note 22. Sur les combats racontés plus loin et livrés à ce peuple, comp. II E 29—33.

53) [I N 5]. La rectitude de la leçon *sū-tāgisindā* me paraît élevée hors de doute: il y a des traces de *h t* qui ne sont pas méconnaissables; les autres lettres sont tout à fait nettes. *Tāgis* = djag. *tāgiš*, «action d'arriver, de se rencontrer, de combattre» (PAVET DE COURTEILLE, p. 263). Je traduis ce mot par «la mêlée» (la troisième phase de l'attaque, notes 43 et 55). (C'est décidément à tort que RADLOFF, avec changement arbitraire de *[t]gi-* en *kši-*, lit *sū-kišisindū*, «von den Kriegisleuten»; ajoutez, par exemple, qu'à ces derniers appartenaient pourtant aussi les six hommes précités, et comp. ici p. 15.)

54) [I N 5]. Comme le fait voir ce passage, les *Ediz* ont dû être une tribu des Ogouz, vraisemblablement les mêmes que les Chinois appelaient

A-thie; voir p. 72, note 2. Le sens appellatif de ce nom peut être «haut»; comp. note 4 à la fin.

55) [I N 6]. *Ag(i)rā* (ou *āg(i)ri*, car la dernière lettre n'est pas tout à fait claire, mais semble être *ṛ*) se retrouve aussi, suivi du verbe *toqy-*, dans II E 31; en outre, *āg(i)rip* I N 7 et II E 2. Ces formes, changées partout par RADLOFF de différentes manières, appartiennent au thème *āgir-* ou *āgār-* (djag., osm., etc.), tourner, faire tourner. Ce sens de tourner ou changer ressort manifestement de II E 2; mais il s'applique encore aux autres passages où ce même mot doit évidemment se concevoir comme terme de guerre. On pourrait imaginer que le mot faisait allusion à l'opération fréquemment pratiquée par les Turcs de feindre une fuite et de s'arrêter brusquement pour renouveler l'attaque (est-ce là ce qu'on doit voir dans I N 7?). Toutefois, comme *āg(i)rā* est, dans les deux passages où on le trouve, relié au verbe *toqy-*, battre, abattre, je crois plutôt qu'il veut dire changer le mode de combat, en cessant d'employer la lance et la remplaçant par les armes de taille (comp. notes 43 et 53). C'est pourquoi je traduis librement par «en en venant aux mains».



56) [I N 7]. *Qamaštdy* (ou *qamyš-*?), prétérit de la forme transitive (-*t*) de *qamaš-* (*qamyš-*), djag., osm., s'émousser, surtout en parlant des yeux ou des dents. (En II E 31, on écrit *qamašty*, sans *d*, en général supprimé fréquemment après *t* en II.) Par conséquent, mot à mot: le peuple turc amollissait le pied (*adaq*, p. 23), faisait amollir le pied, ce que j'ai rendu par: «— tombait de fatigue». — Dans ce qui suit immédiatement, la leçon *bo[tdač]y-ārti* se trouve confirmée par le passage parallèle de II E 31. P. 35, j'ai mentionné l'affixe se présentant dans *boldačy*, ayant douté là, sans raison, de la présence d'une voyelle *a*, *ā* devant *č*. C'est seulement après l'impression du passage en question que je suis arrivé à une idée bien nette de ces formes, bien que j'eusse déjà compris alors que, dans un grand nombre de cas au moins, elles ont le sens du futur (p. ex. avec un pronom enclitique, comme *sān*, voir p. 29), et, combinées avec *ārti*, le sens du conditionnel. Nous retrouvons l'affixe lui-même, en coman, dans certaines formations avec le sens de noms d'agent ordinaires, telles que *jendāči* (*jāndāči*), «victor», *tuurdači*, «parens», *kutkardači*, «liberator» (G. KUUN, *Codex cuman.*, p. CIV). Mais une concordance complète avec le langage des inscriptions se présente dans une petite série de formes en *-dačy*, *-dāči*, dont M. HOUTSMA a constaté la présence dans quelques vieilles sources turques; voir la *Zeitschr. d. deut. Morgenl. Ges.*, XLIII, 1889, p. 74, ainsi que *Ein türkisch-arabisches Glossar*, Leiden, 1894, p. 42 (c'est M. l'académicien Salemann, de Saint-Petersbourg, qui a bien voulu attirer mon attention sur ces passages dans les travaux de M. Houtsma). Ces dernières formes, c'est M. Houtsma qui l'a démontré, ont le sens d'un «nomen futuri», et s'emploient, avec des affixes pronominaux enclitiques, comme le futur, p. ex., *oldačysān*, tu seras. Avec ceci concordent tout à fait, comme on vient de le dire, les formes de ce genre que nous trouvons dans les inscriptions. Tandis que RADLOFF les a généralement rendues

comme formes du passé, il faut maintenir que leur sens est: 1^o un participe du futur, «nomen futuri», comme *boldačy* ou *boltačy*, *futurus*, *öltāči*, *moriturus* (voir surtout I E 29, II E 2, 23, 31; RADLOFF: «todt», «gestorben»); 2^o un futur (de l'indicatif), à la 3^e personne sans affixe, comme (*jablaq*) *boldačy*, I N 11, il sera, ils seront (chétif(s), gâté(s)) (RADLOFF: «sind geworden»); (à la 1^{re} et) à la 2^e personne avec affixe pronominal: *öltāčisān*, I S 8, tu mourras, *olurtačy-sān*, *ibid.*, tu resteras, *körtāčisān*, II N 14, tu verras, *boldačysān*, *ibid.*, tu seras; *janyldačysiz*, I S 11, vous tomberez en faute (RADLOFF, qui laisse toutes ces cinq formes se terminer en *-sin*, les regarde soit comme accusatif, soit comme instrumental avec affixe pronominal pour la 3^e personne, p. ex., *öltāčisin*, «durch die Todten», etc.); 3^o avec le prétérit *ārti*, un conditionnel, emploi dont on n'a pas constaté de parallèle fourni par d'autres sources: *boldačy ārti*, I N 9, II E 31, 33 (*futurus erat*, c.-à-d.) il(s) serai(en)t, aurai(en)t été, serai(en)t devenu(s) (ici, mot à mot: «il aurait été lâche»; RADLOFF [qui ici lit autrement] p. ex. II E 31: «sie waren feige», etc.), *öltāči ārti*, II E 33, *ārtigiz*, I N 10, il(s) serai(en)t, vous seriez mort(s) (RADL. «starb», «ihr seid gestorben»), *qaldačy ārtigiz*, I N 9, vous seriez restés (RADL. «blieben»). — J'ai fait remarquer, p. 35, que l'affixe en question ne se présente qu'après *r* et *t*, *l*. Vis-à-vis de ce fait, il y a un point digne d'attention, c'est que les sources publiées par M. HOUTSMA ne fournissent d'exemples de ces formations qu'après des racines se terminant en *t*, *l*, savoir *oldačy*, *buldačy*, *aldačy*, *qaldačy*, *kāldāči*. Quand même cet usage n'a guère été aussi limité, je ne saurais croire que nous ayons là un pur hasard. Il faut donc admettre qu'à côté de cet affixe on a eu d'autres moyens, dont l'emploi a été moins limité, d'exprimer l'idée du futur. Ainsi, M. Houtsma, *Z. D. M. G.*, XLIII, p. 73, cite, du poème ancien turc qu'il y a publié, *-a* (= optatif en osm.) à côté de *-ur*. Dans nos inscriptions nous avons indubitablement *-ur* (et le gérundium *-u*, comp. note 50) avec le sens du futur, p. ex., *qazyanurmān*, *birūrmān*, I E 9, *saqynurmān* II W 6, etc. Mais ce même affixe peut également avoir le sens du présent (aoriste). Il est plus douteux qu'il y ait aussi un exemple de *-a*; comp. note 74 (*toqraqyqasān?*).

57) [I N 7]. Les détails de tout ce passage présentent beaucoup de difficultés, et l'exposé est en lui-même peu clair. Il importe de faire la comparaison du passage parallèle de II E 31. La forme *sūsi*, son armée, leur armée, ne s'emploie, sans complément, qu'en parlant de l'armée des ennemis; comme le montre évidemment II, c'est de la sorte qu'ici aussi l'on doit comprendre cette expression. Le participe [*kū*]lmiš = *kāligimā* en II (comp. p. 30), venu, en est le complément déterminatif. *Oza* (ouig. id., avant), gérundium de *oz-* (djag., etc.), devancer; en II se trouve en outre ajouté *jaiā*, de *jai-*, élargir, disperser (trans.); comp. I E 23, 34, II E 19, 33. *Aygt-*, faire couler, laisser échapper (RADLOFF, *Wörterb.* I, p. 166; en II *aygtym* pour *aygtldym*, comp. note 56: *qamašty*); ou bien, ce mot peut-il signifier faire monter, laisser monter, de *ay-* (djag.), monter (*aydy*, II E 37, toutefois échappa plutôt que monta)? Je ne

saurais donc traduire ces mots autrement que je ne l'ai fait, quoique le sens ne soit pas trop clair.

Dans ce qui suit, les difficultés se rattachent surtout aux mots *tohra bir uyyš alpayu* = *tohra jytpayuty* (c.-à-d., selon moi, *·yu~aty*) *bir uyyšyy*, II E 31, et elles concernent soit les mots pris séparément, soit leur combinaison syntaxique. Qu'est-ce que *uyyš* ou *uyuš*? RADLOFF le traduit par «weise», (un homme) sage, ce qui, je crois, n'est pas correct. J'y vois une dérivation de **uy*, *uq* dans les dialectes de l'Altai, race, famille («Geschlecht, Familie, Herkunft», RADLOFF, *Wörterb.* I, p. 1605; ces dialectes n'ont jamais *γ*, mais seulement *q*, dans la fin des mots). En conséquence, *uyyš* signifierait: appartenant à une race ou à la même race, acception qui me paraît convenir partout où se présente ce mot (I S 1 = II N 1, I S 6, II E 25). Il peut très bien être identique au djag. *uyuš*, petit-fils, acception qui a pu surgir par une spécialisation de celle qu'on vient de nommer. Alors *Tongra* semble devoir être le nom de la race ou famille à laquelle appartient le tué, et probablement une race distinguée. Je ne saurais décider si ceci est la même chose que le *Thoung-lo* des Chinois, nom d'une horde des Houi-ho (voir, p. ex., VISDELLOU, p. 57 b). Enfin je suppose qu'*Alpagou* est le nom du personnage même, nommé, en II, *Yilpagou* (*jytpayu~aty*, mot à mot: Y. son nom, c.-à-d. nommé Y.). Je ne saurais croire qu'il y ait de relation entre ce mot et *alpaut* (coman, dial. de Kasan), *alpayyt* (Tobolsk), *alpagut* (mongol), «Edelmann, Gutsbesitzer, Guts herr» (RADLOFF, *Wörterb.* I, p. 430, 431). La marque de l'accusatif n'est ajoutée qu'au dernier mot, ici *ārig*, en II *uyyšyy*. — Pour la traduction des mots *toha-tigin juynda*, pendant les funérailles de Tonga-téghin, je me range du côté de Radloff, «bei der Leichenfeier (der Bestattung) des Tonga-Tegin», sans pouvoir autrement donner de renseignement sur ce détail. S'il est correct que tous les combats mentionnés en I N 4—8 eussent lieu «en un an», il faut bien, comme cela résulte de ce qui suit, que l'épisode dont il s'agit ici, se soit passé en 730, l'année précédant la mort de Kul-téghin. A elle-même cette raison suffit pour rendre évident que Tonga-téghin (un Ogouz?) ne saurait être identique à ce *Thong-'o-te-kin* qui, suivant les sources chinoises, fut décapité, en 714, sous les murs de Pei-thing ou Bichbalik, quoique le nom semble être le même (voir p. 70 et suiv.). — Sur *āgirip*, en II *āgirā*, voir note 55.

58) [I N 7]. Le dernier élément de ce nom, *qadaz* ou *qadyz* (la confusion des deux signes pour *d* dans l'affixe *-da* s'expliquerait peut-être plus facilement, si la voyelle de la dernière syllabe était *y* que si elle était *a*?) a indubitablement un sens appellatif, p. ex., vallée ou quelque chose de semblable; mais, ne sachant rien là-dessus, j'ai maintenu le mot turc dans la traduction. Quant à la leçon adoptée par Radloff, *qadynda* (= ouïg. *qadyn*), «unterhalb des Äsgänti», je fais observer, d'une part, que les deux inscriptions ont bien nettement *z* , qu'on ne saurait confondre avec *n* ; d'autre part, qu'en somme on n'écrit jamais *d* après *n*; voir p. 42, note 1.

59) [I N 9]. *Utaju* («en s'y joignant», «suivi de»), gérundium de *uła-* (ouïg., djag., osm., etc.), joindre, attacher («zusammensetzen, vereinigen, [sich mit Jd. vereinigen]; mit sich vereinigen, erlangen, erwerben», RADLOFF, *Wörterb.* I, p. 1676—77), désigne que la (ou les) personne(s) nommée(s) après *utaju*, vien(nen)t après celle dont le nom précède *utaju* ou y est sous-entendu, ou bien qu'elles lui sont subordonnées (comp. I N 11, I S 1 = II N 1, II S 13, 14 trois fois; *utady* I E 32, note 38; RADLOFF écrit *utyju*, «sich anschliessend», *utydy*, de *uty-*, «sich anschliessen»; mais dans son *Wörterb.* I, p. 1689, il traduit *uty-* par «sich unterwerfen, unterliegen; in Kummer sein, weinen»). La contre-partie en est *baštaju*, voir note 23. Parmi les dames de la famille du kagan, celle du premier rang, c'est *ōgām qatun*, «ma mère la katoun» (note 18); à côté d'elle figurent *ōgālārim*, mes mères, c.-à-d. mes belles-mères, les autres femmes du kagan défunt (différent de djag., etc., *ōgāi*, adoptif); RADLOFF, dans son glossaire, p. 99, suggère aussi cette interprétation, tandis que dans le texte il traduit par «meine Tanten». *Ākā* ne peut être que sœur aînée et tante (RADLOFF, p. 90, où il rapproche djag. *āgāči*, sœur aînée, coman *āgāci*, tante); les langues turques peuvent bien exprimer ces deux idées par le même mot, comme frère aîné et oncle. *Kālinhūn*, de *kālin* (djag., osm., etc.), fiancée, mariée, bru (ici, peut-être, et brus et belles-sœurs) + *kūn*, -*gūn*, peuple, qui s'emploie enclitiquement pour désigner une assemblée, un corps de quelque chose; comp. ouïg. *il-*, *āl-kūn* = *il*, *āl*, peuple, et note 62 *inijigūnim* (*n* = *n* + *g* ou *k*, comp. note 24; *kālin:tārim* (sic!), mes brus, *Inscr. de l'Iénisséi*, III, 247). Concernant *qončuj* voir note 26. Le seul sens qui convienne ici, c'est celui de «mes épouses, mes femmes», qui doivent nécessairement être nommées dans ce contexte, mais qui n'auraient autrement pas été nommées.

Sur les formes conditionnelles *boldačy ārti*, etc., voir note 56. Dans sa traduction, RADLOFF voit le prétérit de l'indicatif tant dans ces formes que dans le subjonctif *joq ārsār* (= ouïg. *joq ārsā*, p. ex. VÁMBÉRY, *Uig. Sprachm.*, p. 89 v. 52; p. 123 v. 102). En réalité, ce passage exprime seulement combien l'attaque de l'ennemi contre l'ordou fut dangereuse, attaque que néanmoins Kul-téghin réussit à repousser, sauf à y perdre la vie.

60) [I N 10]. *Jasar*, de *jasa-* (djag.), arranger, exécuter. (Dans sa transcription, RADLOFF le change en *jašar* [comp. *jašajur*, âgé de, I N 2] et traduit comme voici: «ewig (alle[?] Zeit) lebt[?] nur der Himmel») — La planche 12 dans *Inscr. de l'Orkhon* me paraît avoir nettement *törūmis* (dans le texte imprimé, p. 9, *törimis*), par conséquent de *törü-*, *törā-* (ouïg., etc.), naître, venir au monde. Il me semble qu'on peut le lire également dans l'*Atlas* de RADLOFF, pl. XIX, 2 (Kb.), l. 4, et dans la pl. XX, planche retouchée, il est effectivement rendu par *törimis*, comme dans *Inscr. de l'Orkhon*. RADLOFF lui-même lit à présent *tirimis*, il(s) vivai(en)t. L'emploi *gnomique* de la forme du prétérit en -*miš* ne ferait sans doute pas de difficulté; mais, d'après les langues apparentées, on s'attendrait peut-être plutôt que le verbe *vivre*

dont on ne trouve aucun autre exemple dans les inscriptions, aurait été, p. ex., *tiril-* (ou *tirig-*?).

61) [I N 11]. *Ātida*, quel qu'en soit le sens, doit être une forme incorrecte, les signes employés pour *t* et pour *d* étant incompatibles. Est-ce que par hasard *da* serait dû à une faute de taille au lieu de *ṣ nč*, de sorte qu'il faudrait lire *itinčā* ou *iti-ančā*, ce qu'on trouvera mentionné à la fin de la note 7? En tout cas, c'est à l'*āti* dont il est question là que j'ai pensé en traduisant par *abondamment*. Comp. *āti-may*, II S 15, note 113? (RADLOFF, p. 94, a proposé d'autres conjectures peu plausibles, p. ex., *ātidā*, de sa chair, ce qui cependant eût dû être *ātindā*, etc.)

62) [I N 11]. Il ne saurait y avoir de doute sur la justesse de la leçon *inǵūnm* (*Inscr. de l'Orkhon*) dans cet endroit. Ce mot se retrouve I S 1 = II N 1 dans une combinaison toute pareille, et je l'interprète comme *ini*, frère cadet, + *-gūn*, voir note 59. La difficulté gît en *j*, que je ne peux pas expliquer. (Autrement RADLOFF, p. 102.) — Le mot *oǵtan*, proprement enfant, garçon, me paraît, dans tous les endroits où il se présente (outre celui-ci, I S 1 = II N 1, I SE), ne pouvoir signifier que (jeune) prince de la famille du kagan, prince du sang, infant. Comp. PAVET DE COURTEILLE, *Dict. turc-or.*, p. 68, sous *اوغلان*: «chez les Mongols, titre des princes du sang impérial». Cette acception s'adapte à merveille à la hiérarchie de l'énumération donnée ici et en I S 1. — Concernant *šad* voir note 21; sur *boǵdačy*, note 56. (C'est par inadvertance que RADLOFF a traduit comme voici: «O, ihr beiden Schad, etc. Ich gräme mich, dass *meine* Augen und Brauen jetzt schlecht geworden».)

63) [I N 12]. *Likāh*, Likeng est l'ambassadeur *Liu-hiang* dont parlent aussi les sources chinoises, voir p. 78. Nous voyons que, dans ce mot chinois, le son *h*, que n'a pas le turc, est rendu par *k*. — *Is(i)ji* se rattache-t-il à *Likāh*, ou est-ce un autre personnage et, en ce cas, lequel? C'est ce dont je ne saurais rien dire. Dans une lettre, M. G. Schlegel a attiré mon attention sur le mot chinois *yū-chi*, historien impérial; mais je n'ose rien décider sur la possibilité de l'identité de ces mots.

64) [I N 12]. *Soyd*, voir note 38. *Buqaraq* (leçon qui est tout à fait sûre) ne saurait être que Boukhara, cité très ancienne et déjà célèbre avant l'époque qui nous occupe ici. *Ulys* ou *ulus* doit être = ouïg., osm., etc. *ulus*, djag. *ulus*, peuple, par conséquent, le peuple de Boukhara. Entre *soyd* et *buqaraq* on trouve *bārčākār* (-lār?), qui semble également être le nom d'un peuple; je l'ai supposé identique aux Perses. La terminaison de *bārčākār* — c'est ainsi que la pierre semble le porter, — m'est incompréhensible (comp. *ādizkār*? II E 1?). Si j'ai raison d'y voir un nom de peuple, *bārčākār* serait, d'autre part, d'autant moins vraisemblable que les noms de peuple ne s'emploient jamais d'ailleurs au pluriel.

65) [I N 13]. «Mon fils aimé, le kagan des Turghès,» c'est-à-dire «mon gendre», voir II N 9, note 114.

66) [I N 13]. *Tchang-sengun*, c.-à-d. l'ambassadeur chinois *Tchang kiu-i*, dont le titre était *kin'-ou-tsiang-kiun*, voir p. 78. Concernant *čyqan*, tchikan, qui doit être un mot chinois, M. G. Schlegel a bien voulu, sur ma demande, suggérer la possibilité du chinois *chi-kouan*, les historiens-censeurs de la cour.

67) [I S 1, II N 1]. Voici comment je conçois le sens de cette introduction destinée, selon moi, à ouvrir toute l'inscription (voir p. 87 et suiv.): Le kagan déclare qu'il vient de s'asseoir sur le trône; par conséquent c'est de son trône qu'il parle en kagan, et qu'il adresse son discours (c'est-à-dire la teneur de l'inscription) à ceux qui sont censés entourer ce trône: 1^o ceux qui se joignent à lui comme sa suite (*ułaju*, note 59): ses parents de près et de loin (*inijigünim oylanym*, note 62; *uyyšym*, note 57; *biriki*, note 35) et son peuple; 2^o ceux qui sont placés à droite (*birijā*, note 22): la noblesse la plus qualifiée (? *šadapyt*, II S 13, 14, mot inconnu, apparenté avec *šad*, note 21? Ce n'est pas là sans doute ce mot qui, en chinois, est devenu «soulipat», p. 59, note 1?), et 3^o ceux qui sont placés à gauche: les classes moins élevées(?) et les représentants de certains des peuples soumis.

Concernant le titre du kagan voir p. 73, note 2. — *Bu-ōdkā*, dans I, à ce temps, à l'heure qu'il est, comp. *oł-ōdkā* I E 21 = II E 18, *anday-ōdkā* I E 40 (quoique la pierre soit ici un peu endommagée, la leçon *bu-ōdkā* est parfaitement distincte et indiscutable). Au lieu de ceci, II porte *bōdkā*, datif de *bōd*, que RADLOFF traduit, sans doute avec raison, par trône; comp. I S 11 = II N 8, II E 2, où, comme ici, *bōdkā ołur* signifie «s'asseoir sur le trône», «monter sur le trône», ce qui s'exprime aussi par *ołur* seulement (p. 33 note) — Le mot *sab* (fréquent dans cette partie de l'inscription; comp. aussi II E 39) ne signifie nullement «renommée, crédit» («Ruhm, Einfluss», RADLOFF), mais bien «message, mandement, appel, invitation» et autres choses semblables (p. 26); comp. l'ouïgour *sab*, *sau*, «Kunde, Kundschaft, Ruf, Nachricht», *saučy*, «Prophet, Verkünder, Nachrichtgeber» (VÁMBÉRY, *Uig. Sprachmon.*, p. 253), djag. *sauči*, messenger, intermédiaire, *saoun*, invitation, convocation (PAVET DE COURTEILLE, *Dict. t.-or.*, p. 344). — Je lis le mot qui suit le premier *sabymyn* comme *tūkūti* (non pas *tōkti* R.), et je le traduis par «jusqu'au bout», proprement «en (l')achevant», gérundium de *tūkūt* (ouïg., djag., etc.), achever.

68) [I S 3, II N 2]. Concernant *amaty* voir note 13. — Le mot *aiyy* s'emploie, comme tant de noms abstraits (note 11), soit adjectivement (*a kisi* I S 7 = II N 5), soit substantivement (ici, I S 5 = II N 4). Il tient à *ajyq* (osm., djag., etc.), dégrisé, qui a retrouvé la raison; intelligent; (ouïg., téléoute) «Aufmerksamkeit, Beobachtung» (RADLOFF, *Wörterb.* I, p. 218 [? comp. plus bas]; «Wohlstand, Fülle, Reichthum(?)», VÁMBÉRY, *Uig. Sprachmon.*, p. 183); *ajy* (ouïg.), «rein, sündlos» (RADLOFF, *loc. cit.*; «Tugend, Güte, Wohlthat», VÁMBÉRY, *loc*

cit.); *ai* (altaï), «Richtigkeit, Regel, richtiges Verständniss, Einsicht, Erklärung» (RADLOFF, *loc. cit.*, p. 3). D'après le contexte, notre *aiyy*, en tant qu'adjectif, signifie «rangé, instruit, policé», et, comme substantif, «civilisation, degré supérieur de développement intellectuel et moral, instruction, politesse» (est-ce que l'ouïg. *ajyq* se prendrait aussi dans cette dernière acception dans le seul exemple où ce mot semble figurer, exemple cité et par Vámbéry et par Radloff: «Si l'on donne *ajyq* [de l'éducation?] à une propriété [c'est-à-dire à un serf], elle ne ploie pas la nuque»?). — Sur *Ötükān*, Eutuken, voir note 32; sur *otur-sar*, note 29; sur *buñ*, p. 25 et 91 note 2; *iltā*, locatif, «dans le peuple», comp. p. 22.

69) [I S 3—4, II N 2—3]. La plupart des noms propres qui se présentent ici, sont mentionnés dans les notes précédentes. Quant à *tałuj*, je doute que ce soit là un nom propre, et je suis plus porté à y voir le même mot que *tałai*, la mer, mot qui se présente dans les idiomes turcs du Nord (et dans le mongol). KLAPROTH, *Spr. u. Schr. d. Uig.*, p. 11, donne *taloi*, d'après le vocabulaire ouïgour-chinois. Si cette forme est correcte, nous aurions une concordance complète avec le *tałuj* des inscriptions. — *Toquz ārsin*, les Neuf-Ersins, nom inconnu d'un peuple ou d'une localité du côté du Thibet. — Concernant *Jir-bajyrqu* voir note 41. — Le mot *kičig* (*tāgmādim*), qui figure deux fois, est conçu par RADLOFF, qui le transcrit «*kūčig*», comme passage, «Uebergang (über einen Fluss)» (de *kāč-*, passer): «den Uebergang zu den Talui —, den Uebergang (über den gelben Fluss) zu den Tibetanern habe ich nicht erreicht» (p. 113). Sans mentionner d'autres objections, je ferai seulement observer 1^o que le thème *kāč-* s'écrit toujours d'ailleurs sans *ǰ* et évidemment a eu *ā* pur (comp. p. 16, note 2); 2^o que le verbe *tāg-* régit toujours le datif et, pour cette raison, on aurait forcément dû dire *kāčigkū*. Je vois en *tałujqa* et *tūpūtkū* le régime de *tāgmādim*, et en *kičig* le mot turc ordinaire pour «petit», et, quoique ne pouvant en signaler aucun parallèle, je suppose qu'on a pu s'en servir comme renforçant la négation, à l'instar de *brin*, *mie* («nullement»).

70) [I S 5, II N 3—4]. Le mot *tūzāltim* ou *tūzūltim*, que j'ai traduit par «j'entrai en relations», aurait peut-être pu se traduire plus correctement par «je me suis réconcilié» ou «j'ai fait une convention (avec —)» (comp. p. 75 et suiv.). — RADLOFF fait dériver *isigti* (p. 102 «*isinti*», comp. plus haut p. 22, note 1) de l'ouïg. *is*, odeur, et le traduit par «Wohlgerüche», parfums, par conséquent synonyme de *qoqylyq* II S 11. Si, comme je le crois avec certitude, je suis fondé à lire *isigtisin* II N 11, l'adjectif préposé *ākinliy* montre que ce doit être le nom de quelque espèce de blé, article qui, lui aussi, devrait figurer parmi les choses que les Turcs reçurent de la Chine (comp. p. 67 et note 115). Quant à l'étymologie de ce mot, je ne me prononcerai pas là-dessus. — *Qutaj* (*qotuj?*) signifie «soie» selon la présomption, sans doute correcte, de RADLOFF. Ceci se trouve aussi confirmé par II N 11, seul endroit où nous trouvons ce mot combiné avec un adjectif (voir note 115). — *Sab*, voir note 67; *ayy* (fréquent dans cette section; comp. I N 12) = ouïg. id., 1^o libéral, généreux;

2° objets précieux (RADLOFF, *Wörterb.* I, p. 154); il est vraisemblable que ce mot peut signifier aussi présent, don, tandis que «Tribut, Lohn» (RADLOFF) ne convient pas. Comp., quant aux «*ayy*» que les Turcs reçurent de la Chine, un vers du Koudatkou Bilik: «*Kitai arkiši kezse arkiš turur kajun kelkū erdi tūmendū aki* [c.-à-d. *ayy*]; wenn Chatai's [= China's] Karavane dahinzieht, so ist es eine Karavane, von wo tausendfache *Spenden* kommen sollen», VÁMBÉRY, *Uig. Sprachmon.*, p. 134—135 v. 8 (RADLOFF, *Das Kudatku Bilik*, p. 149 = 126, 35).

71) [I S 5, II N 4]. Les formes *sabyn* et *ayyn* sont cas instrumental se terminant par *ŋ*; voir p. 29. Concernant *arap* — c'est ainsi, je suppose, qu'il faut lire *rp*, du thème *ara-* — voir note 11, p. 142. — Dans ce qui suit, je me suis rangé, malgré beaucoup de doutes, à l'avis de RADLOFF, et conçois *ūjūr* (ou *ōjūr*) comme répondant aux altaï, téléoute *ū-*, kirg. *ūi-*, sagai, koibal *ūg-*, djag. *ōk-*, accumuler, entasser («*anhäufen, aufhäufen*», RADLOFF, *Wörterb.* I, p. 1798, 1800, 1807, 1178). Mes doutes se basent soit sur la forme du mot, qui semble plutôt concorder avec les formes modernes les moins primitives, soit sur le sens figuré où il doit être employé ici et dont, ce semble, il n'y a pas d'analogue dans les autres idiomes. En tout cas, ce mot doit nécessairement, selon moi, se concevoir comme verbe transitif, à cause de l'accusatif *biligin*, «leur savoir», en II, tandis que Radloff traduit: «— so ist (bei ihnen) einsichtsvolles Wissen verbreitet», et, dans le Glossaire, p. 104, il explique *ūjūr* comme «*aufgehäuft, viel*». J'ai traduit: «ils (les Chinois) répandirent(?) parmi eux leur civilisation, etc.»; il aurait été peut-être plus correct de l'interpréter ainsi: «ils (les Turcs) amassèrent, c'est-à-dire s'approprièrent largement, la civilisation, etc. des Chinois», ou bien «ils firent croître leur (propre) civilisation, etc.»? Le thème du verbe affecte vraisemblablement la forme *ū-* (+ *j-ūr*) et non *ūi-*, *ūj-* (+ *ūr*); en somme, les diphtongues palatales ne semblent pas se présenter (voir p. 27). Comp. *ūmāzsūn*, note 74 (*kū* [note 19]: *ū-* = altaï *kū*: *ū-*?).

72) [I S 6, II N 4]. Le sens du mot *bisūk* (*bisūkinā*) m'est obscur, et j'ai dû passer sur ce mot dans ma traduction. Voici la traduction de tout ce passage par RADLOFF: «(Selbst) der sich irrende Mensch wagt sich nicht an die Ehre (den Schmuck) ihrer Weisen und ihres Volkes», et dans le Glossaire, p. 139, il traduit *bīsūk* par «der Schmuck, Glanz», tout en en rapprochant l'ouïgour *bāzūk*, qui signifie orné; ornement(?); comp. djag., osm. *bāzūk*, ornement, parure, du thème verbal *bāzū-*, ouïg. *bāz-*, orner, parer. Cependant l'on verra que, dans tous les idiomes cités, ce thème a *z*, et non *s*, ce que d'autre part nous trouvons dans l'inscription, et comme l'ancien turc distingue, d'une manière très conséquente et en concordance parfaite avec le djagataï et l'osmanli, entre *z* et *s*, comme en général entre les sons vocaliques et les sons soufflés, l'interprétation de RADLOFF devient tout à fait invraisemblable, d'autant plus qu'en lui-même le sens me paraît demeurer assez obscur. A regarder la forme seulement, je supposerais plutôt que *bisūk* était = ouïg., djag., etc. *bišūk*, *-ik*, cuit, mou, mûr, de *biš-* (*piš-*), cuire, être cuit, devenir mou, mûr

(aussi «se souvenir», PAVET DE COURTEILLE). Alors le mot devrait être employé dans quelque sens spécial, figuré, que je ne pourrais pas mieux définir.

73) [I S 6—7, II N 7]. Concernant *üläsik* voir p. 38, note 1. — Quant à *čoyaj*, que je traduis par «sombre», comp. djag. *čoya*, ombre. — La forme *tügültin*, *-tün* est obscure. RADLOFF, qui la change en *töyültin* (avec *n*), traduit «— so habt ihr euch über den dichten Bergwald ergossen», ou, p. 128, «du ergossest dich vom[!] dichten B.», ce qui eût dû être *tögültig* ou plutôt *tökültig* (comp. p. 21). Ma traduction se fonde sur l'hypothèse que cette forme pourrait être un gérundium, formé de *tügül* (djag., etc.), (il, ce) n'est pas, par analogie avec les formes en *(-ma)-tyn*, *(-mā)-tin*, mentionnés dans la note 75. Mais j'hésite beaucoup à avancer cette opinion, et je n'en saurais citer de parallèle dans aucun autre idiome turc. — La leçon *qonajyn* est parfaitement nette et sûre; c'est ainsi que lit le texte typographié dans *Inscr. de l'Orkhon*. (RADLOFF lit *qojbin*, qu'il transcrit *qojyp ān* et traduit par «verlasset (die Ebene)» ou bien, p. 91 et 108, «(die Steppe) verlassend, steige hinab». Toutefois, cette leçon et son interprétation sont impossibles en elles-mêmes, et pour des raisons de grammaire [par ex., gérundium en *b* au lieu de *p*] et pour des raisons de logique [où descendre de la plaine?]). — Concernant *aiyy* voir note 68. — *Bušyur-* ou *bošyur-* (également I E 13 = II E 12) est le transitif de l'ouïg. *buš-*, *boš-*, «aufwallen, zürnen, hassen» (VÁMBÉRY), djag. *boš-* «s'altérer, se gâter, se fâcher, se tourmenter» (PAVET DE COURTEILLE). D'après le contexte, cette forme transitive ne s'emploie nullement en mauvaise part exclusivement «fâcher, irriter» («erzürnen», RADLOFF), mais doit signifier «enflammer, exciter». (VÁMBÉRY. *Uig. Sprachmon.*, p. 125, cite un verbe *bošur-*, qu'il traduit, je ne sais de quel droit, par «loslassen; weglassen, verabschieden». A en juger d'après la forme de ce mot, on le croirait transitif du thème verbal en question *boš-*, par conséquent = notre *bušyur-*, *bošyur-*, plutôt que dérivation de l'adjectif *boš*, vide, d'où *bošat-* (= osm., djag.), vider, lâcher, répudier. Dans le seul exemple cité par Vámbéry et qu'il traduit ainsi: «Viele wunderbare Dinge mir zeigend, hast du mich entlassen» (*bošurdung*), notre mot semble aussi bien pouvoir signifier «tu m'as excité, tu as piqué ma curiosité», ou autres choses semblables?)

74) [I S 8, II N 6]. On doit concevoir tout ce passage comme les aversissements du kagan à ceux de ses sujets qui avaient le désir d'émigrer en Chine. Concernant les formes en *-sar* voir note 29, sur *-tačy*, *-tūči*, avec le pronom personnel affixe *sān*, voir note 56. — Je ne saurais concevoir *arqyš* que comme «caravane», répondant à l'ouïg. *aryyš* (RADLOFF) ou *arqyš*, djag. *arqiš* (PAVET DE COURTEILLE), id. Cette acception satisfait également à II E 25. Si j'ai traduit le mot parallèle *tirkiš* par «convoi», c'est un peu plus arbitraire, ne connaissant pas aux autres idiomes turcs un pareil substantif. Mais il peut se rattacher au verbe djag. *تیر کشیدن*, osm. *türkāš*, marcher à la file, à la suite l'un de l'autre (BARBIER DE MEYNARD, *Dict. turc*, I, p. 460, y compare *tārki*, arrière de la selle; comp. aussi VÁMBÉRY, *Etymol. Wörterb.*,

p. 170 n° 182 II, p. 166 n° 172 II?). *Ysar* doit être pour *ydsar* (comp., immédiatement après, *tosaq* ou *-syq?*), de *yd-*, envoyer (p. ex. II E 25 et souvent; on ne pourrait songer ni à la forme *ys-* [RADLOFF, *Wörterb.*, I, p. 1385] ni à la forme *ī-* [ibid., p. 1409] = *yd-*, la première de ces formes étant limitée aux dialectes où un *d* primitif est devenu *z*, *s* [p. ex., *azaq* pour *adaq*, pied], tandis que la seconde est basée sur la transition de *d* en *i*, *j* [p. ex. *ajaq*]). — Dans la combinaison suivante *nāñ~buñ~oγ(?)~joq*, j'ai supposé que *γ* pourrait exprimer *oγ*, «même, aussi», particule mentionnée dans les notes 5, fin, et 34. —

Dans le mot que je transcris *toqraqyqasān*, le thème est *toq* (adjectif qui se retrouve dans tous les idiomes turcs), rassasié, + *-raq*, affixe de comparatif. Puis j'ai présumé — mais c'est là une pure supposition, — que *-yq-* pourrait être l'affixe verbal mentionné dans la note 14 («devenir plus rassasié»), et qu'en fin on y a ajouté *-a* comme marque du futur; comp. note 56, fin, et les formes de la 1^e personne *ölürājin*, *uruysyratajyn*, I E 10, *itūjin*, I E 39, *qonajyn*, I S 7, *ydmajyn*, II E 33, *igidājin*, II E 35. — La fin de tout ce passage présente de grandes difficultés, et la pensée semble en elle-même peu claire, en tout cas exprimée peu clairement. Parmi les mots constitutifs, *ačsyq* doit signifier «faim, l'état d'avoir faim» (comp. ici *ačsar*, subjonctif de *ač-*, avoir faim, et *ač*, adjectif, qui a faim, II E 38), et il faut que *tosyq* ou *tosaq* signifie «satiété, l'état d'être rassasié», soit que *d* soit tombé devant *s* (comme en *ysar*, v. plus haut; comp. *todsar*, subjonctif de *tod-*, être rassasié = djag., osm., etc. *toi-*), soit plutôt que le mot soit formé de la racine *to-*, remplir (d'où aussi *toq*, v. plus haut). (RADLOFF, qui, I SW, change arbitrairement *tojgt* : *bu* . . . [comp. son *Atlas*, pl. XIX et XX, *Inscr. de l'Orkhon*, p. 8, I, 55] en *tojg* («*tojyn*»): *tbu* . . ., voit dans le premier de ces mots le *toj* (*toi*) qui se retrouve dans tous les idiomes turcs et qui signifie «festin, noce», et, p. 128, la présence de cette forme à côté du thème verbal *tod-* lui permet, pense-t-il, de conclure que la forme secondaire *toi-* était en usage, même pour la part du thème verbal, «dès le VIII^e siècle». Mais, quand même nous aurions vraiment le mot *toj* (*toi*) dans I SW, ce qui, selon moi, est impossible, cette conclusion de Radloff n'en serait pas mieux fondée. En effet, on ne peut pas prouver que *i*, *j*, de *toj* provienne d'un *d* antérieur; au contraire, nous avons de prime abord la diphongue dans ce substantif, et c'est aussi là ce que nous trouvons dans les idiomes où *d* est d'ailleurs développé autrement, par exemple, le koïbal *toi*, noce(s), mais le thème verbal *tos-* (*toskan*, rassasié), cet idiome étant du nombre de ceux où le *d* primitif s'est changé en *z*, *s*.)

Reste enfin *umāzsān*, qui en tout cas doit être une 2^e personne (comme toutes les formes verbales précédentes) de la forme négative (*-māz*) d'un thème verbal *ū-*. J'incline à penser que c'est le même thème qui nous rencontre en *ū-jūr*, note 71. Si cela est, ce mot signifierait donc littéralement: «tu n'amaseras pas», c.-à-d. «tu n'augmenteras pas, tu n'éprouveras pas à un plus haut degré de satiété, de faim».

Dans la première partie de notre passage, la leçon de II, *ačsar*, «si (quand) tu as faim», est préférable à celle de I, *ačsyq*, qui donnerait l'étrange

sens que voici: «tu ne . . . ni faim ni rassasiement», et qui est due peut-être à une anticipation du *ačsyq* suivant. Quoi qu'il en soit, il reste assez d'obscurité, et en somme je ne puis comprendre l'ensemble que dans l'hypothèse, arbitraire il est vrai, que la première partie du passage se rapporte à ceux des Turcs qui veulent émigrer (ce que j'ai désigné en intercalant «autrement»), et la dernière à ceux qui veulent rester.

75) [I S 8—9, II N 6—7]. J'ai traduit *andayynyn* par «ceux des tiens qui étaient là», de *andayy* (djag. *andayi*) + l'affixe de la 2^e personne, *-n-yn*. Peut-être qu'il eût été plus correct de traduire par «ceux des tiens qui étaient tels», c'est-à-dire qui pensaient et agissaient ainsi, qui avaient les mêmes idées, de *anday*, tel, pareil, + *-yn-yn*. — Selon moi, *atmatyn* est gérundium (passé) de la forme négative de *at-*, prendre, accepter (comp. *ot sabyy atyp*, I S 7 = II N 6), de sorte que l'affixe *-matyn* est = *-bīn*, *-pīn* (*b* pour *m*) des dialectes de l'Abakan. Comp. *qazyanma[ty]n*, II E 33, si cette leçon est correcte. Sur la forme latérale en *-maty* voir note 15.

76) [I S 10, II N 7]. En traduisant *joq čyyai* par «de rien et pauvre», j'ai suivi RADLOFF: «das elende, arme Volk», par conséquent à peu près la même chose que le *čyyai budunyy* qui suit immédiatement. Est-ce que la première expression ne peut plutôt signifier «(ceux du peuple) qui n'étaient pas pauvres»?

77) [I S 10, II N 7—8]. Ici encore, plusieurs mots sont douteux. Dans *igid-baryu* j'ai cru voir, bien qu'avec doute, un nom verbal en *-yu* (= ouig. *-qu*, VÁMBÉRY, *Uig. Spruchmon.*, p. 39) d'une combinaison *igid-bar-*, dont la signification pourrait être «faire des progrès», «tirer profit», ou autre chose semblable (*igid-*, élever, relever, accomplir). Mais qu'est-ce que *azu*? Pourrait-ce être le gérundium de *az-* (ouig., djag., osm., etc.), s'égarer, perdre la raison? Et le sens de l'ensemble pourrait-il être à peu près ceci: «Que vous vous égariez ou que, par suite de mes avertissements, vous vous avanciez (dans la bonne voie), écoutez ceci»? Cependant c'est là une idée si vague que je n'ai même pas osé le donner à entendre dans la traduction.

78) [I S 11, II N 8]. Concernant *nāññāñ sabym ārsūr*, «quoi que soit mon message», «tout ce que j'ai à vous dire», voir p. 29, note 1.

79) [I S 11]. *Jañyldačysiz* ne saurait signifier que «vous tomberez en faute», futur de *jañyl-*. Mais qu'est-ce qui les fera tomber en faute? Le seul mot qui semble en comporter l'indication, est *gū*. Je l'ai lu comme *āgū*, et j'y supposerais un gérundium de *āg-* (djag. id.. ouig. *āk-* [*āg-*?]), osm. *āi-*), courber, incliner, pencher. Est-ce donc qu'il pourrait signifier, par exemple, «en détournant (de leur fidélité) les nobles qui ont obéi au trône, etc.»? Ne sachant si *āg-* peut s'employer dans un pareil sens figuré, j'ai laissé en blanc la traduction.

80) [I S 11]. Concernant *symady* voir note 44.

81) [I S 12]. Sur *adynčyγ* voir p. 42. Le mot *barq* désigne évidemment ici, comme I N 13 et II N 14, II SW, le temple (la salle des ancêtres) élevé, sur l'ordre de l'empereur chinois, à côté du monument; voir p. 78, 80 et suiv. Je le traduis ici par «édifice». Dans d'autres endroits (II E 32, 34, 37) il s'emploie dans la combinaison *āb barq*, que je traduis par «maison(s) et bâtiment(s)»; j'aurais pu dire aussi «maison(s) et mobilier(s)» (comp. PAVET DE COURTEILLE, *Dict. turc-or.*, p. 147, «maison; mobilier de la maison»; VÁMBÉRY, *Uig. Sprachmon.*, p. 149, XXIX, v. 2, «Hausgeräth»); si j'ai préféré la première traduction, c'est d'une part à cause du parallélisme avec l'acception ci-dessus nommée, d'autre part, parce que d'après le sens ce seraient plutôt choses fixes dépendant de la maison et que, dans une attaque, on détruit et n'enlève pas. En réalité, la combinaison *āb barq* est seulement = maison(s). Les leçons *jaraturtym* et *ičīn-tašyn* sont parfaitement sûres. On verra qu'avec les verbes doublement transitifs la personne à qui l'on fait faire quelque chose, est désignée par le datif, comme, par exemple, en osm., en yakoute (BÖHTLINGK, *Jakut. Gramm.* § 560), etc.

82) [I S 13]. La lecture et l'interprétation de la première moitié de cette ligne sont extrêmement douteuses, et je ne crois pas être parvenu à bien rencontrer. Le mot *ārig* m'a fait penser au djag. *ārik*, dur, rude, grossier (PAVET DE COURTEILLE, p. 107; RADLOFF, *Wörterb.* I, p. 762), et en somme j'ai cru que ceci faisait allusion au fait que le monument était érigé dans un lieu désert, et non dans le voisinage immédiat de demeures pour les hommes. — Concernant *atysy Jołyγ tigin* voir p. 84 et suiv., et note 10; comp. également note 84.

83) [I N E]. Pour comprendre les dates données dans ce passage, il faut, d'une part, comparer la date de l'inscription chinoise qui se trouve sur ce même monument (voir p. 83), d'autre part, jeter en somme un coup d'œil sur l'antique chronologie chinoise, si exacte et si remarquable, usitée depuis plus de 4000 ans et sans interruption aucune. Comp. sur ce point IDELER, *Ueber die Zeitrechnung der Chinesen* dans *Hist.-philol. Abhandlungen d. Kgl. Akad. d. Wissensch. zu Berlin*, aus dem Jahre 1837, p. 199 et suiv.; J. WILLIAMS, *Observations of Comets, from B. C. 611 to A. D. 1640, extracted from Chinese Annals*, London 1871, p. XV et suiv., avec les tableaux qui s'y rapportent, A-G; H. FRITSCHÉ, *On Chronology and the Construction of the Calendar with special regard to the Chinese computation of time*, St. Pétersbourg 1886.

L'année chinoise est une année lunaire ordinairement composée de 12 mois (lunaisons), chacun de 29 ou de 30 jours, en tout, par conséquent, 354 ou 355 jours. Les écarts d'avec l'année solaire sont compensés par l'intercalation, faite tous les deux ou trois ans, d'un mois entier, et cela suivant des règles astronomiques déterminées (le mois bissextile étant la lunaison au cou-

rant de laquelle le soleil n'entre pas dans une nouvelle constellation zodiacale), en sorte qu'en dedans d'un cycle de 19 ans il arrive 7 années bissextiles de 13 mois (lunaisons), soit 384 ou 385 jours. L'année isolée est désignée soit comme le quantième du règne de tel empereur ou de telle période de son règne, soit d'après sa place dans un cycle de 60 ans, dont le point de départ remonte à l'an 2637 av. J.-C., et dont les années constitutives sont désignées, non point par des chiffres, mais par des caractères cycliques particuliers, formés par des combinaisons alternantes de deux séries de caractères (1894, p. ex, est *kia-ou*, c'est-à-dire la 31^e année du 76^e cycle sexagésimal, le numéro du cycle lui-même n'étant toutefois ordinairement pas exprimé). Concernant un autre cycle antique de 12 ans, aujourd'hui tout à fait hors d'usage en Chine, voir ci-dessous. Le premier mois (lunaison) de l'année chinoise est celui au courant duquel le soleil entre dans la constellation des Poissons; d'après cela le premier jour qui puisse constituer le jour de l'an de Chine, est, d'après l'ère julienne, le 21 (le 20) janvier (FRITSCHÉ, *loc. cit.*, p. 21, et non le 22, WILLIAMS, p. XVI), le dernier, le 20 (le 19) février. Le jour isolé est désigné soit de la même manière que chez nous, comme quantième de tel mois, soit d'après sa place dans un cycle («semaine») de 60 jours continué depuis des millénaires et avec les caractères cycliques tout à fait les mêmes que ceux du cycle de 60 ans.

Après ces quelques remarques générales, passons à la date de l'érection de notre monument, date fournie par l'inscription chinoise et que j'ai communiquée p. 83. Ici la désignation de l'année est on ne peut plus incontestable: «la 20^e année de (la période) *K'ai-youen*» correspond au laps qui s'étend du 1^{er} ou 2 février 732 au 20 janvier 733 de notre ère, et cette année a précisément le caractère cyclique «*Jin-chin*», c'est-à-dire la 9^e année du (57^e) cycle sexagésimal, dont la première année est 724 (*L'art de vérifier les dates*, t. II, partie 2, Paris 1818, p. 288, 309. IDLER, *loc. cit.*, p. 236; WILLIAMS, *loc. cit.*, p. 110 et tabl. C, F, G; FRITSCHÉ, *loc. cit.*, p. 86.)


La difficulté d'identifier la date complète, «le *x^e* mois (appelé) *Sin-tcheou*, de la nouvelle lune le 7^e jour (appelé) *Ting-ic(e)i*», git en ce que le chiffre désignant le mois (la lunaison) est mutilé; on n'en voit nettement que la partie supérieure, trait presque vertical avec un trait transversal, à peu près horizontal. Quant à ce chiffre, on y a vu 12 (chin. \pm) dans la transcription représentée, dans *Inscr. de l'Orkhon*, dans la planche qui regarde la page XXV, et l'on trouve la même manière de lire et dans G. v. d. GABELENTZ, *ibid.*, p. XXVI, et — bien qu'avec doute, à ce qu'il semble, — dans G. SCHLEGEL, *Stèle funéraire*, p. 45. Toutefois, cette leçon ne peut pas être juste. D'abord il ne tombe, dans le 12^e mois de cette année-là, aucun jour ayant le caractère cyclique indiqué, savoir *Ting-ic(e)i* (c'est-à-dire le 44^e du cycle sexagésimal, la «semaine» chinoise de 60 jours). Si néanmoins M. Schlegel fixe par calcul la date de l'inscription au 28 janvier 733, ceci tient à une inadvertance, et ne concorde pas avec ses propres indications de la page 46. Il est vrai que ce jour a le caractère cyclique *Ting-ic(e)i*, mais il ne rentre pas dans le 12^e mois de la 20^e année *K'ai-youen*, qui finit le 20 janvier 733. En effet, le 28 janvier

733 correspondrait au 8^e jour du premier mois de la 21^e année *K'ai-youen*. (M. Schlegel indique lui-même que la nouvelle lune a eu lieu en Chine le 21 janvier 733; mais, comme le mois commence par le jour même de la nouvelle lune [IDELER, *loc. cit.*, p. 252], ceci est donc le premier jour du premier mois de la nouvelle année.) Mais si, d'autre part, on veut regarder les représentations photographiques de *l'Atlas* de RADLOFF, pl. XVI, ou des *Inscr. de l'Orkhon*, pl. 15, il devient hors de doute qu'on ne saurait jamais lire 12 (\pm): il n'y a de place que pour un seul chiffre. On doit donc penser préférablement à 10 (+); en effet, c'est là la leçon de M. WASSILIEW, dans RADLOFF, p. 169. Toutefois ceci non plus ne peut être correct; car dans cette année-là il ne tombe, au 10^e mois, dont le premier jour était = 24 octobre (avec le caractère cyclique *Sin-w(e)i* = 8), pas plus de jour *Ting-w(e)i* (44) qu'au 12^e mois. Aussi M. Wassiliew n'a-t-il pu rendre cette date que tout vaguement par «im November 732». — Je suis fermement convaincu qu'il faut lire 7 (en chinois 七), chiffre dont la partie supérieure ressemble précisément au chiffre 10 (à peu près +). Ce même chiffre 7 se présente peu après tout conservé, et le chiffre mutilé en question concorde parfaitement à la partie correspondante du chiffre 7. La ressemblance se manifeste surtout, si l'on fait passer une règle par le milieu des caractères symétriques de cette ligne verticale, qui, comme l'inscription tout entière, a été gravée avec une admirable précision. Alors on verra distinctement que le trait vertical du chiffre en question n'est pas dans la ligne médiane même, comme tel serait le cas, si c'était un chiffre symétrique, + = 10, mais un peu à gauche de cette ligne, tout comme dans le chiffre 7 en dessous. Il me paraît même que dans les photographies l'on peut poursuivre nettement l'inflexion à droite de la partie inférieure de ce chiffre. Si donc nous lisons «le 7^e mois», cela concorderait d'abord avec la désignation chronologique de l'inscription turque, à laquelle nous reviendrons tout à l'heure et d'après laquelle le monument fut précisément inauguré au 7^e mois; mais ensuite c'est là le seul mois pour lequel les autres données se laissent combiner. De fait, le jour *Ting-w(e)i* tomba dans ce mois, répondant au 1^{er} août 732. De plus, d'après les calculs que mon collègue, le Dr T.-N. Thiele, professeur d'astronomie, a bien voulu faire pour moi, il y eut nouvelle lune en Chine le 26 juillet 732 à 10^h 1/2 du soir. Ce jour-là, répondant au caractère cyclique *Sin-tcheou* (38), était donc le premier jour du 7^e mois, et par conséquent le 1^{er} août est précisément le septième jour du mois. A ceci concorde encore parfaitement un autre calcul, d'après lequel le jour *Sin-w(e)i* (le 8^e du cycle sexagésimal), le 1^{er} du 8^e mois de la même année, où eut lieu une éclipse de soleil, est le 25 août 732 ($25 - 1 = 60 + 8 - 44$; voir *Mémoires concernant les Chinois*, XVI, p. 25; *L'art de vérifier les dates*, II, 2, p. 130). — Reste encore à mentionner le caractère cyclique *Sin-tcheou* (le 38^e du cycle sexagésimal), ajouté à côté du mois. Ce n'est là, à n'en pas douter, que la désignation du jour de la nouvelle lune, le premier jour du mois, ce qui cadre avec toutes les données, mais qui pourrait sembler d'ailleurs une addition superflue. En tout cas, il faut que ce caractère cyclique soit employé ici d'une autre manière que celle dont on emploie aujourd'hui les caractères cycliques, aussi par rap-

port aux mois, et qui, en outre, ne semble pas usitée depuis trop de siècles (IDELER, *loc. cit.*, p. 210); car s'il en était ainsi, il n'y aurait en somme aucun mois au caractère cyclique *Sin-tcheou* dans cette année chinoise.

Je regarde donc comme prouvé que la date de l'inscription chinoise équivaut au 1^{er} août 732 de notre ère.

Or quant aux Turcs, nous lisons, à la date de 553, dans les annales chinoises qui parlent d'eux: «Ils n'ont point de calendrier, et comptent les années d'après le nombre de fois que les plantes ont verdi» (*Journ. asiat.*, 6^e série, III, 1864, p. 335). Il n'y a aucun doute que non seulement cette communication ne soit correcte pour la part du temps auquel elle appartient, mais encore que plus tard aussi les Turcs ne devancent ordinairement pas pour l'usage quotidien le point désigné dans la relation. En effet, peut-on voir autre chose dans nos inscriptions qui, n'ayant pas d'autre moyen d'indiquer le moment de tel ou tel événement, le rapportent à l'âge du téghin ou du kagan (comp. p. 94)? Mais aussitôt que, dès la seconde moitié du VI^e siècle, les Chinois ont commencé à faire sentir leur ascendant sur les Turcs et même à recevoir de certains d'entre eux un tribut, une des premières conséquences de ce fait, comme chez tous les peuples qui entraient dans une relation analogue avec les Chinois, c'est l'imposition du calendrier chinois. Suivant DEGUIGNES, *Hist. générale des Huns, etc.*, I, 2, p. 404, ceci eut lieu en 586. Cependant il est permis de douter que, chez les anciens Turcs, l'emploi de ce calendrier ait dépassé notablement la sphère d'action officielle, et les exemples que nos inscriptions fournissent de son emploi, annoncent en outre que l'exactitude du calcul du calendrier et de la désignation de ses divers éléments, a laissé, chez nos Turcs, beaucoup à désirer. (Sur l'emploi de ce même calendrier, originairement chinois, dans d'autres tribus turques, on a un mémoire important, rédigé en 1444 environ à Samarkand par le prince turc OULOUG-BEG; comp. IDELER, *Ueber die Zeitrechnung von Chatâ und Igûr*, dans *Hist.-philol. Abhandl. d. Akad. d. Wiss. zu Berlin*, aus dem Jahre 1832, p. 271 et suiv.).

Or, on ne tardera pas à voir que les dates fournies par ce passage, I NE, se basent sur le calendrier chinois. Les années sont désignées d'une manière singulière, conformément à un ancien cycle de 12 ans, usité depuis un temps immémorial et tout à fait uniformément dans toute l'Asie Orientale et Centrale et qui s'emploie aujourd'hui même chez certains peuples. Chaque année de ce cycle porte le nom d'un animal, savoir: 1^o rat; 2^o bœuf; 3^o tigre ou léopard; 4^o lièvre; 5^o dragon; 6^o serpent; 7^o cheval; 8^o mouton; 9^o singe; 10^o poule; 11^o chien; 12^o porc (comp. ABEL RÉMUSAT, *Recherches sur les langues tartares*, I, 1820, p. 300 et suiv.; KLAPROTH, *Tableaux histor.*, p. 169; IDELER, *Abhdl. d. Ak. Berlin*, 1832, p. 235; 1837, p. 276 et suiv.). Ici, nous sommes en présence des deux d'entre ces noms: l'année du Mouton (*qoi*) et celle du Singe (*bičîn*, non *pičîn*, comme l'a écrit Radloff; l'inscription porte très nettement , non 1; comp. aussi plus haut, p. 24). Cependant, comme ces dénominations des années n'ont, au plus haut degré, qu'une valeur relative, et non pas absolue, il serait impossible de décider quelles années du Mouton et du Singe on veut désigner, si nous n'avions la date de l'inscription chinoise.

Or, en réalité il se trouve que l'année 731 était précisément celle du Mouton, et 732 celle du Singe. Nous savons qu'il en était ainsi chez les Chinois, mais — comme du reste nous pourrions nous le dire nous-mêmes, — ceci concorde parfaitement, même avec l'usage actuel du cycle duodénaire chez les Turcs Orientaux, ou avec des indications qui se trouvent dans des auteurs mahométans anciens (quoique bien plus récents que nos inscriptions), surtout Aboulghazi Behadour-Khan. Par exemple, Genghiz-Khan mourut le 14 ramazan 624 ap. l'hég. (août 1227), ce qui est indiqué être l'année du Porc: $1227 - 41.12 = 735$, qui était également l'année du Porc, etc.

A ceci l'on ajoute l'indication du mois (excepté dans la première date) et du jour, ce dernier s'exprimant au moyen du datif (-*qa*, -*kā*) du nombre cardinal, comme, en somme, on se sert du datif pour désigner le temps où se passe une chose (comp., entre autres, BÖHTLINGK, *Jakut. Gramm.* § 564), p. ex., souvent *jylqa*, en l'an, *jašyña*, dans sa (*ne*) année, *ödkā*, au temps, I S 1, etc. (RADLOFF, qui lit *jigirmiki*, *otuzqy*, là même où ♪ est parfaitement net et distinct, regarde ces formes comme nombres ordinaux au nominatif: le 20^e, le 30^e, formations qui seraient sans aucun parallèle dans les idiomes turcs.) Les chiffres forts qui se présentent ici (37 ici et dans II N 10; en ce dernier endroit, aussi 36) montrent qu'ils ne peuvent pas désigner le quantième de tel mois même, mais qu'ils indiquent le jour d'après sa place dans la «semaine» sexagésimale mentionnée plus haut. Il faut donc que, chez les Turcs, les singuliers caractères cycliques des Chinois soient tout simplement remplacés par des nombres cardinaux (dans Ouloug-beg, au contraire, nous trouvons les noms chinois mêmes; voir IDELER, *loc. cit.*, 1832, p. 277 et suiv.). Cependant, l'identification exacte de ces dates avec le calendrier chinois, présente diverses difficultés qui ne s'expliquent que par la négligence des Turcs dans le maniment du calendrier.

Commençons par la dernière date, celle de l'inauguration du monument «au septième mois, le trente-septième jour», 732. (Il faut faire ressortir en passant qu'à coup sûr ce n'est pas l'effet d'un pur hasard que les trois quantités qui se présentent ici et dans II N 10, et qui se basent sur un choix libre, portent tous le chiffre 37: ceci a dû être regardé comme un jour «heureux»; comp. aussi note 19.) Comme nous l'avons vu ci-dessus, le caractère cyclique 37 (chin. *Kang-tsze*) ne se trouve cependant point du tout dans le septième mois de l'an 732, le premier jour de ce mois-là de cette année ayant le caractère *Sin-tcheou*, c'est-à-dire 38. Or, il faut probablement supposer l'un des deux: ou bien l'indication du «septième mois» est une faute, et en réalité on aurait voulu dire le dernier jour du sixième mois (= 25 juillet 732), auquel cas l'inauguration du monument par les Turcs a eu lieu sept jours avant celui où les Chinois seraient censés avoir dû en célébrer «l'érection» par une cérémonie quelconque, savoir le 1^{er} août 732 avec le caractère cyclique *Ting-w(e)i* ou 44; ou bien les dates chinoise et turque de «l'érection» ou de «l'inauguration» sont identiques, cas auquel, dans leur désignation des jours de la «semaine» sexagésimale, les Turcs ont dû, d'une manière ou d'autre, être de sept jours en arrière aux Chinois, de sorte que le trente-septième jour des Turcs, par ex-

emple, est égal au 44^e jour des Chinois, etc. D'entre ces deux alternatives, je suis porté à regarder la dernière pour la plus vraisemblable.

Puis nous avons la seconde date, celle de l'enterrement, qui eut lieu «*au neuvième mois, le trente-septième jour*» de l'an 731. Ici encore il arrive que, selon le calendrier chinois, le caractère cyclique 37 ne tombe pas au 9^e mois (depuis le commencement d'octobre jusqu'au commencement de novembre) de cette année. Si, au contraire, nous supposons que le 37^e jour des Turcs soit le 44^e des Chinois, tout s'arrange, et la date indiquée répondrait alors au 6 octobre 731.

Enfin nous avons la date de la mort de Kul-téghin, qui n'est indiquée que comme ayant eu lieu «*dans l'année du Mouton (= 731). le vingt-septième jour*», par conséquent sans indication du mois. Bien que ceci soit une négligence, il va sans dire qu'on ne veut dire par là autre chose que la première fois où le nombre cyclique 27 se présente dans cette année, ce qui est dans le second mois (depuis le milieu du mars jusqu'au milieu d'avril). D'après le calendrier chinois exact, ce serait le 23 mars, et, si le calendrier turc est de sept jours en arrière, le 30 mars. En tout cas ceci concorde avec I N 8, d'après lequel les luttes qui amenèrent la mort de Kul-téghin, eurent lieu «*au printemps*».

Quant au long espace de temps — un peu plus de six mois — qui, selon l'usage des Turcs, sépare la mort du prince et ses funérailles, voir p. 60 et comp. II S 10.

La leçon *atqad[ymy]z* (ou *atqyd[ymy]z?*) me paraît sûre d'après *Inscr. de l'Orkhon*, p. 11; comp. *atqa-*, *atya-*, *alya-*, *atyy-*, bénir, RADLOFF, *Wörterb.*, I, p. 389 et suiv.

84) [I SE]. Concernant Yolig-téghin et sa part au travail de l'inscription «*pendant vingt jours*», voir p. 84 et suiv. La taille même de l'inscription a certainement pris plus de vingt jours. — *Yyar* (se retrouvant I E 29 = II E 24) se rattache peut-être à *yq-*, «*stromabwärts schwimmen, fahren; (kirg.) mit dem Winde gehen*» (RADLOFF, *Wörterb.*, I, p. 1353); djag. *iq-*, couler; subst., direction en aval sur un fleuve (PAVET DE COURTEILLE, p. 118). Il ne serait peut-être pas impossible d'admettre que *yyar*, après avoir désigné celui qui suit le fil de l'eau (celui qui ne tâche pas de marcher à contre-courant), puisse passer à signifier «*qui s'attache de bonne grâce à qn*», «*fidèle*». Telle semble en tout cas être la signification de ce mot (RADLOFF: «*trefflich*»?). — Dans *tajyun* la première syllabe semble être le mot chinois *taï*, grand (comp. note 110). Quant à *-yun*, je suis porté à le regarder comme la même chose que *-gün* (note 59), changé d'après la loi de l'harmonie des voyelles (on n'y saurait guère voir le chinois *kouan* [*taï-kouan*, grand officier], qu'en turc on aurait sans doute rendu par *qan*, comp. *čyqan*, note 66). Le sens de *tajyun* serait donc «*les grands*». (*Tojyun* ou *tujyun*, I NE, semble être une formation analogue; mais j'en ignore le sens.) — La leçon *jigādi*, à la vérité, n'est pas tout à fait sûre, puisqu'il peut être douteux que le premier caractère soit 𐰽 *k* ou 𐰺 *j*, et le dernier *i* ou *ā* (ou *ū*); mais elle est très vraisemblable; comp. II E 36 et la note 20.

85) [II E 1—2]. Dans ces lignes c'est le fils et le successeur du kagan défunt qui parle, et la formule titulaire du commencement est celle qu'il emploie, différant un peu de celle du père. Voir p. 85 et p. 79, note 5. — Quant à *iki-ādiskār*, leçon et interprétation sont également peu sûres. Serait-ce *ādis*, les Édiz? Comp. notes 54 et 64. — *Öltāči*, note 56, + *-čā*, p. 34, c.-à-d. «comme ceux qui vont mourir». Sur *āgirip* v. note 55. — L'inscription paraît plutôt avoir *toñtamyš* ou *toñatmyš* (†): mais qu'est-ce que cela veut dire? Il ne semble pas admissible de penser à quelque dérivation de *toñ-*, geler. RADLOFF lit *tostamyš* («— mit hervortretenden Augen —»), avec |, ce qui jure avec les traits de l'inscription et les principes de l'écriture (p. 36 note 1). Si j'ai traduit en hésitant par «rassuré», c'est que j'ai pensé à *toqtamyš* (djag.), «qui a pris repos, qui s'est affermi». Mot à mot: «leurs yeux rassurés(?) regardèrent en haut».

86) [II E 24]. Le séjour du peuple des Tangout — soit qu'alors ce fût un peuple de race turque ou, comme plus tard les habitants de Tangout, de race tibétaine — doit être cherché dans le même pays qui porte plus tard aussi le nom de Tangout, c'est-à-dire les contrées montagneuses situées au nord du lac Koukou-Nor jusque vers le coude nord-ouest du Hoang-ho et à l'ouest et au nord-ouest de la province chinoise de Chen-si; comp. KLAPROTH, *Asia polyglotta*, p. 213; id., *Spr. u. Schr. d. Uig.*, p. 19, 62 et suiv. — Le mot *jotaz* (ou *jotuz*?) est inconnu et sans parallèle immédiatement analogue dans les idiomes apparentés. Il désigne quelque espèce d'êtres vivants que dans une attaque on emmène ou tue (voir, outre ce passage, encore II E 38, II S 3, 4). La position des mots dans les passages où il se rencontre, permet de conclure que ce que désigne ce mot, est de moindre valeur que «les fils» et supérieur aux «chevaux». Je suppose qu'il signifie «gens, domestiques». Serait-ce un parent du mot *jon*, peuple, gens, mot qui se rencontre dans diverses langues turques du Nord? Comp., par exemple, RADLOFF, *Pr. d. Volkslit.* II, p. 405 v. 875—7 (sagai): «ot adañny ödürgän, ot ijāñni ödürgän, jonyn małyn sūr-paryan», = *Übers.* II, p. 412: «(Er) hat diesen deinen Vater getödtet, hat diese deine Mutter getödtet, hat dein [ihr] Volk und Vieh fortgetrieben».

87) [II E 24—25]. Comp. I E 31—32. Nous voici en présence du seul exemple où, dans la mention du même événement, on ait indiqué une différence de deux ans entre l'âge du kagan (28) et celui de téghin (26). Comp. p. 94 et suiv.

88) [II E 25]. *Basmyt* (ou *Basymyt*?), nom d'un peuple turc, sans doute celui même que les Chinois appellent *Pa-si-mi* ou — d'après la gracieuse communication de M E. H. PARKER, — *Pa(t)-si(k)-mi(t)* (en coréen *P'al-sik-mil*), conformément à l'ancienne prononciation (concernant *t* pour *l* voir p. 73, note 1). Comp. p. 76; VISDELOU, p. 76 b. D'après le «Tableau ethnographique» dans l'atlas de KLAPROTH, *Tableaux historiques*, les princes des *Pa-si-mi* «étaient de la famille d'Assena», comme ceux des Turcs. C'est peut-être à

cela que fait allusion la désignation *uγyšym*, «de ma race» (voir note 57). — Comme les deux événements précédents ont eu lieu dans les 27^e et 28^e années du kagan, et celui dont il est mention après, dans sa 32^e année, il est très vraisemblable que l'expédition dont il s'agit ici, a eu lieu — comme j'ai donné à entendre dans le texte, — non dans sa 20^e année, mais dans sa 29^e, par conséquent environ 712, d'autant plus que dans sa 24^e année seulement il avait obtenu la dignité de chad (II E 14—15, p. 103). — Le thème *ičgir*, est probablement la forme transitive de *ič-*, boire, = osm. *ičir-*, djag. *ičkür-*, faire boire (comp. *bušyur-*, note 73). La lacune rend impossible de décider si ce mot a été employé au propre ou au figuré, par ex., comme en osm. et en djag., combiné avec *ant*, *and*, serment: «faire prêter serment». Avons-nous le même mot dans [*.Jgrtim*, II E 26? Le mot suivant qui commence par *qał* . ., est peut-être identique à celui qui, d'après *Inscr. de l'Orkhon*, se rencontre I N 1 (p. 111, note 4); mais la forme comme la signification sont peu sûres (*qałyn[yn]*? leurs trésors, provisions? comp. ouig., etc. *qałyn*, *-yn*, beaucoup, épais?). Est-ce que *ābrū* — si toutefois la leçon est correcte, — peut signifier «à la maison», de *āb*, maison, + *-rū*, vers? Comp. *kirū*, note 22, *birtükrū*, II E 9, *tirigrū*, I E 29 (à moins que ces deux mots ne soient pour *birtük<g>ārū* = I E 10, *tirig<g>ārū*, avec l'affixe *-gārū*, *-yaru*, p. 11?), *udyšru*, note 43, *jayuru*, I S 5, 7.

89) [II E 25—26]. Comp. I E 32—34.

90) [II E 26—28]. Concernant les deux événements rapportés à cette année, comp. I E 34—38 avec les notes qui s'y rattachent.

91) [II E 28]. Sur *Bišbałyq*, Bichbalik, voir p. 70, note 4. Cette expédition, qui eut lieu dans la 30^e année du kagan, c'est-à-dire environ 713, ne serait-elle pas celle qui, mentionnée p. 70, est rapportée à 714 par les sources chinoises et qui finit au désavantage des Turcs? — J'ai regardé *tin[* comme une forme (p. ex. *tini*, *tinip* ou semblables) du verbe réfléchi *tin-* = osm. *dān-*, se dire (*ti-*, dire). — *Ozdy*, de *oz-* (djag., etc.), dépasser, devancer, gagner les devants (de telle sorte donc que le concurrent distancé ne saurait vous rejoindre), c'est-à-dire échapper?

92) [II E 29]. Comp. I N 1—2.

93) [II E 29]. Si la leçon *būdūn[i]* est la vraie, il est possible que ce pût être = ouig. *bütñi* (adjectif et adverbe), *bütün*, djag., osm. *bütün* (bien qu'avec *t*), entier. (RADLOFF lit *död* . . .; mais le premier caractère, qui n'est pas tout à fait de niveau avec le X subséquent, semble plutôt constituer la partie inférieure d'un 𐰚 *b* mutilé.)

94) [II E 29 et suiv.]. Touchant les luttes mentionnées ici avec les Ogouz, comp. I N 4 et suiv. Selon cette dernière version, on combattit cinq

fois pendant une seule année, tandis qu'ici l'on ne nomme que quatre fois, présumablement parce que le combat mentionné I N 5 contre les Édiz n'y est pas compris (comp. note 96).

95) [II E 30]. *Toyla*, actuellement *Tola*, affluent de l'Orkhon; comp. p. 113. *Toyu batyq*, la ville de Togou (comp. I N 5) doit donc avoir été située dans le voisinage de cette rivière. — La forme *jüz?ti*, c'est-à-dire probablement *jüzāti*, peut-être toutefois *jüzti*, ne saurait être le prétérit de *jüz-*, nager (ainsi d'après RADLOFF: «Sie schwammen über den Fluss Togla. Uebersetzend ihr Heer . . .»); car, d'une part, on eût dû avoir *jüzdi* (comme *ozdy*, II E 28, *buzdym*, souvent, etc.; on ne pourrait renvoyer à *bādiztim*, I S 11, II SW, qui est pour *bādiztdim*, comp. note 56); d'autre part, cette manière isolerait étonnamment *kāčip*, «en passant», sans indication du régime, ce qui serait tout à fait contraire à la langue. Selon ma conviction nous avons ici un gérundium d'une formation transitive à part *jüz(ā)t-*: «en faisant nager (les montures)». Comme il va sans dire qu'on est à cheval, une pareille expression transitive est de rigueur. Ce gérundium se joint alors avec un sens adverbial à *kāčip*, dont *Toyla ügüzig* est le régime direct. — *Süsi* est l'armée des Ogouz (comp. note 57). Il a pu y avoir quelque chose comme *süsi[n uda basdym, ölürtim]*, je fondis en vainqueur sur leur armée et la tuai.

96) [II E 30]. Le combat dont il est parlé ici, pourrait correspondre ou au deuxième ou bien, et probablement (comp. note 94), au troisième de ceux mentionnés dans I (I N 5—6). Malheureusement le nom de l'endroit où ce combat fut livré, est mutilé, et ici aussi le premier caractère est peu lisible; toutefois *Uryu* me paraît un peu plus vraisemblable que *Andaryu*. Si la première leçon est correcte, nous y pourrions avoir le nom du fleuve Orkhon (ou de la ville actuelle d'Ourga sur la rivière Tola, pourvu que cette ville existât alors, ce que je ne sais pas).

97) [II E 32]. Ceci est la lutte où Kul-Téghin fut tué, événement auquel, chose étrange! il ne se trouve aucune allusion dans ce passage; on voit seulement que la lutte a été rude pour les Turcs. — Est-ce que *ikin* est «second», par conséquent = *ikindi*, *ikinti*, I N 5, II E 30, II S 1, tandis que *ikin*, I E 1, 2, II E 4 serait «tous les deux»? Ou bien pourrait-on supposer une forme *kin-sü* dans le sens d'arrière-garde? — «Ils sont devenus sans chevaux, etc.», savoir parce qu'on supposait que tous leurs chevaux étaient morts faute de nourriture à la suite de la gelée. — Quant à *syñar*, que je traduis par «envahissant», comp. ouïg *syng-*, *sing-*, «eindringen, durchdringen», VAMBÉRY, *Etym. Wörterb.*, p. 151; «überwältigen, meistern, brechen, bezwingen», id., *Uig. Sprachmon.*, p. 255. Le *syñar süsi* répété (car c'est ainsi, ce semble, qu'il faut lire aussi dans le premier endroit) paraît donc devoir signifier «l'une — l'autre de leurs armées envahissantes». — Concernant les formes en *-ty*, *-gli*, voir p. 34 avec la note 1.

98) [II E 33]. *Iniligū* semble être une formation adverbiale de *inilig*, ayant un frère cadet (*ini* + *-lig*, p. 21); cependant l'*ū* final est peu lisible et peu sûr. Comp. *kisiligū*, II E 41, où *ū* me paraît net, tandis que RADLOFF a *kisiligin*, et *āmgāksizū*, *Inscr. de l'Orkhon*, III, 4, mais *-sizin*, RADLOFF, *Atlas*, pl. XXXV, 6. Si la terminaison *-in* est correcte, ce seraient tout bonnement des exemples de cas instrumental; comp. note 36, fin. — Dans la forme suivante du thème *qazyān-* (sur la signification duquel voir note 35), il me semble peu sûr que la dernière lettre soit *𐰽* (ainsi *Inscr. de l'Orkhon*) ou *𐰺*, et que par conséquent l'on doive combler la lacune de la manière suivante: *qazyānm[aty]n* (comp. note 75) ou *-m[asa]r* (comp. note 29); ce dernier cadrerait le mieux avec le contexte. La leçon de RADLOFF *qazyānmady*, «ich hatte nicht erworben», comme verbe principal, est en tout cas erronée. — Sur *öltāči ārti, joq-[boḷda]čy ārti* voir note 56. — Il va de soi que tout ce passage n'a pas trait à des choses qui eussent lieu après la mort de Kul-téghin; il ne contient au contraire qu'une remarque générale, relative surtout à la période où ce dernier était encore en vie.

99) [II E 34—35]. Comme les événements mentionnés ici sont rapportés à la 33^e année du kagan, soit 716, année de la mort de Me-tch'oue (v. p. 72), il est clair que c'est celui-ci qu'on entend par le kagan qui «tombe en faute» et qui est abandonné par toutes les puissances divines, de même que c'est à l'émigration en Chine par les Neuf-Ogouz, émigration qui eut lieu vers la fin du règne de ce prince, que revient l'inscription dans la suite. Comp. I E 22—25 = II E 18—20 et I S = II N. — Si exceptionnellement on a écrit *𐰽* *a* dans l'affixe *-ta-* de *taplamady* ou *-duq* (ouïgour *tapla-*, se fier à qn, honorer, servir), cela peut avoir pour but d'empêcher qu'on ne lise *tapylmady*, «ne fut pas trouvé», passif de *tap-*, note 48.

100) [II E 37]. Touchant cette construction voir note 33.

101) [II E 37]. Il est vraisemblable que ceci constitue la suite du récit des combats avec les Ogouz; comp. note 22. *Qody* = ouïg. (*qoty* ou mieux) *qody*, djag. *qoji* (avec *j* pour *d*), osm. *qojyn*, en bas, en aval, régit le *sālīnā* (ou *sālīnā*?) précédent, qui ne saurait être que le nom de la rivière Selenga, celle qui reçoit l'Orkhon et se dirige vers le nord dans le lac Baïkal. (Il en est autrement chez RADLOFF, qui rapporte *sālīnā qody* à ce qui précède, et traduit: «die Sterbenden starben und man legte [thème *qo-*, placer] sie in's Grab(?). Dorthin ziehend, etc.» Mais, outre qu'il est fort douteux que, justement dans cette occasion, on se fût donné la peine d'enterrer les tués, il faut faire ressortir: 1^o qu'un mot *sāl*, tombeau, ne saurait absolument se rattacher à rien dans les langues apparentées; 2^o que ce serait une alternance surprenante du sujet de la phrase, au lieu qu'on se fût naturellement servi d'une tournure passive (ils moururent et furent déposés); 3^o que devant *jorypan* il faut nécessairement une indication de la direction de la marche ou bien de la

façon dont ils s'avancent; «dorthin» est une addition que ne comporte pas le texte.) — Dans ce qui suit, les mots *qryn qyslta* sont peu sûrs. De même que RADLOFF j'ai conçu le premier de ces mots, *qarayyn*, comme un accusatif avec affixe pronominal de *qaray* (djag. *qaray*, *qaraq*), pillage. L'orthographe avec) et sans Ъ pourrait d'ailleurs faire songer plutôt à un cas instrumental («par des pillages»). Concernant *qyslta*, j'ai pensé à l'osm. *qysalat*, raccourcir, abréger.

102) [II E 37]. Le mot *ältābār* ou, comme peut-être il eût été plus correct de le transcrire, *iltābir* (II E 40, il semble y avoir la trace d'un *i* au commencement du mot, et le premier élément de celui-ci peut être *il*, note 2), se présente, outre ici, I N 3, I NE, II E 40 et, avec l'affixe *-lig*, II E 38. Le sens en est obscur; pourtant, suivant le contexte, il semble moins désigner une dignité, une espèce d'officier, que se prendre plutôt dans une sorte de sens politique, quelque chose comme tributaire ou allié. Alors les Eltēbers ouigours pourraient désigner, par ex., les peuples tributaires ou alliés qui, sous la souveraineté des Ogouz, tribu régnante, constituaient ensemble la confédération des Ouigours. Comp., sur ce nom, note 22.

103) [II E 39]. Sur les Tatabi voir p. 141, note 8 (p. 67, note 2; p. 77). (Peut-être eût-il été plus correct de traduire *tabyač qayanqa kōrti* [comp. I E 30] par «se soumit au kagan chinois [et se sépara de moi]» que par «était soumis, etc.») — *Jałabčy*, forme munie d'affixe pronominal, de *jałabč* ou *jałabač* = ouig. *jałauč* (VÁMBÉRY, *Uig. Sprachm.*, p. 125, XVII v. 133) ou *jałabač* (RADLOFF, *Wörterb.*, I, p. 40; comp. p. 1380), envoyé; sur le *b* comp. p. 26. *Jałabčy*, leurs envoyés, c'est-à-dire les envoyés des Tatabi. Le mot se trouve aussi *Inscr. de l'Iénisséi*, XXIII 1--4 et XXII 51--54, où, à mon avis, il faut lire: *är-ärdām üčün tüpüt-qanqa jałabč-bardym*, à cause de, mes mérites, j'allai en envoyé chez le khan du Thibet. — Le mot suivant doit être coordonné avec *saby*; je le lis *ötūgi* et y vois une forme à affixe pronominal, de *ötüg* = ouig. *ötük*, demande. (RADLOFF a la leçon *ötāgi*, que [p. 100] il rapproche des djag., osm. *ötāki*, «jenseitig» (de *ötā*, au delà, de l'autre côté) et qu'il traduit par «von dort». Mais si ce rapprochement était correct, *ötāgi* ne pourrait être qu'un adjectif, déplacé ici.)

104) [II SE]. Concernant cette ligne comp. p. 87. *Joyaru*, à voyelles vélaires comme dans les autres langues turques, peut désigner une nuance un peu différente (en amont) de *jögürü* (en haut), I E 11 = II E 10, I SW, II E 2, comp. p. 19, note 2. — Quant au mot *ölüş*, RADLOFF a supposé qu'il signifie l'espace de vingt-quatre heures, et je me suis rangé à cette supposition. Touchant le datif comp. p. 176, note 83.

105) [II S 2]. Comp. p. 94. On ne peut rien dire de plus précis sur ces expéditions contre les Kitaï et les Tatabi, lesquelles ont dû avoir lieu à la fin de 721 et au commencement de 722.

106) [II S 7]. Ce passage a évidemment trait aux troubles qui eurent lieu environ 732 (en 730 et les années suivantes) dans le pays des Khi-tan et des Hi, et auxquels les Turcs se trouvèrent aussi mêlés. Par malheur les lacunes rendent encore plus difficile de voir quel rôle ils ont joué dans ces luttes. Comp. p. 78 et les sources qui y sont citées.

107) [II S 8]. Le nom de cet homme portant le titre de *sāhūn* (voir note 24) est *Qu*, Kou, *Quy*, II S 9, étant accusatif (note 39 a). Mais quel est cet homme à qui le kagan, à l'occasion de la mort de son fils (comp. note 23), rend des honneurs tout spéciaux, mais dont, à ce qu'il semble, il est aussi l'adversaire? Est-ce un général chinois, ou appartient-il aux peuples Kitaï ou Tatabi? Suivant le contexte, la première de ces suppositions est peut-être la plus vraisemblable, quoique les annales chinoises ne semblent mentionner dans cette époque aucun général dudit nom (Kou, Ko, Hou, Ho? Kouang, RADLOFF, p. 174, est trop loin pour être pris en considération). Dans le second cas l'on pourrait penser à ce *Ko-lo-kan* (DEGUIGNES, I, 2, p. 458) ou *Ko-to-kan* (*Mém. sur les Chin.*, XVI, p. 26), ministre des Khi-tan, qui se sauva, avec tous ceux de son parti, auprès du kagan turc, et ne songeait qu'à s'allier avec les Turcs pour attaquer la Chine.

108) [II S 9]. Comme le kagan était devenu chad dans sa vingt-quatrième année (II E 15, p. 103), soit l'an 707 ou 706 (comp. note 21, p. 147), on peut bien dire à la rigueur qu'à sa mort, survenue en 734, il avait été chad «pendant vingt-neuf ans», si l'on comprend dans ce nombre les années initiale et finale. Quand d'autre part on dit également qu'il a été kagan «pendant vingt-neuf ans» (et cette leçon reste indubitable d'après les caractères conservés), il faut que ce dire soit simplement une faute d'écriture ou de calcul, au lieu de dix-neuf, puisqu'il ne devint kagan qu'en 716. — Ici, c'est encore le kagan défunt qui parle à la 1^{re} personne; dans la ligne suivante seulement, c'est son fils et son successeur qui prend la parole; comp. p. 86.

109) [II S 10]. Concernant les données générales pour comprendre cette désignation chronologique, voir note 83. Le nom de la première des deux années nommées ici, d'après le cycle duodénaire (p. 175), doit, à n'en pas douter, se lire [*y*]t, chien (de même, RADLOFF). L'an 734, année de la mort du kagan (voir p. 79 et 83), était précisément l'année du Chien. La seconde année qu'on cite ici, porte le nom de *atyazyn*; le seul objet qu'on puisse y voir, est nécessairement l'année suivante, 735, l'année du Porc, quoique ordinairement les idiomes turcs la dénomment du mot commun pour porc, *toñuz*, tandis que ce mot *atyazyn* est tout à fait inconnu: peut-être n'est-il pas turc à proprement parler. La ressemblance indubitable qui existe avec le mot mandchou correspondant *oulghian*, pourrait faire penser à un emprunt fait à quelque dialecte tongouse (par ex. la langue Kitaï?).

Or le jour de la mort du kagan était «au dixième mois, le trente-sixième

jour». En l'an 734, le dixième mois correspond assez exactement au mois de novembre, et, d'après le calendrier chinois, le caractère cyclique 36 (chin. *Ki-hai*) tombe le 11 novembre: si, comme nous l'avons dit dans la note 83, les Turcs sont en avance de sept jours, ce serait le 18 novembre. (Page 79, note 1, on a dit que les Chinois placent la mort du kagan dans le huitième mois. Ici il faut bien croire que les Turcs eux-mêmes ont raison, si mauvais calculateurs qu'ils semblent être d'ailleurs.) — Reste la date des funérailles du kagan, environ six mois après, «*au cinquième mois, le trente-septième jour*» (sur le nombre 37 comp. note 83, p. 176). Mais je ne vois pas bien comment les deux données contenues dans cette date peuvent s'allier; car le cinquième mois chinois de l'année 735, correspondant à peu près aux 28 mai—25 juin, comprend les caractères cycliques 54—60, 1—22; par conséquent il n'y aura absolument pas de place pour le caractère 37. Pourrait-on en chercher l'explication dans le fait que d'après le calendrier chinois cette année-là était bissextile? Cela ne serait possible que si le mois bissextile était intercalé après l'un des quatre premiers mois: dans ce cas-là, la date indiquée répondrait au 10 (17?) juillet 735. Or, nous savons qu'au moins en Chine même le mois bissextile de cette dernière année avait sa place après le onzième mois (au premier jour de ce mois bissextile eut lieu une éclipse de soleil; voir *Mém. sur les Chin.*, XVI, p. 27). Il est donc peu probable que de leur propre chef les Turcs se seraient permis un pareil écart (comp. p. 172, et suiv., note 83). Ne se sera-t-il pas plutôt glissé ici quelque erreur? Le cinquième mois, par exemple, n'est-il pas une erreur pour le quatrième? C'est que dans le quatrième mois (environ = 28 avril—27 mai) il y a le caractère cyclique 37 correspondant au 11 (18?) mai, et de cette manière il y aurait, entre la mort et les funérailles du kagan, un intervalle de six mois précisément, ce qui concorderait par ex. avec ce qui était le cas à la mort de Kul-téghin, et ce qui semble avoir été d'usage (voir p. 60 et note 83, fin). Cependant on ne saurait rien décider avec certitude sur la manière d'expliquer cette date.

110) [II S 11]. Les données manquent pour combler la lacune à la fin de la ligne 10 et définir le sens de *buqy tutuq* (nom chinois?). *Başad-* étant un verbe transitif (note 20), la traduction littérale de ce que l'inscription a porté, serait probablement quelque chose comme: «[De la part du kagan chinois vint] chez moi [une ambassade] ayant à sa tête Lisun tai-sengun, avec 500 hommes», ou, si au lieu de *maña*, chez moi, on lit *aqañy*: «— le père de [N. N.], Lisun —». — Concernant *Lisun* = chin. *Li-thsün*, *Li-thsiouen* ou *Li-thsoan*, nom du dignitaire désigné, aussi dans les sources chinoises, comme chef de l'ambassade, voir p. 34 et 79. *Taj-sāñün* pourrait désigner un autre personnage nommé Tai («Lisun et Tai-sengun»); mais, selon toute probabilité, ce n'est que le titre de Lisun et reproduit le chin. *ta(i)-tsiang-kiun*, «le grand général». Ce titre de *ta(i)-tsiang-kiun* se rencontre dans l'inscription chinoise fortement mutilée de ce même monument, là où l'on mentionne l'ambassade de condoléances, et DEVERIA, *Inscr. de l'Orkhon*, p. XXVIII b, suppose, à bonne raison, qu'il s'y agit du susdit ambassadeur Li-thsiouen (comp. RADLOFF, p. 172).

111) [II S 11]. Bien qu'avec doute, j'ai conçu *jypar* (accus. *jyparyy*) comme répondant aux ouig. *jypar* ou *gybar*, djag. *jipar*, *ipar*, vessie de musc (RADLOFF, p. 121, «die Trauergeräthe»; p. 70—71 [où il faut que la transcription *iapyryn* soit une faute d'impression, puisque le mot est écrit avec 9, comp. plus haut, p. 26] «die Grabzierathen»). — Touchant *čyndan* = chin. *tchin-tan*, voir p. 42. D'après la gracieuse communication de M. G. Schlegel, *tchin-tan* n'est que la transcription chinoise du sanscrit *candana*, arbre de sandal. C'est pourquoi j'ai traduit le mot turc par «bois de sandal».

112) [II S 12]. J'ai supposé qu'il faut lire *[b]yčdy* (de *byč-*, couper, tailler) et que ce passage a trait à l'usage, mentionné p. 59, de se taillader le visage en signe de deuil. Les ambassadeurs étrangers ont-ils participé à cet usage? Ce serait probablement douteux; en tout cas, les Turcs tenaient beaucoup à ce qu'ils le fissent (comp. le *Journ. Asiat.*, 6^e sér., III, p. 342). — Sur le mot *özlik* dans ce qui suit, voir note 115.

113) [II S 13—15]. Quant à ce passage auquel le titre du nouveau kagan sert d'introduction, voir p. 86. — Il va de soi qu'on ne saurait rien renseigner sur les personnages nommés dans ce qui suit; seulement je trouve fort probable que *Tonjuquq*, *Tonyoukouk*, est le même nom et la même personne que *Toun-you(k)-kou(k)* dans les sources chinoises, voir p. 74, note 4. *Tarqan* est un titre turc bien connu; comp. p. 61, note 1; dans Ménandre Protector, chap. 18, *ταρχάν*. — Le mot *ärtānū* (*ārtinū*?), qui figure aussi trois fois II N 9 et 10, m'est tout à fait obscur; d'après la forme on y verrait plutôt un gérundium. Il faut que la combinaison *timy*, qui suit deux fois *ärtānū*, se compose de deux mots, puisque les caractères *h ti* et *✕ y* ne peuvent entrer dans le même mot. J'ai supposé la leçon *āti-may*; concernant *āti* comp. note 7, fin, et note 61. Est-ce qu'on pourrait rapporter *may* à l'ouïgour *maqu* (djag. *maq*) «hoch; Höhe, Auszeichnung, Lob», d'après VÁMBÉRY, *Uig. Sprmon.*, p. 40, 228? Il n'est pas invraisemblable que la signification de *āti-may* (*it-*) soit quelque chose comme (rendre) hommage, comp. RADLOFF, p. 129, sous l'art. *timay*, où les mots *ärtānū timay*, qui toutefois ont de la peine à former de cette manière-là une seule idée, sont traduits par «die Ehrenbezeugung, Huldigung(?)».

114) [II N 9]. Ceci concorde avec ce que nous apprennent les sources chinoises (voir VISDELOU, p. 55 a), savoir que Sou-lou(k), kagan des Tou-ki-chi (comp. plus haut, p. 70), outre une princesse chinoise, «avait épousé deux autres femmes, l'une fille du roi du Thibet, l'autre fille de l'empereur des Tou-kioe Orientaux. Elles étaient toutes trois *khatoun*.» — *Törün* est décidément cas instrumental, peut-être de *tör* (ouïg.; autrement non dans les inscriptions), «Ehrensitz» (djag., entre autres, «festin»); toutefois, à cause de l'*ü* écrit dans la dernière syllabe, il provient plutôt de *törü* (ici souvent; ouïg.), institution, coutume, loi, droit = djag. *törā*, «race royale; roi, chef; loi; droit» (PAVET DE COURTEILLE). (RADLOFF voit ici le mot *tör*, et cela à l'accusatif, avec l'affixe

pronominal de la 3^e personne(?) [«einen» ou «seinen durch Huldigung hohen Ehrenplatz übergab ich ihm», p. 79, comp. p. 128]: d'ailleurs il retrouve ce même mot dans plusieurs autres endroits [v. p. 128], où, selon ma conviction, il n'y a que des formes de *törü*.) Quoi qu'il en soit, je crois que ma traduction «avec grands honneurs» exprime assez bien l'idée. — Il va sans dire que, dans le premier passage de cette section, *nānčā* (leçon qui me paraît sûre), quantum, et le supposé *anča* ont proprement le sens d'adverbes (comp. *anča*, par ex., I E 3, 21, I S 2, etc.). J'aurais pu traduire: «Dans la même étendue que [mon père], etc., [avaient organisé —] les peuples des quatre coins du monde, dans cette même étendue j'ai moi-même, après mon avènement, organisé, etc.»

115) [II N 11—12]. Suivant toute vraisemblance ce passage fait allusion non seulement au produit des incursions, mais aussi aux avantages commerciaux que l'empereur de Chine accorda aux Turcs en 727; voir p. 77. On remarquera que les objets de prix énumérés ici et que le kagan a obtenus (des Chinois?) pour ses Turcs, sont caractérisés, chacun séparément, par un complément déterminatif. — Je regarde comme absolument sûre la leçon *örüh-kümüšin* (comp. *Inscr. de l'Orkhon*, p. 22): *örüh* (ouïg., djag.), blanc, brillant, lumineux, est bien l'adjectif convenable à l'argent. En yakoute, où *kömüs* a pris le sens de métal en général, on désigne l'argent par *ürüh kömüs*, «le métal blanc». — L'adjectif *qyryyytyy* est formé d'un substantif *qyryyy* + *-tyy*, de *qyry-* (ou *qyryy-*, comp. RADLOFF, *Phonetik*, § 119) = osm. *qyrq-*, djag. *qirq-*, tailler, couper avec les ciseaux (comp. aussi djag. *qiriy*, *qiriq*, pièce, morceau, de *qir-*, osm. *qyr-*, briser, tailler en pièces). Le substantif *qyryyy* a dû signifier coupe ou pièce (coupée), et l'adjectif en *-tyy*, ce qui est coupé ou à couper, ce qui est en pièces. Cette épithète montre donc que *qutaj* doit être le nom d'une étoffe, suivant toute vraisemblance de la soie, étoffe particulièrement appréciée par les Turcs et qu'ils tiraient principalement de la Chine; comp. note 70. C'est pourquoi je me suis cru autorisé à traduire ces mots par «pièces de soie» (comp. la construction bien connue telle que, par exemple, *qaptyy* [pour *qaptyy*] *ezin*, «die Säcke [qap] mit Habe», RADLOFF, *Pr. d. Volkslit.*, II, p. 387 v. 294, dialecte sagai). (C'est sans raison que dans sa transcription RADLOFF a introduit le violent changement de *qyryyytyy*, que porte aussi selon lui le texte, en *ayyr ayytyy*, «als gewichtigen Lohn», p. 79—80, «sehr werthvoll, von hohem Werthe», p. 86) — *Äkinlig* est une formation du même genre que *qyryyytyy*, de *äkin* (djag., osm.), graine, semence. Le mot qui suit est assez oblitéré sur la pierre; cependant un examen soigneux des photographies m'a donné pour résultat que, selon toute probabilité, il faut lire *isigtisin*, ce qui convient et aux vestiges conservés de lettres et au nombre de lettres manquantes. Concernant le mot *isigti*, qui doit d'après cela désigner une espèce de blé, voir note 70. (Au lieu du dernier mot, RADLOFF lit *ädgü*, bon(s), qu'il rattache aux mots suivants *özläk atyn*, mais que je ne peux pas faire concorder avec les traces de l'inscription. Il conçoit *äkinlig* comme substantif, «Getreide»[?].) — *Özlik* ou *özläk* est en tout cas le même mot que l'ouïgour *ösläk* (plutôt *özläk*; djag., osm. *özlük*), «selbständig, Selbständigkeit»,

RADLOFF, *Wörterb.*, I, p. 1296, où l'on voit citer le vers «*musapyr połup mündü öslāk ady*, als Wanderer bestieg er das Ross der Selbständigkeit (Kudatku Bilik, 57, 9)». Est-ce l'effet du hasard que, dans ce vers comme dans notre inscription, ici et II S 12, ce mot se combine avec *at*, cheval? Ou bien, n'est-ce pas plutôt la même pensée et le même usage qui se présentent dans les deux cas? Je l'ai traduit par «particulier», mais je doute quelle en est l'idée précise (RADLOFF, p. 100: «eigen, d. h. ihm selbst gehörend(?), trefflich(?)»). Quant à *adyr* voir note 43.

116) [II N 14]. L'état de profonde oblitération de la pierre rend impossible de voir le sens de tout ce passage ou de trouver la construction. Mais on ne saurait révoquer en doute le sens des formes *körtäčisān*, *bołdačysān* comme 2^e personne du futur; voir note 56.

117) [II W]. Relativement à cette petite inscription et au nombre et à la longueur de ses lignes, voir p. 87. Dans la ligne 2, il faut que *u[č-]* soit une forme du verbe *uč-*, s'envoler, mourir, par exemple, *uča bardy* ou *učduq ũčün*, ou quelque chose de semblable. J'ai supposé que *kōbrügā* est pont (voûte), quoique la forme, se terminant par une voyelle, comme le montre l'affixe *-si*, soit un peu surprenante en face du djag. *kōprük*, etc. (je ne sais quelle importance attacher à la forme koïbale *kōbergā*, d'après Castrén). Quant à *syyun*, j'ai pensé qu'il serait peut-être = *syyyn* dans les dialectes du Nord, cerf, «maral», djag. *siyin*, bœuf sauvage. Il est naturellement fort douteux que *tsr* puisse être pour *tāzsār* (note 41; comp. *ysar* pour *ydsar*, note 74). S'il signifie *itsār*, si, quand — fait, fera (comp. note 17, fin), son régime direct a dû se trouver dans la fin perdue de la ligne précédente. Concernant *saqynur-mān*, avec le sens de futur, voir note 56, fin (proprement, je penserai à lui).

Additions et rectifications.

P. 8, l. 9, pas, lire: par.

- 11, - 31, littéralement: en prenant il donna, lire: il laissa prendre, livra, procura.

P. 14, l. 20, lire: *jükündürmis*.

- —, - 26, lire: *ök* ou plutôt *ög* [II, 1 = II E 40], louer).
- 18, - 5—10, lire:

Nous trouvons donc, avec certaines restrictions, à côté des sons soufflés (sourds) *q*, *k*, *t*, (*p*) et *s*, les sons vocaliques (sonores) *γ*, *g*, *d*, (*b*) et *z*, et les différents signes de ces deux séries sont toujours employés avec la plus grande précision et ne se confondent jamais. En s'appuyant spécialement sur les langues turques du Nord-Est, on a jusqu'ici généralement supposé que, partout où ils se trouvent dans les langues turques, les susdits sons vocaliques résultent d'un «affaiblissement» secondaire des sons soufflés correspondants, et que cet «affaiblissement» s'est particulièrement introduit devant une voyelle (RADLOFF, *Phonetik*, §§ 147, 269—281, 308—334; comp. VÁMBÉRY, *Etymolog. Wörterb. d. turkotatar. Sprachen*, p. XV). Cependant, un examen approfondi montrera que cette explication ne satisfait qu'au plus petit nombre de cas, et que, dans la grande majorité des cas, elle porte à faux ou ne peut être appuyée que par des suppositions arbitraires. Or, nos inscriptions nous apprennent ultérieurement que déjà la plus ancienne phase des langues turques que nous connaissions, a eu les deux séries de sons, distinguées avec précision l'une de l'autre et indépendantes de toute influence extérieure (à moins que, par exemple, *Kögmän* ne soit dérivé de *kök*, p. 149 n. 24, *jabyu* de *jap*-, p. 146 n. 21?), et la répartition des deux séries concorde, pour le fond, exactement avec ce que nous trouvons dans les langues turques du Sud et de l'Asie Centrale, par ex., l'osmanli et le djagataï (la remarque, p. 20, que *γ*, *g* «correspondent souvent aux *q*, *k* des langues apparentées»,

a essentiellement trait aux formes conventionnelles des mots ouigours, dont l'exactitude est toutefois très douteuse; comp. plus bas). Ces faits nous conduisent avec nécessité à une conclusion analogue à celle où l'on est arrivé pour les langues indo-européennes, par exemple, à l'égard du système primitif des voyelles ou des consonnes vélaires et palatales, savoir que, dans les sons vocaliques des langues turques, nous n'avons pas une différenciation postérieure et plus ou moins fortuite des sons primitifs soufflés, mais que, à côté de *q*, *k*, *t*, *s*, qui peuvent figurer dans toutes les positions, et différemment de ceux-ci, les langues turques ont eu, dès l'état primitif (ou du moins, d'un commun accord, antérieurement à toute phase abordable à la science), toutefois pas au commencement des mots, une série de sons vocaliques, *γ*, *g*, *d*, *z*, et en outre *b*, figurant dans toutes les positions, à côté de *p* qui est exclu du commencement des mots. C'est donc ce système primitif que nous trouvons conservé, de la manière la plus parfaite, dans la langue ancienne turque des inscriptions. C'est ce même système qui a été directement continué dans les langues turques du Sud et de l'Asie Centrale, toutefois avec certaines modifications postérieures, par exemple, l'extension, surtout en osmanli, du domaine des sons vocaliques ou diphtongaison en certains cas au lieu de ces mêmes sons. Enfin j'espère pouvoir démontrer ailleurs que ce même système a été conservé dans la langue ouigoure, dont l'écriture ne sait pas distinguer, par des signes particuliers, les sons soufflés et les sons vocaliques (comp. cependant l'inscription III), et je regarde comme une grande erreur de vouloir imposer à la langue ouigoure le système phonétique des langues turques du Nord. Loin d'avoir «conservé, de la manière la plus parfaite, le caractère spécifique turc» (RADLOFF, l. c., § 334), le système phonétique des langues turques du Nord-Est présente en général, à mon sens beaucoup plus d'écarts du système primitif que ceux des autres langues turques. Un point qui en fournit un exemple éclatant, c'est précisément la manière dont les deux séries mentionnées de consonnes se répartissent dans ces langues (qui ont en général les sons soufflés au commencement et à la fin des mots, les sons vocaliques dans le corps des mots, devant une voyelle, toutefois avec certaines différences dans les différentes langues). Mais ici même il y a beaucoup de phénomènes qu'on ne saurait expliquer qu'en supposant l'existence primitive des sons vocaliques à côté des sons soufflés et indépendamment du système actuel.

Parmi les sons vocaliques, *γ* est prononcé aujourd'hui comme fricative pharyngale = arabe *ġ*, tandis que *g* est explosive vélaire ou palatale (remplacée souvent, toutefois, par des fricatives, *ɣ* ou *j*). Il est impossible de décider si la prononciation ancienne turque a été la même qu'aujourd'hui, ou si la différence des deux sons a pu par exemple tenir seulement au lieu d'articulation, sans porter en même temps sur leur mode de formation; peut-être ont-ils été, toutes deux, tantôt explosives, tantôt, et même le plus souvent, fricatives. Concernant *b*, qui en tout cas au commencement des mots n'a pu être qu'explosive, voir p. 24—26. Plusi-

eurs difficultés se rattachent à la question de la valeur de *d* et de la répartition de *d* et de *t*, surtout au commencement d'affixes. Si l'on considère tous les faits concernant cette question, on est porté à supposer — mais ce n'est là qu'une hypothèse, et je ne me cache point les doutes qu'on pourra élever là-contre — que le son désigné par les caractères *ḍ* et *ṭ*, n'a pas été l'explosive *d*, mais plutôt la fricative *ð*. Bien que ce son n'existe à présent, à ce qu'il semble, dans aucune des langues turques, son existence à une phase antérieure est en tout cas accusée par le changement respectivement en *j*, *i* ou en *z*, *s* dans les langues modernes, à la fin de thèmes ou dans des formations «amorphes» (voir p. 157, n. 44, p. 170, n. 74); car ce changement ne peut absolument pas partir directement de l'explosive *d*, mais seulement de *ð*, n'importe si ce son a existé de prime abord ou que, de bonne heure, il ait, à son tour, remplacé l'explosive *d*. (Le changement de *d* (*ð*) en sifflante (*z*) dans les dialectes de l'Abakan, doit en tout cas être antérieur à la loi qui y règle aujourd'hui la répartition des sons soufflés et des sons vocaliques, et qui a amené, en des cas déterminés, le changement postérieur de *z* en *s*. J'ajoute que tout ce phénomène est présenté dans RADLOFF, *Phonetik*, §§ 274, 338 comme un «affaiblissement» fortuit, ayant lieu en certains cas, de *t* [conservé, en soïon, qui a encore *d* dans le corps des mots devant une voyelle, et en yakoute], respectivement en *j* ou en *s*; comp. VÁMBÉRY, *Etym. Wörterb.*, p. XVI, où l'historique de ce phénomène reste tout à fait obscure.) La susdite supposition expliquerait aussi pourquoi après *n* et *t*, *l* on n'écrit jamais *d*; en effet, nous voyons que toutes les langues qui ont ailleurs le son *ð* (par ex., l'islandais, le danois, le grec moderne, etc.), l'évitent, pour des causes physiologiques évidentes, après *l* et *n* et l'y remplacent, règle générale, par l'explosive *d*. Voilà sans doute pourquoi l'on a formé des signes particuliers pour les combinaisons *nd* et *td*, *ld*, combinaisons où entre l'explosive *d*, qui autrement n'a pu figurer qu'assez rarement, et, pour cette raison, on a pu regarder superflu de l'exprimer seule par un signe particulier. Si, à côté de ces signes, on écrit aussi *n*, *t*, *l* + *t*, c'est que sans doute *t* exprime ici, non pas le *t* ordinaire, mais cette même explosive *d* (comp. *bāñkū*, dans les inscriptions de l'Iénisséi, au lieu de *bāñgū*, voir p. 25); il faut donc qu'on ait trouvé plus naturel d'exprimer ce son par *t* que par la supposée fricative *d* (de même peut-être après *r*, dans des affixes commençant d'ailleurs par *d*, ou dans des formes comme *yty* pour **yð-dy?*, voir p. 22?). — J'ajoute que, si l'on a aussi formé un signe particulier pour la combinaison *nč*, c'est indubitablement que, dans la prononciation de cette combinaison, il a dû y avoir quelque différence d'avec les sons ordinaires *n* + *č*; mais cette différence a-t-elle porté sur *n* (*n* palatal?) ou sur *č* (*dj*?)? C'est ce qu'on ne peut pas décider.

P. 21, l. 11—21, lire:

La forme primitive de l'affixe de l'accusatif (défini), forme commune dès l'origine aux langues turques, est sans doute partout, tant pour les noms que pour les pronoms, *-y*, *-i*, répondant au *-i* mongol; donc, par exemple, *qayany*, *āri*, *māni*, *bizi*, *any*, *buny*. Cette forme de l'affixe s'est encore conservée en osmanli, dans le dialecte de l'Aderbeïdjan et en yakoute. Les autres idiomes turcs, au contraire, ont peu à peu et essentiellement par la voie de l'analogie, développé, en dehors des formes pronominales qui déjà se terminent en *-ny*, *-ni*, des formes plus amples remplaçant l'affixe court *-y*, *-i* (fait qui s'est produit peut-être en partie pour faire naître une différence plus nette d'avec l'affixe pronominal de la 3^e personne avec les substantifs, affixe qui présente le même son?). Ainsi, la plupart de ces idiomes notamment, non seulement les idiomes modernes, mais encore déjà l'ouïgour, ont introduit la terminaison *-ny*, *-ni*, d'abord sans doute dans les thèmes en voyelle seulement (et cette terminaison s'y trouve encore bornée dans les dialectes de l'Asie Mineure et de l'Aderbeïdjan), mais ensuite aussi avec les thèmes en consonne, p. ex., ouïg. *jayy-ny*, *törü-ni* ou *-nū*, *at-ny*, *biz-ni*. La seule explication possible de ce phénomène, c'est qu'il est dû à l'influence de l'analogie tirée des formes pronominales où l'on avait, en apparence, cette terminaison, telles que *any*, *buny* vis-à-vis du nominatif *bu* (en réalité *an-y*, *bun-y*, de thèmes en *-n*, comp., par exemple, *an-da*, *an-ča*, *bun-da*, *bun-ča*, etc., et de même que, par exemple, dans l'affixe pronominal de la 3^e personne, vis-à-vis du nominatif *-y*, *-i*, on a *-yn*, *-in* à l'accusatif et figurant comme thème des autres cas, par exemple, *-yn-da*, *-yn-ča*, etc. [à l'accusatif, maintenant souvent, grâce à une nouvelle formation par analogie, *-yny*, *-ini*]). Au surplus, les formes de la susdite série de thèmes pronominaux ont aussi influencé autrement et diversement les formations de cas des autres thèmes; ainsi on ne saurait voir que l'influence de l'analogie de formes comme *anyñ*, *bunyñ*, lorsque, à ce qu'il semble, ici comme par exemple en osmanli, nous trouvons (voir p. 157) après des thèmes en voyelle, au lieu du *-(y)ñ* originaire, *-nyñ*, terminaison qui, dans la plupart des langues apparentées, a été complètement établie après toutes les espèces de thèmes. Une influence apparentée pour la forme dative *biziñā* a été mentionnée p. 159, note 50.

Notre dialecte ancien turc n'a absolument pas connu la susdite formation nouvelle de l'accusatif en *-ny*, *-ni*. Mais, tandis qu'à en juger d'après les exemples peu nombreux dont on dispose (*any*, *buny*), ce dialecte a conservé intactes les formes originaires des accusatifs pronominaux, il a, pour la part des noms, la terminaison singulière *-γ*, *-g*, dont dans les langues modernes nous ne connaissons rien d'analogue. Toutefois, comme on est parfaitement conséquent d'employer sans aucune exception les formes en question, il n'y a absolument pas à douter que cet emploi n'ait réellement correspondu aux formes de la langue parlée (comp. p. 22, note 1); mais l'explication historique de cette terminaison n'en est pas

moins des plus difficiles. Il est impossible d'expliquer ici par l'influence de l'analogie, et, à ce qu'il semble, on ne saurait pas plus songer que, par exemple, quelque particule se serait agglutinée. Quoique je ne puisse en indiquer aucun parallèle, je ne vois pas d'autre issue que de nous supposer en présence d'un changement phonétique singulier du primitif *-y*, *-i*. Or, on pourrait admettre, avec une certaine probabilité, que ce changement se serait d'abord introduit après des thèmes se terminant en voyelle (comp. que, dans ce cas, le mongol a *-gi* au lieu de *-i*? — toutefois, l'osmanli, par exemple, a ici *-jy*, *-ji*); donc, par exemple, *sūg*, *jayyy*, *kišig*, *orduy*, *törüg*, pour *sū-i*, *jayy-y*, etc. Mais ensuite il faudrait que cette formation eût aussi passé à des thèmes en consonne, de telle sorte que la terminaison accusative supposée originaire, *-y*, *-i*, figure ici comme amplifiée par l'addition de *-γ*, *-g*, par ex. *qayanyγ*, *atyy*, *ārig* au lieu de *qayany*, *aty*, *āri*.

P. 26, l. 10, lire: *ābdā*.

- 27, - 22, lire: en ce même sens ou peu s'en faut (comme les deux signes ne se confondent jamais, il a pu y avoir telle ou telle différence qu'on ne saurait pas définir exactement).

P. 28, l. 25, supprimer: *siang-* ou.

- 29, - 1, au bas, lire: *nāhsiz*.
- 32, - 5, créer un khan, lire: devenir khan.
- 34, - 4, ajouter: dans le dialecte de Canton, c'est encore *Li-ts'ün* (d'après la gracieuse communication de l'éminent sinologue anglais, M. E.-H. PARKER, à qui, par un heureux hasard, j'ai eu l'occasion de faire connaître, au dernier moment, les feuilles imprimées, et qui a bien voulu me communiquer une série de remarques, dont, avec sa permission je reproduirai ici une partie).

P. 34, l. 24, lire: aux thèmes nominaux.

- 38, - 24, 25, lire: *sūhūs*, *sūhūsdimiz*, *sūnüş*.
- 41, - 20, lire: *altmyš-at?*.
- 42, - 5, lire: *qondurmys*.
- 59, - 3. D'après la communication de M. PARKER, la forme 1^o *Yepou* (SCHLEGEL), scindée à tort par moi *Ye-pou*, est inexacte pour *Yep-hou* (conformément à la prononciation moderne à Pékin, *Ye-hou*, = *Che-hou*, p. 59, note 1, p. 71, note 3). «But the Chinese distinctly tell us that *Ye(p)* is here specially pronounced *Zie(p)*, i. e., they tell us to pronounce the initial *j* à la française and not à l'allemande. So far as we can judge the ancient pronunciation (by the analogy of Cantonese, Corean, and ten other dialects), the probable Turkish sound was intended to be something like *ziepghu*.» On voit que cette forme concorde encore mieux avec

la forme turque *jabyu*. — 2^o «*Shè, sep, or ship*, is the correct form, and not *mo, mut, but*. The word *she* is consistently used in the sense of «semi-independent tribal division», or «commander of ditto».» — 4^o «is not *sou-li-pat*, but *sz-li-fa*, which the Chinese tell us we are specially to pronounce *k'i-li-fa*, by which they mean probably *žilibar* or *djirifal* (?). — 4^o «*t'u-t'un-fa*».

P. 59, l. 9, au bas, *Soukin*: M. PARKER m'écrit «*Sz-kin*, but we are told not to pronounce *sz-kin* but *k'i-kin*, which therefore must be some such sound as *djikin*; certainly not *soukin*». — *A-p'o* pourrait être = turc *apa*; comp., par exemple, I W 2.

P. 60, note 2: «*Toukin* mountain was said to be «north of the desert», but this (apparently near Karakorom) was not their place of origin, but the place the Chinese found their chief camp in after they became an empire.» M. PARKER.

P. 61, l. 1: «All European authors seem to be in error in deriving the Turks from the Altaï. This is on account of the double meaning of Kin-shan or Altun-tagh. The «golden mount» from which the Assena family sprang was north of Kokonor, near the modern Yung-ch'ang in Kan Suh, quite close to China, and this mountain was like a «*türkō*» or «helmet»: hence the name [?]. Zemarchus may have met Dizabul in the Ektag, but these Ektag were the Altaï, and not the Kin-shan whence the Turks sprang.» M. PARKER.

P. 61, l. 12: «It is not quite clear who Isiki (*alias* Yit-ko-kan or Ilkhan?) was. But Moka was according to Ma Twan-lin the son, according to the Tung-kien the elder brother of Tumen, and therefore presumably the brother or uncle of Isiki. It is certain that Isiki was father of Shapolio. *Sse-kin* (my *Sz-kin*) is what Schlegel calls Soukin. It is evidently the title (*djikin*) of Moka, who was also named *Yen-yin*. I cannot find any authority for *Sse-teou* or *Yen-tou*, which are apparently erroneous.» M. PARKER.

P. 61, l. 5 au bas, supprimer: ou mongole(?).

63, - 17—18: «Tien-kiue ou Denköl was Shapolio's uncle. *Tat-dou* is etymologically *dardu*.» M. PARKER.

P. 66, l. 18: «*Mik-tsoat* is a purely imaginary sound: the second syllable is doubtful and double even in Chinese (*chüt, chöt, chöl?*); the first may be *Met* or *Mek*. *Mörchō* is as likely as anything. At this date the Chinese were beginning to drop their finals *t, p, k*» M. PARKER.

P. 66, l. 2 au bas, ajouter: (I E 23 «ton Bilghè [sage] kagan» = II E 19 «ton kagan»; comp. p. 74, note).

P. 67, l. 14, lire: *li-koung pao-kouo*, («one who has established merit and served the empire.» M. PARKER).

P. 68, l. 22, Chan-toung, lire: Chan-si (M. PARKER).

- P. 68, l. 27, lire: (c.-à-d. «décapiter et sucer [son sang?])» (M. PARKER).
- 70, - 4: «Tho-si (T'ok-si) means extender (or conqueror-to-come) of the west, or towards the west.» M. PARKER.
- P. 70, l. 12, Ho-pa, lire: Ta-pa(t) («Dabar») (id.).
- 70, - 13, lire: Chih-a-chih-pih (id.).
 - 70, - 18: «T'u-k'i-shi must be Türgish on the same ground that T'u-küe is Türkö.» M. PARKER.
- P. 70, l. 27 et p. 71, l. 8, Ou-tche-le, lire: Hiai-sê-lo («Ghaiseplo»; d'après M. PARKER, Ou-tche-le, Ou-tchih-leh [«Otchirek»?] n'était pas le nom d'un homme, comme le disent Deguignes et Visdelou, mais celui d'une tribu).
- P. 71, l. 8 au bas, ajouter: ou, d'après M. PARKER, Sokar, le dernier caractère, *ko(t)*, étant le même qui exprime la syllabe *kar* de Karlouk (p. 71).
- P. 71, l. 8 au bas, lire: *Tou-tou(k)* (M. PARKER).
- 71, - 3 au bas, lire: *Ye(p)-hou* (Ziep-ghou).
 - 73, - 11, ajouter: et II E 34—35.
 - 73, - 13, lire: II S 13, et dans *Sābāg-kül-irkiz(?)*, II S 14.
 - 73, - 9 au bas: Le caractère en question est prononcé à Pékin *tch'üeh*, à Canton *k'üt*, en coréen *kwil*. D'après M. PARKER ce même mot, suivi de la dernière syllabe de Me-tch'oue, *tchüt*, *tchöl*, se rencontre environ l'an 650, et de nouveau, comme nom du général des Ou-tchih-leh, environ 709. Est-ce que ce «*Köl-tchöl*» est le même nom que *Kül-čur*, II S 13 (comp. p. 155, note 39 a)?
- P. 74, l. 9, 15, p. 75, l. 4, 12, p. 76, l. 7, 10, 13, lire: T'oun-you(k)-kou(k) (M. PARKER).
- P. 76, l. 10 au bas, p. 77, l. 2, lire: Youen-tchin.
- 77, - 8 au bas, lire: Cheou-hiang-tch'ing.
 - 78, - 1 au bas: «*Mei-lu(k)* is an Uigur title: the meilug or «minister» Chöl.» M. PARKER.
- P. 79, l. 9 au bas, lire: II S 11.
- 80, - 2, ajouter: C'est le savant russe, N. IADRINTZEFF, qui a le grand mérite d'avoir découvert, en 1889, ces précieux monuments et d'avoir le premier appelé sur eux l'attention du monde savant.
- P. 98, l. 23, au lieu de «justes» il serait peut-être plus correct de traduire «d'accord».
- P. 99, l. 21, iniques, mieux: en désaccord.
- 101, - 3 au bas, khans, lire: kagans.
 - 102, - 3 au bas — p. 103, l. 18, D'après l'usage, lire: En prenant les rênes du gouvernement (mot à mot: au-dessus de ces mêmes institutions).

- P. 104, l. 4, lire: *jañyldugyn*.
- 105, - 14, lire: *jañyldyγ, jablaq — jaraqlγγ*.
 - 106, - 22, un mont, lire: des monts.
 - 106, - 1 au bas, lire: des torrents.
 - 107, hors l. 28, ajouter: (II E 23).
 - 108, l. 4—3 au bas, lire: Ong, toutouk chinois, vint avec une armée, etc.
 - 109, - 10, lire: *azqyia*.
 - 109, - 17, lire: d'Ong-toutouk.
 - 110, - 2, lire: *ölürtl'miz*.
 - 111, - 1, lire: *sühüş*.
 - 111, - 9, lire: *sühüşd'miz*.
 - 112, - 1, lire: *ilgi~kagi*.
 - 112, - 17, fut (divisé?), lire: l'eut pris en mépris et en haine.
 - 113, - 9, lire: *anča*.
 - 114, - 3, lire: *bölön* (ou *bölün*).
 - 114, - 12, lire: (II, 77).
 - 114, - 19—20, lire: un beuleun (ou vinrent des beuleuns).
 - 116, - 11, lire: *jaγuru*.
 - 116, - 12, lire: *jaγutir*.
 - 117, - 16, lire: *ačsar*.
 - 117, - 17, supprimer: (pour *tods*).
 - 118, - 23, supprimer: encore.
 - 118, - 32, lire: ô illustre(?) peuple.
 - 120, - 26, ajouter: (ou: [soyez au] ciel).
 - 121, - 6, lire: *Ynanču*.
 - 121, I W: Il n'est pas vraisemblable qu'il faille lire les deux lignes en ordre inverse; d'abord, cela serait un écart singulier d'avec la règle suivie partout ailleurs, et puis il semble que la ligne désignée par moi comme I W 2, s'arrête à peu près au milieu de la longueur de l'autre ligne, ce qui la fait apparaître comme la ligne finale. Au commencement de la ligne 1, devant *qurdn*, je crois entrevoir des traces de quelques lettres, entre autres 𐰽. Peut-être: *[—]qurdan [j]uy [k]örti(?) inim kül~tigin [ilig törüg qazyandug üčün] isig küčig birtük üčün*, etc., *olurt[ym — —]*, c'est-à-dire: «[—] ont regardé du *kour* (djag. *qur*, «ceinture; garde; espèce de rebord de bois qui règne le long d'un mur; cercle de gens qui sont en fête», etc., PAVET DE COURTEILLE, p. 425; observez la terminaison *-dan* ou *-dyn*) les funérailles(?). [Parce que] mon frère cadet Kul-téghin [a gagné (c.-à-d., a tant fait pour) l'empire et les institutions et] qu'il m'a voué son travail et ses

forces, moi Bilghè kagan des Turcs, [j'ai été] assis . . . en veillant (le corps de) mon frère cadet Kul-téghin [— —]». Dans la ligne 2, il faut peut-être traduire: Inantchou apa et Yargan tarkan . . .

- P. 123, l. 20—21, lire: Ong, toutouk chinois, vint avec une armée, etc.
- 124, - 10, lire: būdn[.].
 - 126, - 1 au bas, lire: au profit [de l'empire et?] et des.
 - 128, - 16, lire: [karlouk?].
 - 132, - 17, lire: körtäčisän.
 - 135, - 28—29 (n. 1), supprimer: aussi appelé — Istämi. (Comp. p. 193.)
 - 136, - 38 (n. 5), ajouter: ou peut-être Yin-chan (In-chan), «les monts sombres», qui s'étendent de Chan-si jusqu'à Liao-toung, — «from earliest times the wooded hunting grounds of the Hun Turks» (M. PARKER).
- P. 142, l. 30 (n. 11, fin), ajouter: Le sujet logique peut bien être les Chinois, de sorte que ce sont les Chinois qui sont censés leur avoir fait «tramer des complots» et «s'entre-quereller» («se calomnier»).
- P. 145, l. 16 (n. 18), après *bołsa?* ajouter: Ou peut-on supposer un thème à part *bołč-* (= *boł-*), d'où *bołč-a*, gérundium en *-a*, *bołčun*, impératif, pour **bołč-sun?*
- P. 145, l. 29, ajouter: Peut-être *İltārās* (*İltiris*) est-il dérivé de *tir-* (*tār-* ou *ter-*), rassembler, et désigne celui qui rassemble l'empire. *Ältirir*, dans Rachid-eddin, pourrait bien avoir le même sens.
- P. 146, l. 3 (n. 19), lire: Comp. *kū̄*.
- 146, - 17 (n. 20, fin), ajouter: *közād-*, garder, veiller (*közādi* ou *-dū*, I W 1, de *köz*, œil).
- P. 147, l. 36 (n. 22), après «nom de peuple», ajouter: (je ne compte pas la forme plus récente Ouz).
- P. 150, l. 23 (n. 26, fin): M. PARKER aussi bien que M. G. SCHLEGEL m'ont communiqué, indépendamment l'un de l'autre, qu'ils trouvent vraisemblable que *qončuj* (ou *qunčuj*) est emprunté au mot chinois mentionné, *koung-tchou*, princesse (littéralement: celle dont le mariage est négocié [*tchou*] par un duc, un prince vassal [*koung*], savoir parce que l'empereur est trop grand pour le faire). En ce cas il faut donc traduire: «Nous lui donnâmes (pour épouse) la princesse (ou «Madame») ma sœur cadette», interprétation que maintenant je regarde moi-même comme plus vraisemblable que celle que j'ai donnée dans le texte (*siñilim qončuj-uy*, comme *aqañym qayan-yy* [par ex., I E 11, 25], mon père le kagan, *ögām qatun-yy* [ibid.], ma mère la katoun, etc.).
- P. 150, l. 35 (n. 27, fin), ajouter: *Tarman* se retrouve plutôt dans le nom chinois des monts *T'an-man*, situés dans le pays des Kirghiz (M. PARKER).
- P. 152, l. 40 (n. 32): D'après M. PARKER, il faut distinguer deux différents monts mentionnés par les Chinois, d'une part, *Ou-te-kien* («U-te-ken»),

situé, selon lui, au nord de Koukou-Nor, près de Kin-chan (p. 191, *ad* p. 61, l. 1), d'autre part *Yut-touk-kun* (*Yüt-tuk-kün*, «*Ūr-tuk-kün*»?), au nord du désert, près du système de l'Orkhon (comp. VISDELOU, p. 71 b: «Les Hoei-he, les Pa-ye-kou, les A-tie, les Thoum-lo, les Pou-kou et les Pa-ssii habitoient les monts *Yu-tou-kiun* et s'étoient soumis à Che-pi-khan, Empereur des Toukiue Orientaux»; p. 74: «*Yu-dou-ghiun*»). La question des relations de tous les différents noms mentionnés dans cette note, mériterait un examen plus approfondi que je ne puis entreprendre.

- P. 153, l. 13 (n. 34), ajouter: *Ärinč* semble être proprement une espèce de gérundium. Toutefois, dans les autres passages où figure ce mot, toujours placé après le verbe (I E 3 = II E 4, deux fois, I E 5 = II E 5, 6, huit fois, I E 11 = II E 10, I E 26, II E [33?] 35), le sens semble plus ou moins affaibli en celui d'un adverbe, peut-être comme le latin *jam* (déjà, maintenant, (ne) plus)?
- P. 154, l. 36—43 (n. 38): Parmi les deux interprétations proposées de *On-tutuq*, la seule admissible est sans doute la dernière, savoir que ce mot rend le chinois *Wang tou-tou(k)*. En *Wang* (prononcé *wong* dans la plupart des dialectes chinois), M. PARKER propose de voir le nom du général chinois Wang-tsun (v. p. 76). — Concernant *Qošu-tutuq*, I N 1, M. PARKER suggère que ce pourrait être le tou-tou(k) chinois de la ville de Ho-tcheou (à l'est de Turphan, DEGUIGNES, I, 2, p. XXXIII).
- P. 155, l. 27 (n. 40), ajouter: *Jüz*, cent, semble employé ici absolument dans le sens particulier d'une centaine («compagnie») de soldats; comp. *tümān* (*sū*), II E 25, 26, II S 1, 8. *Bašyña* semble signifier «à leur chef» (*baš*). Le mot qui précède *bašyña* est très douteux. Il est composé de cinq caractères et commence par *ji-* ou *jü-*; du troisième caractère on ne voit que la partie inférieure, formée par deux traits parallèles (𐰢?); le quatrième caractère contient un trait vertical (𐰣?). Il est donc impossible de lire, avec RADLOFF, «*jārinā*», ce qui en outre aurait dû être «*jāriñā*» (*jiriñā*, selon ma manière de transcrire). La fin de la ligne est presque complètement effacée; seulement, je crois entrevoir, vers la fin même, des traces du mot *toqy[dy]*. En tout cas il est à présumer que la lacune a contenu des données sur le nombre d'ennemis qu'il a tués autrement qu'avec des flèches. Mais je ne sais pas comment combler la lacune; car quelque chose comme: *jüzkā bašyña bir-t[ümān sančdy toqydy]*, «outre la «centaine» et leur chef, il transperça ou abattit une «division» (dix mille!», serait sans doute trop exorbitant pour que j'ose proposer un pareil supplément (ce qu'on raconte de semblable II S 1 et 8, n'est pas l'œuvre d'un seul homme).
- P. 158, l. 11, 33, 39, p. 159, l. 2, lire: Sou-lou(k).
- 160, : 21—24 (n. 52), lire: Toutefois, je suis maintenant porté à supposer qu'il faut lire *iligi-kägi*: *ilig* pourrait, à la rigueur, être le même mot que *äläk*, *eläk* (lebed, altaï), «Spott, Schadenfreude», (Kasan) «Ver-

leumdung», *ālik* (téléoute, coman), «Spott» (RADLOFF, *Wörterb* I, p. 811, 815), et *kāg* = ouïg., coman *kāk*, téléoute *kā̄*, haine (RADLOFF, *Das türk. Sprachmaterial des Codex Comanicus*, p. 30). La traduction littérale serait donc: «quand il fut devenu de la dérision (du mépris) et de la haine (de la part) du peuple», c'est-à-dire: «quand le peuple l'eut pris en mépris et en haine».

- P. 164, l. 26 (n. 59), ajouter: Toutefois, je crois maintenant (comp. p. 193, *ad* p. 150, l. 23) qu'il est plus correct de traduire *qončujłarym* (ou *qunčuj-*) par «mes princesses» ou «Mesdames», de sorte que cette expression doit comprendre et les femmes du kagan et ses filles (et les filles de ses prédécesseurs, si elles ne sont pas comprises dans les *ākā*). Concernant l'emploi du mot *qončuj* pour désigner les femmes du kagan, on peut comparer, par exemple, que, d'après M. PARKER, la femme (turque) de Ta-pa(t), frère de Me-tch'oue, qui s'était rendue en Chine avec son mari, y reçut le titre de *Kin-chan kOUNg-tchou*, princesse de Kin-chan. J'ajoute que, si le mot *qončujłarym* est placé ici le dernier et, pour ainsi dire, hors de l'ordre, tandis que les autres classes de dames sont nommées par rang d'âge, cela peut être fait avec intention, pour le faire ressortir d'autant plus: «et (même) les reines et les princesses».
- P. 165, l. 30 (n. 63), après «impérial;» ajouter: en ce cas il faudrait sans doute traduire: «vinrent des Is(i)yi (ou son, ses Isi, pourvu que, dans ce mot étranger, *isi* ou *iši*(?), on ait pu ajouter l'affixe pronominal dans la forme *isi-ji*, au lieu de *isi-si*?) et Likeng».
- P. 165, l. 32, au commencement de la note 64, ajouter: *Bölön* ou *bölün* (c'est indubitablement ainsi qu'il faut lire, non pas *bölän*) rend évidemment, conformément à l'ancienne prononciation du mot, le tibétain *blon* (prononcé aujourd'hui sans *b*; en chinois, d'après M. PARKER, *loun*), magistrat, officier, gentilhomme.
- P. 166, l. 7, ajouter: M. PARKER suggère aussi la possibilité de *tchi(k)-kouan*, officiers.
- P. 184, l. 31 et suiv.: Ni ici ni II S 8 le mot, *sānün*, qui précède *bašadu* et qui, d'après l'explication proposée ici et p. 146, note 20, en devait être le régime direct, n'est muni de l'affixe d'accusatif. Voilà pourquoi il faut sans doute admettre que ce mot doit être le sujet de *bašadu* et que conséquemment le verbe *bašad-*, bien que sûrement transitif, ne peut pas signifier «avoir pour chef», mais bien «conduire, commander, précéder» ou quelque chose de semblable, peu différent, quant au sens, du verbe intransitif *bašta-* (régissant le datif), «être à la tête». La traduction littérale serait donc: «— Lisun tai-sengun (les, la) conduisant —». M. RADLOFF, qui II S 8 admet la voyelle finale > («... šdo»), lit ici *bašda*, locatif de *baš*. Mais est-ce que cela peut signifier «unter Anführung von —»? C'est ce que je ne crois pas.
-

I. Index analytique des matières.

- Alphabet turc, 7 et suiv., 44 et suiv.; ouigour, 53, 189.
Altai, 61, 152 n. 32, 158 n. 45, 193.
Askhete, inscription d', 21.
Assena, 178 n. 88, 193.
A-thie, 72 n. 2, 161 n. 54; comp. Ha-thie.
Bars beg, 150 n. 26.
Bichbalik, 15, 70 n. 4, 179 n. 91.
Bilghè kagan, 73, 74, 79 et suiv., 193.
Bleus, Turcs, Mongols, 98, 138 n. 7.
Boukhara, 48, 165 n. 64.
Boumin kagan, 135 n. 1.
Chad, 74, 146 n. 21.
Chan-si, 194.
Chan-toung, 42, 68, 77, 115, 149 n. 24.
Cha-tcha-tchong-i, 69, 155 n. 39.
Cheou-hiang-tch'ing, 77, 194.
Che-hou, 59 n. 1, 71 n. 3, 192.
Che-tie-mi, 135 n. 1.
Chien, année du, 175, 183 n. 109.
Chine, 57 et suiv., 139 n. 8, 151 n. 29, 167, 168, etc.
Chinois, calendrier, 172 et suiv. n. 83, 183, 184 n. 109; inscriptions chinoises, 81—83, 173; mots chinois en turc, 28, 34, 42, 78 n. 4, 149 n. 24, 150 n. 26, 154 n. 38, 155 n. 39, 165 n. 63, 166 n. 66, 177 n. 84, 183 n. 107, 184 n. 110, 192, 196, 198; mots turcs en chinois, 13, 59, 61, 65, 66, 70—74, 139, 140, 146—149, 152 n. 32, 159 n. 49, 178 n. 88, 185 n. 113, 192 et suiv.
Chronologie, 94 et suiv., 142 n. 12, 172 et suiv. n. 83, 178 n. 87, 183 n. 108, n. 109.
Ediz, 160 n. 54, 180 n. 94.
Eltèbers, 182 n. 102.
Ektag, 61, 193.
Ha-la Ho-lin, 75 n. 1.
Hangaï, 152 n. 32.
Ha-thie, Hie-thie, 72, 74; comp. A-thie.
Hi, 67 n. 2, 76, 77, 141 n. 8, 183 n. 106.
Hie-thie, v. Ha-thie.
Hoang-ho, 68, 149 n. 24.
Ho-lin, 75 n. 1.
Ho-tcheou, 197.
Houi-he, -ho, -hou, v. Ouigours.
Iénisséi, v. Kem; inscriptions de l'I., 8, 9, 15, 21, 25, 26, 27, 28, 37, 38, 39, 41, 42 n. 1, 45 n. 1, 53, 182 n. 103.
I-jen khan, 79.
I-li khan, 61.
In-chan, 196.
Irtych, 158 n. 45.
I-si-ki, khan, 61, 193.
Kadirkan, 136 n. 5, 150 n. 27.

- Kagan, 32, 61, 135 n. 2.
 Kara-Balgassoun, 75 n. 1, 80, 152 n. 32.
 Karakorom, 75 n. 1, 80.
 Karlouk (Ko-lo-lou), 71, 72, 160 n. 51.
 Katoun, 61, 145 n. 18, 185 n. 114.
 Kem (Iénisséi), 123 (II E 26), 140 n. 8.
 Keugmen, 149 n. 24.
 Khan, v. kagan.
 Kherkhis, 140 n. 8.
 Khingan, 136 n. 5, 140 n. 8.
 Khi-tan, Kitai, 61, 67 n. 2, 76, 77, 78, 136 n. 5, 140, 141 n. 8, 150 n. 27, 182 n. 105, 183 n. 106, n. 107.
 Kie-khou, Ki(t)-kou(t), 61, 140 n. 8.
 Kie(t)-li khan, 64, 142 n. 12.
 Kin-chan, 61, 158 n. 45, 193, 197.
 Kioue (K'üt) te(h)-kin, v. Kul.
 Kirghiz, 8, 53, 140 n. 8, 149 n. 24.
 Ko-lo-kan, Ko-to-kan, 183 n. 107.
 Ko(t)-lo-lou(k), v. Karlouk.
 Kou-li-han, -kan, Kourikan, 140 n. 8.
 Koun, 152 n. 32.
 Koung-tchou, 145 n. 18, 150 n. 26, 196, 198.
 Kou(t)-tou(t)-lou(k) khan, 13, 65, 73, 82.
 Kul téghin, 73, 77, 78, 79, 81, 82, 84, 86, 94, 95, 107 et suiv., 163 n. 57, 177 n. 83, 180 n. 97, 181 n. 98, 194.
 Li-thsiouen, -tsoan, -ts'ün, 34, 79, 184 n. 110, 192.
 L(i)u-hiang, 78, 165 n. 63.
 Mei-lou(k)-tchoue, 78, 194.
 Me-ki-lien, 73 et suiv., 79 et suiv., 95, 183 n. 109.
 Me-kiu, 70, 147 n. 21.
 Me-tch'oue, 66—72, 151 n. 29, 155 n. 41, 181 n. 99, 193, 194.
 Mik-kik-lien, v. Me-ki-lien.
 Mik-tsoat, v. Me-tch'oue.
 Mo-han, -kan khan, 61, 63 n. 3, 135 n. 1, 193.
 Mongols, 138 n. 7, 140 n. 8.
 Mouton, année du, 175.
 Ogouz, 147, 148 n. 22, 151 n. 29, 160 n. 52 a, n. 54, 179 n. 94, 181 n. 99, 182 n. 102.
 Onghin. inscription de l', 7 n. 1, 24, 41, 145 n. 18, 146 n. 21, 147 n. 22.
 Orkhon, 80, 152 n. 32, 180 n. 96, 181 n. 101.
 Ouigours, 7, 52, 53, 72, 75 n. 1, 79, 80, 140 n. 8, 146 n. 21, 147, 148 n. 22, 152 n. 32, 182 n. 102, 197.
 Ourga, 180 n. 96.
 Ou-te-kien, 72 n., 152 n. 32, 196.
 Pa(t)-si(k)-mi(t), 76, 178 n. 88.
 Pa-ye-kou, 72, (155 n. 41,) 197.
 Pe(i)-thing, 70, 76.
 Pi(t)-kia khan, v. Bilghè; P. katoun, 145 n. 18.
 Polytimetos, 159 n. 49.
 Porc, année du, 176 n. 83, 183 n. 109.
 Porte de Fer, 137 n. 6, 154 n. 38, 159 n. 49.
 Sayans, Monts, 149 n. 24.
 Selenga, 147, 148 n. 22, 181 n. 101.
 Sept, nombre sacré, 144 n. 17, 146 n. 19, 176 n. 83.
 Se-ti-mii, 135 n. 1.
 Singe, année du, 175 n. 83.
 Sogd, Sogdiane, 51, 154 n. 38, 159 n. 49, 165 n. 64.
 So-ko(t) khan, 70 n. 3, 71, 74, 149 n. 25, 158 n. 48, 194.
 Soui-che, Soui-ye, v. Tchou.
 Sou-lo, Sou-louk khan, 74, 158 n. 45, n. 48, 185 n. 114, 197.
 Sze-kin, (61, 135 n. 1,) 193.
 Tabar, Tabaristan, 159 n. 48.
 Ta(i)-tsiang-kiun, 184 n. 110.
 Tangnou, 140 n. 8, 149 n. 24.
 Tangout, 178 n. 86.
 T'an-man, 196.
 T'ao-houa-chi, 139 n. 8.
 Tardouch, 63, 146 n. 21.
 Tatabi, 136 n. 5, 141 n. 8, 182 n. 103, n. 105, 183 n. 107.
 Tatar, 140 n. 8.
 Ta(t)-teou khan, 63, 193.
 Taugast, 139 n. 8.
 Tchang-k(i)u-(y)i, 78, 166 n. 66.
 Tchen-tchou-ho, 159 n. 49.

- Tchenou, 71, 74, 149 n. 25.
 Tchín-tan, 42, 185 n. 111.
 Tchou, 70 n. 3, 154 n. 38.
 Téghin, te(h)-kin, tik-kin, 59 n. 1, 73 n. 1.
 Teules, v. Thie-le.
 Thang, 57, 67, 68, 77.
 Thibet, 77, 140 n. 8, 185 n. 114, 198.
 Thie-le, 61, 146 n. 21, 148 n. 22.
 Thong'o te-kin, 70, 71, 163 n. 57.
 Thoung-lo, 163 n. 57, 197.
 Thsing-chan, 149 n. 24.
 Tola, 63, 72, 147, 148 n. 22, 180 n. 95.
 To-lo, v. Tola.
 Tonga téghin, 163 n. 57.
 Tou-fan, 77.
 Tou-ki-chi, Turghès, 70, 71, 74, 149 n. 25, 150 n. 26, 158 n. 45, 166 n. 65, 194.
 Tou-kin, 60, 63, 152 n. 32, 193.
 Tou-kiue, v. Turcs.
 Tou-men khan, 61, 135 n. 1.
 Toun-you(k)-kou(k), 74 et suiv., 185 n. 113.
 Tou-tou(k), 71 n. 3, 154 n. 38, 194, 197.
 Tsiang-kiun, 28, 149 n. 24, 184 n. 110.
 Turghès, v. Tou-ki-chi.
 Turcs, 7; histoire, 51, 57 et suiv., etc., passim; mœurs, 58 - 60, 177 n. 83, 185 n. 112; religion, 60, 143, 144 n. 17; T. occidentaux, 52 n. 2, 63, comp. Tou-ki-chi.
 Utikan, 152 n. 32.
 Wang-tsun, 76, 197.
 Wou-ho, -hou, 148 n. 22.
 Wou-te-kien, v. Ou-te-kien.
 Yabgou, 59 n. 1, 146 n. 21.
 (Yepou,) ye(p)-hou, (ziepghou,) 59 n. 1, 146 n. 21, 192, 194.
 Yolig téghin, 84, 87, 177 n. 84.
 Yu(t)-tou(k)-kiun, 197.
 Zarafchan, 159 n. 49.
 Zemarchus, 61, 193.

II. Index turc.

a. Lexique.

(L'ordre alphabétique suivi ici est celui qu'emploie M. RADLOFF, par exemple, dans son *Versuch eines Wörterbuchs der Türk-Dialecte* (excepté pour les diphtongues en *i*, écrits ici avec *j*, *i*), savoir: *a*, *ā*, *o*, *ō*, *y*, *i*, *u*, *ū*, *q*, *γ*, *k*, *g*, *ñ*, *j*, *i*, *n*, *r*, *l*, *t*, *d*, *č*, *s*, *z*, *š*, *p*, *b*, *m*. Pour être complet, cet index comprend non seulement les mots spécialement étudiés, mais aussi les autres mots ou thèmes qui figurent dans les inscriptions, avec renvoi aux endroits où ils se présentent. Toutefois, pour les passages communs aux inscriptions I et II, on s'est contenté de renvoyer à I. Après les thèmes verbaux on a mis un tiret.)

- aq*, 10, 44, 157 n. 44.
aqarñ, 145 n. 18.
ayy, 20, 167, 168 n. 70; *ayyşyn*, pour *ayysyn?*, 1 SN.
ayyr, II E 2.
ayyt-, 162 n. 57.
ay-(dy), 162 n. 57.
Ayu, II E 34.
ayry-(p), II S 9.
añar, 10, 28.
aj, 27, 43.
aiyy, 27, 166 n. 68.

- ai(y)t-(ajyn)?* II E 40.
any, 10, 21, 29, 191.
anda, 10, 42, 191.
anday, 42, 171 n. 75.
andayynyn, 171 n. 75.
Andaryu?, 180 n. 96.
anča, 42, 138 n. 7, 155 n. 38, 186 n. 114, 191.
ara, 31.
ara-(p), 142 n. 11, 168 n. 71.
aramaqčy, 141, 142 n. 11.
aryt-(tyy), I S 9.
arqyš, 169 n. 74.
artad-, (*artaty*) 151 n. 29.
artuq, 12, 31.
artur-(yp), I S 6.
ał-(y), 11, 24, (188); (*-yp*) 24, 33, 171 n. 75; (*-ty* etc.), 22, 30, 33; (*-matyn*), 171 n. 75.
ałqa-(dymyz) 177 n. 83.
ałyazyn, 183 n. 109.
ałqyn-(dyy), I S 9.
ałty, 11, 22, 33, 40 n. 1.
Ałty-čub, 154 n. 38.
ałtun, 22, 33.
Ałtun-jyš, 158 n. 45.
ałp, 24, 33.
Ałpayu, 163 n. 57.
Ałp-šałčy, 35.
at (cheval), 10, 22, 43, 187 n. 115.
at (nom), 10, 14, 22, 141 n. 10, 163 n. 57.
aty(-sy), 84 n. 2, 141 n. 10, 172 n. 82.
adaq, 23, 161 n. 56, 170 n. 74.
adynčyy, 42, 172 n. 81.
adyyr, 157 n. 44, 187 n. 115.
ač, 170 n. 74.
ač-(sar), 170 n. 74.
ačsyq, 117 n. 1, 170 n. 74.
asra, 37.
az, 39.
azu, 171 n. 77.
azuq(-y), 39.
azqyia, 28 (I E 34).
Az-jayyz, I N 5, 8.
Azman. I N 5. 6.
aša, 149 n. 24, 150 n. 27.
ašsyz, 39 (I E 26).
apa, 24, 193; v. *äčü-apa*; *Apa-tarqan* II S 13; *Ynanču Apa*, I W (196).
Apar-Apurym, 24, 140 n. 8.
amaty, 142 n. 13, 166 n. 68.
Amya ou *Amyy?*, I N 8, II E 31.
äkä(-lärim), 164 n. 59, 198.
äkinlig, 167 n. 70, 186 n. 115.
äg-(ü)?, 171 n. 79.
ägär-, *ägir-* (*-ä*, *-ip*), 161 n. 55, 178 n. 85.
änilik, *-ilki*, 28.
änč?, 155 n. 38.
är (homme), 43; (*-ig*), 21, 31; (*-in*), 145 n. 19; *är-at*, 141 n. 10, 154 n. 37.
är- (*ir-?* *er-?* être), 160 n. 50; (*-ti*), 22, 31, 161, 162 n. 56; (*-miš*), 38; (*-sär*), 29 n. 1, 31, 151 n. 29, 164 n. 59; *är-bar-*, 151 n. 30, 160 n. 51.
ärig?, 172 n. 82.
ärinč, 197.
ärkli(g), 21 (I N 1, II E 29, II N 12).
ärtänü, 185 n. 113.
Ärtis, I E 37, II E 27.
ärtür-(tim[iz]), 160 n. 50.
Ärsin, *Toquz-*, 167 n. 69.
älig (cinquante), 33.
älig(-in) (main), I E 32, 38.
ältäbär, 182 n. 102.
ätida?, 165 n. 61.
äti-may, 165 n. 61, 185 n. 113.
Ädtz, 72 n. 2, 136 n. 4, 160 n. 54, 178 n. 85.
ädiskār?, 165 n. 64, 178 n. 85.
ädyü, 23; *ädgüti*, I S 2.
äči(-m), 12, 44.
äčili, 142 n. 11.
äčü-apa, 24 n. 2, 91 n. 2, 135 n. 1.
äsid-, 12, 14, 15, 23, 38, 135 n. 1.
Äzgāndi, *-nti*, 41.
āb, 26; *ābrü*, 179 n. 88; *āb-barq*, 172 n. 81.
āmgük, 30; (*-sizü* ou *-sizin*, 181 n. 98).

- ämgät-(mäñ)*, II N 13.
oq, 138 n. 7; *oqun*, 14, 155 n. 40, 156 n. 43.
oq-(yγty), II E 28.
-oγ, *-ög*, 138 n. 7, 153 n. 34, 170 n. 74.
Oγuz, 147, 148 n. 22; (*-γaru*, I N 8).
oγ(u)t (*-y*, *-yn*, *-ym*, etc.), 13, 21, 29, 30; *Oγut-tarqan*, I N 12.
oγtan, 11, 165 n. 62, 166 n. 67.
On-tutuq, 154 n. 38, 197.
on, 29; *onynč*, 42.
ortu(-synaru), I S 2.
ordu, I N 8, 9.
otur-, 33, 135 n. 1, 166 n. 67;
oturtačy(sän), 35, 162 n. 56.
oturt-, 33 n. 1.
ot, 22; *otča*, 34, 158 n. 45; *ot-sub*, 153 n. 35.
otuz, 12, 39, (*-qa*) 176.
oz-(a), 162 n. 57, (*-dy*) 179 n. 91.
opla-(ju), 156 n. 43.
ökün-, I E 23, 40, II E 38.
öküş, *-üs*, 14, 20, 38, (138 n. 7).
öy-(di), II E 40 (188).
-ög, v. *-oγ*.
ögä (*-m*, *-lärim*), 145 n. 18, 164 n. 59.
ögsiz, 145 n. 18.
önürä, 147 n. 22.
öjür?, v. *ü*.
örüh, 186 n. 115.
Örpän(-tä), 22 (II E 26).
öl-, (*-ü*) 11, 160 n. 50, (*-ti*), 13, 22, *-täči(sän)*, 35, 162 n. 56, 178 n. 85.
ölüg, I N 9; *-li*, I N 10.
ölür-, 31, 33 n. 1; (*-ti*) 22, (*-äjin*) 170.
Ötükün, 20, 152 n. 32, 167 n. 68.
ötüg(-i), 182 n. 103.
ötülg?, II E 34.
öd (temps), 23; *ödkä*, 166 n. 67, 176.
öd (bile), 23; *ödin[ä]*, II E 29.
ödüş, 182 n. 104.
ödsğ?, II E 34.
öz (*-i*, etc.), 13, 39; *özinčä*, I E 3, 30.
özä, 39.
özlik, 185 n. 112, 186 n. 115.
yγar, 177 n. 84.
yγač, 34, 42.
Ynanču, I W; *-čur*, 155 n. 39 a.
yraq, 27, 147 n. 22.
[y]t, 183 n. 109.
yd-, 170; *ydmajyn*, 27, 170; *yty*, 22, 190; *ysar*, 151 n. 29, 170 n. 74, 187 n. 117.
yduq, 27—28 n. 3, 144 n. 17.
yčyyn-, I E 6, 13.
Yšbara, I E 33.
(ikägü?), 160 n. 52.)
iki, 15; *-sin*, 158 n. 46.
ikin, 180 n. 97.
ikindi, *-nti*, 180 n. 97.
igid-, (*igitim*) 22; (*igidäjin*) 170; *igid-baryu*, 171 n. 77.
in-(mis), I E 12.
ini, 15, 29, 30, 165 n. 62; *-si*, 38.
inijigün(im), 164 n. 59, 165 n. 62, 166 n. 67.
inili, 142 n. 11; *-ligü?*, *-ligin?* 181 n. 98.
ir-, v. *är-*.
irtür-(ü), 160 n. 50.
il (*el*), 15, 16, 32 n. 1, 33, 135 n. 2; *-tä*, 167 n. 68.
ilig(-i), 197.
ilki, II E 32, II S 1; comp. *än-*.
ilgürü, 11, 15, 147 n. 22.
illä-(dük), I E 6.
ilt(-di), I E 23.
illig, 18, 32 n. 1.
Iltäräs, 65 n. 2, 145 n. 18, 196.
iltäbir, v. *ältäbär*.
ilsirä-t, 31, 32, 146 n. 20.
Ilbilgä, 15, 145 n. 18.
it- (*et-*), (*-di*, *-dimiz*), 15, 23, 142 n. 14, 145 n. 17; (*-äjin*) 170; *iti*, 11.
itinčä?, *iti-anča?*, 138 n. 7, 165 n. 61.
itün-(ü), 142 n. 14.
itgüči, 35.
idi, 23.
idioqsyz, *idisiz*, 138 n. 7.

ič, 35 (I S 12, II N 14); *-rā*, I E 26;
-rāki, I S 2, 12, II E 28, II N 14.
ičik- 35, 143 n. 14, 153 n. 33.
ičgir-, 179 n. 88.
is(-ig), 38, 39, 44, 142 n. 12.
isigti, 167 n. 70, 186 n. 115.
is(i)ji, 165 n. 63, 198.
Istāmi, 135 n. 1.
Izgil, 160 n. 52.
uγyš, *-uš*, 138 n. 7, 163 n. 57, 179
n. 88.
Uñ-tutuq, v. *Oñ*.
Ujyur, 27, 147–148 n. 22, (182 n. 102).
unuq, I E 19, I N 13, II N 15.
ur- (*urty*), 14, 31, 156 n. 43, 157 n. 44.
ury, I E 7, 24.
uruysyrat(-ajyn), 32, 143 n. 16, 170.
Uryu?, 180 n. 96.
urtur(-tym), 31.
uła- (*ułaju*, *-dy*), 155 n. 38, 164 n. 59,
166 n. 67.
ułys, *-us*, 165 n. 64.
ułuy, 13.
Udar-sāhūn, I N 12.
udy(-mady), 23, 30, (I E 27).
udyšru, 156 n. 43, 179 n. 88.
udtyq(-yn), 157 n. 44.
udča?, 151 n. 29.
uč-, (*učdy*, *-duq*) 23, 187 n. 117.
uz(-yy), II SW.
Umaj 154 n. 37.
umduq, 143 n. 14.
ü, *üjür*, 168 n. 71; *ümāzsān*, 168
n. 71, 170 n. 74.
ügüz(-čā), 34.
ülāsik, 38 n. 1, 169 n. 73.
ülüg, I E 29.
Ütükān, v. *Ötükān*.
üč, 34; *üčinč*, 42.
üčün, 12.
qayan, 18, 20, 61 n. 2, (*-yn*) 30,
(*-da*) 41; (*qan*, 182 n. 103).
qayanła-, 32, 192.
qayanłyγ, 21, 32 n. 1.
qayansyra-t-, 31, 32, 146 n. 20.

qan (*sang*), I E 24.
qany, 29 (I E 9).
qandan, *-dyn*, 42, 152 n. 31.
qar(-yy), 156 n. 42.
qara, 31; *-köl*, I N 2; *-Türgās* 158
n. 48.
qaray(-yn), 182 n. 101.
Qarluq, 71 n. 3, (*-uy*) 13.
qat-, 40, (*-tym*) 33, (*-dačy*) 40, 162
n. 56.
qat[. .], 179 n. 88.
qatyy, 157 n. 44; *-dy*, (I N 11, I S 2) 17.
qatun, 61 n. 3, 145 n. 18, 164 n. 59.
qadaz, *-dyz?*, 17, 163 n. 58.
Qadyrqan, 136 n. 5, 150 n. 27, (196).
qazyan-, 39, 153 n. 35, 181 n. 98, (*-dym*)
41, (*-urmān*) 162 n. 56.
qaš, I N 11.
qapyγ, 20; comp. *tāmir-*.
qamašyy, 160 n. 52.
qamašt(-dy), 160 n. 52, 161 n. 56.
qamyγ, 19 n. 2.
qoqytyq, 167 n. 70.
qoi(-tāg), 20, 28 (I E 12).
qon-, 33 n. 1, (*qonajyn*) 169 n. 73, 170.
qondur(-mys), 42.
qončuj, 13 n. 1, 40 n. 1, 150 n. 26, 164
n. 59, 196, (*-uy*) 13, (*-tarym*) 31, 198.
qory-(u), II E 41.
qod-, (*qoty*) II S 12.
qody, 181 n. 101.
Qošu-tutuq, (I N 1) 197.
qop, 19 n. 2, 24, 136 n. 3.
qobart-, I E 12, I S 10.
qyrq, 19.
Qyrqyz, 19, 140 n. 8.
qyrγγytyγ, 186 n. 115.
qył-, (*-myš*) 18, 33, (*qyłdy*, *-ty*) 19,
40, (*-mady*) 30, 153 n. 35.
qyłyn-, 29, 30, 143 n. 14.
qytyčta(-dy), 41 (I N 5).
Qytai, 27, 61 n. 7 (193), 141 n. 8.
qyd-, (*qydmaz*) I S 6, (*qytymyz*) I N 8.
qysalata?, 182 n. 101.
qyz, 19.

qyş-, joq-, I E 32, 34, II E 25.
qyş(-yn), (II S 2) 29.
qyşta-, I N 8, II E 31.
Qu-sāhūn, 155 n. 39 a, 183 n. 107.
qunčuj, v. *qončuj.*
Quryqan, 140 n. 8.
quryyaru, 11, 147 n. 22.
quryja, 147 n. 22.
quryan, I N 8, II E 31.
qurdan?, (I W 1) 195.
quł, 18, 19, 146 n. 20; *-tyy,* II E 18.
quład-, 32 n. 1, 146 n. 20.
qułqaq, 18 (II S 12, II N 11).
qut, I E 29, 31, I S 9, II E 35.
qutaj, 167 n. 70, 186 n. 115.
(quttyy, -tuy, 13, 65.)
Quştyyaq, I N 5.
kāg(-i), 197, 198.
Kāhārās, I E 39.
Kāhū-tarban, -man, 26, 150 n. 27, 196.
kāndū, kāntū, 41.
kārgāk, I E 4. 30, I N 10; *-siz,* I N 12, II S 11.
kāl-, (*-ip, -ipān*) 24, 30, (*-ti*) 19, (*-mis, -igimā*) 162 n. 57.
kālihūn, kālin, 164 n. 59.
kālūr-(ti), 31, 33 n. 1.
Kādimlig, I E 33.
kāč-, 167 n. 69, 180 n. 95.
Kāčin(-kā), II SE.
kām (qui), I E 9, 22.
Kām, II E 26, comp. 140 n. 8.
kōk, 19, 20, 138 n. 7.
Kōgmān, 149 n. 24.
kōhūl, 28, (*-tā*) 22; *-tāki,* I S 12.
kōni, II E 30.
kōr-(ti), 22, 182 n. 103; *-tāči(sān),* 35, 162 n. 56, 187 n. 116.
kōrgū, I E 23.
kōrlig, 141, 142 n. 11.
kōl, I E 34, I N 2.
kōtür-, 33 n. 1; (*-gimā, -miš*) 30.
kōz, I N 10, 11, II E 2, II N 11.
kōzād-, 196 (I W 1).
kōbrügā(si), 187 n. 117.

kigūr-(tig), I E 23.
kiñāsūr-, 142 n. 11.
kin?, 180 n. 97.
kir-, (*-ip*) I E 38, (*-ti*) II E 38.
kirū, 147 n. 22, 179 n. 88.
kisrā, 147 n. 22.
kiš, kis, II S 12, II N 11.
kiši, kisi, 15, 19, 38 (160 n. 53).
kisiligü?, -in?, 128 n. 3, 181 n. 98.
kū, 14, 146 n. 19, 168 n. 71,
kūh, 19, 28, 146 n. 20; *-lig,* II E 18.
kūhūd-, 32 n. 1, 146 n. 20.
kūn (soleil, jour), 20, 29.
kūnli, II SE.
(kūn, -gūn, -yun?, peuple, 164 n. 59, 177 n. 84.)
kündüz, küntüz, 41.
Kül-tigin, 3, 19, 20, 29, 73 n. 1; *-čur,* 155 n. 39 a, 194.
külig, (I E 4, II E 1) 73 n. 1.
küč, 39, 44, 142 n. 12; (*-lüg,* 13).
kümüş, -ūs, 38, 186 n. 115.
jayy, 20, 26, (*-sy*) 38, (136 n. 3).
jayysyz, 38.
jayyz, 26; comp. *Az-*.
jayuq, I S 7; *jayuru,* 179 n. 88.
jayut(ir), I S 5.
[jañaq(-yn)?, II S 12.]
jañyt-, 40, *-dačy(siz),* 35, 40, 162 n. 56, 171 n. 79; *-duq,* 40; *-sar,* 151 n. 29.
jaj, II W 3. *-yn,* II E 39.
jai-, (*-a, -dym, -yp*) 27, 162 n. 57.
jana, 143 n. 14.
jand(u)r-(u), I N 11.
jaraq, jaraqtyy, 152 n. 31, 155 n. 40.
jarat-(myš), 27 n. 1.
jaratun-(u), 142 n. 14.
jaratur-(tym), 172 n. 81.
Jaryan, I W 2.
jarłyqa-, 44.
jañah, I E 28, 29; (*-yn*) 154 n. 36.
jañabč-y, 182 n. 103.
jañ(a)masynda, 155 n. 40.
jat-, (*-u*) I N 9 (p. 35), (*-dy*) I E 24.
jaday, 23, (*-yn*) 154 n. 36.

- jasā-(r)*, 164 n. 60.
jaz, (-*yn*) 29 (I N 8, II E 31, II S 2).
jazy, 26, 39.
jazyn-, (*dy*) II E 17, (-*duq*) II E 16.
jazuqla-, II E 36.
jaš, 26, 27, 39; -*yña*, 29, 176; -*yma*,
 -*ymqa*, 30.
jaša-(jur), 31, 164 n. 60.
Jašyt ügüz, 149 n. 24.
jabyz, 26.
jabyu, 59 n. 1, 146 n. 21, 193.
jabryt-, II E 31.
jabtaq, 18, 26, 141 n. 11.
Jam(a)tar, I E 33; II E 40.
Jāginsilig, I E 33.
jāl-(mādi), II E 40.
joq, 14, 27, 146 n. 20, 171 n. 76;
 comp. *qyš*-.
joqad-(u), 146 n. 20, 160 n. 50.
joyaru, 182 n. 104, 190.
joñyšur-, 142 n. 11.
jory-, 14, 181 n. 101.
joryt-, I S 4, 6.
joryčyn?, 155 n. 38.
jot(-ta) 22 (I N 9), (-*y*) I E 15, I N 4, II E
 28, 30.
Jo(t)tyg, 84 n. 2, 172 n. 82.
jotaz, -*uz?*, 178 n. 86.
jögärü, 19 n. 2, 182 n. 104.
jyryja, *jyryaru*, 147 n. 22.
jyt, 27, 33, (-*qa*) 176.
jytqy, 27.
jytsgy, I E 26.
Jytpayu, 163 n. 57.
jyš, 27, 39, 136 n. 5, 152 n. 32
jypar, 185 n. 111.
jymšaq, 15, 27, 39.
jig, 1° II E 24, II S 10, 146 n. 20;
 2°? I S 4.
jigād-, 146 n. 20, 177 n. 84.
jigirmi, 15, 27, 30, (-*kā*) 176.
jinčü, 42; *Jinčü-ügüz*, 159 n. 49.
jir (jer), 15, 16, 27; (-*dā*) 23, (-*tā*)
 22, (-*iñärü*, II E 40); *jir-sub*, 144
 n. 17, 150 n. 26.
Jir-bajyrqu, 155 n. 41, 167 n. 69.
jit-(ü), I E 28.
jiti, 11, 15, 27; -*nč*, 42.
jitür-(ü), I E 7.
jitmiš, -*is*, 38.
jičā, I E 16 [II N 13?].
jimā, 19 n. 2, 30.
juγ, 35, 141 n. 9, 163 n. 57, 195 (I N 7,
 I NE, II E 3, II S 10, 11).
juyta- 11, 141 n. 9.
juγčy, 34.
jurt(-da), 23, 27.
juł-(yγty), II E 32.
jut, II E 31.
jükündür-, 14, 20, 31; 136 n. 4.
jügür-(ti), I E 24.
jüz, 27, 197; (-*čā*) II E 37.
jüz(ā)t-(i), 180 n. 95.
nā, 29 (I E 9, II E 28).
nāñ, 29 (I E 26, I S 8).
nāñnāñ, 29 n. 1, 171 n. 78
Nāñ(?)sāñün, I N 12.
nāñčā, 29, 42, 155 n. 38, 186 n. 114.
Likāñ, 78 n. 4, 165 n. 63.
Lisün, 34, 184 n. 110.
tay, 10, 20, 22, (-*da*) 23, (-*ča*) 34;
 taydaqy, (I E 12) 139 n. 8.
Tañut, 22, 28, 178 n. 86.
tajyun, 177 n. 84.
taj-sāñün, 184 n. 110.
tarqan, 59 n. 1, 185 n. 113.
tarqat, I S 1.
Tarduš, 63 n. 4, 146 n. 21.
Tarban, *Tarman*, v. *Kāñü*.
tałuj, 167 n. 69.
tat(-yña), I S 12.
Tatar, 140 n. 8.
Tataby, 141 n. 8.
Tadyq(-yñ?)-čur(-yñ), 155 n. 39 a.
taš (pierre), 25, 39.
taš (extérieur), 35; *tašra*, I E 11, 26.
tašyq-, 35, 143 n. 14.
tap-, 159 n. 48; *tapa*, 24, 159 n. 48.
tapla-, 139 n. 8, 181 n. 99.
Tabar(-da), 159 n. 48.

- Tabyač*, 26, 34, 139 n. 8 (-*yaru*, II E 35; -*yy*, I E 7).
Taman-tarqan, II S 14.
tamqa, 10, 11.
tamyacy, 34.
Tamay, 160 n. 51.
tāg-, (-*di*, -*dūk*) 23, 156 n. 43, 167 n. 69.
tāgi, 20, 150 n. 27.
tāgis, 160 n. 53.
tāñri, 3, 10, 23, 28, 144 n. 17.
tājāñ, II S 12, II N 12.
tārčā?, II W 4.
tālin-(māsār), 151 n. 29.
tāz-(ip), 155 n. 41, (-*sār?*) 187 n. 117.
tāblig, 141, 142 n. 11.
Tāmir-qapyy, 12, 24, 137 n. 6.
toqy-, 156 n. 43, 161 n. 55.
toqyt-(dym), 19 (I S 12, 13).
toquz, 14, 19, 22, 39; -*ynč*, I NE.
Toquz-Ärsin, 167 n. 69; -*Oyuz*, 147, 148 n. 22; -*Tatar*, 140 n. 8.
toqraqyqasān?, 162 n. 56, 170 n. 74.
toqtamyš?, 178 n. 85.
toy-(a), 158 n. 45.
Toyu, 180 n. 95.
toysyq, 37, 139 n. 8.
Toyta, 63 n. 1, 180 n. 95.
Toña-tigin, 163 n. 57.
Toñra, 163 n. 57.
toñtamyš?, 178 n. 85.
tojyun, *tujyun*, 177 n. 84.
Tonjuquq, 74 n. 4, 185 n. 113.
tonlyy, I E 29.
tonsyz, 37 (I E 26).
toruy, -*yy?*, 44 (I E 33).
tohyat-(mañ), II N 13.
tod-(sar), 170 n. 74.
tosyq, -*saq?*, 170 n. 74.
Tōnkās, II S 8.
(tōr?, 185 n. 114.)
tōrū, 11, 185 n. 114, (-*gin*, -*ñin*) 21, (-*sinčā*) 42, (-*mis*) 30; *tōrūn*, 13, 185 n. 114
tōrū-(mis), 164 n. 60.
tört, 22; -*inč*, 42.
Tölās, -*is*, 61 n. 5, 146 n. 21.
töpā(-sindā), 145 n. 18.
tī-, 15, 145 n. 17, n. 18, 179 n. 91;
tip, 24, 145 n. 18.
tik-, 148 n. 23.
tigin, 15, 20, 29, 59 n. 1, 73, (-*iñ*) 29.
tiñlā-, I S 2.
tijin, 27, 145 n. 18.
tin-, 179 n. 91.
tir- (*ter-*), 34 (II E 11, [I S 10]).
tirig, (-*i*) I N 9, (-*rū*) 179 n. 88;
-dākičā, I SE.
tiril-, (-*ip*) 34, (-*tī*) II E 31.
tirkış, 169 n. 74.
tizlig, 136 n. 4.
tujyun, v. *tojyun*.
tur-(u), 160 n. 50.
turuq, I E 39.
tut-, (-*a*) 10, (-*yp*, -*ypan*) 24, 30, (-*dy*) 23.
tutuq, 154 n. 38, 158 n. 47, 184 n. 110, 197.
tutsyq, I S 4, 10.
tudun, 59 n. 1.
tūkāt-(i), 153 n. 35, 166 n. 67.
tügültin, -*tūn*, 169 n. 73.
tūn, I E 27, I S 2; -*li*, II SE.
türk, 3, 20, 138 n. 7.
Türgās, -*is*, 70 n. 3 (194), 149 n. 25, 158 n. 45, 48.
Türgi-jaryun-köl, I E 34.
tüz, I E 3 (194); *tüzsis*, 141 n. 11.
tüzāl-(tim), 167 n. 70.
tūs- (*tüş-*), I N 4.
Tüpüt, 24, 140 n. 8, 167 n. 69.
tümān, I N 12, II E 25, 26, II S 1, 8, (197).
Čañ-sāñün, 166 n. 66.
Čača-sāñün, 155 n. 39.
čoyaj, 169 n. 73.
Čoraq, II SE.
čölig, 139 n. 8.
čyqan, 166 n. 66 (198).
čyyaj, 27, 34, 171 n. 76.
čyndan, 42, 185 n. 111.

Čik, II E 26.
čur, 155 n. 39 a.
Čuš(y), I N 8.
Čub, 154 n. 38.
saqyn-, (-*urmān*) 162 n. 56, 187 n. 117,
 (-*dym*) 42, (-*maty*) 143 n. 15.
saju, 37, 154 n. 36.
sanč-, 42, 156 n. 43.
sansyz, 37.
sač(-yn), II S 12.
sab, 26, 29, 166 n. 67, 167 n. 70, 182
 n. 103.
sākiz, 38.
sāñün, 28, 149 n. 24, 155 n. 39, 184 n. 110.
sān, 29, 161, 162 n. 56, 169, 170 n. 74.
Sälāñā, 181 n. 101.
Sābāg-kül-irkiz, 194 (II S 14).
Soyd, *Soydaq*, 154 n. 38.
soña, I E 35, II E 27.
sök(-ipān), 156 n. 42.
sökür-, 136 n. 4.
sōñük (sūñük?), 152 n. 31, (153 n. 34.)
 156 n. 42, (-*ñ*) 13, 21, (-*ig*) 21.
sōñūs, v. *sūñūs*.
sözlāš(-dimiz), 39.
sy-, (*syju*, *symady*) 157 n. 44, 172
 n. 80.
sygyt, 22, 38; -*čy*, 34.
syğun, 187 n. 117.
sypta-, 11, 38, 141 n. 9.
syñ(-ar), 180 n. 97.
siñil, 40 n. 1, 150 n. 26.
silik, 38 (I E 7, 24).
siz, 162 n. 56, 171 n. 79.
suqyn?, II E 38.
sub, 26, 37, (-*ča*) 34 (-*yñaru*, II E 40);
 comp. *jir*.
subsyz, 139 n. 8.
sū (-y, -si, -sin), 13, 21, 38, 41, 162
 n. 57, 180 n. 95.
sūñüg, 152 n. 31, 156 n. 42; -*lig*, 152
 n. 31.
sūñük, v. *sōñük*.
sūñüş, -*ūs*, 38 (192), 152 n. 31.
sūr(-ā), I E 23.

sülā-, 11, 41.
sūčig, I S 5, 6.
Šandun, 42, 149 n. 24.
Šatčy, v. *Atp-*.
šad, 23, (59 n. 1,) 146 n. 21, 165
 n. 62.
šadapyt, 166 n. 67.
baj, 27.
Bajyrqu (Jir-), 72 n. 3, 155 n. 41,
 157 n. 44.
bar, I E 29, I S 9:
bar-, (-*yr*, -*ur*) 31, (-*dy*) 23, 31, 41,
 (-*yyma*) 30 (153 n. 33); comp. *ār-*.
barym, I N 1, I SW, II E 24, II S 3.
barq, 81 n. 1, 172 n. 81.
baryu, 171 n. 77.
Bars-bāg, I E 20 (150 n. 26).
bałyq, 12, (-*da*) 23; -*daqy*, I E 12.
batysyq, 37, 38 n. 1; -*daqy*, 37 (I N 12).
batym(-y), 156 n. 42.
bas-, (-*dy*) 23, 37, (-*masar*) 151 n. 29.
Bas(y)myt, 178 n. 88.
baz (qyt-), I E 2, 15, 30.
Baz-qayan, 147 n. 22.
baš, 25, 39, 160 n. 51, 197, (-*da*) 23, 198.
bašad(-u), 146 n. 20, 184 n. 110, 198.
Bašyu, I E 37.
bašta(-ju), 11, 27, 146 n. 20, 149 n. 23,
 164 n. 59, 198.
baštyy, 21, 136 n. 4.
bāg, 20, 25, (-*lār*) 31; -*li*, 142 n. 11.
bāglik, 19 (I E 7, 24).
bāngü, 25, 28, 190.
 (*bān*, 26.)
Bārčäkār, 165 n. 64.
bādiz, I N 13, I S 12, I NE, II N 14,
 II SW.
bādizt-([d]im), 180 n. 95.
bādizči, I S 11, 12, I NE, II N 14.
bot-, 40, 145 n. 18, (-*yp*) 14, 24, (-*lačy*,
 -*tačy*) 35, 40, 161, 162 n. 56, 164
 n. 59, 165 n. 62, 187 n. 116, (-*dy*,
 -*ty*) 13, 40, 41, (-*duq*, -*tuq*) 23, (-*ča*)
 145 n. 18, 196, (-*čun*) 35, 145 n. 18,
 196, (-*sar*) 151 n. 29, (-*mazun*) 30, 40.

Bołču(-da), 158 n. 45.

bołča, bołčun, v. *boł-*.

boz, I E 32, 33, 37.

boz-, v. *buz-*.

bošyur-, v. *bušyur-*.

bökli, 13, 21, 139 n. 8.

böri(-tāg), 20, 25, 59 n. 2 (I E 12).

bölön ou *-ün*, (I N 12) 193.

böd, 166 n. 67.

[b]yč(-dy), 185 n. 112.

biñ, 25.

bin(-ip), 25.

bir (un), 15, 31.

bir- (*ber-*, donner), 15, 147 n. 22, (-*ürmān*) 162 n. 56, (-*gimā*) 30, (-*tim*, etc.) 22, 30; *birtük*, 23, (-*gārū*, -*rū*) 179 n. 88.

birik(-i), 143 n. 14, 153 n. 35, 166 n. 67.

birijā, birgārū, 147 n. 22, 166 n. 67.

birlā, 25, 31.

bil-, 15, (-*ir*) 31, (-*māz*) 30, 40; *bil-mädük*, 20, 23, 141 n. 11.

bilig, 20; -*siz*, 38.

bilgā, 15, 20, 73, 74 n., 145 n. 18.

biti-, (-*dim*) 23, (-*gimā*) 30.

bitig, 12, 20.

bičīn, 175.

bisük, 168 n. 72.

biš, bis (*beš*), 15, 38; -*inč*, 27, 42.

Biš(s)bałyq, 15, 70 n. 4, 179 n. 91.

biz, 39, (-*iñ*) 28, (-*iñā*) 159 n. 50, 191.

bu, buny 21, 25, 191.

Buqaraq, 165 n. 64.

buqy?, 184 n. 110.

buñ, 25, 91 n. 2, 167 n. 68, 170.

buñsyz, 25, 91 n. 2.

bujuruq, 19 (I E 3, 5, 19, 38, I S 1, II S 14).

Bujtabaya-tarqan, II S 14.

bunda, 25, 42, 191.

bunča, 42, 191.

burača, 34, 158 n. 45.

bułun, 14, 28; -*daqy*, II N 9.

bulyaq(-yn), I N 4, II E 29.

budun, 12, 13, 14, 23, 136 n. 2, 146 n. 21, (-*yy*) 14, (-*yñ*) 28, (-*da*) 41.

buduntyy, 142 n. 11.

buz-, (-*dy* etc.), 13, 23.

bušyur-, 169 n. 73, 179 n. 88.

Bumyn, 135 n. 1.

büdün[i]?, 179 n. 93 (196).

Maqarač, I N 13.

may, 185 n. 113.

Maya ou -*yy?*, voir *Amya*.

mañā, 10, 26, 29.

māñ, 10, 26, 30, (-*iñ*) 28.

b. Grammaire.

Adjectif. — Affixes: -*qyia*, 28; -*raq* (comparatif), 157 n. 44, 170 n. 74; -*ty(γ)*, -*li(g)*, 13, 21, 32 n. 1, 136 n. 4, 142 n. 11, 152 n. 31, 186 n. 115; -*daqy*, -*dāki*, 37 (comp. lexique *kōñül-*, *tay-*, *tirig-*, *bałyq-*, *batysyq-*, *bułun-*); -*syz*, -*siz*, 26 n., 32, 37, 38, 39, 138 n. 7; = substantif, 141 n. 11, 166 n. 68.

Adverbe. — Affixes: -*ru*, -*rū*, 156 n. 43, 179 n. 88; -*yarū*, -*gārū*, 11, 147 n. 22 (comp. Particules); -*ū* ou -*in*, 181 n. 98; (comp. lexique *ādğūti*, *qatyydy*).

Noms de nombre: *bir*, *iki* (*ikin*), *üč*, *tört*, *biš*, *altıy*, *jiti*, *sākiz*, *toquz*, *on*, *jigirmi*, *otuz* (*bir otuz* ou *otuz artuqy bir*, etc.), *qyrq*, *älig*, —, *jitmiš*, —, —, *jüz*, *biñ*, *tümāñ*, voir lexique; 140 n. 8, 146 n. 19, 176; nombres ordinaux, *ilki*, *ikindi*, v. lexique, etc. en -*nč*, 42 (176).

Particules affixes: *-oy*, *-ög*, v. lexique; *-yaru*, *-gärü*, 11, 179 n. 88 (comp. lexique *Oyuz-*, *tabyač-*, *birtük-*; *ortu-*, *jir-*, *sub-*); *-ru*, *-rū*, 179 n. 88; *-täg*, 20; *-ča*, *-čā*, 34, 42, (151 n. 29?), 158 n. 45, 178 n. 85; *-syz*, *-siz*, voir Adjectif.

Phonétique. — Voyelles vélaires et palatales, 8, 10 suiv., 17, 19 n. 2, 29, 36 n. 1, 182 n. 104; *a*, *ā*, 10, 11; *e?*, 15, 16; *y*, *i*, 11—16, *o*, *u*, *ö*, *ü*, 11—16; harmonie des voyelles, 12—14, 177 n. 84.

Diphthongues, 26, 27, 28, 139 n. 8, 168 n. 71.

Consonnes, différents signes selon la voyelle, 8, 9, 16, 17 suiv., 46, 51, 163 n. 58; c. soufflées (sourdes) et vocaliques (sonores), 18, 152 n. 31, 156 n. 42, 157 n. 44, 168 n. 72, 188—190; *q*, *uq*, *yq*, 17, 18, 19; *γ*, 17, 18, 20, 21, 189; *k*, *ük*, 17, 19, 20; *g*, 17, 18, 20, 21, 189; *ñ*, 17, 21, 28, 29, 149 n. 24; *j*, 17, 26, 27; *i*, 27, 28; *n*, 17, 29, 30, 157 n. 44, 168 n. 71; *nd*, 17, 41, 42, 149 n. 24, 190; *nč*, 17, 42, 190; *r*, 17, 31, 32; *t*, *l*, 17, 33, 34; *td*, *ld*, 17, 40, 41, 190; *t*, 17, 18, 22, 23, 190; *d*, 17, 18, 23, 190, jamais après *n*, *t*, *l*, 41, 42, 163 n. 58, 190, omis après *t*, 161 n. 56, 162 n. 57, 180 n. 95, historique, 157 n. 44, 170 n. 74, 181 n. 101, 190; *č*, 17, 34—36, *ič*, 35, 36; *s*, 17, 36—39, 189; *z*, 17, 39, 40, 168 n. 72, 189; *š*, 36—39; *p*, 17, 23, 24, 175; *b*, 17, 24—26, 189; *m*, 17, 30, 142 n. 11.

Pronoms personnels, *mān*, *biz*, *sān*, *siz*, v. lexique; accusatif, 21, 191, 192; génitif, 28, 191; datif, 10, 29, 159 n. 50, 191.

Affixes pronominaux, 1 pers. sing., *-m*, 30; 1 p. plur., *-mys*, *-miz*, 30, 39; 2 p. sg., *-ñ* (*-γ*, *-g*) 13, 21, 29; 2 p. pl. *-ñyz*, *-ñiz*, 29; 3 p. sg. et pl., *-y*, *-i*, *-sy*, *-si*, 13, 29, 38, 141 n. 10, 162 n. 57, 198; — accusatif, génitif et thème des autres cas, *-(y, i)n*, 29, 30, 41, 42, 145, 146 n. 19, 152 n. 30, 157 n. 44, 165 n. 61, 171 n. 75, 182 n. 101, 191; — datif, *-ma* (*-mqa*), *-ña*, 29, 30, 151 n. 30, 159 n. 50, 191.

Autres pronoms: *ot*, *an-*, *bu*, *qan-* (ablatif, *-dan* ou *dyn*), *kām*, *nā*, *nāñnāñ*, v. lexique.

Substantif. — Affixes: *-yu*, *-gü*, 35, 171 n. 77; *-yučy*, *-güči*, 35; (*-gün*, *-yun?*, 164 n. 59, 165 n. 62, 177 n. 84;) *-tyq*, *-lik*, 32 n. 1, 136 n. 4, 152 n. 31; *-čy*, *-či*, 34; *-syq*, *-sik*, 37, 38, 170 n. 74; *-m*, 156 n. 42; *-ma?*, 155 n. 40; = adjectif, 141 n. 11, 166 n. 68.

Pluriel, 19 n. 2, 31, 34, 164 n. 59, 165 n. 64.

Accusatif, *-γ*, *-g*, 13, 21, 155 n. 39 a, 157 n. 44, 158 n. 47, 163 n. 57, 183 n. 107, 191—192; au lieu du cas local, 33 n. 1; — génitif, *-ñ*, *-nyñ?*, 28, 29, 155 n. 39 a, 157 n. 44, 191; — instrumental, *-n*, 14, 29, 145 n. 19, 154 n. 36, 168 n. 71, 181 n. 98, 182 n. 101, 185 n. 114; — datif, *-qa*, *-kū*, 18, 19, syntaxe, 149 n. 23, 166 n. 67, 167 n. 69, 172 n. 81, 176, 198; — locatif, *-da*, *-dā*, *-ta*, *-tā*, 22, 23, 37, 41, 167 n. 86; — ablatif = locatif, ibidem, 152 n. 31 (*-dan* ou *-dyn?*, 195). Comp. Particules.

Verbe. — Dénommatif, *-ad-*, *-ād-*, 146 n. 20, 196, 198; *-yq-*, *-ik-*, 35, 143 n. 14, 153 n. 35, 170; *-ta-*, *-lā-*, 32 (192), 41, 141 n. 9, 146 n. 20, 149 n. 23, 155 n. 40, 181 n. 99; *-syra-(t-)*, *-sirā-(t-)* 31, 32, 146 n. 20.

Transitif, *-t*, 31, 33 n. 1, 161 n. 56, 180 n. 95, *-tur-*, *-dur-*, *-ur-*, 31, 33 n. 1, 136 n. 4, 142 n. 11, 160 n. 50, *-γur-*, *-gir-*, 169 n. 73, 179 n. 88; régime, 172 n. 81; — passif, *-t*, *-l*, *-n*, 30, 34, 142, 143 n. 14; — réfléchi, *-(u)n-*, *-(ü)n-*, 142 n. 14, 179 n. 91; — réciproque, *-š-*, 39, 142 n. 11, 152 n. 31, 156 n. 43; — négatif, *-ma-*, *-mā-*, 30, 143 n. 15, 151 n. 29, 153 n. 35, 157 n. 44, 167 n. 69, 171 n. 75, 181 n. 98.

Présent (aoriste), *-ar*, *-ār*, *-yr*, *-ir*, *-ur*, *-ür* (imparfait, *-r ārti*, *ārmiš*) 31, 162 n. 56, 164 n. 60, 168 n. 71; négatif, *-maz*, *-māz*, 30, 39, 40, 170 n. 74.

Prétérit, 1^o (positif), *-dy*, *-di*, *-ty*, *-ti*, 12, 22, 23, 40, 41, 42, 151 n. 29; 1^e pers. sg., *-m*, 30; 2^e pers. sg., *-γ*, *-g* (*-ñ*), 21, 151 n. 29, 169 n. 73; 1^e pers. pl., *-mys*, *-miz*, 30, 39; 2^e p. pl., *-γyz*, *-giz* (*-ñyz*, *-ñiz*), 21, 162 n. 56; — 2^o (dubitatif), *-myš*, *-miš*, *-mys*, *-mis*, 13, 30, 36, 38, 164 n. 60 (plusqueparfait, *-myš ārti*, *ārmiš*).

Futur, 1^o *-dačy*, *-dāči*, *-tačy*, *-täči*, 35, 40, 161, 162 n. 56, 169 n. 74, 171 n. 79; — 2^o *-ur?*, 162 n. 56; — 3^o *-a* (= optatif), ibd.; 1^e pers. sg., *-ajyn*, *-ājin*, 2^e pers. sg. *-a-sān*, 170; — conditionnel, *-dačy* (etc.) *ārti*, 161, 162 n. 56, 164 n. 59, 181 n. 98.

Subjonctif, *-sar*, *-sār* (*-sa?*), 29 n. 1, 31, 151 n. 29, 164 n. 59, 169 n. 74, 170, 181 n. 98.

Impératif, 145 n. 18; 1^e pers., *-a-jyn*, *-ā-jin*, v. futur; 2^e pers. sg., », (*-γγt*), *-gil*, 12, 15, 34, 41; 2^e pers. pl., *-ñ*, 29; 3^e pers., *-sun*, *-čun?*, 35, négatif, *-mazun*, 30, 40.

Participe et nom verbal, *-r*, *-maz*, *-māz*, *-myš*, *-miš*, *-dačy*, etc., *-sar*, *-sār*, v. plus haut; *-γyma*, *-gimā* (ou *-γma*, *-γama*, etc.), 30, 153 n. 33, 162 n. 57; *-(y)γty*, *-(i)gli*, 34, 180 n. 97; *-duq*, *-dük*, *-tuq*, *-tük*, *-uq*, *-ük*, 22, 23, 40, 141 n. 11, 143 n. 14, 168 n. 72.

Gérundium et infinitif, 1^o *-a*, *-ā*, *-y*, *-i*, *-u*, *-ü*, 11, 143 n. 14, 146 n. 20, 149 n. 23, 152 n. 31, 153 n. 35, 154 n. 36, 157 n. 44, 160 n. 50, 161 n. 55, 162 n. 56, n. 57, 164 n. 59, 166 n. 67, 171 n. 77, n. 79, 180 n. 95; — 2^o *-p*, *-pan*, *-pān*, 14, 23, 24, 30; — 3^o *-nč?* 197 (153); — 4^o négatif, *-maty(n)*, 143 n. 15, 169 n. 73, 171 n. 75, 181 n. 98. — (Infinitif *-maq*, *-māk*, 30.)

APPENDICE.

L'inscription chinoise du monument I.

Nouvelle traduction anglaise

par

M. E.-H. Parker¹⁾.

The deceased Kōl Tegin's tablet.

The deceased Kōl Tegin('s) tablet. — Yon²⁾ vasty Heaven, there is nothing but what it covers and shields. Heaven and man (being) in unison, the universe (is) one great whole; and as its essence is separated into the inferior and superior³⁾ elements, so therefore (we find men) separated into (or in their proper position as) prince-elders (or rulers). These prince-elders are, in fact, the hereditary consequences of the (above mentioned) two elements.

(Now) dating back from the time when China made her robust⁴⁾ flight across the northern wastes and the (Hiung-nu khan Khuganja) came to do homage (to the Chinese Emperor) at the Kan-ts'üan (Palace, near Si-an Fu), craving permission to guard the Kwang-luh⁵⁾ frontier (for China), We find that the depth of Our grace and friendship extends far into the past.

¹⁾ M. Parker a eu l'extrême obligeance de mettre à ma disposition cette nouvelle traduction, que je suis heureux de reproduire ici. — V. Th.

²⁾ Old, local, poetical, English.

³⁾ Female and male, dark and light, weak and strong, bad and good, ghostly and fleshly, — a very elastic expression.

⁴⁾ Metaphor of powerful geese or other formidable birds: alluding to the conquests over the Hiung-nu.

⁵⁾ Name of a place near the Wall. See my book on Turks (now on its way from China).

And then when Divus Celsus of Our dynasty created a new patrimony, which imperial domain Divus Magnus proceeded to extend, the blessings of culture were spread to the four¹⁾ corners (of the world), and the results of their military prowess were achieved by one (mighty) effort.

(But under) yonder Heaven's (will), vicissitude follows vicissitude: (yet though the Khanly²⁾) title has been alternatively borne (by this or that rival), still they have all to the last been able to successively³⁾ [send in their humble letters of duty⁴⁾] and furnish the tribute due from them as border states.

And so (things went) on, until it came to Our imperial selves, who placed (Mogilan) in the relation of son, to Us as father, thus bringing it about that cruel raids no longer took place, and weapons could be laid (quietly) in their cases. «Thou not suspecting me, I not betraying thee⁵⁾.» How could it be otherwise than that the frontiers should then [be freed from further molestation⁶⁾]??

The subject (of this panegyric) was known as the Tegin Köl. He was second son of Kutlug Khan, and younger brother of the now (reigning) Bilga Khan. His filial and fraternal piety were well-known in remote parts, whilst the prestige of his name struck awe [into his native tribesmen⁷⁾]. How could this be otherwise than the result of his great-grandfather the Beg Itimish's⁸⁾ accumulation of (hereditary) good qualities in the first instance, which he (Köl) was able to carry on to the full in his own person, and of his grandfather the Ghekin Kutlug's⁹⁾ practice of deep benevolence in the second instance, which (benevolence) [his descendants] (proceeded to) emulate? If not so, how account for the production of so worthy a man?

¹⁾ Literally eight.

²⁾ Literally glorious.

³⁾ 代

⁴⁾ This is guessed at, but it is almost certain to be correct in effect.

⁵⁾ The Emperor quotes classical words here.

⁶⁾ Schlegel's guess is as good as any I can suggest except that his proposed grammar is defective.

⁷⁾ I cannot improve on Schlegel's guess.

⁸⁾ 施

⁹⁾ Turk history does not mention two Kutlugs. Possibly the word grandfather is mere «poetic license» for father!?

(Nay, assuredly, but this is the true reason), and so he has been successful in his endeavours to act with¹⁾ affection and fraternal piety, and to coöperate in establishing (his brother's) strategical aims. North (the Turkish Empire under Mogilan) reaches up to the borders of (modern) Tarbagataï, west it touches the outskirts of the Tumet territory²⁾. Obeying [the sacred decrees³⁾] of Heaven, he was recipient of the confidential rank of *doghri*⁴⁾, (all) with a view to friendly relations with Our (imperial) T'ang (dynasty).

For this reason Our (dynasty, or We) «commend thy loyal efforts»⁵⁾, and (hereby) confer upon (him) Our most gracious and trusty favours, whilst (on the other hand) the far seeing calculations (of Ourselves and Our ancestors⁶⁾) are thus not thwarted, and a summary end is put to a harassing condition of affairs.

We «express again and again Our poignant grief»⁷⁾, and «the pain»⁸⁾ which is in Our imperial heart.

Moreover the Tegin was the younger brother of the Khan, and the Khan was Our adopted son. Whilst therefore the proper feeling between father and son is thus given full effect to on the one hand, it naturally follows that one brother shares the sentiment which is the due of the other. Both are (thus) Our sons, and (Köl thus) in the second place (equally) shares Our deep sympathy.

For which reason We have specially manufactured⁹⁾ a splendid tablet, for the information of all far [and near¹⁰⁾], so that (in the minds of) innumerable after generations the glory of (their joint) success may be daily renewed¹¹⁾.

¹⁾ Perhaps 奉順

²⁾ Perhaps Schlegel is right in applying these boundaries to Köl's own appanage or special conquests.

³⁾ Schlegel's guess. I agree with him, except where I say no.

⁴⁾ I am indebted to Schlegel for this word. The ancient Huns used it, and said it was Turkish for «worthy», and that it was the next in rank to Khan (= Caesar to Augustus).

⁵⁾ I have no books here, but I think this is a quotation from the Shu-king.

⁶⁾ Possibly «of the Turk ancestors».

⁷⁾ I think from the Shī-king.

⁸⁾ 疾

⁹⁾ 製

¹⁰⁾ Schlegel. Good guess.

¹¹⁾ Schlegel is far off here, and, generally, in all the latter half.

The panegyric runs: —

Country of sand and cold¹⁾,
Region of the Ting-ling²⁾,
Robust «militarismus» abundantly rose
Amid thy former kings.

May thy princes endure,
Thus glorifying outlandish regions!
May thy principles remain submissive,
Aiming at friendship with Our T'ang!

Who shall say that such men
Are not guaranteed to endure for ever?
A lofty tablet is (now) reared (like a) hill
To proclaim the good tidings for ever.

(Date, on which I have no opinion to express: —³⁾)
Great T'ang, 20th year of K'ai-yüan, in the cyclic order *jên*-

¹⁾ 宋

²⁾ See my book: one of the Kirghiz groups (one west and one north).

³⁾ When I say that I have no opinion as to the date, I mean that I am ignorant of astronomical considerations and questions of calendar. But as to the date as it appears to the eye on the inscription, the following facts are important: —

1. There is only space for one Chinese character before the word «moon» or «month». This character must stand for either «ten» or «seven».

2. The perpendicular of «ten» does not reach beyond the horizontal so far as the perpendicular of «seven».

3. The horizontal of «seven» is more slanting than the horizontal of «ten».

4. The top part of the perpendicular of «seven» is thicker and more wedge-shaped than the top part of the perpendicular of «ten».

All the above points can be seen by any one, whether ignorant of Chinese or no, if he will examine the characters in question in print and in writing.

If any one will examine the Plate No. XVI in Dr. Radloff's Album, he will see that the damaged character preceding the word «moon» is exactly the same in appearance as the character «seven» which lies five spaces below. He will also see that the tail of the perpendicular belonging to the damaged character distinctly appears to the right. Moreover the top of the perpendicular is wedge-shaped; it goes far beyond the horizontal; the horizontal is slanting.

shên; seventh moon, in the cyclic order *sin-ch'ou*; seventh day of the Kalends, in the cyclic order *ting-wei*: (this was the date of) erection.

Hence I come to the conclusion that, first, two characters (as given in Professor Schlegel's copy) are an impossibility: also, that the single character which it must be is a seven, and not a ten.

Finally, I may point out that the cyclic day *ting-wei* cannot possibly occur except sixty days before or after a similar cyclic day. Now all events of very great importance are given with year, moon, and day in the Chinese histories. If any cyclic day whatsoever be named during that year, it will be easy for those interested to count backwards or forwards and find out for themselves whether my remarks are justified in positive fact or not*).

*) Je suis heureux de voir complètement confirmés, par ces remarques de M. Parker, les résultats auxquels je suis arrivé p. 174. — V. Th.

Remarques finales.

Arrivé à la fin du présent ouvrage, je suis obligé d'y ajouter encore quelques remarques.

Ayant eu la chance de trouver la clef de ces inscriptions remarquables, j'ai cru que — naturellement sans préjudice pour autrui, car en publiant mon déchiffrement de l'alphabet j'ai laissé à tout autre que moi la même liberté, — je pourrais bien avoir un certain droit à essayer mes forces en utilisant ma découverte pour interpréter au moins les deux grandes inscriptions qui pendant longtemps m'avaient occupé et vivement intéressé, et qui m'avaient surtout fait trouver le fil d'Ariane. Bien plus, j'ai dû en quelque sorte y voir pour moi un devoir et un point d'honneur d'agir ainsi. C'est aussi pourquoi je me suis mis à transcrire et à interpréter ces inscriptions aussitôt après que j'en eus trouvé la clef (le 25 novembre 1893), ou plutôt j'y mettais déjà la main au moment où je trouvais la solution; car il va de soi que c'était pour moi la seule possibilité de reconnaître, en détail, la valeur exacte des divers caractères et, en général, le principe de l'écriture en question, la substitution des valeurs phonétiques me donnant le vrai sens des mots et des phrases. J'ose croire que les petits échantillons cités dans ma *Notice préliminaire* en feront suffisamment foi, et que mon plan ressortira assez nettement de ce que je dis en terminant cette notice (comp. ici, p. 3).

En mars 1894 j'avais mis la dernière main à la première partie de mon ouvrage, à cela près que le dernier chapitre, p. 44—54, n'a été achevé que plus tard. La Société Finno-Ougrienne ayant

bien voulu se charger de la publication de mon ouvrage, l'impression a commencé à Helsingfors dès le mois d'avril, et on l'a poussée aussi activement que possible. Cependant ladite Société acquiesça à ma proposition de faire imprimer à Copenhague la seconde partie, dont il me fallait contrôler de plus près les épreuves, ce qui n'eût pas été aussi praticable, si l'on avait fait l'impression à Helsingfors et qu'on eût dû y corriger obligeamment quelques-unes des épreuves. J'ai dû restreindre alors au minimum l'emploi des caractères turcs, qu'on ne pouvait ni trouver ni se procurer ici; toutefois, j'ai cru pouvoir sans difficulté passer sur cet inconvénient. Ensuite on procéda à l'impression de la seconde partie (textes, etc.) au commencement de l'été de 1894. Un petit nombre d'exemplaires de la première partie achevée, reçut le titre de 1^{re} livraison, et les uns furent présentés au X^e Congrès des Orientalistes tenu à Genève au commencement de septembre, tandis que d'autres furent adressés personnellement à certains savants.

Malheureusement l'impression de cette seconde partie a eu lieu, pour la majeure part, dans des conditions extrêmement difficiles. En octobre 1894, je tombai malade, et mon mal ne tarda pas à devenir si sérieux et dura si longtemps, que ce fut seulement au milieu de mai 1895 que je me trouvai assez rétabli pour suivre l'avis des médecins et aller vivre sous un climat plus méridional, et je ne suis rentré qu'à la mi-septembre. En pareilles circonstances, tout travail a dû cesser pendant de longs mois, et même après que je me suis vu en état de le reprendre tout doucement, l'impression n'a pu avancer que lentement. C'est là ce qui a retardé jusqu'à présent l'achèvement de mon ouvrage, une année entière après le terme que j'espérais d'abord y mettre. Cette même raison me fait prier le lecteur de vouloir bien excuser diverses inconséquences et fautes d'impression qui se sont glissées. Je dois de sincères remerciements à la Société Finno-Ougrienne, qui sans impatience a vu se prolonger ces retards imprévus, tandis que pour ma part le plus ou moins d'accélération dans la publication de mon ouvrage n'est que de moindre importance. Le point capital pour moi a été d'obtenir des résultats capables de me satisfaire au point de vue de la méthode philologique, tant pour fixer le texte que pour l'interpréter aussi profondément et aussi exten-

sivement que possible; à défaut de cela, mon but a été de pousser aussi loin que j'ai pu le faire en gros sans être spécialiste et avec les moyens à ma disposition. En tout cas je puis affirmer que je n'ai rien épargné dans ce but et que, jusqu'au bout, j'ai travaillé à parfaire mon œuvre.

Ces remarques m'ont paru d'autant plus à propos ici que, dans la 3^e livraison de son ouvrage intitulé *Die alttiirkischen Inschriften der Mongolei* (p. 176—460), livraison que je dois à la bienveillance de l'auteur et qui me tombe entre les mains ¹⁾ juste au moment où je viens de terminer entièrement mon propre travail, M. RADLOFF s'est exprimé, sur l'historique de mon ouvrage et ses relations au sien, en termes qui, en des points essentiels, concordent fort peu avec le véritable état des choses. Après les éclaircissements que j'ai donnés dans ce qui précède, je pense pouvoir me passer de toute réfutation ultérieure, et d'ailleurs, à cet égard, je renvoie aux pages 4, 81, note 2, et 91, ainsi qu'à beaucoup d'autres endroits de mon travail. En lisant la préface de M. Radloff, il ne me reste plus que d'exprimer mon regret d'avoir involontairement causé du retard à la publication de cette dernière livraison de son travail; car je vois que cet auteur a gardé quelque temps ladite livraison, attendant jusqu'à présent, mais en vain, la publication de mon ouvrage. Tout ce que je puis dire, c'est que si j'avais eu la moindre idée de cela, ce retard aurait pu se combler très aisément, s'il eût bien voulu s'adresser directement à moi.

Dans cette livraison, M. Radloff a enrichi fort au long son mémoire sur les deux inscriptions d'„améliorations, additions et explications“ (p. 175—243), où il modifie de maintes façons sa conception antérieure d'une foule de mots, formes et passages entiers des textes. Il a aussi terminé par un appendice donnant encore une nouvelle traduction des deux grandes inscriptions (p. 439 et suiv.). Parmi ces modifications il y a des points que je regarde comme mon devoir de signaler particulièrement, et à propos desquels j'ai critiqué

¹⁾ Le 18 octobre 1895. Je puis ajouter que la 1^{re} livraison de ce même ouvrage m'est parvenue le 27 avril 1894, et que la 2^e livraison est arrivée ici le 23 juin, mais, qu'à cause d'un voyage, je ne l'ai reçue que quelque temps après.

dans mon ouvrage la première conception de M. Radloff, mais sur lesquels il vient d'arriver précisément aux mêmes résultats que moi, ce qui ne peut que me faire grand plaisir, puisque cela confirme la justesse des miens. P. 183 et suiv., par exemple, M. Radloff reconnaît l'affixe d'accusatif *-γ, -g* (ici, p. 21, 22, note 1, p. 191), et de plus, il signale des traces de cette même terminaison en ouïgour („*-q*”), fait qui rend peut-être cet affixe plus primitif que je ne l'avais pensé. Lui aussi, M. Radloff en vient à voir dans *Ütükan*, p. 211, et *Qadyrqañ*, p. 215, des noms propres (ici, p. 20, p. 152, note 32, p. 136, note 5); comme moi, il traduit, p. 215, *täz-* par „entfliehen” (ici, p. 155, note 41) et, p. 231, *tañuj* par „Meer” (ici, p. 167, note 69); p. 214, il lit, comme moi, *äti may* pour ᠠᠲᠢ ᠮᠠᠶ ᠨᠠᠭ, qu'il traduit par „grosses Lob” (ici, p. 185, note 113); p. 229, il voit aussi dans ᠪᠢᠰᠢᠭᠠᠨ le mot *bišüg* (ici, p. 168, note 72), qu'il traduit par „der (die) Gargekochte(n), Erfahrene(n), Tüchtige(n)”; p. 219, il reconnaît pour vraie leçon ᠭᠣᠨᠠᠵᠢᠨ *qonajyn* (ici, p. 169, note 73), et p. 229, la leçon ᠪᠠᠴᠢᠨ „*bäčin*” avec *b* (ici, p. 175); p. 442 et 452, il est arrivé à traduire, lui aussi: „das in alle Länder ausgezogene Volk” (ici, p. 154, note 36), et p. 455 (37): „Abwärts an der Selenga ziehend” (ici, p. 181, note 101). Bien que, p. 243, M. Radloff maintienne encore, au moins en partie, son interprétation antérieure de *sab* par „Ruhm, Ruf, Einfluss”, et me reproche d'avoir rejeté „si cavalièrement” (p. 26) sa manière de traduire *saby* par „sa renommée” (traduction qui, à mon avis, ne convient nulle part au contexte, et n'est appuyée par rien dans les langues apparentées, tandis que le mot propre pour „renommée” est *kü*), il n'en finit pas moins, selon moi, par arriver, p. 460, en tout ce qu'il y a d'essentiel, au même résultat que moi (ici, p. 166, note 67). Nous voici également d'accord sur la signification de *qončuj* ou *qunčuj* (Radloff, p. 218 et 460; ici, p. [13 et suiv., 40,] 196, 198).

Il est un point où M. Radloff, p. 220, s'est maintenant sans doute approché de la vérité plus que moi (p. 115, I S 3, p. 167, note 69); c'est lorsqu'il explique ᠬᠢᠴᠢᠭ *kičig* (où il voit maintenant le même mot, „petit”, que moi) suivi d'un verbe négatif comme ayant la signification de „fast” = peu s'en faut, à peu près (alors je traduirais: „et peu s'en faut que je ne sois arrivé jusqu'à la mer, — jusqu'au

Thibet“). De même il est probable que M. Radloff a raison de voir, comme il le fait aujourd'hui, dans $\downarrow \downarrow \downarrow \downarrow$ *batbat* (p. 234 et suiv.) „die Steinpfeiler, die zur Ehren der bei der Leichenfeier fungirenden Trauermarschälle vor dem Grabe aufgestellt wurden“ (comp. mes pages 148 et suiv., note 23; ma traduction „faire mener le deuil“, ne répondrait en allemand qu'à „als Trauermarschall fungiren lassen“).

Je dois encore ajouter (comp. ma page 138, note 7) que p. 223 M. Radloff mentionne que les deux inscriptions ont réellement la leçon *kök türk* ($\downarrow \downarrow \downarrow$ en I, $\downarrow \downarrow \downarrow$ en II, comp. ma page 20), les Turcs Bleus. Or, si malgré cela il préfère toujours rectifier *kök* en *ökiš*, nombreux, je continue à ne voir aucun accord entre nous sur ce point. Le fait que l'expression „les Turcs Bleus“ se présente uniquement dans ce passage, peut d'autant moins paraître étrange que, tout entière, cette partie des inscriptions qui traite des temps anciens, a dans son allure générale un style particulier de haute couleur poétique.

Parmi les autres points où M. Radloff a modifié sa conception antérieure, je me permettrai seulement de mentionner quelques-uns. P. 221, M. Radloff abandonne sa première leçon $\downarrow \downarrow \downarrow$ *nizs*, changée en *nänsiz* (ici, p. 29, note 1, comp. p. 171, note 78), et il hésite entre ma leçon $\downarrow \downarrow \downarrow$ *näi-näi* et $\downarrow \downarrow \downarrow$ *näi-näs(i)* (où il ajoute arbitrairement *i*), tout en préférant la première. Mais d'abord l'explication qu'il en donne (en y voyant le redoublement de *näi* dans le sens de „chose“, au lieu de *näi-nändä*, dont le sens serait „in vielen Dingen“ [?], mot à mot „en des choses et des choses“¹⁾), et ensuite sa traduction (p. 222, 447): „auf welche [addition que ne comporte pas le texte d'après cette explication] (verschiedene) Dinge meine Macht [*sabym*, voir plus haut!] sich gründet“, ne valent pas mieux, selon moi, que ci-devant, et il y fait preuve de beaucoup plus d'arbitraire que n'en a mon interprétation. Cette remarque de M. Radloff: „Herr Thomsen erklärt mit leichtem Muthe, *näinäi* sei eine häufig im Türkischen auftretende Pronominal-Wiederholung, wie

¹⁾ Je ne comprends pas comment cette explication peut être appuyée par la phrase altaïe *tū tū arazynda*, seul parallèle que cite M. Radloff; car le sens de cette phrase n'est réellement pas „zwischen den vielen Bergen“, mais bien „entre des monts (d'un côté) et des monts (de l'autre côté)“.

nä nä, käm käm in der That auftreten“, rend pour moi incompréhensible qu'on puisse faire dire cela à mon texte, p. 29. Je n'y souffle mot d'un *nän-nän* qui serait „un redoublement pronominal fréquent“, et je me contente d'y avancer mon explication (*nän-nän* = *nä-nä* ou *nämä*, dans les langues plus récentes) comme une hypothèse qu'à mes yeux le contexte réclame impérieusement. Le sens primitif de *nän*, chose, richesse, étant en tout cas „quid, aliquid“ (comp. la nasale de *nänčä*, quantum), rien n'empêche de supposer que ce sens primitif a pu se maintenir ici, à côté de *nä* qui, peut-être par hasard, figure dans nos inscriptions seulement comme adjectif, „quel“ (I E 9 = II E 9, II E 28).

P. 226, M. Radloff en est aussi venu à lire 𐰽 𐰺 𐰽 𐰺 𐰽 𐰺 > comme *udtyqyn* (ici, p. 110, I E 36), et rapproche comme moi, p. 157, note 44, *udtyq* de l'osm. *uītuq*, „innerer Theil des Schenkels“, sans changer d'ailleurs son interprétation antérieure de ce passage, interprétation qui, j'en suis convaincu, est arbitraire et impossible.

P. 227, M. Radloff cesse d'expliquer, comme d'abord, 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 > par *oŷty aty(sy)*, „seine Söhne und Neffen“ (ici, p. 141, note 10); mais quand il présume que *oŷtyt* pourrait être une forme de pluriel spéciale en -t (ce devrait alors être en -yt) de *oŷul* (et de même la forme isolée *targat*, I S 1, de *targan*, avec *n* supprimé devant le *t* simple?), ce qui donnerait *oŷtyty*, „seine Söhne“, une pareille interprétation (à laquelle d'ailleurs j'avais moi-même songé un instant) me paraît trop hardie pour être soutenue, surtout si l'on prend en considération que l'expression „ses fils“, qui reparait un si grand nombre de fois, est toujours représentée par *oŷty*.

Après avoir d'abord vu dans 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 𐰽 (I S 1 = II N 1) *tökti*, préterit de *tök-*, verser, et traduit ce passage par „(denn der Himmel [!]) hat meinen Ruhm ausgestreut, höre!“ (ce à quoi fait allusion ma courte remarque, p. 166, note 67, à la fin), M. Radloff conçoit aujourd'hui (p. 460) *tökti* comme adverbe (comp. *ädgüti*) de *tök* (ouïgour), „viel, zahlreich, alle, genau“, et traduit: „höre genau (aufmerksam) zu“. Moi aussi, j'avais antérieurement songé à cette interprétation-là; mais je l'abandonnai, parce que je ne savais pas à ce mot ouïgour d'autre signification que „beaucoup, nombreux“, d'où il ne me paraissait pas possible de dériver un pareil adverbe qui

s'appliquât ici („complètement“?). Même en prêtant encore à l'ouïgour *tök* le sens de „genau“, exact, je préfère en tout cas la leçon et l'explication présentées par moi (*tükäti* ou *tökäti*, voir le passage cité) comme à la fois plus simples et mieux appropriées au sens de ce passage; car la sommation de „bien écouter, de prêter l'oreille attentivement“, ne vient qu'un peu plus tard.

Il n'y a qu'un point que je me permettrai encore de mentionner, point relatif aux principes. C'est à propos de la nouvelle manière dont M. Radloff interprète $\uparrow > \downarrow$, $\uparrow > \uparrow$ (p. 217 et suiv.), savoir tantôt comme *aqup*, „Streifzüge unternehmend, angreifend“, tantôt comme *oqup*, „lesend (Gebete lesend)“, tantôt comme *uqup*, „hörend, verstehend“, et, d'autre part, $) > \downarrow$ (p. 219) comme *aqun* = osm. *aqyn*, „Streifzug, Einfall“ (est-ce que, d'ailleurs, *aqun urty* pourrait signifier „er unternahm Streifzüge, machte Einfälle?“). A moins de vouloir se jeter à corps perdu dans l'arbitraire, il faut maintenir formellement que jamais \downarrow ne peut exprimer la syllabe *aq*: la combinaison $> \downarrow$ peut bien signifier *qu*, *qo*, *uqu*, *oqu*, mais jamais *aqu*, pas plus qu'à l'inverse $> \uparrow$ ne pourrait signifier *uqu*, *oqu* au lieu de *qu*, *qo*, *aqu*, et pas plus que, par exemple, |, au moins dans les deux inscriptions dont il s'agit ici, pourrait avoir la signification de *as* ou de *sa* ni s'employer devant ou après $>$ (voir ma p. 36): autre règle que M. Radloff enfreint souvent. Sur ces points je dois, tout en faisant abstraction complète d'autres objections soutenables contre ces dernières interprétations, contester, de la manière la plus formelle, la possibilité de l'opinion de M. Radloff et, jusqu'à nouvel ordre, maintenir l'interprétation présentée par moi (*qop*, „beaucoup“, *oqun* — qui figure non seulement I E 33, mais aussi I E 36, où M. Radloff lit autrement — „avec la [des] flèche[s]“), en attendant qu'on en établisse une réellement meilleure.

P. 180, M. Radloff définit lui-même la différence existant entre sa méthode et la mienne, comme je l'ai dit moi aussi, p. 92, et pour ma part, je puis accepter sa définition. En effet il dit, ayant surtout en vue la transcription: „Mir ist eben das alttürkische Idiom ein Glied der grossen Kette der Dialekte, dem ich sogleich seinen Platz in derselben anweisen möchte. Herr Professor Thomsen sucht nur das Vorhandene zu deuten und benutzt die übrigen Dialekte als

Hilfsmittel dazu“. Laquelle de ces deux méthodes est la mieux appropriée, au moins au niveau présent du déchiffrement des monuments en question dont le langage spécial représente une phase jusqu'ici inconnue dans la philologie turque, c'est ce dont, en tout cas moi, je ne saurais douter.

En somme, même sous sa forme la plus nouvelle et en ce qui concerne tant ses nouvelles interprétations que les parties maintenues de ses livraisons précédentes, l'ouvrage de M. Radloff, cet éminent connaisseur en langues turques, ne contient, à mon sens, que trop de choses qui ne satisfont pas aux exigences de la méthode de philologie critique. C'est pourquoi j'ose espérer que ma tentative saura occuper une place indépendante, comme base pour l'interprétation de ces monuments si merveilleux, mais en même temps si difficiles, dont, pour ma part, je compte être quitte dès à présent.

Novembre, 1895.

Errata.

P. 108, hors l. 13, I E 31, lire: I E 32.

P. 193, l. 1, *sep*, or *ship*, lire: *set*, or *shyt*.

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY

DATE DUE

JAN 21 1972

JAN 6 1979

FEB 23 1979

SERIAL

DEC 1 1972

MAY 01 1973

MAR 18 1980

NOV 16 1973

FEB 10 1980

ONE WEEK

NOV 2 1973

OCT 29 1973

JUN 18 1981

JUL 16 1981

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 03353 6593

**DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD**